





JUL 21 1968
2 Parties en 1 vol.

4th - 10.

AA 1.50

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottavienasis

1257. France
Coll. sp.

LES ŒUVRES

DE MONSIEUR
DE CHAMPMESLE.¹

Premiere Partie.



A PARIS,

Chez PIERRE-JACQUES RIBOU,
vis-à-vis la Comedie Françoise.

M. DCC. XXXV.

Avec Privilege du Roi.

CHAMPAGNE

DE REIMS

DE CHAMPAGNE

EXTRA DRY



A PARIS

PQ

1735

C6

1735

coll. spec.



AU LECTEUR.

Comme tous les Auteurs se donnent trop de loüanges, ou condamnent trop leurs Ouvrages, & que je ne veux faire ni l'un, ni l'autre, j'aurois bien voulu ne point donner de Préface. Mais le Libraire qui a crû que cette Comedie auroit plus de débit, si je disois qu'elle a été représentée devant le Roi, a desiré que le Lecteur en fût averti. Je l'ai donc satisfait, sans avoir néanmoins la pensée pour cela que Sa Majesté l'ait trouvée belle. Ce grand Monarque n'étant pas moins galant que

grand Politique & grand Guerrier, connoît aussi bien les défauts d'un Ouvrage, que ceux d'un Escadron & d'un Bataillon. Tout ce que j'ose dire, est que quelques endroits ne lui ont pas pas déplû; & que si je n'en étois assuré, je ne prendrois pas la liberté de lui en présenter l'Impression.





AU ROI.



I R E,

*Je ne présente à VOTRE MAJESTÉ,
que des Bergers, ne trouvant point
de Grands Hommes dans l'Anti-
quité, qui approchent d'un Monar-
que qui nous fait voir en sa seule*

ÉPI TRE.

Personne , tout ce qui a rendu leurs Noms Illustres. En vain , je tâcherois d'ébaucher votre Tableau sur le leur , vous n'avez de modele que Vous - même. Je sçai que si je considere séparément les Fondateurs de l'Empire Romain , je verrai un courage en Romulus , digne d'éterniser son Nom ; une politique en Numa , qui a fait , par la force des Loix & de la raison , ce que son Prédecesseur avoit commencé par sa valeur ; & je verrai , enfin , Tullus mettre par la magnificence de ses Bâtimens , la derniere main à cette Monarchie. VOTRE MAJESTÉ n'a pas fondé celle des François ; mais par la grandeur de ses Actions. elle l'assûre , & en étend les bornes,

ÉPITRE.

Elle ne donne pas des Loix à un nouvel état ; mais elle en réformé les abus : & enfin ses Bâtimens surpassent tous ceux de l'antiquité. Si laissant Rome en son Berceau, je l'examine dans sa plus haute splendeur, pour y trouver des crayons proportionnez à ceux qui doivent faire la peinture de VOTRE MAJESTÉ, je la verrai, toute superbe, me présenter la grandeur d'Ame de César, & ses Victoires ; la Clémence d'Auguste, dans le Pardon de ses Ennemis ; la Sagesse de Justinien, dans l'établissement des Loix ; & la Piété de Constantin, dans la déference de la Religion ; mais je ne verrai qu'en la seule Personne de VOTRE MAJESTÉ toutes leurs Vertus ensemble

ÉPI TRE

Sans aucun de leurs défauts. Je trouvera en Elle, un Prince victorieux, comme César, par sa propre valeur; clément, comme Auguste; équitable, comme Justinien, dans la réforme de la Justice, & pieux, comme Constantin, en adoptant l'herésie. Tant de vertus, SIRE, m'imposent le silence; & si j'ose encore parler, ce n'est que pour protester que je suis,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant;
& très-fidèle Serviteur,
& Sujet,



DÉLIE,

PASTORALE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LICIDAS *seul.*



IEUX charmans, aimable séjour,
Que je crûs éloignez des chagrins
de la vie,
Bois à qui, si souvent, j'ai conté
mon amour,

Préparez un Triomphe à la belle Délic,

A



Beaux Arbres, qui rendez ces demeures si
sombres,
Tilleuls, qu'elle aime tant, hâtez - vous de
fleurir :

Et ne songez plus qu'à mourir,
Quand elle quittera vos ombres.



Favoris du Printems, agréables Zéphirs,
Pour la mieux recevoir, répandez dans ces
plaines ,

La douce odeur de vos haleines :
Et, si vous le pouvez, sans troubler ses plaisirs,
Pour servir mon Amour , portez - lui mes
soupirs.



Vous la verrez bientôt, puisque cette Bergere
Vient, pour se promener, en ces lieux,
chaque jour ;

Mais las ! ce qui me désespere,
Elle est insensible à l'Amour.



En vain pour l'aimer moins, je fais tout mon
possible ,
Mon ame, trop avant, a ressenti ses coups ;
Et ses yeux ne sont pas moins doux ;
Pour avoir un Cœur insensible.



S C E N E II.

LICIDAS, CE'LIANTE.

CE'LIANTE.

QUoi donc, cruel Amour.... Mais je voi
Licidas.

LICIDAS.

Dieux ! je vois un Rival que j'aime trop, hélas :

CE'LIANTE *à part.*

Fuyons.... Mais je vois bien qu'il m'a pû recon-
noître.

LICIDAS *à part.*

Tâchons de l'éviter... Mais il m'a vû, peut-être

CE'LIANTE.

Ah ! vous vouliez me fuir, j'en suis trop éclairci

LICIDAS.

J'ai crû que vous tâchiez de m'éviter aussi.

CE'LIANTE.

Votre amour bien plutôt, si j'en crois l'appar-
rence,

Vous faisoit, d'un ami, redouter la présence.

LICIDAS.

Nous devons l'un de l'autre avoir, tous deux,
pitié.

DE' L I E,
CE' L I A N T E.

Pourrois-je avoir , encor , part à votre amitié ?
L I C I D A S.

Ah ! plutôt au Ciel , avoir même part à la vôtre.
CE' L I A N T E.

Si nous sommes Amis , pourquoi nous fuir
l'un l'autre.

L I C I D A S.

Vous devez me haïr.

CE' L I A N T E.

Connoissant mon amour ;
Ne devez-vous pas haïr , à votre tour ?

L I C I D A S.

Quoi que nous soupirions pour la même Ber-
gere ;

Comme elle nous paroît également sévère ;
Sans cesser d'être Amis , il faut l'aimer tous
deux ,

Et ne nous rendre point , doublement mal-
heureux.

CE' L I A N T E.

Elle n'aime encor rien , mais elle peut se
rendre ,

Au violent amour dont brûle Périandre :

Et ce cruel penser fait mon plus grand fouci.

PASTORALE.

3

LICIDAS.

Ce Rival trop puissant, vient d'arriver ici ;
Pour lever le Tribut qu'on doit au Roi de
Thrace.

Quand ce Roi nous conquit, il crût nous faire
grace,

Et faire à sa colere, un violent effort ,
Ne prenant tous les ans, selon le choix du
Sort,

Que deux de nos Bergers, & deux de nos Ber-
geres.

CELIANTE.

Que de telles bontez ne nous obligent guères !

De ce Roi, Périandre étant fort estimé,

Je croi que de Délie, il pourroit être aimé.

Lorsqu'il vint l'autre année, il la trouva si belle,

Qu'il ne pût s'empêcher de soupirer pour elle ;

Et s'il revient, encor, avec autant d'amour,

Peut-elle s'empêcher de l'aimer à son tour ?

L'éclat de sa grandeur ébloüira son Ame.

L'ambition, souvent, fait naître de la flâme ;

Elle a trop de pouvoir dessus un jeune Cœur,

Et peut aider l'Amour à s'en rendre vainqueur

LICIDAS.

Je voudrois n'aimer plus cette Beauté crüelle

Mais, hélas ! je ne puis, en la voyant si belle...

DE' LIE,
CE' LI ANTE.

Je voudrois bien , aussi , la pouvoir moins
aimer ;

Mais je sens que ses yeux ont trop sçû me
charmer.

L I C I D A S.

C'est pour l'amour de vous , que je voudrois
éteindre....

CE' LI ANTE.

Non , non , cessez , pour moi , cessez de vous
contraindre ,

Nous pouvons soupirer , en même tems , tous
deux ;

Du Monde entier , Délie a mérité les vœux ;
Et ce seroit lui faire une offense mortelle ,
Si l'un de nous cessoit de soupirer pour elle.

L I C I D A S.

Je vois cette Beauté qui nous tient sous ses
Loix.

CE' LI ANTE.

On la trouve , souvent , qui rêve dans ce Bois.



SCENE III.

DE' LIE, LICIDAS, CE' LIANTE.

Délie veut se retirer dès qu'elle les apperçoit.

LICIDAS.

HE' quoi ! toujours , me fuir , insensible
Bergere !

En vous offrant mon Cœur , ai-je pû vous
déplaire ?

CE' LIANTE, *l'arrêtant aussi de son côté.*

Bergere , où courez - vous ? Ah ! de grace ;
arrêtez :

Et souffrez que je rende hommage à vos
Beautez.

LICIDAS.

Déjà , depuis long-tems , vous connoissez ma
flamme.

CE' LIANTE.

Vous avez scû l'ardeur qui regne dans mon
Ame.

DE' LIE.

Voilà beaucoup d'amour ; mais , vous devez
sçavoir

Que je n'ai pas un Cœur propre à le recevoir ;

Que sçachant les chagrins, & les peines cruelles

DE' L I E ,

Que , souvent , l'Amour cause à la plupart des
Belles ,

Sous les Loix de ce Dieu , craignant de me
ranger ,

Je fuis tous les Amans qui pourroient m'en-
gager ,

Et comme de tous deux , je connois le mérite,
Ne vous étonnez pas , Bergers , si je vous
quitte.

CE'LIANTE , *l'arrêtant.*

Mais , dites-nous , du moins , Cruelle , qui des
deux ,

Vous avez , jusqu'ici , crû le plus amoureux !

DE' L I E.

Ai-je pû le sçavoir ?

L I C I D A S.

Je vais , donc , vous l'apprendre.

CE'LIANTE.

Vous le sçauvez bien mieux , si vous voulez
m'entendre.

DE' L I E.

Mais.....

L I C I D A S.

Mais , écoutez-nous , du moins.

D E' L I E.

Hé bien , parlez.

C E' L I A N T E.

D'abord que je vous voi , tous mes sens sont
troublez ,

Je tremble , je vous crains , je brûle , je soupire ,
Et prêt à vous parler , je n'ose vous rien dire.

L I C I D A S.

Si mon trouble vous peut prouver ma passion ;
Je ressens , pour le moins , autant d'émotion ,
Puisqu'enfin , sans vous voir , le feu qui me
consomme ,

Eclate dans mes yeux , au moment qu'on vous
nomme.

Je ne songe qu'à vous , j'en parle incessam-
ment ,

Je dis même , par tout , que je suis votre
Amant ;

Car lorsqu'un bel objet nous tient sous son
empire ,

Souvent , on se soulage , à force de le dire.

C E' L I A N T E.

Mon mal est plus cruel , car je crains de par-
ler

Du violent amour , dont je me sens brûler.

Je ne le dis qu'à vous , & je ne puis pas même

Vous en entretenir, fans une crainte extrême ;
 Et si mes actions n'avoient sçû le montrer ,
 Mon rival pourroit bien , encôre , l'ignorer.

L I C I D A S.

Je suis , toujours , vos pas , & dans toutes nos
 Fêtes ,

Je tâche à me placer dans les lieux où vous
 êtes.

C E' L I A N T E.

Je sens , auprès de vous , des transports si puissans.....

L I C I D A S.

Si vous pouviez sçavoir les peines que je sens..

C E' L I A N T E.

Prononcez notre Arrêt, & tirez-nous de peine.

D E' L I E.

Qui m'aimera le plus , s'attirera ma haine :
 Mais , loin de me parler , tous deux de votre
 amour ,

Songez que Périandre , ici , depuis un jour ,
 Vient lever le Tribut qu'on doit au Roi son
 Maître ,

Et qu'on devroit trembler , en le voyant paroître.

C E' L I A N T E.

Damon , que vers ce Roi , cette Isle a député ,

Avecque nos présens, doit avoir racheté
Ce Tribut rigoureux qui nous tient en alarmes.

DE' L I E.

Il n'est pas encor tems de retenir nos larmes,
Et Périandre étant, ici, devant Damon,
Je pense qu'on n'en doit augurer rien de bon.

L I C I D A S.

Vous devez esperer, sçachant que Périandre,
De vos charmes puissans, n'ayant pû se dé-
fendre.....

DE' L I E.

Quoi que j'en sois aimée, osez-vous présumer
Que l'éclat de son rang ait dequoi me char-
mer ?

Mais il n'est pas, je croi, le seul qui vous alarme,

Et vous croïez, encor, que Philene me charme,

Je confesse, il est vrai, que j'en aime l'humeur,

Mais, il perdra ses soins, s'il prétend à mon
Cœur,

C E' L I A N T E.

Il étoit, autrefois, charmé d'une Bergere
Que l'on croit, à peu près, de même caractère.

DE' LIE,
LICIDAS.

On le connoît par tout.

DE' LIE.

A tort vous l'offensez ;
Mais , vous parlez , tous deux , en Gens inte-
ressez.

CE' LIANTE.

On ne sçait point , encor , qu'il ait place en
vôtre Ame ?

Mais comme , enfin , pour vous , il a beau-
coup de fiâme ,

Et qu'il est fourbe , autant qu'amoureux , &
Jaloux ,

Nous croyons qu'il nous peut desservir près
de vous.

DE' LIE.

Si je n'aime personne , à qui pourroit-il nuire ;
Après un tel aveu , que chacun se retire.
Allez , donc.

LICIDAS.

J'obéis , & d'une triste voix
Je vais conter ma peine aux Echos de ces
Bois.

CE' LIANTE.

Et moi , prier le Dieu qui peut tout sur nos
Ames ,

Et qui sçait, à son gré, faire naître nos flames,
De me rendre insensible, ou de faire qu'un
jour,

Votre Cœur attendri souffre enfin mon amour.

SCENE IV.
DE' LIE, ORPHISE.

ORPHISE, *au bout du Theatre.*

C'Est Délie, & tous deux lui contoient leur
martyre;

Elle les suit des yeux, & même elle soupire
En l'abordant.

Je venois vous chercher.

DE' LIE.

Helas! Orphise, hélas!

ORPHISE.

Qu'avez vous?

DE' LIE.

Céliante, avecque Licidas....

ORPHISE.

Et qu'ont fait ces Bergers?

DE' LIE.

Ma fierté, toute entière;

S'est fait paroître.

ORPHISE.

On sçait que vous êtes fort fiere.

DE' LIE.

Qu'ils m'ont semblé bien faits ! & qu'aisément,
mon Cœur

A crû qu'ils ressentoient une pressante ardeur :

ORPHISE.

Il se peut.

DE' LIE.

Tu le crois,

ORPHISE.

Ils le font trop paroître.

Mais les aimeriez-vous ? Répondez, donc.

DE' LIE.

Peut-être.

ORPHISE.

Et quoi....

DE' LIE.

Non, non, mon Cœur conserve sa fierté.
Mais, si tu veux, enfin, sçavoir la verité,
Je crains de les aimer, leur mérite en est cause.

ORPHISE.

Craindre, & sentir l'Amour, est, presque même chose.

PASTORALE.

15

DE' L I E.

Ah ! par ce que je sens , je connois qu'en ce jour ,

J'aurai bien de la peine à combattre l'Amour.

Je crains de le vouloir , & loin de se défendre ,

Ma raison cherche , aussi , des raisons pour se rendre.

O R P H I S E.

Elle en a sçû trouver , & je connois assez ,

Que vous aimez , déjà , plus que vous ne pensez.

D E' L I E.

Je n'aime pas encore ; mais , dis-moi , si leur Ame.

Pour d'autres que pour moi , n'a point conçu de flame ?

Je croi , qu'ayant tous deux , autrefois , voyagé ,

Leur cœur pourroit bien être , autre part , engagé ,

Je voudrois le sçavoir.

O R P H I S E.

Je ne puis vous le dire ;

Mais je sçai qu'ici , pour l'un des deux on soupire.

Helas !

D E' L I E.

C'est toi , sans doute.

DE' LIE,
ORPHISE.

Epargnés ma pudeur,
Et ne m'obligez point d'avoüer mon Vain-
queur.

DE' LIE.

Mais, dis-moi, t'aime-t'il ? Répons-moi, chere
Orphise,
Son cœur....

ORPHISE.

De mon amour, vous paroissez surprise
Et vous n'attendiez pas, peut-être cet aveu :
Mais, comme ce Berger ignore, encor, mon
feu,

Et qu'il ne m'a, jamais, témoigné de tendresse,
Je veux, si je le puis, lui cacher ma foiblesse.
Puisque j'ai ce dessein, vous devez trouver bon,
Qu'en nous cachant mon feu, je vous cache
son nom.

DE' LIE.

Son nom peut n'être pas ce que je veux ap-
prendre.

ORPHISE.

Je vous entens. Celui que vos yeux ont sçu
prendre,

N'avoit pas commencé de vous offrir ses vœux,
Quand je le crûs de moi quelque tems amou-
reux ;

Et

Et quoiqu'il n'osât pas , encore , me le dire,
Ses regards me parloient de son secret martyre.

DE' LIE.

Hélas !

ORPHISE.

Quand on soupire , & qu'on parle d'A-
mour ,
Souvent , sans y penser , on met sa flamme
au jour ,
Un soupir l'a fait voir.

DE' L I E.

Je ne sçai que te dire ;
J'ignore comme on aime , & sçai comme on
soupire ;
Et mon cœur, jusqu'ici , n'ayant jamais aimé,
A connoître l'amour n'est pas accoutumé.
Je sçai bien que je sens un trouble qui me gêne,
Et me cause un plaisir qui surpasse ma peine ;
Si ce mal vient d'Amour , c'est un mal qui me
plaît.

ORPHISE.

Ce trouble plein d'appas , ces agréables peines,
Font connoître aisément , que vous portez ses
chaînes.

DE L I E.

De grace laissez-moi rêver, seule, un moment.

Qui commence d'aimer , rêve agréablement ;
 A ce chagrin , l'Amour se fait assez connoître,
 Il fait , toujours , rêver, quand il commence à
 naître.

Mais ne craignez-vous point, qu'étant seule....

DE' LIE.

En ce jour ,
 Je sens que je ne puis rien craindre que l'A-
 mour.

ORPHISE.

Je vous laisse , & je vais , mais sans verser de
 larmes.

Regreter un Amant que m'enlèvent vos char-
 mes.

S C E N E V.

DE' L I E *seule.*

Vous, qui nous faites vivre avec tranquillité,
 Qui ne regnez, jamais, dans un cœur agité,
 Qui n'avez ni pitié, ni haine, ni tendresse,
 Qui paroîsez, toujours, exemte de foiblesse,
 Vous, à qui le bonheur, & le malheur d'autrui,
 N'a jamais pû causer de plaisir, ni d'ennui,

Qui ne poussez jamais de soupirs , ni de plain-
tes ,

Et qu'on ne voit jamais flotter dedans les
craintes ;

Vous , dis-je , qui trouvez , en vous , tous vos
plaisirs ,

Maîtresse de vous-même , exemte de désirs ,

Et qui sçavez d'Amour , mépriser la puissance ,

Pourquoi me quittez-vous , tranquille Indife-
rence ?

Deviez-vous , lâchement , céder à mon ardeur ,

Après avoir regné , si long-tems , dans mon
cœur ?

Mais ce n'est pas assez , d'aimer , & d'être aimée ,

Puisque lorsque je que sens que mon Ame est
charmée ,

Deux aimables Bergers suivent partout mes
pas.

Lequel dois-je choisir ? prendrai-je Lcidas ?

Mais quoi ! dois-je , pour lui , rebuter Céliante ,

Lorsque mon ardeur croît , mon embarras aug-
mente ,

Et.... Mais , Philene vient.



S C E N E VI.

DE' LIE , PHILENE.

DE' LIE.

O U courez-vous , Berger ?
PHILENE.

Ma foi, l'Amour commence à me faire enrager;
Pour moi, je ne puis plus vivre sous son Empire,
Il me fait soupirer lorsque je voudrois rire.

S'aprochant de son Sein.

Et je sens , en voiant ce qui me fait brûler... :

DE' LIE.

Sans s'aprocher si près, vous pouriez me parler.

PHILENE

Ah ! ce n'est pas ma faute; & , si je ne m'abuse,
L'Amour de ce qu'il fait, est lui-même, l'excuse,
Mais, pour connoître mieux l'excès de mon
ardeur ,

Approchez votre main , mettez-la sur mon
Cœur ;

Là, c'est justement là, sentez comme il remue,
Et connoissez le mal que lui fait votre vûë.

Ah ! que si vous sçayiez quels sont mes senti-
mens ,

Si vous pouviez ſçavoir quels doux ſaiſſe-
mens

DE' LIE.

Suivez moins ces transports.

PHILENE.

Mais , Dieux ! je vois Florice ;
Cette Bergere vient pour croître mon ſuplice,

DE' LIE.

Elle vous aime...

SCENE VII.

DE' LIE , FLORICE , PHILENE.

FLORICE.

QUoi ! te verrai-toujours ;
Perſide , entretenir tes nouvelles Amours ?
Souviens-toi , qu'autrefois , je poſſedois ton
Ame ,

Que nos parens étoient d'accord de notre
flâme.

PHILENE.

Il eſt vrai ; mais , enfin , chaque choſe a ſon tour ,
Je t'aimois bien alors , mais j'en'ai plus d'amour.

FLORICE.

Pourquoi donc m'en cauſer ?

D'ELIE,

PHILENE.

Tu n'en devois pas prendre.

FLORICE.

Ce fut bien malgré-moi, je ne m'en pûs défendre.

PHILENE.

En dois-je être blâmé ?

D'ELIE *à part.*

Le plaisant entretien !

FLORICE.

Mais, vous, qui souriez, en me volant mon bien,

Qui deviez pour l'Amour, conserver tant de haine,

Vous haïssez ce Dieu, mais vous aimez Philene :

Et vous ne croyez pas rompre votre serment,
Lorsqu'au lieu de l'Amour vous n'aimez que
l'Amant.

PHILENE *à Florice.*

Taisez-vous.

D'ELIE *à Florice.*

Loin d'aimer ce Berger qui vous quitte,
Je lui parlois de vous, & de votre mérite,
Et lui disois, qu'il doit adorer vos appas.

FLORICE.

Il m'avoit tant promis....

PHILENE.

Ne vous tairez-vous pas ?

DE' LIE.

Si....

PHILENE à *Délie*.

Ne l'écoutez point.

DE' LIE.

Mais....

PHILENE.

Mais, laissez-la dire.

FLORICE.

Quoi, donc ?

PHILENE.

Retirez-vous.

FLORICE.

Moi, que je me retire ;

Et que je laisse, ici, ma Rivale avec toi ?

DE' LIE à *part*.

Perdons-nous dans ce Bois.

PHILENE à *Florice*.

Va, Bergere, croi-moi ;

Je t'adore, toujours, avec même constance ;

Mais, elle me veut dire un secret d'importance.

En se détournant.

Mais, Délie.

SCENE VIII.
 FLORICE , PHILENE.
 FLORICE.

ELLE fuit , tes soins sont superflus ;
 Elle est , déjà , bien loin.

PHILENE.

Va je ne t'aime plus ;
 C'est toi que l'a fait fuir , importune Bergere.

FLORICE.

Moi !

PHILENE.

Ta présence , ici , redouble ma colere ;
 Je n'aime que Délie ; & , malgré tes discours ,
 Et tes soupçons jaloux , je l'aimerai toujours.

FLORICE.

Perfide !

PHILENE.

Je veux bien entendre ce langage ,
 Un peu d'empchement , quelquefois nos sou-
 lage ,
 Mais , je veux , en faisant cet accord entre nous ,
 Que ton amour s'exhale avecque ton couroux.

FLORICE.

Je fus de ton amour , trop tôt , préoccupée ,
 Et

Et ne prévoyois pas que je serois trompée,
Fourbe.

PHILENE.

Tu n'a pas lieu de te plaindre de moi,
Et je suis, en Amour, Berger de bonne foi,
Quand je cesse d'aimer, je dis avec franchise,
Que d'une autre Beauté je sens mon ame éprise;
On ne sçauroit avoir plus de sincérité,
Et loin de te tromper, je dis la vérité.

FLORICE.

Voyez qu'il est sincère, il ne voudroit pas feindre;
Mais, de ton procédé, je vais par tout, me plaindre.

SCENE IX.

PHILENE *seul.*

Que je suis malheureux! & que mal à propos,

Le plus broüillon des Dieux vient trouble
mon repos!

Il me fait pour Délie, abandonner Florice;

Et veut que, malgré moi, je suive son caprice

Mais, l'Objet qui me suit, & qui cause mes
maux,

N'auroit-il point d'amour pour l'un de mes
Rivaux ?

Comme , dans son Esprit , ils veulent me
détruire ,

Je vais , de mon côté , travailler pour leur nuire ;

Célidan est de Smyrne , il est d'hier ici.

Et m'étant obligé , je crois Mais le Voici ,

SCENE X.

PHILENE, CE'LIDAN.

PHILENE.

QUoi ! vous êtes ici , sans me rendre visite ?

CE'LIDAN.

Je n'y suis que d'hier , & demain je vous quitte ;

Et je venois exprès vous chercher en ce lieu ,

Et pour vous saluer , & pour vous dire adieu .

PHILENE.

Voulez-vous bien me rendre un important
service ;

Avant que de partir ?

CE'LIDAN.

Vous me ferez justice ;

Si vous n'en doutez point.

PHILENE, *mettant le doigt sur sa bouche.*

Allons donc , mais au moins...

CE' LIDAN.

Soyez sûr du secret , ainsi que de mes soins

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DE' LIE, ORPHISE.

DE' LIE.

NOn , jamais on ne vit de bête plus horrible ;

Des Sangliers de ce Bois , c'étoit le plus terrible.

ORPHISE.

Vous vouliez être seule , & disiez qu'en ce jour ,

Vous ne croyez avoir à craindre que l'Amour.

DE' LIE.

'Aussi , l'ai-je trouvé dans mes Amans fidelles ;

G ij

Qui pour me secourir , ont emprunté ses ailes.
C'est pourquoi je prétens leur dire, dès ce jour,
Ce que je sens pour eux & d'estime & d'a-
mour.

Je puis parler ainsi ; car , enfin , chere Orphise,
Ce n'est pas d'aujourd'hui que mon Ame est
éprise.

J'aimois depuis longtems, & voulois l'ignorer,
Ce n'étoit qu'en secret, que j'osois soupirer ;
Je prétendois par-là , de me tromper moi-
même ;

Mais on peut rarement ce qu'on veut , quand
on aime.

L'Amour de sa victoire , a trop sçû m'avertir,
Et s'est fait remarquer, aussi-tôt que sentir.

ORPHISE.

Ce cœur, qui paroissoit à l'Amour si contraire,
Peut-il , en deux Amans , trouver de quoi lui
plaire?

DE LIE.

Ce Dieu pour me punir d'avoir bravé ses
loix ,

Veut que, pour deux Amans , mon cœur brû-
le à la fois.

C'est ainsi qu'il punit la longue indifférence ,
De ceux qu'on voit , long-tems , mépriser sa
puissance ;

Et qu'entrant dans un cœur qui s'est trop
défendu ,

L'Amour sçait regagner le tems qu'il a perdu.)

ORPHISE.

Mais, vous devez choisir.

D'E' L I E.

Je sçais que leur mérite ,
Qui me paroît égal , pour eux me sollicite ,
Que leurs feux sont pareils ; & je sens en ce
jour ,

Que ma reconnoissance agit avec l'Amour.
Peut être que l'orgueil à mon Sexe ordinaire
M'inspire même encore certain désir de plaire.
Et que je m'applaudis en voyant à la fois ,
Ces deux Bergers soumis reconnoître mes
Loix.

Car enfin, à choisir , à regret je m'apprête ,
Quand je songe qu'il faut quitter une con-
quête ;

Et qu'ayant choisi l'un, l'autre après mes refus ;
Peut vaincre son amour , ou ne m'en parler
plus ,

Ce penser m'inquiète , & fait naître en mon
Ame ,

Un chagrin qui me trouble un peu plus que
leur flâme ;

Et mon cœur en secret, en ce moment me
dit,

Qu'on ne peut jamais perdre, un Amant sans
dépit.

ORPHISE.

De peur d'en perdre l'un, votre amour se
partage,

DE' LIE.

Quand je voi Licidas, il m'émeut davantage,
Le Cœur me bat un peu.

ORPHISE.

Je crois, assurément

Que vous l'aimez le plus, n'en doutez nulle-
ment;

Vous me direz bien-tôt si votre amour s'aug-
mente.

DE' LIE.

S'il me trouble un peu plus, que ne fait Cé-
liante,

Ce peut ne lui doit pas donner un plein espoir,
Puisque j'ai de la peine à m'en appercevoir.

ORPHISE.

Croyez qu'en votre cœur, il a la préférence,
Et que, pour lui, ce peut fait pencher la Ba-
lance,

Et puisque vous l'aimez, pour moi, peut-être,
un jour,

Céliante.....

DE' L I E.

Ah ! de grace , étoufez votre amour.

O R P H I S E.

Elle l'aime. Feignons. Je puis vous fatisfaire ;
Si ce Berger n'est pas celui qui m'a fçu plaîre,
Mais , fouffrez donc , au moins , que j'aime
Licidas.

D E' L I E.

Ah ! pourrai-je le voir adorer vos appas :
Et fonger que je l'aime , & qu'il m'aima de
même ?

O R P H I S E.

Encore que pour tous deux , votre amour foit
extrême ,

Vous devez faire un choix.

D E' L I E.

J'y fonge , mais en vain.
Me devant à tous deux , à qui donner ma main ?
Ou plutôt fi tous deux , fçavent l'art de me
plaîre ,
A qui des deux mon cœur doit-il être con-
traire ?

Je ne puis faire un choix que fclon mes défirs,
Et cependant il doit me coûter des foupîrs.

Quand d'une même ardeur leur Ame eft en-
flâmée ,

Je les plains de m'aimer, & me plains d'être
aimée ;

Et lors que, pour tous deux, je soupire à la fois.
Sans cesse je choisis, & ne fais point de choisis.

O R P H I S E.

Dites que vous avez, pour eux tant de tendresse,

Que vous n'en voulez perdre aucun.....

D E' L I E.

Je le confesse,

Je les aime tous deux, & d'une forte amour ;
Si ce n'est pas ensemble, au moins c'est tour
à tour.

Quand je songe à l'un d'eux, c'est celui-là que
j'aime,

Lorsque je pense à l'autre, il me touche de
même ;

Et chacun, dans le tems qu'il est devant mes
yeux,

Et celui que mon Cœur croit qu'il aime le
mieux.

O R P H I S E, *voyant venir Celiante.*

Voici le plus aimé, puisqu'il vient seul.



S C E N E , I I.

DE'LIE, CE'LIANTE, ORPHISE.

C E' L I A N T E.

BErgere.....O R P H I S E , *l'interrompant.*

Vous venez de trouver le secret de lui plaire.
Mais comme elle n'a pû dans son étonnement,
Conter votre combat qu'assez confusément,
Faites-m'en , je vous prie , un recit plus fidelle.

C E' L I A N T E.

Sçachez , donc , qu'un Sanglier s'étoit jetté sur
elle ,

Et qu'étant des plus grands de toute la Forêt ;
A lui donner la mort , il étoit déjà prêt ,
Et l'alloit attaquer avec tant de furie ,
Qu'elle desespéroit , tout-à-fait de sa vie.

Elle croyoit , alors , être seule en ce Bois ,

Mais j'ai paru , soudain , attiré par sa voix ;

Les longs cris que j'ai faits , ont détourné la
Bête ,

Qui se voyant ravir l'espoir de sa conquête ,
La rage dans le cœur , & le feu dans les yeux ,
A tourné contre moi , ses efforts furieux.

En vain plus de trois fois , pour détourner sa
rage ,

Mon fer , dedans son corps , s'est ouvert un
passage ,

La perte de son sang semblant la redoubler ,
Peut-être , sous ses coups , m'alloit-elle ac-
bler :

Et de l'incomparable & craintive Délie ,
Trancher en même tems , la précieuse vie ;
Lorsque , par un effet du bonheur qui la fuit ,
Le Berger Licidas , attiré par le bruit ,
Nous est venu tirer de péril & de crainte ;
En donnant au Sanglier , une mortelle atteinte.

O R P H I S E.

Ces généreux Bergers ont conservé vos jours ;
Et vous ne deviez pas avoir moins de secours ,
Car si l'un a d'abord , détourné sa furie ,
Le second l'a tué.

D E' L I E.

Dites-moi , je vous prie ,
Comment vous êtes-vous rencontrez dans
ce lieu ?

C E' L I A N T E.

Vous sçavez que tantôt , en vous disant adieu ,
Licidas vous a dit , qu'il s'en alloit instruire
Les Echos de ce bois , de son cruel martyre.

Pour moi , je revenois du Temple de l'Amou^x
Pour obtenir de lui , qu'il vous rendît un jour ,
Plus sensible à mes vœux. Le ferez - vous ,
Bergere ?

DE' L I E.

Qui craint de dire trop , doit bien souvent ;
se taire ;

Et , par cette raison , je ne vous répond rien.

CE' L I A N T E.

Ce silence obligeant m'annonceroit-il bien ;
Que je dois espérer qu'une flamme si belle....

DE' L I E.

Vous puis - je ôter l'espoir , sans être trop
crüelle ?

ORPHISE , *à part , à Délie.*

Vous oubliez celui pour qui le cœur vous bat.

DE' L I E.

Il vient , & je vais rendre un rigoureux combat.



SCENE III.

DE' LIE, ORPHISE, CE' LIANTE,
LICIDAS.

LICIDAS.

S'Il faut, pour vous servir, faire voir son
courage,

Mon Rival, le premier, a ce grand avantage :
Et quand je viens, exprès, pour vous entre-
tenir,

J'apprens, en le voyant, qu'il m'a sçu pré-
venir.

Dieux ! que je suis à plaindre, adorable Bergere,
S'il a sçu, le premier, le secret de vous plaire.

DE' L I E.

Si j'entens ses soupirs, j'écoute aussi vos vœux.

O R P H I S E.

Je pense, qu'à présent, vous les aimez tous
deux.

DE' L I E.

Mon Cœur, dessus ce choix, est encor en
balance,

Je ne voi pas, entr'eux, assez de différence;

Et quand je veux choisir, je sens en ce moment,
Que j'ai trop peu d'un Cœur, ou bien trop
d'un Amant.

L I C I D A S.

Faites-vous, pour choisir, un peu de violence.

C E' L I A N T E.

Mais vous m'avez permis d'avoir de l'espé-
rance,

Vous devez y songer.

D E' L I E.

Je le sçais, mais, hélas!

Se tournant vers Licidas.

Quand je vous l'ai permis, je ne le voyois pas.

C E' L I A N T E.

Ne me permettiez vous une esperance vaine ;
Qu'afin qu'elle servît à redoubler ma peine ?

D E' L I E.

Que cet amour doit être, à mon repos, fatal !
Ah ! pourquoi, pour vous nuire, avez-vous
un Rival ?

L I C I D A S.

Vous prenez, donc, enfin pitié de mon mar-
tyre ?

DE'LIE, *Se tournant vers Céliante.*

Comme vous lui nuifés, il peut aussi vous
nuire

DE' L I E,
O R P H I S E.

Peut - être que je nuis plus qu'eux à votre
chois;

C'est pourquoi je vais faire un tour dedans
ce Bois.

D E' L I E.

Je sçais ce qui te chasse, & je vois à ton trou-
ble.....

O R P H I S E.

Plus je demeure ici, plus je sens qu'il redouble.

Elle entre.

S C E N E I V.

DE' L I E, CE' L I A N T E, L I C I D A S.

D E' L I E.

SI vous vouliez aussi, quelque tems me
laisser,

Je rêverois au choix qui me fait balancer,

Et, peut-être dans peu, que mon Cœur qui
souponne,

De tous ses sentimens, pourroit mieux vous
instruire.

L I C I D A S.

Je dois vous obéir, pour prouver mon amour.

CE' LIANTE.

Pour vous montrer le mien, j'obéis à mon
tour.

L I C I D A S.

A mon ardente amour, nulle n'est comparable,
Et je vous aime autant que vous êtes aimable.

C E' L I A N T E

Mon amour est si grand qu'on ne peut l'ex-
primer,
Et je vous aime autant que vous sçavez char-
mer.

S C E N E V.

D E' L I E, *seule.*

Falloit-il, juste Ciel ! que de pareilles flâ-
mes,

Pour augmenter leurs maux, embrasassent
leurs Ames ?

Ou plutôt falloit-il, pour croître mon tour-
ment,

Qu'ils se fissent tous deux aimer également ?

Je sens que je ne puis choisir celui que j'aime ;

Sans faire, à ce que j'aime, une injustice ex-
trême.

Quel crüel embarras ! Mais , que veut ce
Berger ?

Il cherche ici quelqu'un , & paroît Etranger.

S C E N E VI.

D E' L I E, C E' L I D A N.

C E' L I D A N.

FEignons. Ils n'y sont point , ma peine est
inutile.

D E' L I E.

Berger , que cherchez - vous ?

C E' L I D A N.

Deux Bergers de cette Isle ,
L'un a nom Céliante , & l'autre Licidas.

Mais , malgré tous mes soins , je ne les trouve
pas ;

Ces Bergers que je cherche , ici , depuis une
heure ,

Ont dans Smyrne , avec moi , long-tems fait
leur demeure ,

Où l'on connut si bien leurs belles qualitez ;
Que chaque jour , encor , ils y sont regretez .

D E' L I E.

Si l'on connut si bien leur merite en votre
Isle ,

La

PASTORALE.

41

La conquête des Cœurs leur dût être facile :
A leur Esprit galant , rien n'aura résisté ,
Et les Belles n'auront pû garder leur fierté.

CE' L I D A N.

Cela pourroit bien être.

D E' L I E.

En caufant de la flâme ,
On en sent naître auffi , quelquefois , dans son
Ame.

CE' L I D A N.

Il eft vrai.

D E' L I E.

C'est pourquoi je penfe qu'à leur tour ,
Ils n'ont pû s'empêcher de prendre de l'amour.

CE' L I D A N.

Ils ont auffi chacun , dans Smyrne une Maî-
trefse ;
Licidas pour Aminte , eût beaucoup de ten-
drefse.

D E' L I E.

Qu'entens-je ?

CE' L I D A N.

Et Céliante a fçû prendre à fon tour ;
Pour Clidamire auffi , tant d'estime & d'amour..

Ce n'est pas ce que d'eux, dans Scyre, chacun
pense.

C E' L I D A N.

On en pourroit juger sur la seule apparence.
Je suis même chargé de dire à ces Amans,
Que pour eux, elles ont les mêmes senti-
mens.

Elles m'ont pû prier, sans meriter de blâme,
De parler du beau feu qui regne dans leur
Ame,

Puis que toute nôtre Isle aimant ces deux Pas-
teurs,

Avec beaucoup de joie, approuve leurs ar-
deurs.

Pour moi je n'ai jamais, avec plus d'adresse,
Vû d'Amans s'acquérir le cœur de leur Maî-
tresse,

Ni témoigner après plus de contentemens,
Qu'en firent éclater ces deux parfaits Amans.

D E' L I E.

C'est assez, je sçaurai moi-même les instruire;
De ce que vous avez d'obligeant à leur dire;
Mais si vous me vouliez apprendre votre nom;
J'exécuterois mieux votre commission.

CÉLIDAN.

Mon nom est Célidan ; mais j'aurai soin , moi-même ,

De faire , à ces Bergers sçavoir comme on les aime ,

Je vais par toute l'Isle , encore les chercher.

D E' L I E.

Allez.

CÉLIDAN.

Ce que j'ai dit , la doit autant toucher ;
Qu'il doit , dans son amour , rendre content
Philene.

S C E N E VII.

D E' L I E , *seule.*

ENfin , mes deux Amans ont mérité ma haine ,

Et le hazard m'apprend , quand j'y pense le moins ,

Que d'autres , avec moi , partagent tous leurs soins.

Loin de penser au choix que mon cœur alloit faire ,

Tout mon amour se doit convertir en colere ;
Mais , je crains bien , hélas , que toute ma
fureur ,

Ne serve qu'à montrer l'excès de mon ardeur.

Quoi ! je conserverois une indigne tendresse ,
Pour ceux qui , de dans Smyrne , ont chacun
leur Maîtresse ?

Non , je dois étouffer tout mon feu ; mais ,
hélas !

Je m'emporterois moins , s'ils ne me tou-
choient pas.

Je pretens , toutefois faire finir ma peine.

Pour eux , je veux avoir désormais de la haine :

Mais , ce que je ressens , doit m'apprendre
en ce jour ,

Qu'un Cœur qui veut haïr , sent encor de
de l'amour.

Que de tendresse ayant encore l'Ame pleine ,

Je n'ai qu'en mes desirs , seulement de la
haine :

Et que pour en avoir , mes soins sont superflus ,

Puis qu'on aime souvent , quand on croit n'ai-
mer plus.

Mais je vois ces Amans , & malgré ma ten-
dresse ,

Je vais de mon amour , paroître la Maîtresse.

S C E N E V I I I .

DE' LIE, LICIDAS, CE' LIANTE.

L I C I D A S.

L'Impatient désir d'apprendre votre choix...

D E' L I E.

N'avez - vous point , tous deux , rencontré
dans ce Bois ,

Un Berger étranger ?

C E' L I A N T E.

Nous n'avons vû personne.

D E' L I E.

Son nom est Célidan. Quoi ? ce nom vous
étonne ?

L I C I D A S.

C'est un Berger de Smyrne , & que j'ai fort
connu ,

Mais , j'ignorois , qu'ici ce Berger fut venu.

C E' L I A N T E.

Il me tarde déjà , que je ne le revoie.

L I C I D A S.

A l'embrasser , tantôt , j'aurai bien de la joie.

D E' L I E.

Puisqu'il vous est connu , de grace , dites -
moi ,

Puis-je , à tous ses discours , adjoûter quelque foi ?

Il me vient de conter un secret qui m'importe.

Et dont , je croi , qu'il faut qu'à lui je me rapporte.

L I C I D A S.

Vous le pouvez , il a beaucoup de probité.

D E' L I E.

Puisque cet Etranger m'a dit la vérité.

Vous devez pour jamais , éviter ma présence.

C E' L I A N T E.

O Dieux !

L I C I D A S.

Faites-moi donc connoître mon offence :

Mais c'est , peut-être , un tour qu'il voudroit me jouer.

D E' L I E.

Non , non , il n'est plus tems de le désavouer ;
Vous avez fait , pour lui , paroître trop d'estime ;
Et mon couroux , enfin , n'est que trop légitime.

C E' L I A N T E , l'arrêtant , comme elle veut sortir :

Alors que mon Rival a perdu tout espoir ,

Me seroit-il permis , Bergere , d'en avoir ?

D E' L I E.

Après avoir commis une pareille offense ,
Je pourrois vous souffrir , encor quelque es-
perance !

Ah ! bien loin d'en garder , sçachez que je vous
hais ,

Et que je vous défens de me revoir jamais.

SCENE IX.

LICIDAS, CE'LIANTE.

Q U E'LIANTE.

Uel mépris éclatant !

LICIDAS.

Son dépit est extrême,

CE'LIANTE.

Qu'avez-vous fait , Berger ?

LICIDAS.

Qu'avez-vous fait vous-même ?

CE'LIANTE.

Je ne puis deviner.

LICIDAS.

Ni moi.

CE'LIANTE.

Quelle fierté !

Je ne puis plus tenir contre sa cruauté ;
 Je suis las de souffrir de si cruelles peines :
 Et je prétens , enfin , briser bien-tôt mes
 chaînes.

Je ne veux plus souffrir de sa bizarre humeur ,
 Je veux , de son amour dégager tout mon
 Cœur ,

Et n'être plus sujet à l'outrageant caprice
 D'un Objet qui me traite avec trop d'injustice.

L I C I D A S.

Moi , je veux d'un autre œil , regarder son cour-
 roux ,

Elle croit avoir lieu d'éclater contre nous ;
 Et son ardent dépit me plaît bien davantage ,
 Que si je la voyois se rire d'un outrage.

Alors son procédé marqueroit du mépris ,
 Mais son dépit fait voir que son Cœur est épris.

C E' L I A N T E.

Vous avez une ardeur obligeante & civile ,
 Pour moi , je n'aime plus d'une amour si tran-
 quille ,

Et ne sçaurois souffrir qu'elle ait fait contre
 nous ,

Sans nous vouloir entendre , éclater son cour-
 roux :

Et qu'elle n'ait enfin , voulu nous rien apprendre.

De peur qu'il ne nous fût aisé de nous défendre.

Ah ! c'est trop en souffrir , je prétens dès ce jour ,

A ses yeux triompher de toute mon amour.

Je connois dans ces lieux , des objets adorables ,

Qui ne me feront pas des traitemens semblables :

Avant que d'éclater , je veux sçavoir pourtant ;

Du Berger Celidan , ce qui l'anime tant.

L I C I D A S.

Je prétens bien aussi , qu'il me tire de peine ;

Et je vais le chercher..... Mais , j'apperçois Philene.

SCENE X.

CE'LIANTE, LICIDAS,

PHILENE.

PHILENE.

QU'ils sont embarrassés ! Tout succede à vos vœux ,

Philene désormais , sera le malheureux ;

E

Car, tous deux, vous venez de montrer à Délie,
L'ardeur de votre amour en lui sauvant la vie.

CELIANTE, *sans l'écouter.*

Quelle étrange disgrâce!

LICIDAS.

Ah! quel cruel malheur!

PHILENE.

Vous soupirez tous deux, d'où vient votre
douleur?

Reconnoît-elle mal, cet important service?
Mais cela ne se peut, elle vous rend justice,
Et n'eût-elle jamais senti pour vous d'a-
mour,

Elle vous en devoit témoigner en ce jour;
Et ne vous pas traiter avec un air si rude,
Qu'il la fit soupçonner de trop d'ingratitude.

CELIANTE.

Laissez-nous.

LICIDAS.

Dites-moi, voulez-vous m'obliger?
N'avez-vous point trouvé de Pasteur étranger?

PHILENE.

J'en viens de trouver un, qu'on dit être de
l'Isle....

De l'Isle de....

PASTORALE.

51

LICIDAS.

De Smyrne?

PHILENE.

Où.

CELIANTE.

Ce nom est facile ;

Et, sans beaucoup de peine, on peut le retenir.

Mais, cherchons ce Berger.

LICIDAS.

Je veux l'entretenir.

CELIANTE.

Allons, sans perdre tems, même desir me
presse.

SCENE XI.

PHILENE, *seul.*

ENfin, ils sont broüillez avecque leur Maî-
treffe :

Et quoi qu'elle entreprenne, afin de s'éclaircir,
Elle ne pourra pas, aisément réussir.

Pour se rendre sitôt, je sçai qu'elle est trop fiere,
Et c'est pourquoi ma joïe est d'autant plus en-
tiere.

Mais je vais retrouver l'obligeant Etranger ;

E ij

Qui trouble mes Rivaux, afin de m'obliger
Et je vais, si je puis, surprendre la tendresse
Que, pour ces deux Bergers, conservoit ma
Maîtresse.

Comme son Cœur est vuide, & qu'il n'a plus
d'amour,

Je suis assez bien fait, pour le remplir un jour.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE, CÉLIANTE.

ORPHISE.

Où y, l'on doit l'accuser d'un peu d'in-
gratitude,

Vous ne meritiez pas un traitement si rude ;
Et quoiqu'elle vous pût justement soupçonner
Elle ne devoit pas, encor, vous condamner.

CÉLIANTE.

Elle a quelque raison, malgré notre innocence,
Nous serons condamnés, si l'on croit l'apa-
rence ;

Et quoi que Célidan dise une fausseté,
Tout ce qu'il nous soutient, n'est pas mal
concerté ;

Et nous voyons à Smyrne, Aminte & Clida-
mire,

Pour lesquelles il dit que notre cœur soupire:
 Je ne sçai pas encor, d'où vient que ce Berger
 Travaille avec ardeur, à nous déobliger,
 Ni pourquoi, près Délie, il s'obstine à nous
 nuire;

Comme sur son Esprit vous avez quelque em-
 pire,

Dites lui qu'elle doute à tort de mon ardeur.

ORPHISE.

Vous n'obtiendrez, jamais, ni sa main ni son
 Cœur.

CE'LIANTE.

Ma raison, à mon feu, ne consent qu'avec pei-
 ne,

Et de mon ascendant, la force souveraine,
 Excitant, malgré moi, la revolte en mes sens;
 Fait obéir mon cœur à ses charmes puissans;
 Et je croi que l'Amour s'affermir dans une ame,
 Quand la raison s'efforce à combattre sa flâme,
 Et qu'un Amant chagrin d'avoir trop pris d'ar-
 deur,

Veut, avec son secours, l'arracher de son cœur;
 Puisque tout ce qu'il fait, sert à son feu d'a-
 morce,

Et que voulant l'éteindre, il augmente sa
 force.

PASTORALE:

55

ORPHISE.

Les fortes passions causent de grands ennuis:

CE'LIANTE.

On devroit bien me plaindre en l'état où je
suis.

Déjà depuis long-tems, ma raison me con-
seille,

D'aimer une beauté que je crois sans pareille;
Et mon Cœur qui résiste à de si doux appas,
Ecoute ses conseils, mais il ne les suit pas,

ORPHISE.

Ne sçauroit-on sçavoir quelle est cette Bergere?

CE'LIANTE.

Si j'osois la nommer, je pourrois vous déplaire.

ORPHISE.

La raison, sans l'Amour, peut bien faire es-
timer;

Mais il faut un peu plus, quand il s'agit d'aimer,
J'apprens donc, votre estime, & pour la re-
connoître,

Je crains bien que mon Cœur n'en fasse trop
paroître,

Et n'ose malgré moi, vous souhaiter un jour;
Un peu moins de Raison, mais un peu plus
d'Amour.

DÉLIE, CE'LIANTE.

Ah! puisqu'elle a pour nous une injustice ex-
trême ,

La Cruelle ; aujourd'hui , sçaura que je vous
aime :

Avant que la servir , mon Cœur assez long-
tems ,

Avoit , entre vous deux , été trop en suspens ;
Et je ne sçai comment , sans oublier vos char-
mes ,

Mon cœur , à ses appas , rendit enfin les armes.

ORPHISE.

L'Amour dont votre Cœur croit se sentir brû-
ler ,

Moins que votre dépit , vous fait ainsi parler.

Lorsque vous m'aimerez , peut-être , que Délie

Aura , de cet Amour , un peu de jalousie ,

Et sçaura vous traiter avec plus de douceur :

Sa gloire l'obligeant à ravoir votre Cœur ,

Vous le reporterez , d'abord à cette Belle ,

Et ne serez ainsi , qu'à moi seule infidelle.

C'est pourquoi je ne veux nourrir aucun espoir

Que son choix ne vous ait ôté lieu d'en avoir :

Jusques là , je sçaurai cacher , à tous , la flâme ,

Que mes foibles appas ont fait naître en votre
Ame ;

Car le feu dont pour moi , votre cœur peut
brûler ,

Ne vaut pas , que je croi , la peine d'en parler ;

Elle s'en va.

SCENE II.

CE' LIANTE *seul.*

TU ne te trompes pas , puis que mon cœur
l'oublie :

Si-tôt que j'apperçois l'adorable Délie ,

Quand je vois ses appas , ces aimables tyrans ;

A leur douce fierté , malgré moi , je me rends ;

Et quoi que j'entreprenne , afin de m'en dé-
fendre ,

L'éclat de ses beaux yeux à trop bien sçû me
prendre !

Aïmons-les donc , ces yeux qui sçavent tout
charmer ,

Ne leur résistons point , laissons-nous enflâmer ,

Donnons un libre cours à cette ardeur pres-
sante :

Puis que , pour l'arrêter , elle est trop violente ,

Souffrons à notre cœur , de former des desirs ,

Ne nous obstinons point à vaincre nos soupirs ,

Nous cesserons d'aimer , cessant de les con-
traindre ,

Et d'eux-mêmes , nos feux , alors pourront
s'éteindre.

Apperçevant Délie.

Commençons....

SCENE III.

D E' L I E , C E' L I A N T E ;

C E' L I A N T E.

SI je puis vous prouver quelque jour ;
Que vous seule avez pû me donner de l'amour ,
Votre Cœur....

D E' L I E.

Vous seriez charmé de dix Bergeres ;
Que toute cette ardeur ne me feroit gueres.

C E' L I A N T E.

J'avois lieu d'espérer d'être autrement traité
Et cette indifférence a trop de cruauté.

D E' L I E.

Mais , plus d'empchement marqueroit de la
flâme ,

Et j'ai scû tout-à-fait , la chasser de mon Ame

PASTORALE.
CE'LIANTE.

59

Quoi ! l'ardeur que je sens...
DE' LIE.

Ne parlons point d'ardeur :
CE'LIANTE.

L'Amour....

DE' LIE.
Parlez donc seul.

CE'LIANTE.

Hé quoi ! votre rigueur...
DE' LIE, *levant la tête.*

Mais, que le jour est beau !

CE'LIANTE.

Beaucoup moins que Délie ;
Dont les cruels mépris me vont coûter la vie.

DE' LIE, *tournant la tête.*
L'agréable fontaine !

CE'LIANTE.

Ah ! loin de l'admirer ;
Tournez plutôt les yeux, pour me voir expirer.

DE' LIE.

Qu'elle fait de ruisseaux !

CE'LIANTE.

Moins encor que mes larmes :

DE' LIE, *tournant la tête d'un autre côté.*
Ne remarquez - vous point que ce bois a de
charmes ?

DE' LIE,

CE' LIANTE.

Trop injuste beauté, dont je ressens les coups,
Je ne remarque rien quand je suis avec vous.

DE' LIE.

Les Oiseaux...

CE' LIANTE.

Ah ! c'est trop se rire de ma peine,
Et faire vanité de paroître inhumaine.

DE' LIE.

Je vous l'ai déjà dit, étoufez votre espoir ;
Laissez-moi vivre en paix & cessez de me voir.

*Elle apperçoit Licidas qui vient d'un côté ;
pendant que Florice vient de l'autre.*

Licidas doit de même éviter ma présence.

SCENE IV.

DE' LIE, CE' LIANTE, LICIDAS,
FLORICE.

LICIDAS.

Vous pourrez quelque jour sçavoir mon
innocence.

FLORICE.

Bergere j'ai sujet de me plaindre de vous,

Et de faire éclater tous mes soupçons jaloux.
 Je sçai que vous avez de l'amour pour Philene,
 Et je viens d'en avoir une preuve certaine.

DE' LIE.

Je croi que vous rêvez.

FLORICE.

Ne me déguisez rien ;

Je sçai trop qu'avec lui vous vous entendez
 bien ,

Et que de ces Bergers cherchant à vous défaire ;
 Tantôt par son intrigue , il a sçû si bien faire ,
 Etant fortifié d'un si puissant aveu ,
 Que de vous plaindre d'eux il vous a donné
 lieu :

Car vous ayans rendu tous deux un grand ser-
 vice ,

Vous n'osiez , sans sujet , faire cette injustice.

Aux Bergers.

Célidan , qui je croi , vous est assez connu ;
 Etant pour quelque affaire , en cette Isle venu ,
 Philene que l'amour obligeoit à vous nuire ,
 Par lui , près de Délie , a voulu vous détruire :
 Et l'ayant dans cette Isle autrefois obligé ,
 Ce fourbe , à le servir , l'a bien-tôt engagé.
 Comme depuis long-tems la forte jalousie.
 Dont mon ame inquiète est justement saisie ;

Me fait avoir des gens qui , fort soigneusement ,

M'apprennent ce que fait mon infidelle amant.

On m'a dit que le traître ayant bien sçu l'instruire ,

Ils avoient inventé qu'Aminte & Clidamire.

Vous avoient fait tous deux , à Smyrne soupirer.

C'est pourquoi Célidan vient de vous l'assurer.

LICIDAS.

Il me l'a soutenu même avec impudence.

CE'LIANTE.

Quoi donc , qu'avec Philene , il est d'intelligence ?

FLORICE.

Où.

LICIDAS.

Nous nous doutions bien qu'étant fourbe & jaloux ,

Il pourroit à la fin nous nuire auprès de vous.

CE'LIANTE, *voyant venir Philene*

Mais il faut quelque tems oùir parler Philene ;

Sans lui dire qu'on vient de nous tirer de peine.



SCENE V.

DE'LIE, LICIDAS, CE'LIANTE,
FLORICE, PHILENE.

PHILENE.

A La fin, ces Bergers vous feront-ils pitié ?
Pour moi, de leur douleur, je réffens la
moitié :

Mais ce n'est pas ma faute, & je n'y puis que
faire.

LICIDAS.

Je vais de tout ceci découvrir le myftere ;
Célidan va m'aider.

SCENE VI.

DE'LIE, LICIDAS, CE'LIANTE,
FLORICE, PHILENE, CE'LIDAN.

CE'LIDAN.

M Algré votre courroux,
Je viens, près de partir, prendre congé de vous.

Confesse , auparavant , toute ta fourberie ;
Et ne crois pas tourner la chose en raillerie.

CE' LIANTE.

Nous ignorions tantôt qui t'avoit suborné ;
En vain de ce discours tu paroïs étonné ,
Nous avons tout appris , tu dois parler sans
feinte.

CE' LIDAN.

Vous prétendez par là me donner de la crainte ?
Entre vous deux ce jeu semble bien concerté ,
Mais par malheur pour vous j'ai dit la verité.

CE' LIANTE.

C'est trop perdre de tems , avoüe à cette belle ,
Que nous n'avons jamais adoré d'autres qu'elle.

FLORICE.

Tu dois aussi nommer ceux qui t'ont fait agir.

D E L I E .

Philene qu'avez-vous , que je vous voi rougir ?

PHILENE.

Je ne sçaurois souffrir ce fourbe davantage ;
Quand je le voi , le sang monte sur mon visage ;
Et comme je le hais & qu'il blesse mes yeux ,
Je veux que maintenant il sorte de ces lieux.

A Celidan.

Défendez-vous.

D'ELIE

DÉLIE.

Il doit même en votre présence.
Dire avec quel Berger il est d'intelligence.

PHILENE.

Il faut l'aller chercher; qu'on nous laisse ce soin;
J'y vais avecque lui.

LICIDAS.

Vous n'iriez pas bien loin.

PHILENE.

Mais, dites-moi son nom, il ne veut pas ré-
pondre;

S'il est fourbe, je veux moi-même le con-
fondre.

Est-il quelqu'un à qui l'on puisse se fier?

Aux Bergers.

Mais encore s'il pouvoit se bien justifier?

Bas à Célidan.

N'avoüez rien, au moins:

CÉLIANTE.

Je lui ferai tout dire:

Il doit même avoüer avant qu'il se retire,
Que l'un de nos Bergers, de Délie amoureux,
Est d'accord avec lui de ruiner nos feux.

CÉLIDAN.

Ah! c'est un peu trop loin pousser la raillerie.

Bas à Celidan. PHILENE.

Tenez bon. Qui l'eût crû ! voyez la fourberie :
Mais il n'avoüera rien , il est trop obstiné.

FLORICE.

Mais n'avoüeras-tu rien , toi qui l'as suborné ?

CE' LIDAN.

Lui ?

DE' LIE.

Ne le niez point la chose est averée ;
Vous n'avez pas dit vrai , j'en suis fort assurée ;
Vous cherchez à leur nuire , avoüez tout ,
parlez.

CE' LIDAN.

Comme je ne veux rien que ce que vous vou-
lez ,

Et vous dire autrement ce seroit vous déplaire ;
Je ne tâcherai point de prouver le contraire ,
Et je ne prétens plus vous rien dire , qu'adieu.

LICIDAS.

Nous ne te quittons pas encor , pour cet aveu.

CE' LIDAN.

Quoi ! Bergers , n'ai-je pas assez de complai-
sance ?

Je me fais criminel malgré mon innocence ;
Et je vous laisse encor , pour vous mieux
obliger ,

Avec une beauté qui sçait vous engager.

SCENE VII.

DE'LIE, CE'LIANTE, LICIDAS.
FLORICE, PHILENE.

PHILENE.

CE Berger aujourd'hui , sentira ma furie ;
S'il ne confesse pas toute la fourberie :
Afin de l'y forcer , je vais suivre ses pas.

FLORICE.

Voyons ce qu'il veut faire , & ne le quittons
pas.

SCENE VIII.

DE'LIE, CE'LIANTE, LICIDAS.

DE'LIE.

ENcor qu'avec adresse , ils soient fortis
d'affaire,
Les détours du premier , font voir tout le
myſtere.

LICIDAS.

Devant vous j'ai voulu retenir ma fureur ;
Mais mon bras ſçaura bien punir cet Impoſ-
teur.

F ij

Tantôt, adroitement, j'espere de Philene ;
Tirer la verité.

CE' LIANTE.

Pour finir notre peine ,
N'ayant plus de sujet de vous plaindre de nous ,
Entre vos deux Amans , choisissez un Epoux.

DE' LIE.

Quoi que de votre perte , on me vit affligée ,
J'avois quelque douceur à me croire outragée ;
Et je me consolois , dans un tel déplaisir ,
De ce que vous m'ôtiez la peine de choisir ;
Car enfin , si tous deux vous m'avez bien
servie ,
Si vous m'avez, tous deux , sçû conserver la
vie ,
Puis-je , sans être injuste , en rendre un mal-
heureux ,
Donnant à l'autre un prix , que je dois à tous
deux ?

LICIDAS.

Quel que soit votre choix , il doit être équi-
table ,
Faisant entre nous deux , voir moins d'un
misérable.

PASTORALE.

69

DE' LIE.

Hé ! vous ne craignez point d'être ce malheureux ?

LICIDAS.

Pour ne le craindre pas, je suis trop amoureux.

DE' LIE.

Tous deux , également , vous m'avez obligée ;
Et par là je me sens , à tous deux engagée.

CE' LIANTE.

N'importe , finissez ces obligeans refus.

DE' LIE.

Montrez-moi donc , celui que je dois n'aimer plus.

LICIDAS.

Consultez votre cœur.

DE' LIE.

Sa tendresse l'accable ;

Et je dois plus que vous , m'estimer misérable ;
Un seul objet vous plaît , & fait naître vos feux ;
Mais on souffre bien plus , quand on en aime deux.

Si je ne puis pourtant , en aimer deux , sans crime ,

Je puis au moins , changer mon amour en estime :

Et pour rendre , entre nous , un tel malheur commun ,

Ne pouvant être à deux, je veux n'être à pas un.
Le tort que je vous fais, me va punir moi-même,

Car vous perdant tous deux, je pers tout ce
que j'aime;

Mais dans cette infortune, il vous doit être
doux,

Que nul n'ait part au bien qui n'étoit dû qu'à
vous.

SCENE IX.

DE' LIE, CE' LIANTE, LICIDAS,
ORPHISE.

ORPHISE.

JE viens, en vous cherchant, de rencontrer
Philene,

Avecque Célidan, qui m'ont bien mis en peine.

Ce dernier se défend avecque tant d'esprit.

Et de tant de raisons, il soutient ce qu'il dit;

Que je ne doute plus, qu'Aminte, & Clida-
mire,

De ces adroits Bergers ne causent le martyre.

CE' LIANTE.

Prenez-vous, à présent, son parti contre nous?

ORPHISE.

Avant de l'avoir vû , j'étois tantôt pour vous :
 Mais , je crois , qu'il n'est pas si fourbe que l'on
 pense ,

Puisqu'il veut , par témoins , prouver ce qu'il
 avance.

DE' LIE.

J'ai crû leur innocence , un peu légèrement ,
 Mais on se rend bientôt , aux raisons d'un
 Amant :

Et notre Sexe, enfin, est facile à surprendre ;
 Quand nous croyons trouver du plaisir à nous
 rendre.

Ce n'est pas que je doive encor les condamner ,
 Mais je crois que je dois, encor les soupçonner.
 Florice peut , donnant trop à sa jalousie ,
 Croire tout ce qui vient dedans sa fantaisie ,
 Et croître en se trompant , sa peine & mon
 souci :

Mais ces discours pourroient se trouver vrais
 aussi.

Songez donc à prouver , tous deux votre in-
 nocence ,

Et jusques à ce tems , évitez ma présence.

LICIDAS.

Mais....

Laissez-nous.

LICIDAS *s'en allant.*

Je vais expirer de douleur.

CE' LIANTE.

Je sçaurai vous aimer, malgré votre rigueur.

SCENE X.

DE' LIE, ORPHISE.

DE' LIE.

MOn embarras est grand, & le tien n'est pas
moindre,

Cherche donc Célidan, tâche de le rejoindre,

Et fais tant qu'il te dise, avec sincérité,

Si ce qu'il nous soutient, est une vérité.

ORPHISE.

J'y cours.

Elle sort d'un côté, & Périandre vient de l'autre.

DE' LIE.

Mais devers moi, Périandre s'avance.



SCENE

SCENE XI.

DE' LIE, PERIANDRE, GARDES.

PERIANDRE.

Q Uoi qu'avec tant de soin vous fuyez ma
présence,

Que vous ayez toujours pour moi - même ri-
gueur,

Malgré vos cruautéz, je ressens plus d'ardeur.

Vous me montrez en vain un visage severe;

Je revois d'un même œil ces yeux qui m'ont
scû plaire :

Et mon cœur se rendant à vos charmes divers ;

Reconnoit ses vainqueurs, & rentre dans ses
fers.

DE' LIE.

Ce discours doit, Seigneur, surprendre une
Bergere.

PERIANDRE.

Vos yeux font plus de mal qu'ils ne croient en
faire ,

Par l'ordre de mon Roi, quand je vins en ces
lieux,

G

Je me rendis moi-même à l'éclat de ces yeux:
Mon cœur , contre leurs coups, se trouva sans
défense ,

Mais vous n'eûtes , pour moi , que de l'indi-
férence.

Cependant, qui l'eût crû ? j'apprens à mon re-
tour ,

Que deux Bergers ont pû vous donner de
l'amour.

Mais quelque soit le feu qui regne dans votre
ame ,

Pouvez-vous à la fois , en aimer deux sans blâ-
me ?

DE' LIE.

L'un des deux pourroit bien me toucher un
peu plus ,

Quoi que l'autre n'ait pas mérité de refus :

Mais mon cœur s'en devant rendre compte à
soi-même ,

Il se consulte seul , pour sçavoir ce qu'il aime.

PERIANDRE.

Lors que mon feu vous offre un triomphe
plus doux ,

Préférez-moi , Bergeré, en prenant un Epoux :

Le rang que vous tiendrez, donnera de l'envie;

Au milieu des plaisirs, vous passerez la vie;

Car si pour les goûter , il est quelque séjour ,
On n'en sçauroit trouver un autre que la Cour.
Là les Jeux & les Ris, ont choisi leur demeure,
Les divertissemens y changent à toute heure.
Là se fait admirer ce jeune , & puissant Roi ,
De qui le monde entier doit recevoir la Loi :
Ce Roi charmant en Paix , & redoutable en
Guerre ,
Dont le nom aujourd'hui , fait seul trembler
la Terre ,
Et pour qui vous voyez les Bergers diligens,
Courir avec ardeur , lorsqu'il passe en vos
Champs ,
Et ravis de le voir , oublier leur tristesse ,
Jeter des cris de joye, & des pleurs d'allegresse,
Et dans l'empressement qu'ils font paroître tous
Laisser leurs troupeaux même , à la merci des
Loups ,
Pour ne voir qu'un instant ce Monarque ado-
rable ,
Qu'on ne voit qu'à travers d'une foule innom-
brable
De Héros, sur lesquels il paroît en tous lieux ,
Tel qu'on voit Jupiter entre les autres Dieux.
Venez donc admirer ce plus grand des Mo-
narques,

Le voir de ses bontez donner à tous des ma-
ques ,

Connoître le mérite , & le récompenser ;

Ces plaisirs sont plus grands qu'on ne sçauroit
penfer ;

Et quels que soient enfin , ceux que je vais
décrire ,

Le plaisir de le voir , vaut tout ce qu'on peut
dire.

Mais pour vous montrer mieux , jusqu'où
vont ses bontez ,

Il divertit sa Cour par mille nouveautez :

Et lui fait admirer d'étonnantes merveilles ;

Qui des plus beaux Esprits , sont les sçavantes
veilles.

Les Arts y montrent tous ce qu'ils ont de plus
beau ,

De prodiges sans nombre , on y voit un Ta-
bleau ,

Et rien n'est comparable aux beautez sans éga-
les ,

Des spectacles pompeux de ses Fêtes Royales.

Ce grand Roi prend encor un utile repos ,

A voir dessus la Scene , éclater des Héros ,

Par les portraits parlans de tout ce qu'en leur
vie ,

Ces Demi-Dieux ont fait de plus digne d'en-
vie.

Rendez-vous donc , Bergere , aux charmes de
la Cour

D'un Monarque si digne , & d'estime , & d'a-
mour ,

Qui, dans tous vos plaisirs , daignera bien des-
cendre ,

A dessein seulement, de vous les faire prendre;
Car quoi que de ces Jeux on le voye ordonner,
Il ne prend ses plaisirs , qu'afin de les donner

DE' LIE.

J'admire ses bontez , mais j'aime trop cette
Isle ,

La vie est dans nos champs , plus douce &
plus tranquille ,

De nos bois les chagrins sons bannis pour
jamais ;

C'est là qu'un mol gazon offre un lit doux &
frais ,

Et que le jour paroît régner avec les ombres ;
Pour éclairer la nuit, qu'on trouve en ces lieux
sombres.

Là souvent les Zephirs apportent les odeurs
Des larcins qu'ils ont faits , en caressant les
fleurs.

Nous entendons, aussi, des prochaines montagnes,

L'eau qui par gros boüillons, tombans dans nos campagnes ,

Semble nous inviter à nous rendre au sommeil ;

Puis cent divers Oyseaux causent notre reveil,
Au tour de nous soudain, nous les voyons paroître ,

Qui formant un Concert aussi doux que champêtre,

Voltigent , en chantant, de rameaux en rameaux.

Les Bergers à ce bruit mêlent leurs chalumeaux,

Les Bergeres leurs voix , les ruisseaux leur murmure ;

Et pour nous faire voir ce que peut la nature ;
L'Echo même y répond, surpris d'étonnement,
Et sert d'un second Chœur à ce concert charmant.

PERIANDRE.

On aime ces plaisirs, quand on n'en a point d'autres :

Mais si vous songiez bien à la douceur des nôtres ;

Si vous examiniez quels sont ceux de la Cour ;
Peut-être pourriez-vous les aimer à leur tour.

DE' LIE.

Je sçai qu'ils sont mêlez de trop cruelles peines ;
Nous en goûtons souvent de plus doux dans
nos plaines ,

Jamais l'ambition ne les y vient troubler :
Et si quelque Berger d'amour se sent brûler ;
Il fait dans ses discours regner tant de justesse ;
Et sçait si bien toucher le cœur d'une maîtresse,
Que l'on croiroit de l'air dont il sçait l'engager,
Qu'un Héros fait l'amour sous l'habit d'un
Berger.

PERIANDRE.

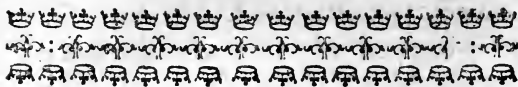
Ah ! je sçaurai bientôt , trop ingrate Bergere ;
A qui de ces Héros , le sort sera contraire :
Mais, comme toute l'Isle est soumise à ses coups,
Je crains pour vos Amans , & plus encor pour
vous.

DE' LIE.

Croyez que si le sort me rend votre captive ;
Je vous suivray, Seigneur, sans que mon cœur
vous suive.

Fin du Troisième Acte.

G iij



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DE' LIE, PHILENE.

DE' LIE.

QUAND vous m'avoüeriez tout pour-
rois-je vous blâmer ?

On peut faire encore plus quand on sçait bien
aimer.

PHILENE.

Qu'on se doit défier de l'esprit d'une femme,
Quand elle veut sçavoir ce qui touche sa flâme!
Où, je vai contre moi prononcer un Arrest.

DE' LIE.

Je ne veux que sçavoir la chose comme elle est.

PHILENE.

Ah! Célidan m'a dit des choses qu'il a vûës ;
Que je ne voudrois pas qui vous fussent con-
nuës ,

Puisque , pour ces amans , vous avez trop
d'amour ,

Pour n'en pas expirer avant la fin du jour.

DE LIE.

Quoi ! loin de m'éclaircir , vous augmentez
mon trouble ?

PHILENE.

Ayez pitié du mien , car je sens qu'il redouble ;
Et quand je voi vos yeux qui peuvent tout
charmer ,

Je ne me connois plus , & ne sçai plus qu'ai-
mer.

Oüi , je brûle pour vous d'une ardeur in-
croyable ,

Car je vous aime autant que vous êtes aimable :
Et ces yeux , cette bouche & ce port si char-
mant ,

N'excitent pas en moi ces transports seule-
ment ;

Mais dans vos actions les plus indifferentes ;
Je trouve un certain air qui me les rend
charmantes.

Car pour prendre nos cœurs l'amour se sert de
tout ,

Et n'en attaque point dont il ne vienne à bout.

On ne sçauroit souffrir de plus sensibles gênes ;

Aimez - moi donc , Bergere , & finissez mes
peines.

Vous m'aimez aujourd'hui trop sérieusement
Et je ne croyois pas que sous votre enjou-
ment...

P H I L E N E.

Quoi qu'avec des soupirs on découvre qu'on
aime,

Avec un air plus gai l'on peut faire de même,
Et j'ai voulu d'abord en vous divertissant,
Vous découvrir un feu qui s'est rendu puis-
sant.

A mes rivaux, par là, je donnois moins d'om-
brage;

Mais ignorant mon but, ils ne m'ont pas cru
sage.

D E' L I E.

Et par là je vous crois bien capable du tour...

P H I L E N E.

Croyez que je ne suis capable que d'amour.

D E' L I E.

Confessez tout.

P H I L E N E.

Pour vous mon amour est extrême.

D E' L I E.

Si...

PHILENE.

Peut-on aimer plus que Philene vous aime ;
D E' L I E.

Vous avez résolu de ne pas avoüer.....

PHILENE.

Que de vous mes rivaux ont lieu de se louer.
Vous aimez l'un des deux ; mais si je puis étein-
dre...

D E L I E.

Et quoi ?

PHILENE.

Rien.

D E' L I E.

Vous pouvez parler sans vous contraindre :

PHILENE.

C'en est fait , je veux.....

D E' L I E.

Hay ?

PHILENE.

Sans cesse soupirer ;

faire pour vous des vœux , toujours vous
adorer.

D E' L I E.

Vous m'obligeriez plus de vaincre votre flâme

PHILENE.

Oüi , crüelle , je vais la chasser de mon ame.

Je vous haïs à présent , & je veux... Non , mon
cœur ,

Je ne pourrai jamais éteindre mon ardeur.

Mais , que dis-je ? il le faut ; n'en croyez rien ,
Bérgere ,

Je ressens trop d'amour pour m'en pouvoir
désaire.

D E' L I E .

Je le croi ; mais enfin laissez moi dans ce bois ,

Jusqu'à ce que du fort on m'apprenne le choi.

P H I L E N E .

Je ne puis , mon amour m'ordonne le con-
traire ;

C'est un Dieu tout puissant , & je dois pour
lui plaire...

D E' L I E .

Mais , je le veux , enfin.

P H I L E N E .

Qui sçait trop obéir ;

Sçait mal comme l'on aime , & cherche à se
trahir.

D E' L I E .

Vous êtes fou , vraiment.

P H I L E N E .

D'accord , un amant sage

Ne peut jamais jouer qu'un mauvais personnage.

DE' L I E.

Mais je me fâcherai.

P H I L E N E.

Condamnez tous mes soins

Je suis bien résolu de n'en aimer pas moins.

DE' L I E.

C'est tout de bon, enfin.

P H I L E N E.

Je le croi ; mais de même ;

Croyez donc , tout de bon , que Philene vous aime.

DE' L I E.

D'accord , mais....

P H I L E N E.

Vous devez aussi ne douter pas

Du pouvoir absolu qu'ont sur moi vos appas.

DE' L I E.

Je ne sçai plus que faire , & ne sçai plus que dire.

P H I L E N E.

Ni moi.

DE' L I E.

Me fâcherai-je ? ou dois-je enfin en rire ?

Berger si vous m'aimez , il faut sans balancer,

Pour me plaire une fois , à l'instant me laisser
PHILENE.

Hé bien , puisqu'autrement je ne sçaurois vous
plaire ,

Deussai-je en enrager , il faut vous satisfaire.

DE' LIE , *seule.*

Enfin je me voi seule , & je croi que je puis...

SCENE II.

DE' LIE, ORPHISE.

ORPHISE.

Vous verrai - je toujours rêver à vos
ennuis ?

Si pour un seul Berger vous sentiez de la flâme
Je crois que vous auriez moins de trouble dans
l'ame.

DE' LIE.

Je vous croi.

ORPHISE.

Pourquoi donc ne choisissez-vous pas ?

DE' LIE.

Je ne puis.

ORPHISE.

Pour sortir d'un si grand embarras.

Et connoître celui qui vous plaît davantage ,
Songez , s'il étoit sûr , que l'un d'eux fût
volage ,

Lequel vous perdriez avec plus de douleur ;
Et croyez qu'il a plus de part à votre cœur ;
C'est pourquoi vous devez le choisir.

D E' L I E.

Ah ! Bergere ;
Je croi , de ce conseil , pénétrer le mystere ;
Et comme votre cœur brûle pour l'un des
deux ,

Vous voulez découvrir le secret de mes feux.
Mais quoi ! n'avez vous point quelque se-
crete alarme ?

Car je pourrois choisir le Berger qui vous
charme.

O R P H I S E.

Si vous sentez pour eux une pareille ardeur ;
Ne le choisissiez pas.

D E' L I E.

Nommez votre vainqueur.
Pour empêcher mon choix d'être à vos vœux
contraire.

O R P H I S E.

Vous pouvez sans cela , je croi , me satisfaire.

D E' L I E,

D E' L I E.

Je ne puis deviner.

O R P H I S E.

Je voi qu'absolument ,

Je dois.... Vous les aimez , au moins , également.

D E' L I E.

Egalement , hélas !

O R P H I S E.

Cet hélas , fait connoître

Que de tout votre cœur , l'un d'eux s'est rendu
Maître.Voilà votre secret à demi découvert ,
Vous devez à présent parler à cœur ouvert ;
Et dire pour lequel...

D E' L I E.

Que vous êtes pressante !

Ils me plaisent tous deux ; mais enfin Céliante...

O R P H I S E.

Ah ! que m'apprenés-vous par ce cruel aveu !
Que ne me cachiez-vous à jamais votre feul ,
Que fais-je ? ce transport apprend celui que
j'aime ,Mais peut-on rien cacher quand l'amour est
extrême ?

D E' L I E.

J'apprens celui des deux qui regne en votre
cœur,

Et veux vous obliger en vous tirant d'erreur

Céliante, à mon cœur, doit cesser de prétendre,

Et quand je l'ai nommé, c'étoit pour vous
l'apprendre.

ORPHISE.

Dieux ! que me dites-vous, & pourquoi ce
détour ?

D E' L I E.

On en cherche toujours pour montrer son
amour.

En disant que pour l'un, je ne sens point de
flâme,

Je découvre que l'autre a sçu toucher mon
ame;

Et je m'épargne ainsi, le trouble & la rougeur;

Que je ferois paroître en nommant mon vain-
queur.

ORPHISE.

Céliante est le mien, & j'ai bien sçu connoître;

Que s'il ne vous aimoit, il m'aimeroit peut-
être.

D E' L I E.

Ah! puisqu'il a pour vous des sentimens si doux;

H

Ce Berger quelque jour , fera peut-être à vous ;
Puisque sentant pour l'autre un peu plus de
tendresse ,

Je croi que , quelque jour , il sçaura ma foi-
bleffe.

Les voici.

S C E N E I I I .

D E' L I E , O R P H I S E , L I C I D A S ,
C E' L I A N T E .

L O R P H I S E .
Un de vous doit en cet heureux jour...

D E' L I E .

Ah ! ne découvrez pas encore mon amour.

O R P H I S E .

Mais...

D E' L I E .

Cachez mon secret.

O R P H I S E .

Mais , je cherche à vous plaire ;
Vous ne m'avez pas dit ce secret pour le taire ;
Et lors que votre cœur a choisi Licidas ,
Ici Delie lui jette un regard de dépit.

Vous... Je ne dirai rien si vous ne voulez pas.

CE'LIANTE, à *Orphise*.

Que diriez-vous encore ?

LICIDAS, à *Délie*.

Quoi ! seroit-il possible... :

DE' LIE.

Vous avez trouvé l'art de me rendre sensible ;
C'est un secret , qu'à tous j'avois voulu cacher ,
Mais l'adresse d'Orphise a sçu me l'arracher ,
à *Céliante*.

Je ne l'aurois pas dit , & malgré ma tendresse ,
Tant que vous le voudrez , je tiendrai ma promesse ;

Et quand pour lui j'aurois une plus forte ardeur ,

Il n'auroit pas ma main , encore qu'il ait mon cœur.

En se tournant vers Licidas

En vous le préférant , contre moi je m'irrite ;

En se tournant vers l'un & l'autre.

Car je vous trouve égaux , en amour , en mérite.

à *Licidas*.

à *Céliante*.

Je suis d'accord qu'il m'aime , & j'approuve vos soins ;

Je vous estime autant, mais vous me touchez moins.

Montrant Licidas.

Pour lui, d'un sentiment que l'amour me fait prendre,

J'ai longtems, vainement, tâché de me défendre
Ne me demandez pas, lorsqu'il m'a sçû charmer,

Ce qu'il a, plus que vous, qui m'oblige à l'aimer ?

Je sens qu'à cet amour c'est mon cœur qui m'engage,

Mais je ne puis encor en sçavoir davantage,
Ni pourquoi mes desirs panchent plus d'un côté,

Quand je croyois aimer avec égalité.

Je cherche le sujet de cette préférence;
mais n'en pouvant avoir l'entiere connoissance,
Je pense que l'amour, par une douce loi,
Nous fait aimer avant que nous sçachions pourquoi :

Et lorsque sur ce point je consulte mon ame,
Elle me fait moins voir de raison que de flâme;

Et par ce que je sens, je connois en ce jour,

Qu'on doit peut demander de raisons à l'Amour.

L I C I D A S.

Quelles graces vous rendre , adorable Bergere,
C E' L I A N T E , à *Délie*.

Si je n'ai rien en moi qui vous puisse déplaire,
Je dois me consoler , & connoître à mon tour,
Qu'on doit peu demander de raisons à l'Amour.
D E' L I E , à *Céliante*.

Orphise qui pour vous....

D E' L I E.

Cachez lui ma tendresse,
Et ne découvrez point encore ma foiblesse.
Mais....

O R P H I S E.

Ne lui dites point que mon cœur , en secret...

D E' L I E.

Vous verriez, que je croi, mon silence à regret;
Et je vais , à mon tour...

O R P H I S E.

O Dieux ! qu'allez-vous faire ?

D E' L I E.

Vous ne m'avez pas dit ce secret pour le taire ;
Et je dois , pour vous rendre un service , à mon
tour ,

Dire que Céliante a causé votre amour.
Je croi qu'à ce dessein vous avez fait con-
noître

Que du mien Licidas s'étoit rendu le maître.

CE' LIANTE.

J'ai sçu les sentimens d'Orphise , & je voi bien
Que vous ne voudriez pas que je n'en sçeusse
rien :

Mais pour vous dire plus, aujourd'hui cette Belle
A sçu l'estime aussi, que j'eüs toujours pour elle,
Et que , sans vous , ses yeux auroient pü me
charmer.

Ainsi je pourrois bien avec raison l'aimer ,
Quand je puis vous quitter , sans montrer d'in-
constance ,

Puisque ne m'estimant que par reconnoissance ,
Et qu'aimant Licidas par inclination ,
Si mon cœur s'obstinoit dedans sa passion ,
Je ne vous rendrois point à mes vœux favo-
rable ,

En rendant , par dépit , mon Rival misérable.
Je ferois peu pour moi , l'empêchant d'être
heureux ,

Ne pouvant pas jouir du malheur de ses feux :
Et comme vous pourriez me haïr dans votre
ame ,

Si je troublois long-tems une si belle flâme,
Et qu'enfin vous avez nommez votre Vain-
queur,

Je ne dois plus m'attendre à toucher votre
cœur,

à Orphise.

Mon procédé seroit blâmable & sans excuse,
Si j'osois vous offrir un cœur que l'on refuse.

O R P H I S E.

Vous n'avez pas, je croi, sujet de craindre
tant,

J'aime mieux un Amant méprisé, qu'inconf-
tant :

Et s'il est glorieux d'adorer le mérite,

On peut, sans blâme aussi, quitter ce qui
nous quitte.

D E' L I E.

Encor qu'ils soient d'accord, n'esperez pas
ma foi,

Que vous n'ayez fait voir que vous n'aimez
que moi.

L I C I D A S.

Nous venions vous chercher, afin de vous
instruire

De ce que Célidan vient enfin de nous dire :
Il se défend si mal.

DE' LIE.

Vous serez donc heureux.

S C E N E IV.

DE' LIE , ORPHISE , LICIDAS ,
CE' LIANTE , FLORICE.

FLORICE.

A H ! sçachez que le sort est contraire à vos
feux ,

Il a d'abord fait choix de la belle Céphise ,
Ensuite il est tombé , las...

DE' LIE.

Sur qui ?

FLORICE.

Sur Orphise.

ORPHISE.

Sur moi ?

DE' LIE.

Dieux ! quel malheur !

CE' LIANTE.

Que nous apprenez-vous ?

DE' LIE.

DE' LIE.

Mais quels sont les Bergers qu'a choisi son
courroux ?

FLORICE.

Damete & Licidas.

LICIDAS.

Quoi ! le Sort nous accable !

'Au moment que l'amour nous devient fa-
vorable ?

Ou l'Amour, bien plutôt, n'est propice à nos
feux,

Qu'au moment où le Sort nous rend tous
malheureux ?

Mais Périandre vient.

SCENE V.

PE'RIANDRE, DE' LIE, CE' LIANTE,

LICIDAS, FLORICE.

PE'RIANDRE, à tous, à la réserve de *Délie*

QUE chacun se retire
Vous demeurez, car j'ai quelque chose à vous
dire.

Quoi que le Sort cruel éloigne de ces lieux ;
L'un des heureux Bergers que vous aimez
le mieux ,

Je veux de son destin vous rendre Souve-
veraine ;

Il ne tiendra qu'à vous , adorable Inhumaine,
Qu'il ne parte jamais : & pour vous faire voir
Combien sur mon esprit vous avez de pou-
voir ,

Et que pour vous servir rien ne m'est difficile ;
Du Tribut désormais j'affranchirai cette Ile
J'espere de mon Roi cette insigne faveur,
Et ne veux pour cela , de vous , que votre
cœur.

DE' L I E.

Je n'ai point là-dessus de réponse à vous faire ;
Mon cœur étant donné , vous ne sçauriez me
plaire.

PE'RIANDRE.

Si je n'ai rien en moi qui vous puisse charmer ;
L'offre que je vous fais , me devoit faire aimer ;
Et vous ne songez pas , combien l'on a de
gloire ,

D'affranchir son Païs....

DE' L I E.

J'ai de la peine à croire ;

Qu'à ce prix , vous veüilliez acheter mon amour :

Puis j'espere en Damon , qui n'est pas de retour.

Mais , adieu.

PE'RIANDRE.

Demeurez ; encore un mot , Bergere ;
Par cette complaisance , au moins , daignez
me plaire.

DE' L I E.

Ah ! sçachez qu'un Amant que l'on ne peut
aimer ,

Et qui troublant nos feux , tâche de nous
charmer ,

Attire nos mépris , quand il pense nous plaire ;
Et loin de nous gagner , fait souvent le contraire.

PE'RIANDRE.

Il faut , pour me contraindre à ne vous plus
aimer ,

Faire voir des vertus qui sçachent moins
charmer.

Mais j'aime vos froideurs , & votre resistance ;
Et pour vos deux Amans , j'aime votre con-
tance ;

Car bien que votre cœur panche pour l'un des
deux ,

Vous craignez toutefois , d'en rendre un mal
heureux ,

D'outrager un Amant qui vous a bien servie ;
Et de qui vous croyez , même tenir la vie.

Tout cela , malgré moi , m'oblige à vous
aimer ;

Et vôtre seul merite ayant pû m'enflâmer ,
Souvent , dans les transports de mon amour
extrême ,

Lorsque je pense à vous je me dis à moi-même ,

Que je serois heureux , si je pouvois un jour ,
Rendre cette beauté sensible à mon amour !

Et qu'on a de plaisir de goûter la tendresse
D'un Objet dont le cœur est exempt de foi-
blesse ,

Que l'éclat des grandeurs ne sçauroit émou-
voir ,

Et sur qui la raison a , seule , du pouvoir !

D E' L I E.

Bien qu'elle soit encor , maîtresse de mon ame.

Je viens à mon vainqueur de découvrir ma
flâme.

Cependant de mes feux quoi qu'il ait pû sçavoir

Il ne doit pas encore nourrir un plein espoir.

Mais , pour moi votre estime j'étant confide-
rable ,

Pourquoi faut-il , Seigneur , que votre amour
m'accable ,

Et que m'offrant des biens qui passent mes dé-
sirs ,

Elle vienne troubler jusques à mes soupirs ?

PE'RIANDRE.

Quand de vos deux Amans, je regarde l'offence,
Mon amour croit devoir nourrir quelqu'espe-
rance :

Mais s'ils n'aimoient que vous, je pourois bien
alors ,

Pour éteindre mon feu , faire tous mes efforts.

DE' L I E.

Je voudrois bien pouvoir découvrir ce mystere

PE'RIANDRE.

J'en puis venir à bout , adorable Bergere :

Et je me servirai de mon autorité ,

Pour faire , à Célidan , dire la vérité.

DE' L I E.

Si vous lui commandez de parler , pour vous
plaître ,

Je n'en dois pas attendre un aveu bien sincere.

PE'RIANDRE.

Ah ! n'appréhendez rien , je ferai mon devoir :

Mais lequel aimez-vous , ne le puis-je sçavoir ?

Vous le sçavez , adieu ; mais tâchez de me
croire ,

Et de ne me voir plus , pour sauver votre gloire :

PE'RIANDRE.

Et vous , si vous voulez me croire , à votre
tour ,

Rarôissez moins aimable , ou donnez moins
d'amour.

SCENE VI.

PE'RIANDRE , *seul.*

AH ! quand je voi ces yeux qui sçavent trop
me plaire ,

Je ne me souviens plus qu'elle n'est que Ber-
gere :

Et que Zélinde enfin , qu'on admire à la Cour ,
Sçût , avant mon départ , me donner de l'a-
mour.

Qu'elle écoute ma flâme , & que le Roi mon
maître :

Semble approuver aussi le feu qu'elle a fait
naître :

Qu'il l'estime ; & de plus , qu'elle tient un haut
rang ,

PASTORALE.

1103

Autant par sa beauté , que par l'éclat du sang ,
Et Délie , après tout , à mes vœux si contr'aire ,
N'est malgré mon amour , qu'une simple Ber-
gere :

Mais Zélinde est Princesse , & mon ambition
Doit enfin l'emporter dessus ma passion ,
Mais , qu'importe du sang , quand ma flâme
est extrême ?

Je puis jusqu'à Zélinde élever ce que j'aime ,
Et je m'applaudirai , l'ayant mise en son rang ,
De voir que mon pouvoir peut autant que le
sang ,

Puisque , si l'une tient son rang de sa naissance ,
L'autre ne peut devoir le sien qu'à ma puissance .
Je croi que ce qu'on fait pour un objet aimé ,
Donne un plaisir bien grand , quand on est
bien charmé :

Et mon amour m'apprend que la joie est ex-
trême ,

Quand on peut en aimant élever ce qu'on aime .
Mais je ne songe pas dans mon aveuglement ,
Que je veux m'abuser , & raisonne en amant ,
Qui , rempli de l'objet , qui regne dans son
ame ,

Tâche d'accommoder la raison à sa flâme :
Et qui ne songe pas , fuyant sa guérison ,

Qu'il faut accommoder sa flâme à la raison.
Mais comment faire , hélas ! puisque lorsque
l'on aime ,

On cherche les moyens de se tromper soi-
même ?

Ah ! loin d'agir ainsi , travaillons dès ce jour ;
En fuyant de ces lieux , à vaincre notre amour.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DE LIE *seule.*

QUE le Sort est cruel! qui m'ôte ce que
 j'aime,
 Quand par une rigueur extrême,
 L'Amour victorieux veut me voir soupirer;
 Et pour avoir à sa puissance,
 Opposé les froideurs de mon indifférence;
 Veut que j'aime sans espérer!



Mais, quoi que nul espoir à présent ne me
 flate,

Je veux que mon amour éclate,
 Et qu'on me voie aimer à mon tour Licidas.

Je n'en puis mériter de blâme:

Et puis que son mérite autorise ma flamme,

La raison ne la défend pas.



Je l'aime, je l'avoüe, & ne m'en puis défendre,
 Et l'on croit que mon cœur peu tendre
 Ne donne des soupirs qu'au malheur d'un Ber-
 ger,

Mais, mon trouble fera connoître
 Que la seule pitié ne les peut faire naître,
 Puisqu'amour veut les partager.



Je ne le cache plus, il regne dans mon ame
 Licidas sçait déjà ma flâme,
 Et je veux avoüer qu'il a sçû me charmer.
 C'est un secret que je dois dire,
 Puisque, sur son amour conserver trop d'em-
 pire,

C'est ne sçavoir pas bien aimer.



Selon l'occasion, nous pouvons sans for-
 bleffe,

Faire voir beaucoup de tendresse,
 Sur tout, lorsque l'Amour est devenu puissant
 La plus fiere feroit de même.

Et lorsqu'un cœur est près de perdre ce qu'il
 aime,

Il découvre tout ce qu'il sent.



Oùï, j'aime Licidas, pour lui mon cœur sou-
pire,
Je veux me soulager, à force de le dire.

S C E N E II.

DE' LIE, FLORICE.

. FLORICE.

HE bien, qu'avez-vous sçû, Bergere? Vos
Amans,

A Smyrne, ont-ils trouvé des objets si char-
mans,

Que de les adorer, ils n'ayent pû se défendre?

D E' L I E.

En ce que Célidan a dit à Périandre,

Il a justifié ces Bergers pleinement :

Et ce grand homme agit si généreusement ;

Qu'il a, par des bontez à chacun favorables ;

Fait, par les innocens, pardonner aux cou-
pables,

Et voulu, les ayant rendu tous satisfaits,

Que du tour de Philene, on ne parlât jamais.

Cet éclaircissement flate un peu ma tristesse
Et mon cœur, pour Philene, ayant trop de
foiblesse,

Ose esperer encor, qu'il verra quel que jour,
De son espoir mourant, renaître son amour.

DE' L I E.

A ce que vous croyez, je vois quelque appa-
rence.

FLORICE.

Mais, de vos deux amans ayant sçu l'innocence
Vous devez....

DE' L I E.

Je ne dois en l'état où je suis
Qu'abandonner mon cœur aux plus cruëls
ennüis.

Le Sort, l'injuste Sort, m'enleve une Bergere,
Qui m'aima tendrement, & me fut toujours
chere;

Il me prend Licidas... Mais Orphise, en ce
lieu,

Me cherche pour me dire un éternel adieu.

FLORICE.

Comme elle fut toujours de votre confidence
Votre entretien n'a pas besoin de ma présence,
Je vous laisse avec elle.

SCENE III.

DE' LIE, ORPHISE.

DE' LIE.

HE' bien , Bergere , hé bien ?

ORPHISE.

Que mon malheur est grand !

DE' LIE.

Que je me plains du mien ;

Puisqu'il faut que le Sort pour jamais nous
sépare !

ORPHISE.

Je lui dois obéir.

DE' LIE.

Mais il est trop barbare.

ORPHISE.

Périandre vous plaint ; & Licidas , dans peu ;
Doit par son ordre aussi, vous venir dire adieu.

DE' LIE.

Licidas va venir !

ORPHISE.

Vous l'allez voir , Bergere.

DE' LIE,
DE' LIE.

Ah ! que le Sort se montre à mes desirs , contraire !

Il doit partir après.

ORPHISE.

Nous partirons tous deux.

DE' LIE.

Quoi ! ce charmant Berger pour qui j'ai fait des vœux ,

Ce généreux amant qui m'a sauvé la vie ,
S'en va donc !

ORPHISE.

Avec lui je quitte ma Patrie.

DE' LIE.

Licidas !

ORPHISE.

Ah ! Bergere , avouiez franchement ,

Que vous me plaignez moins que ce fidelle
Amant :

Mais pour vous consoler. Céliante vous aime.

Et vous devez aimer Céliante de même.

Céliante vous reste , & pourra bien....

DE' L I E.

Hélas !

Quand je songe au départ du Berger Licidas....

ORPHISE.

Quoi ! toujours Licidas !

D E' L I E.

Quoi ! toujours Céliante :

ORPHISE.

Vous sçavez que pour lui ma flâme est trop
puissante.

D E' L I E.

Je vous ai-je pas dit que Licidas aussi....

ORPHISE.

Je sçai que ce Berger fait tout votre souci.

D E' L I E.

Tout-être qu'il pourra , puisqu'il vous suit en
Thrace ,Un jour dans votre cœur , surprendre quelque
place.

ORPHISE.

Celui qui reste ici , sera peut-être heureux ;
Seul aura le cœur que l'on croyoit à deux.

D E' L I E.

Vous le craignez , je croi.

ORPHISE.

Vous le craignez de même.

D E' L I E.

Ensi donc , chacun craint de perdre ce qu'il
aime.

DE' LIE, ORPHISE.

Vos yeux accoûtez à charmer ce Berger ;
Une seconde fois , pourront bien l'engager :
Vous le verrez souvent , & je croi qu'en votre
ame ,
Ses soins recûeilleront , peut-être, votre flâme.

DE' LIE.

En dois-je craindre moins du Berger Licidas ?
S'il ne vous aime point il verra vos appas ,
Et s'accôûtumant trop à voir de si doux char-
mes ,
Vos yeux le forceront à leur rendre les armes.

ORPHISE.

Mais , il vous aime trop.

DE' L I E.

Il est vrai ; mais , hélas !
On oublie aisément ce que l'on ne voit pas.

O R P H I S E.

Vous le craignez en vain , croyez , chere Dêlie,
Qu'Amour n'est pas un mal , qu'aisément on
oublie ;

Je ne le sens que trop , & j'avouë aujourd'hui ;
Que Céliante fait mon plus crûel ennuy :
Et quand je songe enfin qu'il faut que je le
quitte ,

Contre le choix du Sort , tout mon amour
s'irrite, Et

Et dedans ma douleur , ne se fait que trop voir.
Même , depuis le tems que je n'ai plus d'espoir ;
Il me semble que tout veut partager mes peines
Que je ne vois plus rien de charmant dans ces
Plaines,
Que l'Eau même en murmure , & que tous les
Oiseaux
Chantent d'un ton lugubre , & parlent de nos
maux ;
Que les plus belles fleurs sont aujourd'huy fan-
nées ,
Que Scyre n'aura plus d'agreables journées,
Et que c'est à regret , que la clarté nous luit.
Enfin , dedans l'état où le Sort nous réduit ;
Tout se montre à mes yeux , avec des couleurs
sombres,
Les rayons du Soleil me paroissent des ombres ;
Et songeant au sujet que cause nos malheurs ,
Je crois que tout le monde a les mêmes dou-
leurs ;
Et quelquefois , aussi , dans ma peine profonde ;
Je crois seule souffrir autant que tout le Monde
DE' L I E.
Mais voici nos Amans.

SCENE IV.

DE' LIE , ORPHISE , LICIDAS ,
CE' LIANTE.

LICIDAS , à *Celiente* , au bout du Theatre.

O Uy , je quitte ces lieux,
Et je vais vous laisser ce que j'aime le mieux.

CE' LIANTE , à *Licidas*.

Croyez que j'en ressens un déplaisir extrême,
Et , quoique mon Rival , croyez que je vous
aime.

LICIDAS.

Vous ne m'avez jamais donné lieu d'en douter.
Mais, je vois la Beauté que je m'en vais quitter,
à *Délie*.

Jé viens vous dire adieu.

DE' LIE.

Vous venez me le dire,
Quand de vôtre innocence on vient de nous
instruire :

Et comme je l'apprens alors que je vous perds,
Jugez de ma douleur, quand je songe à vos fers.

PASTORALE.
LICIDAS.

115

Vous devez bien penser que la mienne est ex-
trême,

Quand , tout près de partir, on m'apprend que
l'on m'aime.

ORPHISE, *en montrant Céliante.*

Et nous n'avons pas moins sujet de soupirer,
Puisque le Sort aussi s'en va nous séparer.

CE'LIANTE.

Je ne me puis lasser d'admirer son caprice,
Et je ne puis assez songer à sa malice ,
De nous quatre , le Sort n'en a choisi que deux ;
Mais, il nous a rendus, tous quatre malheureux.

DE' LIE.

Esperons tout malgré le Sort qui nous menace,
Damon à tous momens peut revenir de Thrace.

S C E N E V.

DE' LIE , ORPHISE , LICIDAS ;
CE'LIANTE , PHILENE.

PHILENE.
Sçachez que ce Berger est enfin de retour.

LICIDAS.

Qu'a-t'il fait ?

Kij

DE' LIE; ORPHISE.

Que dit - il ?

DE' LIE.

Je crois que c'est l'Amour;
Qui nous voyant d'accord, aujourd'hui nous
l'envoye.

CE' LIANTE.

Je crains, en espérant, & ma timide joye...

PHILENE.

Si vôtre amour vous fait concevoir quelque es-
poir,

Vous devez, à présent, cesser tous d'en avoir.
Damon, que nous avons fait partir pour la
Thrace,

Esperant que le Roi nous feroit quelque grace;
Avec tous nos présens, n'en a rien obtenu,
Et depuis un moment, est icy revenu.

Mais, ce qui me surprend, c'est que je viens
d'apprendre

Que, presque en même tems, le triste Périandre,
En soupirant, a lû des Lettres de son Roi,
Ce qui dans tous les cœurs, jette un mortel
effroy,

Et cause une nouvelle, & profonde tristesse;
Car, chacun croit que c'est, dans l'ennui qui
le presse,

Un ordre de ne rien accorder à nos vœux.

ORPHISE.

Helas!

CE'LIANTE.

Quelle disgrâce!

LICIDAS.

Ah! tout nuit à nos feux.

DELIE.

Quoi! tout nous est contraire!

LICIDAS.

Ah! Délie.

PHILENE.

Il me semble

Que je vous vois, tous quatre, assez unis ensemble.

DELIE.

Céliante aime Orphise, & j'aime Licidas,
L'Amour en est d'accord, mais le Sort ne l'est pas.

PHILENE.

Ce n'est pas sans raison, qu'on a crû que d'Orphise,

Autrefois, ce Berger sentoît son ame éprise:
Et je m'étonne peu, qu'il vive sous ses loix;
Lorsque de Licidas, vôtre cœur a fait choix.
Je connois bien, par là, que je vous ay perdue;

Puisqu'aux vœux d'un Amant , vôtre ame s'est
rendue.

Cela me causera quelque mauvaises nuits ;
Mais, le tems qui fait tout, calmera mes ennui
Et pour les oublier , je vais voir si Florice,
A mes desirs encore veut se montrer propice
Elle est femme , elle m'aime , elle est foible ,
je croy

Qu'elle est encore prête à recevoir ma foy.
Adieu, car je vois bien que trop d'amour vous l'
Vous aurez Céliante , & Licidas Délie ;
Et, sans doute, l'Amour n'en auroit pas tant fait
S'il prétendoit laisser son ouvrage imparfait.

SCENE VI.

DE' LIE , LICIDAS , ORPHISE
CÉLIANTE.

CÉLIANTE.
PEut-on , à ses discours , donner quelque
créance ?

Non , nous ne devons plus concevoir d'espé-
rance.

ORPHISE.

Et, par quelle raison, pourrions nous en avoir?
 Le retour de Damon détruit tout nôtre espoir.
 On ne doit croire rien de ce que dit Philene;
 Voyant qu'on le méprise, il rit de nôtre peine.

LICIDAS.

Quoi! c'est donc tout de bon, qu'il faut nous
 séparer?

Ah! plutôt à vos pieds, je devrois expirer,
 L'Amour l'ordonne ainsi.

CELIANTE.

Quel malheur est le nôtre?

Ah! Berger, si le Sort eût choisi l'un pour l'autre,
 Chacun verroit l'Objet qu'il aime.

LICIDAS.

Et pour le voir,
 L'Esclave malheureux auroit-il plus d'espoir?

CELIANTE.

Quand l'Amour s'est rendu le maître de nôtre
 ame;

Il est bien doux de voir l'Objet qui nous enflâme.

LICIDAS, *montrant Délie.*

Si vous vouliez, de moi, la faire souvenir.

CELIANTE, *montrant Orphise.*

Si vous vouliez aussi, de moi, l'entretenir.

DE' L I E ;
L I C I D A S.

Mais, ne vous laissez pas surprendre par ses charmes.

C E' L I A N T E.

A ses appas, aussi ne rendez pas les armes.

L I C I D A S.

En la voyant souvent, vous la pourrez aimer.

C E' L I A N T E.

Elle pourra, peut-être, à la fin vous charmer.

L I C I D A S.

La Mort me paroîtroit, aprésent, moins barbare,

Que le cruel Arrêt du Sort qui nous sépare.

O R P H I S E.

Souvenez vous de moi.

C E' L I A N T E.

Que ferons nous, hélas !

D E' L I E.

Vous m'allez donc quitter, ô trop cher Licidas !

L I C I D A S.

C'est le Sort qui le veut, ô trop chere Délie ;

Pour qui je vais traîner une mourante vie !

Chacun regarde sa Bergere, qui répond par un regard languissant. Ensuite les deux Bergers se regardent, & se montrent leurs bergeres en soupirant ; ce qui fait un jeu muet quelque espace de tems.

O R P H I S E.

ORPHISE.

Quoi ! je vai perdre, donc, ce que j'aime le mieux

LICIDAS.

Quoi je vai, donc, laisser ma Delie en ces lieux !

C'EST LIANT E prenant Orphise, & la
donnant à Licidas.

Ah ! puisque c'est enfin un mal inévitable,
Je mets entre vos mains, cet Objet adorable,
Ayez en soin : Et vous gardez moi vôtre foy.
Et daignez, quelquefois, vous souvenir de moi,
Le ferez vous ! *Il lui baise la main.*

ORPHISE.

Allez.

LICIDAS, *donnant Delie à Celiante.*

J'en dois faire de même,
Et remettre en vos mains, aussi, tout ce que
j'aime,

Tenez, ayez bien soin de cet Objet charmant,
Mais, je vais expirer, en ce triste moment,

Il tombe aux genoux de Delie.

Je n'en puis plus, & sens que toute ma tendresse
Combattant contre moi, craint que je ne vous
laisse,

Mais, il le faut enfin ; adieu, Bergere.

L

DE' LIE. *après avoir été un tems immobile ;
dit , en regardant Licidas.*

Hélas!

LICIDAS.

Que l'Amour , à nos cœurs , livre de grands
combats !

CE' LI AN TE , à Orphise , & à Licidas.

Après un tel effort , ôtez vous de ma vûe.

LICIDAS.

Délie lui jette un regard passionné.

Je ne puis... Mais que vois-je ? Ah ! ce regard
me tuë.

CE' LI AN TE.

Vous augmentez nos maux , Bergeres ; & vos
pleurs ,

Loin de nous soulager , font connoître nos
douleurs.

S C E N E VII.

DE' LIE , ORPHISE , LICIDAS ,

CE' LI AN TE , GARDES ,

LE GARDE.

Nous ne pouvons , icy , vous laisser , da-
vantage ,

LICIDAS.

Cruel Sort !

D E' L I E.

Dessus nous , il déploie sa rage

O R P H I S E.

Quoi ! donc , il faut partir !

C E' L I A N T E.

Dures extrémités !

L I C I D A S.

Partons , puisqu'il le faut.

O R P H I S E , *embrassant Délie.*

Adieu. donc

*Comme ils sont tous tournez pour s'en
aller , Périandre paroît , ce qui les
oblige de s'en retourner.*

S C E N E V I I I .

PE'RIANDRE, DE'LIE, ORPHISE,
CE'LIANTE , LICIDAS,
GARDES.

C E' L I A N D R E.

A Rrêtez ,

Je viens vous annoncer d'agréables nouvelles

L ij

Quel cruel déplaisir !

DÉLIE.

Hé quoi ! nôtre bonheur
Vous fait-il soupirer ?

PE'RIANDRE.

Ah ! toute ma douleur
Vient de ce que mon Roi , dont la bonté m'ac-
cable ,
Croit que je suis charmé d'un objet adorable :
Et que croyant son cœur atteint d'un même
amour ,
Pour conclure l'Hymen, il attend mon retour :
Il est vrai que Zélinde a pû toucher mon Ame,
Mais vous avez fait naître une plus forte flâme,
Et s'il m'étoit permis de pouvoir faire un choix,
Jel'oublierois bientôt, pour vivre sous vos Loix :
Et cependant , malgré l'ardeur qui me possède,
A ces heureux Bergers, il faut que je vous cede.
C'est, donc, à l'un de vous Amanstrop fortunez,
Que ses divins Appas sont , enfin , destinez.
Aimez, donc j'y consens, aimez, aimez Délie ;
A la voir , seulement , ma joye est infinie,
Je ressens des plaisirs , qu'on ne peut exprimer :
Mais , peut-on voir ces yeux , & ne les point
aimer ?

Mais, on m'en vient, pour moi, d'apporter
de mortelles.

Voyez-la, donc, Bergers, regardez qu'elle est
belle,

Et ne cessez, jamais, de soupirer pour elle,
Vous n'en sçauriez trouver qui le merite mieux,
Et sa vertu répond à l'éclat de ses yeux.

ORPHISE.

Vous oubliez, Seigneur, à dire la Nouvelle,
Qui nous est favorable, & qui nous est cruelle

PERIANDRE.

J'en ay dit la moitié.

CELIANTE.

Nôtre Esprit en suspens,

Craint.....

PERIANDRE.

Ce qui reste va vous rendre, tous, contents

LICIDAS.

Des Esclaves, Seigneur, pourroient-ils, jamais,
l'être?

PERIANDRE.

Ah! vous ne l'estes plus, puisque le Roi mon
Maître

Ne veut plus de Tribut, & vient de me mander
Qu'il n'avoit à Damon voulu rien accorder,

Pource qu'il prétendoit que ce Bonheur suprême
Fût, à toute cette Isle, annoncé par moi-même.
Adieu, c'en est assez, vivez toujours en paix,
Sans craindre que le Sort vous trouble, désormais.

LICIDAS.

De vôtre Roi, Seigneur, les bontez sans exem-
ples,
Lui doivent, dans ces lieux, faire dresser des
Temples.

SCENE DERNIERE.

DE' LIE, LICIDAS, ORPHISE,
CE' LIANTE.

DE' LIE, à *Licidas*.
AH! Berger.

CE' LIANTE, à *Orphise*.

Qu'il eut crû!

LICIDAS.

Quel surprenant Bonheur,

DE' LIE, à *Licidas*.

Rien ne troublera plus, désormais, nôtre ardeur.

LICIDAS.

Se peut-il qu'à la fin, mon amour vous obtienne ?

CE'LIANTE, à *Orphise*.

Donnez moi votre main.

LICIDAS, à *Délie*.

Vous, recevez la mienne.

Icy, chaque Berger passe du côté de sa Bergere.

CE'LIANTE.

Allons, à toute l'Isle, apprendre ce Bonheur

Et faire succéder la Joye, à la Douleur.

F I N.

LA ST OICIL E

LA ST OICIL E

LA ST OICIL E

LA ST OICIL E

LA ST OICIL E

LA ST OICIL E

LA ST OICIL E

LA ST OICIL E

LA ST OICIL E

LA ST OICIL E

LA ST OICIL E

LA ST OICIL E

LA ST OICIL E

LA ST OICIL E

LA ST OICIL E

LA ST OICIL E

LA ST OICIL E

LA ST OICIL E

LA ST OICIL E

LA ST OICIL E

LA ST OICIL E

LA ST OICIL E

LA ST OICIL E

LA ST OICIL E

LA ST OICIL E

LA ST OICIL E

LA ST OICIL E



LE PARISIEN.

COMEDIE.

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, FRONTIN.

FRONTIN, *à demi endormi, bâillant
se frotant les yeux, & s'allongeant.*



A, ha, ha, le sommeil regne encore sur mes yeux.

Qui vous oblige donc d'être si matineux ?

CLITANDRE.

Peux-tu le demander ? J'aime, j'adore Elmire.
Depuis un mois pour elle à peine je soupire ;
Cependant je suis d'elle absent depuis dix
jours :

M

Ardent , pressé de voir l'Objet de mes amours,
Je reviens... Mais il dort , le Fat me desespere.

FRONTIN.

Ah, ah, prenez-vous-en à Monsieur votre pere;
A sa maison des Champs , dans un travail sans
fin ,

J'ai moins eû de repos , moins dormi qu'un
Lutin.

J'arrive hier , je me couche , & j'éteins ma lu-
miere ,

Croyant qu'un long sommeil dût fermer ma-
paupiere ,

Alors qu'à mon oreille une voix retentit ,
Vôtre incivile main m'arrache de mon Lit.

A peine sur ces toits voit-on briller l'Aurore?
Et vous vous étonnez dequoi je dors encore.

CLITANDRE.

Hé dans cette maison dont tu te plains ici ,
Ai-je eu plus de repos ? Ai-je, eû moins de
souci ?

Que mon pere est étrange !

FRONTIN.

Oh l'heureux mal encombre ,
Qui lui pourroit des Morts faire augmenter
le nombre.

CLITANDRE.

Non , Frontin , son trépas ne fait point mes
souhais ,

Je souhaite qu'il vive , & long-tems , Frontin ;
mais...

FRONTIN.

Hé c'est ce chien de mais qui me met en colere
A l'âge de vingt ans a-t-on besoin d'un pere ?
Car , s'il faut s'expliquer franchement entre
nous ,

Je vois un grand divorce entre l'argent & vous
Le Marchand fatigué de faire des avances ,
Ne prétend plus fournir à vos folles dépenses ,
De vos fréquens emprunts , l'Usurier mécon-
tent ,

Pour ne plus rien prêter , en jure tout autant.
Chacun d'eux se fondeoit sur le trépas d'un pere ;
Mais il se hâte peu , le bon homme ; au con-
traire ,

Son cœur avide au gain , se nourrit de procès ;
Des repas meurtriers il abhorre l'excès ,
Un régime de vivre allonge ses années ;
La Fortune à plaisir lui file des journées ;
Il se couche assez tôt , se leve assez matin ;
Et n'a point de commerce avec le Médecin ;
Mij

132 LE PARISIEN,

J'ai beau par mes discours , pour attraper le
monde ,
Dire qu'il va mourir , sa face rubiconde ,
Aux yeux de tous les Gens me donne un dé-
menti ,
De nos façons d'agir chacun est averti ,
Pournous, Crédit est mort , tout nous devient
contraire ,
Et je ne voi qu'un deuil pour nous tirer d'af-
faire.

CLITANDRE.

Non , non , les biens pour moi n'ont point
assez d'appas ,
Pour me faire un moment souhaiter son trépas ,
Si je formois des vœux dans l'ennui qui m'ac-
cable ,
Ce seroit pour fléchir son cœur inexorable ,
Qui prétend , m'a-t-il dit , dans peu me marier ;
Mais en vain à quelqu'autre il veut m'associer ;
Sans Elmire il n'est point pour moi de mariage.
Te souvient-il du jour que sa charmante Image
Parut à mes regards pour la première fois ?
Sa beauté , sa vertu , me mirent sous ses loix ,
Avec quelle douceur , avec quel air modeste ,
Elle me fit sçavoir cet accident funeste ,

Ce malheur en effet le plus grands des malheurs ?

Je l'avoüerai, Frontin, touché de ses douleurs,

De mon peu de pouvoir, je fis offre à ses charmes,

J'emploiai tous mes soins pour effuyer ses larmes,

Et pour soumettre enfin sa sévère raison ;

A vouloir accepter de moi cette maison ;

Sa principale entrée est dans la grande rue ;

Mais elle a dans ces lieux une secrète issue ;

J'entre sans être vû chez elle, je la voi...

Non, Frontin, sa rencontre est un bonheur pour moi.

Des vices dangereux je suivois trop la route ;

Le Ciel me l'envoya pour m'en tirer.

FRONTIN.

J'en doute.

CLITANDRE.

Quoi! Frontin? croirois-tu que ses jeunes appas..

FRONTIN.

Non, je n'en dirai mot, ne la connoissant pas ;

Mais je ne suis point Homme à me prendre à la mine,

Elle ne me plaît point quand elle baragoüine ;

M ij

134 LE PARISIEN,

Et je n'entens non plus son bizarre jargon,
Que le haut Allemand, ou que le bas Bréton.

CLITANDRE.

Ni moi non plus, Frontin, sa Suivante Lysette
M'explique ses discours, & nous sert d'Inter-
prete;

Je ne voi dans ses mœurs que de la pureté;
Qui te fait soupçonner de son honnêteté?
Di-moi? Par quelle preuve?

FRONTIN.

Elle est Italienne;
Son partage est l'esprit, la ruse est son domaine,
Et je croi franchement, pour ne point dire pis,
Que la sincerité n'est pas de son Pays.

CLITANDRE.

Abus. La bonne foi par tout trouve un azile;
Et dans chaque Climat elle a son domicile;
Elmire la possède au souverain degré;
Mais comme mon retour est par elle ignoré;
Je me fais un plaisir de la pouvoir surprendre;
Quelque matin qu'il soit, je ne m'en puis dé-
fendre.

Allons.

*Gérasse paroît suivi de Crispin. Il ouvre la porte
de la maison d'Elmire avec un Passe-par-tout.*

COMEDIE, 135
FRONTIN.

Monfieur, un Homme ici porte fes pas,
Suivi de fon Valet.

CLITANDRE.

Je ne le connois pas.

FRONTIN.

N'est-ce point quelqu'ami d'Elmire?

CLITANDRE.

Il s'en approche.

FRONTIN.

C'est un Passe-par-tout qu'il tire de fa poche;

CLITANDRE.

La porte s'ouvre,

FRONTIN.

Il entre.

CLITANDRE.

Ah! Frontin, qu'ai-je vû?

Ciel!

FRONTIN.

Ce que je craignois est trop vrai.

CLITANDRE.

Qu'il l'eût crû!

Si matin recevoir un Homme.

FRONTIN.

En votre absence;
M iij

136 LE PARISIEN,

Le Drôle avec la Belle aura fait connoissance...

CLITANDRE.

J'aurois mis cette main au feu, que ses appas...

Heurte, frappe, Frontin, jette la porte à bas.

FRONTIN.

Le bruit que causera l'ardeur qui vous trans-
porte,

Pourra par votre père être entendu.

CLITANDRE.

Qu'importe ?

Un amour en fureur peut-il rien ménager,

Quand de cette façon on ose l'outrager ?

Frappe, dis-je, obéis à ma flâme trompée.

FRONTIN.

Cet Homme à son côté porte une longue épée,

Vous n'avez qu'un coôteau, si...

CLITANDRE.

Poltron ! ôte-toi.

FRONTIN.

Il va chercher malheur. Ciel !



SCENE II.

CLITANDRE, FRONTIN,
CRISPIN.

CRISPIN, *ouvrant la Porte, après que
Clitandre y a frappé*

QUI frappe ?

CLITANDRE.

C'est moi.

CRISPIN.

C'est un peu rudement frapper à cette porte.
Monsieur.

CLITANDRE.

J'ai mes raisons pour frapper de la sorte.

CRISPIN.

Quelles sont ces raisons, peut-on le demander ?

CLITANDRE.

De quel air ce Maraut vient ici m'aborder !

Comment ! Coquin :

Il lui donne un soufflet.

CRISPIN.

Cet homme a la main un peu prompte.

C'est bien à toi, faquin, que j'en dois rendre compte.

SCENE III.

CLITANDRE, GERASTE,
CRISPIN, FRONTIN,

GE' RASTE à *Clitandre qui veut entrer.*

Que voulez-vous?

CLITANDRE.

Entrer là-dedans.

GE' RASTE.

Et pourquoi

CRISPIN, à *Gérasle.*

Gardez qu'il ne vous donne un soufflet comme à moi.

GE' RASTE.

Un soufflet ! insulter mes Gens en ma présence.

CRISPIN.

Tâtez.

GE' RASTE *mettant l'Epée à la main.*

Voici qui va punir son insolence.

SCENE IV.

GÉRASTE, CLITANDRE,
ELMIRE, CRISPIN,
FRONTIN.

ELMIRE, *voyant Géraste & Clitandre
qui se battent.*

O Hime, Lissetta? Lissetta?

FRONTIN.

Quel malheur!

CRISPIN, *en s'enfuyant.*

Au secours, au secours.

FRONTIN, *s'enfuyant aussi.*

Au voleur, au Voleur.

ELMIRE, *à Géraste.*

Termati, Barbaro, frena, frena, lo sdegno
che s'uccidi costui è morta, Elmira.



SCENE V.

GERASTE, CLITANDRE
ELMIRE, LYSETTE.

LYSETTE, à Clitandre.

Que faites-vous, Monsieur? Calmez cette
colere,

Vous offensez Elmire, & cet homme est son
Frere,

C'est Géraste.

GERASTE *embrassant Clitandre.*

Excusez mon incivilité,

Et pardonnez de grace à ma témérité.

CLITANDRE *embrassant Géraste.*

Revenu d'une erreur dont mon ame est cor-
fuse,

C'est moi, Monsieur, c'est moi qui vous de-
mande excuse.

ELMIRE à Clitandre.

*Discreto, Cavalier, più degna mercede richieder
da noi,*

*Petto sì cortese, ah ch'in vederlo ricever, ingiuri
doue*

Meritava premii. Il dolor mi trafigge il seno.

COMEDIE.

141

CLITANDRE à *Lysette*.

Madame... Que dit-elle ?

LYSETTE.

Elle dit que son cœur
souffre de ce désordre une extrême douleur.
De voir que vos bontez sur elle répandues,
par son Frere aujourd'hui soient si mal recon-
nuës.

CLITANDRE.

Oh ! Madame, il n'en faut accuser que mon
cœur,

On ne peut trop punir sa brutale fureur ;
Méconnoître, insulter, & combattre le Frere ;
D'une Dame, pour lui, si touchante & si chere !

ELMYRE à *Lysette*.

Cosa dicè ?

LYSETTE.

*Signore égli è un buon figliolo , è credo ch'in tuetto
Parigi*

Non c'è ne un miglior.



SCENE VI.

GE'RASTE, CLITANDRE
ELMIRE, LYSETTE,
FRONTIN.

FRONTIN *armé de pistolet & d'épée ,
un fusil à la main.*

R Angez-vous , gare , gare , ôtez - vous de
ma vûë ,

Avecque ce fusil il faut que je le tuë.

CLITANDRE.

Que vient brutalement faire ici ce maraut ?

FRONTIN.

Par la mort , par la tête , il faut faire le faut.

LYSETTE.

C'est le frere d'Elmire , arrête , arrête , infâme

FRONTIN.

Quoi , Lysette , Monsieur est frere de Madame

LYSETTE.

Sans doute.

FRONTIN.

Tout-de-bon ?

LYSETTE.

Chose sûre !

COMEDIE.
FRONTIN.

143

En ce cas

J'appaise ma colere , & met les armes bas.

CLITANDRE à *Geraſte*.

Excusez ce valet , dont la brutale audace
Venoit réitérer...

GE'RASTE.

N'en parlons plus , de grace.

Je ſuis à vous , Monſieur , & vous voyez en
moi

Un Capitaine en pied du Régiment du Roi ;
Député du Quartier pour faire une Recrue.

Je rencontraï Lyſette en la prochaine Ruë.

Je fus par ſon moyen introduit chez ma Sœur ;
Où j'appriſ que touché de notre affreux mal-
heur ,

Vous aviez par vos ſoins , en ame généreuſe ;
Adouci , conſolé ſa vertu malheureuſe.

CLITANDRE.

Ah ! de grace épargnez....

LYSETTE.

Monſieur eſt de ces gens
Qui ſe font diſtinguer par des ſoins obligeans ;
Mais dont la modeſtie , à vrai dire , ſe fâche ;
Lorſque l'on met au jour ce qu'ils veulent
qu'on cache ;

Je le connois, Helas ! qu'aurions-nous fait
sans lui ?

Vous pouvez l'éprouver pour vous-même
aujourd'hui,

Vous demandiez au Ciel quelque Dieu tuté-
laire,

Vos vœux sont exaucez, Monsieur, est votre
affaire.

GERASTE.

Comment ? se pourroit-il qu'il eût besoin de
moi.

CLITANDRE.

à Lysette.

Elle ne sçait, Monsieur ce qu'elle dit ; Tai-toi.

LYSETTE *à Géraсте.*

Mon Dieu, que de façons : je le connois, vous
dis-je,

Eprouvés son conseil sur ce qui vous afflige.

à Clitandre.

En peu de mots, Monsieur, voici son em-
barras,

Il doit de pied-en-cap habiller les soldats.

Il attend pour cela de l'argent dans quinzaine :

Il se trouve aujourd'hui qu'un certain Capi-
taine,

Ayant fait faire ici, par la gloire animé ;

Des habits pour les siens, vient d'être réfor-
mé.

N'en

N'en ayant plus besoin , il cherche à les revendre ;

En y perdant moitié , le Fripier les veut prendre ;

Monfieur , un peu moins Juif , les a pris pour un quart ;

C'est donner , mais il faut dans deux jours au plûtard.

Délivrer ces argent au defunt Capitaine ;

Il n'a point cet argent , voilà toute fa peine.

CLITANDRE à *Gérafte*.

Qu'a cela de fâcheux pour m'en faire un fecret ?

Vous ferver eft ma joie , & j'aurois du regret

Si quelqu'autre que moi vous rendoit cet office.

GE'RASTE.

Monfieur....

CLITANDRE.

Montons là-haut.

GE'RASTE.

Quoi ? fans que je rougiffe ;

Puis - je accepter , après vos bontez pour ma Sœur ? ...

CLITANDRE à *Frontin* ,

apres qu'ils font entrez.

Montés-là-haut , vous dis-je. Entrons, Frontin.

N

146 LE PARISIEN;
FRONTIN.

Monsieur ?

CLITANDRE.

Tu le vois. J'ai besoin, mon cher, de cent
Pistoles,

Il faut me les trouver.

FRONTIN.

Comment ?

CLITANDRE.

Point de paroles,

Cherche, imagine, invente, & chez Elmi-
re enfin,

Ne reviens me trouver que l'argent à la main.

SCENE VII.

FRONTIN, *seul.*

Quel ordre ! hé le moyen d'en trouver ?
comment faire ?

Car enfin, le Marchand, l'Usurier, le Notaire,

Ne veulent plus donner d'argent sans Caution.

Si je pouvois duper par quelque invention

L'avare dureté du bon-homme de Pere,

Ah quels plaisirs ! Cela n'est pas facile à faire ;

Cependant mon esprit, c'est ce qu'il faut
trouver.

Cherchons. Mais les voici, sortons pour y
réver.

SCENE VIII.

M^r JEROME, Mad. JEROME.

JEROME.

Où, vous dis-je, ma femme, elle sera
vendue.

Mad. JEROME.

Mais, mon cœur.

JEROME.

Mais, mamour, la chose est résolue.

Mad. JEROME.

Une maison qui vaut vingt mille francs au
moins,

Où feu mon pauvre pere a donné tous ses
soins,

On ne peut, sans y perdre, aisément s'en
défaire.

JEROME.

J'ai pour la vendre en main certain Homme
d'affaire,

Ni

Mon plus proche voisin , qui depuis quatre
mois ,

A ce que l'on m'a dit , la guette en tapinois

Il a fait depuis peu planter une avenue

D' Arbres à quatre rangs , longue à perte de vue

Qui par moi l'autre jour au compas mesurez ,

Anticipent deux pieds trois pouces sur mes

Prez ,

Matiere de procès. J'ai donc en homme habile

Fait assigner mon homme à la Chambre Civile ,

Je vai le chicanner tant qu'il l'achetara ,

Pour finir nos débats , tout ce qu'il me plaira.

D'une maison des Champs nous n'avons plus
affaire ,

Puisque dans quelques jours l'Hymen doit
nous défaire

De notre fils aîné. Pour cela j'ai fait choix

De la fille à Monsieur des Moulins , bon bour-
geois ,

Au trafic étranger , instruit dès son jeune âge .

Il arrive demain d'un assez long voyage :

L'Hymen fait , pour l'instruire , & lui servir
d'appui ,

Il emmene Clitandre aux Indes avec lui.

Mad. JEROME.

Aux Indes ! sainte Dame , en voici bien d'un
autre.

Aux Indes ! Mon mari , quelle erreur est la
votre ?

Je n'y consentirai jamais.

JEROME.

Il faudra bien.

Que vous y consentiez.

Mad. JEROME.

Moi , je n'en ferai rien.

JEROME.

Vous y consentirez , vous dis-je. Qu'est-ce-
à-dire ?

Le Contrat est passé , je ne m'en puis dédire ,
Outre qu'il m'est ami depuis quinze ans & plus
Nous avons un dédit de quatre mille écus.

Mad. JEROME.

Quand vous en auriez un de vingt, il ne m'im-
porte.

Mon fils , qui m'est si cher, l'enlever de la sorte,
Pour l'envoier mourir chez les Topinambours ?
Avant que cela soit, on tranchera mes jours.

JEROME.

Nous verrons bien changer cette ferme-
té d'ame.

Point.

JEROME.

Si.

Mad. JEROME.

Non-fait.

JEROME.

Si-fait.

SCENE IX.

M^r JEROME, Mad. JEROME
FRONTIN,
FRONTIN.

AH! Monsieur, ah Madame!
Il est à votre fils arrivé du malheur.

JEROME.

Comment ?

Mad. JEROME.

Qu'est-ce ?

FRONTIN.

Hier au soir une grande rumeur
Se fit tout en un coup entendre dans la rue

On croit au voleur , au secours , à moi , tuë ,
ors votre fils & moi nous ouvrons nos
chassis ,

D'abord il reconnut la voix de ses amis ;
aussi-tôt il descend malgré ma résistance .

Il trouve que c'étoit des gens de connoissance ,
jeunes fous , emportez par les vapeurs du vin ,
Qui sortant d'un repas de la Pomme-de-Pin ,
insultoient au mépris des libertez publiques ;
Femmes , Filles , Garçons , jusques dans les
Boutiques ,

Morsque le Guet parut , pour calmer leurs
transports ;

Gens qui ne craignent rien , quand ils fons
les plus forts)

A leur aspect , on vit mes Badauts disparoître ;

Hors un qu'ils entraînoient en prison , quand
mon maître ,

Pour sauver cet ami , met l'épée à la main ,

Comme un jeune Lion , il frappe , écarte enfin ;

Il l'ôte de leurs mains avec beaucoup d'audace.

Mais malheureusement , il est pris à sa place.

M. JEROME.

Mon fils est en prison ?

152 LE PARISIEN,
FRONTIN.

Non, mais on l'y mène
Ou pour en mieux parler, Madame, on
traînoit,
Lorsque je reconnus le Chef de la Brigade
Aussi-tôt avec lui je cours à l'embrassade
Pour votre fils tout bas, j'implore sa faveur
Lui faisant concevoir pour lui toucher le cœur
Qu'on la reconnoîtroit avec quelques Pistols
Son ame s'attendrit à ces douces paroles.
Il nous mène chez lui pour mieux temporiser
Là, sur tout le desordre il falut composer,
Après avoir ouï leurs raisons, eux les nôtre
Nous demeurons d'accord pour les uns & les
autres,

Que tout s'affoupira moyennant cent Louis
Et je viens de la part de Monsieur votre fils
Qui vous prie humblement dans sa triste misère
D'envoyer cet argent pour le tirer d'affaire.

JEROME.

Cent Louis! où veut-il que je les prenne? moi
Il veut me ruiner le Coquin, je le voi.

FRONTIN.

Voulez-vous qu'on le mène à vos yeux?
Supplie,

Vou

COMEDIE.

Y 53

Vous sçavez les rigueurs de l'exacte Police;
Si ce bruit est en Ville une fois répandu,
Rien ne le sauvera, c'est un Garçon pendu.

Mad. JEROME.

Pendu ! mon fils pendu ? quel affront pour sa
mere ?

Jour-de Dieu, mon mari, faites ce qu'il faut
faire,

N'épargnez point l'argent pour sauver notre
honneur.

JEROME.

Oùï, sur ce qu'il demande, on voit votre
chaleur,

Et quand je vous propose un parti d'import-
tance,

Vous ne me faites voir aucune complaisance;

Hé bien, je vous déclare ici qu'il périra,

Si vous ne consentez à ce qu'il me plaira.

Mad. JEROME.

Est-il tems, en raisons, d'embarasser votre
ame ?

FRONTIN.

Non. C'est de la moutarde après dîner. Ma-
dame

A raison.

Mad. JEROME.

Je consens à tout, suivez ses pas.

O

154. LE PARISIEN,
JEROME.

Cent Louïs ! mais pourquoi ne l'empêchois-tu pas.

FRONTIN.

L'ai-je pû ? prévoyant cette fin douloureuse ;
Dans mes bras j'arrêtois sa fougue impétueuse,
En me jettant par terre , il s'en est arraché.
Tâtez , j'en ai le coude encor tout écorché.

JEROME.

Allons.

FRONTIN.

Mais une chose à mon tour m'embarresse.
Lorsque de vôtre fils je marchandais la grace ,
Je le faisois passer pour un simple écolier ,
Avecque cent Louïs il est franc du collier.
Mais si de votre bien , ils ont un témoignage ;
Peut-être qu'ils voudront en avoir davantage ,
Et si vous vous montrez vous pourrez tout
gâter.

Mad. JEROME.

Il est vrai. N'allez pas, mon fils, vous présenter ;
Donnez lui cent Louïs, qu'il y coure sans cesse.

JEROME.

Cent Louïs ? c'est beaucoup. Frontin , par ton
adresse ,

Ne m'en pourroit-on point diminuer deux
tiers ?

COMEDIE.

155

FRONTIN.

On n'en rabattroit pas seulement deux deniers
Comment ? un des Archers a deux grandes
bleffûres.

L'un montrait un œil noir, l'autre des meur-
trissûres;

L'autre avec de grands cris pleuroit un bras
rompu,

Un autre clabaudoit pour un chapeau perdu,
On a vû mille fois des Maisons fortunées,
Pour de moindres malheurs tristement ruinées
Cent Louis vous en quittent, entre-nous c'est
donner.

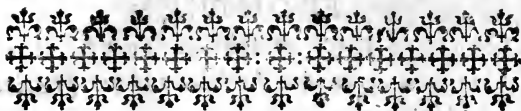
JEROME.

Allons. A tes raisons, il faut s'abandonner;
Vien les querir. O Ciel ! que l'enfant coûte au
pere,

Et que l'on nous vend cher le plaisir de le faire !

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, FRONTIN.

CLITANDRE.

QUI, moi ! j'approuverois cet Hymen
odieux ?

J'irois passer mes jours en de sauvages lieux ?
Et ma mere y consent ? Elle a pû le permettre ?

FRONTIN.

Pour avoir de l'argent , il l'a falu promettre :
Mais n'appréhendez rien , cet Hymen se rom-
pra

Vous dis-je , où tout au moins il se differera :
L'ingénieux Crispin , & l'adroite Lysette ,
Vont porter au bon-homme une botte secrette
De mon invention difficile à parer ;
Ils se sont déguisez , allez , j'ose assurer
Qu'il n'en pourra d'abord démêler la fusée.
Puisque je l'entreprends , croyez la chose aisée :

Présent je serai prest à parler au besoin.

Sur tout, je vai, Monsieur, appliquer tout
mon soin

A gagner du crédit sur l'esprit du bon homme.

CLITANDRE.

Mais il le faut duper pour une bonne somme.

J'en ai besoin, Géraсте ici par son retour,

Et dans tout ce qu'il dit allarme mon amour.

Sa bouche, en me parlant, adroitement publie.

Qu'il prétend remener sa sœur en Italie;

S'il ne la laisse ici dans les mains d'un époux.

Il est Italien, c'est-à-dire jaloux.

J'ai promis dans huit jours d'en faire mon
épouse,

Si non il doit partir, dit-il, dans dix ou douze;

Sans argent, je ne puis, Frontin, remplir mon
fort,

Et s'il faut qu'avec elle il parte, je suis mort.

FRONTIN.

Nous en aurons, allez, j'ai plus d'une res-
source

Pour tromper le bon-homme, & pour vuider
sa bourse.

Mais quelque mal au moins que je dise de
vous,

N'allez point dire non , ni vous mettre en couroux ;

Au contraire, appuyez auprès de votre Pere...

Mais il vient. Ecoûtez-le , & puis laissez-moi faire.

SCENE II.

M^r JEROME, CLITANDRE,
FRONTIN.

JEROME.

Que l'on m'apporte un siège ici , Frontin ;
sortez.

Envisagez-moi bien , mon fils , & m'écoûtez.

Après votre action , si je n'étois bon pere ,

Songez quelle feroit , contre vous ma colere ;

Examinez l'abîme où vous nous aviez mis ,

Votre sottise enfin me coûte cent Loüis.

Cent Loüis ; c'est un prix que la jeunesse ignore.

Ma bourse en a gémi , mon cœur en saigne
encore.

Cent Loüis ! cette corde est fâcheuse à toucher.

Cent Loüis ! Ce n'est pas pour vous les repro-
cher,

Je n'ai point pour un fils un ame mercenaire ;
 Mais sur cette action , plus je vous confidere ;
 Plus cent pressentimens me donnent du souci.
 En voulez-vous sçavoir la raison ? la voici.
 Ecoutez ; un malheur ne vient jamais sans l'autre ,

De crainte qu'un second n'accompagne le votre ,

Abandonnez la France , aussi bien ce Païs
 N'est plus pour s'enrichir , ce qu'il étoit jadis ;
 Des procès épineux , la chicanne est bannie ,
 La foi dans le commerce est par tout retablie ,
 La guerre est déclarée aux pâles Usuriers.
 La Finance n'est plus en pillage aux Fermiers ;
 Le sort d'intelligence avec ses œconomes ,
 N'y fait plus qu'à pas lents la fortune des hommes ,

Et comme au seul mérite il attache son choix ;
 Dans tout un siècle à peine en élève-t-il trois.
 Chez un peuple plus brute , où la simple ignorance ,

Au milieu des trésors , languit dans l'indigence ;
 Allez , mon fils , allez par des soins diligens ,
 Profitant de l'erreur , où sont ces bonnes gens ;
 Vous ouvrir un chemin , aux fortunes heureuses ,

Rempporter de chez eux des Perles précieuses
 Des Diamans de prix, des Rubis de valeur,
 Et de l'or, des mortels le vrai chasse-douleur.
 Ce Monsieur des Moulins, dont vous ferez le
 Gendre,
 Vous instruira de tout, & vous fera com-
 prendre,
 Les commerces secrets... Mais qui vient nous
 troubler?

SCENE III.

Mr JEROME, Mad. JEROME,
 CLITANDRE.

Mad. JEROME.

UN Carosse doré demande à vous parler.
 JEROME.

Un Carosse?

Mad. JEROME.

Oùï, mon fils.

JEROME.

Expliquez-vous, ma femme;
 Est-ce mâle ou fêmele?

Mad. JEROME.

Oh non, c'est une Dame,
De Laquais entourée, & qui vient pour sçavoir
Si vous êtes ici.

JEROME.

Qui seroit-ce ? Il faut voir.

Vous, mon fils, pour répondre à ce que je
desire,

Montez là-haut, entrez dans ma chambre,
allez lire

Les voyages du docte & prudent Tavernier,
Et ceux aussi du sage & bon homme Bernier.

Vous apprendrez dans peu, parcourant ces
Volumes,

De chaque Nation les diverses coutumes,
Leur commerce, leurs mœurs, & vous vous
formerez

Sur les doctes Leçons que vous y trouverez

SCENE IV.

Mr JEROME, Mad. JEROME
JEROME.

Quelle est donc cette Dame ?

Mad. JEROME.

Elle est se dit Comtesse.

JEROME.

Je devine à peu près le desir qui la presse ;
Cette Dame , m'amour , peut-être vient ceans
Conclure le marché de ma maison des champs.

SCENE V.

LYSETTE, Mr JEROME,
Mad. JEROME, CRISPIN.

LYSETTE, *vêtue en Dame de qualité.*

M On Ecuyer, un siège, & vite, le tems
presse.

J'ai depuis quelques jours des marques de
grosseffe.

Pour conserver ce fruit digne de mes amours,
De cent précautions j'emprunte le secours.

Ne fût-ce qu'à trois pas, je ne fors point qu'en
chaïse,

Et je me tiens debout rarement.

JEROME.

A votre aïse,

Madame.

LYSETTE.

Sçavez-vous ce qui m'amene ici ?

JEROME.

Non , mais quand vous voudrez j'en puis être éclairci.

LYSETTE.

C'est votre fils.

JEROME.

Mon fils ! qu'auroit-il fait , Madame ?

LYSETTE.

Il a pris par la vûe une certaine Dame ;
Qui méprisant pour lui les premiers de la Cour,
Se trouve éperdûment sensible à son amour.
Elle n'a pû tenir contre sa bonne mine ,
Elle est folle de lui.

JEROME.

C'est quelque Gourgandine ;
Sans doute.

LYSETTE.

Non , rien moins , elle est de qualité ;
Et pour vous faire voir sa grande honnêteté ,
C'est que malgré l'amour qui possède son ame ,
Elle n'a point souffert ses feux qu'étant sa
femme ,
Ils se sont mariez tous deux.

Que dites-vous ?

Comment ?

LYSETTE.

Quelle est sa femme , & qu'il est son époux ?

Mad. JEROME.

Mon fils s'est marié sans notre aveu , ma mie.

JEROME.

Quelque femme sans bien, ou de mauvaise vie.
A surpris le Pendard , & corrompu sa foi.

LYSETTE.

N'en pensez point de mal , cette femme , c'est
moi.

Mad. JEROME.

Vous ?

LYSETTE.

Moi.

JEROME.

Vous ?

LYSETTE.

Moi. Comment ? il semble à vous voir faire,
Qu'une Bru comme moi ne vous satisfait guere ?

Mad. JEROME.

Cet Hymen clandestin ne me dit rien de bon ;
J'ai toujours sagement élevé mon garçon ,
Et s'il est débauché , c'est vous...

LYSETTE à Jérôme.

Faites-la taire

Ou faites qu'elle parle autrement , mon beau-
pere.

JEROME.

Votre Beaupere ? moi ! ce nom ne m'est point
dû.

Si jamais je le suis , je veux être pendu ,
Et je m'inscris en faux contre ce nom infâme ;
Allez , ce n'est point là l'action d'une Dame,
Abuser méchamment de la fragilité
D'un enfant , qui n'est pas encore en puberté,
Le prendre en mariage au déceu de son pere ,
C'est un Rapt qui mérite un suplice exemplaire

LYSETTE.

Quoi ! votre bouche aussi s'accorde avec sa
voix ;

Et que trouvez-vous donc qui vous blesse en
ce choix ?

On retire son fils des bras de la roture ,
On parfume sa race , & Monsieur en murmure.

JEROME.

Allez. Tous vos discours n'ont pour moi point
de poids.

Non , vous ne valez rien. Et....

CRISPIN, *vêtu en Ecuyer.*

Doucement, Bourgeois

Doucement. Recevez l'honneur qu'on vous
veut faire,Avec plus de respect, avec moins de colere;
Autrement....

LYSETTE.

Est-ce ainsi qu'on répond à mes vœux,
Femme aveugle, indigne homme. Allez
vilains crasseux,
Allez, je ferai voir, plaidant sur ce Chapitre,
Que je suis votre Bru comme il faut, à bon
titre.

JEROME.

Allez, Vilaine, avant que de l'être jamais,
Je verrai consumer tout mon bien en procès,
Mad. JEROME.

Allez, infâme, avant qu'un Juge l'autorise,
Nous mangerons plutôt jusqu'à notre chemise.

CRISPIN.

Ma foi, si jusques-là, bonnes gens, vous
plaidez,
Nous vous verrons manger..... Suffit, vous
m'entendez.

LYSETTE.

Mon Ecuyer, allons chez mon Homme d'affaire

Consulter avec lui ce que nous devons faire.

S C E N E VI.

Mr JEROME, Mad. JEROME.

Mad. JEROME.

AH, mon fils, que le siècle est rempli de méchans ?

JEROME.

Que l'on est malheureux quand on a des enfans.
Le boureau ! s'alier d'une infâme vipere !

Non, ce n'est point mon fils, je ne suis point
son pere,

C'est un monstre engendré d'un démon en
couroux.

Mad. JEROME.

Oh pour lui, quel qu'il soit, mon fils, il est
de vous,

En conscience.

JEROME.

Allez, qu'on l'appelle.

Mad. JEROME.

Clitandre.

JEROME.

Qu'il vienne donc.

Mad. JEROME,

Il vient, & je l'entens descendre.

Le voilà.

SCENE VII.

Mr JEROME, Mad. JEROME,
CLITANDRE, FRONTIN.

JEROME.

Qu'as-tu fait, source de mes malheurs?

CLITANDRE.

Mon pere, avec plaisir j'ai lû ces Voyageurs,
J'ai vû tout le Chapitre où l'on pêche les Perles
Et j'en étois à l'Isle où l'on trouve les Merles.

JEROME.

C'est de ton mariage, & non pas de cela;
Dont il s'agit, Coquin. Quelle vie est-cela?
S'emmouracher, Pendard, d'une gueuse! lui
plaît?

L'épouser: qu'as-tu fait? Répons, boureau?

CLITANDRE.

CLITANDRE.

Mon pere.

Mad. JEROME.

Parmi nous quelle exemple a pû vous ensei-
gner ?

Comme vous avez fait, méchant, à forligner ?
Mort de ma vie, infâme, est-ce de votre pere.
Est-ce de moi que vous l'avez appris.

CLITANDRE.

Ma mere.

JEROME.

Répons, boureau, répons, sans faire l'interdit,
Quelles raisons as-tu ?

FRONTIN à *Clitandre*.

Je vous l'avois bien dit ;
Que cela déplairoit à Monsieur votre pere,
Et que vous fâcheriez Madame votre mere.

JEROME à *Frontin*.

Sçais-tu son mariage ? as-tu sçu le pourquoi ?
En sçais-tu tout ?

FRONTIN.

Vraiment qui le sçait mieux que moi ?

JEROME.

Pourquoi ne le pas rendre à nos yeux ma-
nifeste ?

C'étoit bien mon dessein, je le voulois, mais
-zeste;

Dès lors que j'en parlois, Monsieur, prenant
son ton.

Me venoit menacer aussi-tôt du bâton;
Disant qu'il me feroit sous ses coups rendre
l'ame.

La peur d'être assommé fermoit ma bouche.

JEROME à *Clitandre*.

à *Frontin*.

Infâme ?

Mais où l'a-t-il connue ? où l'a-il pû voir ? dis.

FRONTIN.

Un Dimanche où mon Maître avoit ses beaux
habits.

Il marchoit dans Paris pour se faire paroître :
Madame la Comtesse étoit à la fenêtre,
Pompeusement vêtue, & mise galamment.
Mon Maître la charma par son ajustement,
Tout comme par le sien elle charma mon
Maître.

Ils s'admiroient ainsi tous deux sans se conoître
Lorsque soit par hazard ou par malin vouloir,
La Dame de sa main laissa choir son mouchoir.
Mon Maître à l'instant court, le relève lui-
même.

S'empresse , & le reporte avec un soin extrême ,
La Belle le loüa de sa civilité ,
Mon Maître répondit à son honnêteté ;
Charmé de sa beauté , rempli de son mérite ;
Il eût permission de lui rendre visite ;
Elle , souple à ses vœux , lui par elle séduit ;
Ils se virent le jour , ils se virent la nuit.
Comme certaines gens , cherchant ou plaies
ou bosse ,
Ils se sont vûs , revûs , tant qu'on dit qu'elle est
grosse.

Mad. JEROME.

Grosse ! & comment mon fils a-t-il fait cela ?
quoi

Faire ces choses-là ? tiens-tu cela de moi ?
Méchant , luxurieux , tu périras , infâme.

JEROME à *Frontin*.

Mais quand ils se sont vûs , est-ce comme hom-
me & femme ?

FRONTIN.

Oùï , par une Promesse écrite de son sang.

JEROME.

à *Clitandre*.

à *Frontin*.

Coquin ? C'est quelque Gueuse indigne de son
rang.

172 LE PARISIEN,
FRONTIN.

Oh non , si l'on l'en croit , elle a de la noblesse ;

Car outre qu'elle prend le titre de Comtesse ,
Il vient à tout moment visite à son logis ,
De Ducs , de Maréchaux , de Comtes , de Marquis ,

De Chevaliers , d'Abbez , tous de son parentage ,

Dit-elle. Le Laquais , fait à son badinage ,
De crainte de troubler mon Maître en ses amours ,

Leur dit qu'elle est sortie , ils s'en revont toujours ,

Et laissent seulement pour se faire connoître ;
Leurs noms sur du papier qu'on lit devant mon Maître.

JEROME.

C'est pour mieux le duper ; mais a-t-elle du bien ?

FRONTIN.

Oh pour dire le vrai , Monsieur elle n'a rien.

JEROME à *Clitandre*.

Boureau ! Quels deshonneurs tu nous fais !
quel outrage !

Va, va, je ſçaurai bien rompre ce mariage;
Et t'en punir, méchant.

FRONTIN.

J'en ſçai bien les moyens :

JEROME.

Comment ?

FRONTIN.

Je vous l'ai dit, comme elle a peu de biens:
Je croi, dût contre moi mon Maître être en
colere,
Que quelque peu d'argent vous tireroit d'aff-
faire,
En lui donnant comptant.

JEROME.

Moi, je n'en ferai rien.
Qu'est-ce à dire ? j'irois lui donner de mon
bien,
Parce qu'elle m'a fait enrager ? Quel ſervice !

FRONTIN.

Mais elle produira ſa Promeſſe en Juſtice :
Et ſi ſur ſa groſſeſſe on lui faiſoit raiſon,
Elle feroit coffrer votre fils en priſon.
Rien n'eſt ſi dangereux qu'une femme animée.
Pour vous en garantir envoyez-le à l'armée.
Quelque tems,

à Clitandre

C'est bien dit, vas-y tout de ce pas.

à Frontin.

Si tu veux m'obliger, Frontin, tu l'y suivras,
 Ton salaire au retour est sûr; on bat la Quaiſſe,
 Pour lever des Soldats sur le Pont-neuf ſans
 ceſſe.

Allez, marchez, courez vous enrôler tous
 deux.

FRONTIN.

Quoi! Monsieur, il ira s'enrôler comme un
 gueux?

Lui ſoldat?

JEROME.

Pour vanger ſa famille outragée,
 Il faut qu'il mange un peu de la vache en-
 ragée.

FRONTIN.

Mais....

JEROME.

Monsieur des Moulins doit arriver ce ſoir;
 De l'Hymen de mon ſils il fait tout ſon eſpoir,
 Nous avons un dedit par Contrat, comment
 faire?

Comment..... Je vai prier mon frere le No-
taire ,

De chercher un moyen faisable en son esprit ,
Pour rompre avec honneur sans payer le dedit.

SCENE VIII.

Mad. JEROME, CLITANDRE
FRONTIN.

Mad. J E R O M E.

EN quel gouffre de maux plongez - vous
votre pere ?

Votre vergogne , ingrat , deshonore...

CLITANDRE.

Ma mere ;

Cessez de vous fâcher , & pour me rendre
heureux ,

Depuis long - tems la guerre , ayant fait tous
mes vœux ,

Faites qu'à mes desirs mon pere soit sensible ;
Je sens pour le commerc un mépris invin-
cible ;

Mais ne m'en blâmez point , c'est la fierté d'une
sang

Que j'ai puisé ma mere en votre illustre flanc.

Mad. J E R O M E.

Quelle envie est-ce là ? c'est aimer la misere,

Que de vouloir aller à la guerre.

F R O N T I N.

Au contraire,

Aujourd'hui la fortune avare au genre humain.

Pour faire des heureux, n'offre que ce chemin,

D'abord il faut qu'il soit tout au moins Ca-
pitaine ;

Sans cela...

Mad. J E R O M E.

Capitaine ! est-ce pas une graine

De gens qui portent tous des habits chamarrés,

Et dessus le poitrail certains colliers d'orez.

F R O N T I N.

Justement, ce sont eux. Que vous serez ravie,

Quand Monsieur votre fils avec sa Compa-
gnie ,

Une pique à la main, passant devant chez vous,

Viendra courtoisement pour vous saluer tous.

Vous le verrez avec une mine héroïque ,

Devant vous faire & ziste & zeste avec sa pi-
que ,

Les tambours entonner un pata-pata-pon,

Et

C O M E D I E , 177.

Et les soldats , ta , ta , de leurs Mousquets.

Mad. J E R O M E.

Non , non ,

Que l'on ne fasse point tintamarrer leurs armes ;

Outre que le quartier en seroit en allarmes ,
Cela pourroit casser nos vitres.

F R O N T I N.

Point du tout ;

Les soldats prendront soin d'en abaisser le bout.

Mais, Madame , admirez son bonheur, je vous prie,

Avecque de l'argent dans notre Infanterie ;

Il sera Colonel. Poursuivant son destin ,

Le voilà Brigadier en moins d'un tour de main ;

Un peu de tems après courant de bande en bande ,

En Maréchal de Camp , je le voi qui commande.

Qu'est-ce encore ? quel bonheur au sien peut être égal ?

Que vois-je ! le voilà Lieutenant Général.

La fortune répand, pour comble d'abondance,
Sur son dos , un Bâton de Maréchal de France.

Q

Il se jette aux genoux de Clitandre.

Que de biens! que d'honneurs! au rang où je
vous voi,

N'allez pas m'oublier, Monsieur, songez à
moi,

Mad. JEROME.

Faites votre devoir, mon fils, mort de ma vie,
Récompensez vos gens, c'est moi qui vous
en prie.

FRONTIN.

Il le fera, Madame, admirez son bonheur;
Et comme un peu de tems le rendra grand Se-
gneur,

Car de ce que je dis la preuve est manifeste;
Il a fait son devoir, allons, faites le reste.

Mad. JEROME.

Comment donc?

FRONTIN.

Il lui faut acheter un emploi
De Capitaine, & faire un effort...

Mad. JEROME.

Moi?

FRONTIN.

Vous.

Mad. JEROME.

Moi?

COMEDIE.

179

Jamais sur ce point-là je ne vaincrai son pere,
FRONTIN.

Hé bien à son défaut, vous êtes bonne mere ;
Et je ne vous croi pas sans quelque argent
caché.

Mad. JEROME.

J'en amasse où ma main n'a point encore tou-
ché,

Mais c'est pour le trousseau de sa sœur.

FRONTIN.

Hé, Madame,

Cessez sur ce projet d'embarasser votre ame ;

Mon Maître qui fera notre fortune à tous,

Lui trouvera sans peine un Seigneur pour
époux.

Mad. JEROME.

Se peut-il... Mais je voi mon frere le Notaire,

FRONTIN.

Il vient mal à propos. Le sot homme.



SCENE IX.

Mr GUIGNON, Mad. JEROME,
CLITANDRE, FRONTIN.

Mad. JEROME.

AH! mon frere;

Bon jour.

GUIGNON.

A tous présens & avenir, salut.

Soyez le bien trouvé, mon neveu.

FRONTIN *à part.*

Bea udébut.

GUIGNON.

Suivant l'engagement du frere, votre pere,
Par un Contrat passé par devant moi, Notaire,
Garde-notte du Roi; vous sçauvez qu'aujourd'hui,

Pour l'accomplissement des clauses d'icelui,
Le beau-pere futur, dont vous serez le gendre,
Vient d'arriver.

Mad. JEROME.

Il n'a qu'à s'aller faire pendre.
Mon fils est destiné pour un plus grand hon-
neur.

COMEDIE.

181

Apprenez que bien-tôt il fera grand Seigneur
Il fait à vos Contrats pour tout j^amais la nique,
Vous le verrez & ziste & zeste avec sa pique,
Pata-pon, ta, ta, ta, Brigadier, Maréchal,
Un beau colier doré, Colonel, Corporal,
Bref il fera, mon frere, un petit Dieu sur terre.

GUIGNON.

Et qui donc produira tant de grandeur?

FRONTIN.

La guerre.

Doutez-vous qu'à présent c'est un chemin à
tous?

Pour parvenir, que c'est l'unique, en doutez-
vous?

GUIGNON.

Non, mais nos ennemis sur lui prenant visée,
D'une balle de plomb par eux autorisée,
Par opposition peuvent le traverser.

CLITANDRE.

Hé bien, on en est quitte en se faisant penser.

GUIGNON.

Si vous mourez du coup?

CLITANDRE.

Un Tombeau magnifique ;
Rendra conte aux passans de mon sort héroïque

Q iij

Mad. JEROME.

Fi, fi, je ne veux point d'honneur à ce prix-là,
N'y pensons plus.

FRONTIN.

Comment? quoi, vous croyez cela;
Pauvre femme, il n'en parle ainsi que par
envie.

Je vais pour conserver votre fils & sa vie;
Cherchertout de ce pas certain homme discret;
Qui de charmer les coups a trouvé le secret;
Son art pour quelque argent, nous tirera de
peine.

Et vous pour faire aussi votre fils Capitaine;
Allez nous préparer votre trésor caché.

Nous tâcherons pour l'un & pour l'autre mar-
ché,

D'en faire assez. Allez, quoi que le monde en
cause,

Il fera grand Seigneur, j'en répons, bouche-
close.

Nous allons revenir. Mon Maître, suivez-moi.
Ils s'en vont

GUIGNON.

Cet Hymen est rompu donc, à ce que je voi.

Je voudrois voir mon frere, & lui faire com-
prendre

Que le Dédit...

Mad. JEROME.

Hé bien, allez là-haut l'attendre

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GUIGNON.

PUIS qu'il ne revient point, je retourne
chez moi.

Ma fille à son retour vous lui... Mais je le voi.

SCENE II.

GUIGNON, JEROME,

GUIGNON.

S Alut, je vous attens.

JEROME.

Je fors de votre étude ;

Pour vous dire...

GUIGNON.

Je sçai jà votre inquiétude.

Q iiij

Ma sœur m'en a fait part, je viens vous dire aussi
Que Monsieur des Moulins est de retour ici.

JEROME.

Plût au Ciel ! que la mer irritée , en furie ;
Aux abîmes profonds eût englouti sa vie ;
Je ne me verrois pas dans le trouble où je suis.
Car mon frere entre-nous , touchant ce com-
promis ,
Forcé par mon malheur d'en faire la rupture ,
Me faudra-t-il payer le dédit.

GUIGNON.

Chose sûre :

Contrevenant vous seul aux clauses du Traité ;
Il faut payer , à moins que son honnêteté
Ne répande sur vous ses faveurs coutumieres ;
Esquelles nous joindrons nos très-humbles
prieres.

JEROME.

S'il étoit affligé d'un semblable malheur ;
Je me garderois bien d'augmenter sa douleur ;
Du dédit tout entier je remettrai la somme ;
Mais s'il falloit qu'il fût pour moi moins hon-
nête homme ,
Mon frere , vous pourriez pour m'obliger un
peu ,
Déchirer la minute ou la jeter au feu ,
Il n'a point de Copie.

COMEDIE.

185

GUIGNON.

Ah ! qu'entens-je . mon frere !

Quel blasphême ! esperer de corrompre un
Notaire !

JEROME.

Bon. Voyez le grand mal. Quoi ! pour la pa-
renté,

Ne s'affranchit-on pas de la formalité ?

GUIGNON,

Quoi..... Monsieur des Moulins paroît ici ?
Silence,

Cherchez pour le toucher, toute votre élo-
quence ;

Moi , je n'interviendrai que dans l'occasion.

SCENE III.

Mr DES MOULINS, Mr JEROME,

Mr GUIGNON.

DES MOULINS à Jerome.

Monsieur , je vous aborde avec confusion.
Hier je ne respirois dans une joie extrême
Que de vous embrasser, comme un autre moi-
même ;

Aujourd'hui pénétré d'un sensible malheur
Je viens, & ne vous voi, Monsieur, qu'avec
douleur.

JEROME.

Déjà de ce malheur on a scû vous instruire.

DES MOULINS.

Oùi, Monsieur, & je viens en ces lieux pour
vous dire,

Qu'après cet accident mon cœur en agira ;
Touchant nos intérêts, tout comme il vous
plaira.

JEROME.

L'homme de bien ! mes bras beaucoup mieux
que ma bouche,

Vous feront voir combien ce procédé me
touche.

Je n'attendois pas tant de votre honnêteté.

DES MOULINS.

Ni moi, Monsieur, ni moi tant de votre bonté.
Que n'ai-je une autre fille, après cette disgrâce
Qui pût de votre bru tenir ici la place !

JEROME.

Comment : que parlez vous de fille ?

DES MOULINS.

Ignorez-vous ;

Que de la mort, ma fille a subi le courroux ?
Je le voi, ce n'est pas mon malheur qui vous
fâche.

JEROME.

Oh si, pardonnez-moi. Mais faites que je
sçache

Le détail de sa mort.

DES MOULINS.

Pour accomplir mes vœux ;
Ma femme conduisoit notre fille en ces lieux ;
Elle avoit pris la mer pour presser ce voyage ;
Lorsque contre un écueil son vaisseau fit nau-
frage.

Dispensez-moi du reste , épargnez ma douleur ;
Dans mes tristes chagrins , si j'ai quelque dou-
leur ,

C'est de vous voir , Monsieur , sensible à mon
martyre ,

Jusqu'à ne vouloir rien du dédit.

JEROME.

Qu'est-ce à dire ?

Je n'ai point dit cela , c'est une fausseté.

DES MOULINS.

Comment ? après m'avoir fait voir tant de
bonté ,

Votre cœur descendroit jusqu'à cette bassesse.

JEROME.

Comment ? vous voudriez fausser votre pro-
messe ,

188 LE PARISIEN,

Et vous auriez le front d'opposer vos refus ;
Pour un méchant dédit de quatre mille écus ?
Allez , ce procédé n'est pas d'un honnête homme.

DES MOULINS.

Quoi ! vous auriez le front de prendre cette somme ?

Allez , vous y ferez d'inutiles effort ,
Et la mort rompt toujours les Contrats les plus forts ,

JEROME

Vous prétendez par-là couvrir votre artifice ;
Mais non de ce trépas , vous êtes le complice ;
Vous pouviez l'envoyer par terre sûrement ;
Vous ne l'avez commise à ce traître élément ,
Que sur l'injuste espoir , de me frustrer ma
somme ,
Et pour être défait d'une femme.

DES MOULINS.

Ah ! quel homme ?

Qu'entens-je ! pour répondre à tant de faus-
fetes ,

Il me faudroit descendre à des extrêmités ,
Indignes de mon âge & de mon caractère.
Adieu , la vérité dans peu vous fera taire.

SCENE IV.

GUIGNON, JEROME.

GUIGNON.

MOn frere , pouvez - vous à ce point
oublier...

JEROME.

Mon frere , je n'ai plus besoin de Conseiller ;
J'ai soixante-cinq ans.

GUIGNON.

Comment ?

JEROME.

Point de dispute .

GUIGNON.

Il s'en va.

Je ne dis rien. Adieu.

JEROME.

Vous avez la Minute ;

A la bien conserver , employez tous vos soins.
N'allez pas vous laisser par lui corrompre au
moins ,

Mon frere je la mets sur votre conscience.

Je l'ai trop irrité par mon impatience :

Peut-être... Mais qui fait tous ces cris éclatans !
 Je croi que c'est la voix de mon fils que j'entens
 Oüi. C'est lui-même. Il vient. Cachons-nous
 pour l'entendre ,
 Je puis de cet endroit , tout voir & tout com-
 prendre.

S C E N E V.

CLITANDRE, LYSETTE, FRONTIN,
 JEROME, *caché.*

LYSETTE.

J'Ai fait mon personnage assez bien , Dieu
 merci.

FRONTIN.

Avec assez d'esprit , j'ai fait le mien aussi.

LYSETTE.

Par ma foi vous avez un sot homme de pere.

FRONTIN.

Le bon original aussi que votre mere ,
 Dans tout ce que j'ai fait , dans tout ce que
 j'ai dit ,

Avez vous vû comment j'ai tourné son esprit ?
 Son cœur sur mes discours prenoit outre me-
 sure.

La joie où le plongeoit votre grandeur future.
Je l'ai si bien tourné, je l'ai si bien touché,
Qu'il s'est ouvert à nous sur son trésor caché.
Par ma foi mon esprit est digne de loüange.

JEROME *caché.*

Ma femme à mon insçû, cache un trésor;
qu'entens-je?

CLITANDRE.

Mais, Frontin, de mon pere, en crois-tu faire
autant?

FRONTIN.

Pourquoi non? Croyez-moi, c'est de l'argent
comptant.

Après l'avoir rendu ce matin doux, traitable;
Je puis tout entreprendre, & je croi tout fai-
sable;

Cent Loüis excroquez de ce vilain Penard;
En valent mille au moins d'un autre.

JEROME *caché.*

Ah le Pendard!

Tu m'en feras raison.

FRONTIN!

Pour ce faux mariage;

Qui de toute l'intrigue est le plus digne ou-
vrage.

Outre qu'il a servi dans la nécessité;

De rupture à celui qu'il avoit contracté ;
 C'est une source encor pour moi de fourberies
 Car il a beau forger mille chicanneries ?
 C'est envain qu'il tempête & qu'il fait l'ob-
 stiné

Pour le rompre ; en Justice il sera condamné ;
 Après des pas perdus, de payer quelque somme,
 Pendant qu'avec plaisir vous rirez du bon-
 homme ,

Avecque son argent dont vous serez nanti.

JEROME *caché.*

Oh pour le coup , bourreau , vous en aurez
 menti.

FRONTIN.

Et comme il nous prétend envoyer à la guerre,
 Quoi que le bon Vieillard soit dur à la desserre,
 Je ferai près de lui jouïr tant de ressorts.

Qu'il faudra , quoi qu'il fasse , ouvrir sa bourse.
 alors.

Laisant bien loin de nous la Flandre & l'Al-
 lemagne ,

Nous irons doucement passer notre campagne,
 A l'Isle S. Denis , ou bien à Bagnolet ,
 A l'abri du Canon.

JEROME *caché.*

Ah ! le chien de Valet !
 Qu'il

Qu'il est fourbe !

CLITANDRE.

Où, déjà nous avons fait partie ;
Pour aller dès tantôt chercher de Compagnie ;
Une Maison des Champs pour le prochain Été,
Où nous nous puissions tous cacher en sûreté.
Nous attendons Geraſte ici ; dans cette affaire
Nous étions aſſez mal ſans l'argent de mamere ;
Il vient fort à propos pour m'ôter mon ſouci ;
Va le querir , Frontin , & me l'apporte ici.
Va.

FRONTIN

J'y cours.

SCENE VI.

CLITANDRE, LYSETTE,
JEROME, *caché.*

JEROME *caché.*

VAinement il fera diligence ;
Il pourra me trouver en ſon chemin , je penſe ;
Mais je puis écouter encor , n'en perdons rien.

CLITANDRE *à Lyſette.*

D'Elmire & de toi , dis quel étoit l'entretien ?
R.

Tantôt ?

LYSETTE.

Je lui parlois de votre amour pour elle.
 Au récit de vos soins , à cette ardeur si belle ;
 Elmire en soupirant , disoit avec rougeur ,
 Que pour vous en payer , c'étoit peu que son
 cœur.

CLITANDRE.

Quoi , Lysette ! à mes feux elle fait cette grace ?
 Ah ! pour reconnoissance , il faut que je t'em-
 brasse ,

Il l'embrasse.

SCENE VII.

ELMIRE , CLITANDRE , LYSETTE ;

JEROME , *caché.*

ELMIRE.

Lysetta , hola che deu'jo pensare di queste do-
 mestichezze ?

LYSETTE.

Dun qu'endigna son jo d'esser accarezzata ,

Donnono lui un peu de jaloufie.

ELMIRE.

Che dici traditora;

LYSETTE.

Dico che mi pare se ben mi considero, che non son'jo cossi brutta, che non meritti qualche carezze da i giovani.

ELMIRE.

Ah sfaeciata!

LYSETTE.

Questo mio visetto, quest'occhi assassini, è questa mia.

Bocca vermigliuza non sono mica senza gratiè, no.

ELMIRE.

Ah Scelerata!

LYSETTE.

Piano, piano. Non mi sgridate tanto. Io gli contavo l'amor che portate à lui, di che tutto gioso, m'ha Carezzata com'havete veduto.

ELMIRE

E' non per altro, Lysetta?

LYSETTE.

Signora no, ma quest'e pur bello par che questo va Dia martell' in testa,

ELMIRE.

Non è vero Lisetta. Taci malitiosetta.

Rij.

CLITANDRE.

Que te dit-elle encor ? quoi ?

LYSETTE.

Vos embrassemens
 Ont mis dans son esprit, de jaloux sentimens,
 Elle n'a pû vous voir m'embrasser sans colere,
 Son ame s'est émuë, elle n'a pû s'en taire,
 Mais ma bouche a soudain dissipé son erreur;
 Entre-nous, en voyant le trouble de son cœur,
 Vous pouvez vous flater d'une fortune heureuse,

Et puisqu'elle est jalouse, Elmire est amoureuse.

CLITANDRE.

Ne pourrai-je jamais sçavoir l'Italien !

Aux Champs, où nous allons, je l'apprendrai

LYSETTE.

Fort bien.

Dans Rome, en quatre mois, je l'appris chez
 sa mere.

CLITANDRE.

Que ne lui montrois-tu le François ?

LYSETTE.

Comment faire ?

Sa mere avecque soin la cachoit à nos yeux.
 Mais aux champs je pourrai vous instruire
 tous deux.

CLITANDRE.

Je vais pour nous trouver cette douce retraite;
Chercher présentement un carosse, Lysette;
Afin que quand Géraсте ici sera rendu,
Et qu'avec notre argent Frontin sera venu,
Nous puissions sans remise, y faire diligence:
Cependant peins-lui bien ma flâme en mon
absence,

Dis-lui, si de mon bien j'étois le possesseur;
Que son Hymen feroit ma joie & mon bon-
heur,

Que pour y parvenir, on me verra tout faire,
Jusques à souhaiter le trépas de mon pere.

JEROME *caché.*

Ah l'Impie!

CLITANDRE:

Oùi, dis-lui.

LYSETTE.

Je dirai ce qu'il faut;

Laissez-moi faire, allez, & revenez bien-tôt.



SCENE VIII.

ELMIRE, LYSETTE,
JEROME *caché.*

LYSETTE.

M*I fa pur | gran pieta quel poverino.*

ELMIRE.

Eh perche?

LYSETTE.

*Si duole della sorte contraria che lascia troppo vivere
Quell' avaro di suo padre.*

ELMIRE.

*Ah ! se trouafs' il mio Lisetta quant' a me caro saria
Tu sai se ricca sarei , è se volontieri con Clitandro ,
Spartireit tutto l'haver mio.*JEROME *sortant de l'endroit où il étoit caché.**Je n'y comprends plus rien , ce sont des Bara-
goüines ;**Je vai leur chanter pouille en passant. Ah !**Coquines ?*

ELMIRE.

Hoime.

LYSETTE.

Que vois-je ? Ah !

JEROME.

Friponne , c'est donc vous

Qui vouliez que mon fils fût tantôt votre
époux ?

Qui de tous ses attraits feigniez d'être entêtée ?

Qui veniez me traiter de beau-pere , effrontée ?

Vous ne l'avez séduit , & ne faisiez cela ,

Que pour le mettre aux mains de cette gueuse-là

De ce petit endroit je viens de tout entendre.

Vous en ferez punie & je vous ferai pendre.

ELMIRE.

Che brutto bestia è questa ?

LYSETTE.

Quest'èil padre di Clitandro che ne minaccia di

Sergenti è di prigione , & n'accusa tutte due d'haver

Sutato il figito.

ELMIRE.

O Cielo ! cossi dunque st tratta una pare mia. Sappi,

Vecchio crudel , ch'jo son'honorata.

LYSETTE.

E' vangan' a chi nol crede cento malanni.

JEROME.

Gnan , gnan , gnan , gnan. Je voi quels des-
seins sont les vôtres.

Vous voulez m'étourdir par ce jargon ; &
d'autres ;

Mais enfin la Justice, en vous pressant les
doigts,

Vous fera toutes deux dans peu parler François.

Je m'en vai revenir avec un Commissaire,
Attendez moi.

SCENE IX.

ELMIRE, LYSETTE,

LYSETTE.

Quel homme ! ô Ciel, que va-t-il faire !
ELMIRE.

Che vo minacciando.

LYSETTE.

*Non vi turbate punto , ch'jo va ad avisar Clitandro
D'ogni cosa intento aspettate mi qui.*



SCENE

SCENE X.

ELMIRE *seule.*

IN van spera ne tormenti otrequà ó posa, chi nac-
que suenturata. O fortuna instabile, ma instabile ,
solo nel persequitarmi. Ecco mi fatta al fine segno ó
berzaglio, de tuoi piu' fieri colpi. Ferma hormai;
ferma la tua ruota è cicca, è volubile Dea, ma
perche parlo piu con, una sorda, amor pace de i
cuori; a te mi rivolgo, tu sei la mia stella, la mia for-
tuna, la mia Deita dami, Dami soccorso, da te
l'attendo, ma vedo le mie preghiere, essaudite,
ecco qui senuiene Clitandro mio carro, senza dub-
bio ló conduce amore.

SCENE XI.

CLITANDRE, ELMIRE.

CLITANDRE.

LE Carrosse... Mais quoi ! vous êtes seule
ici ?

S

LE PARISIEN, ELMIRE.

Voi vedete Clitandro una fucnturata amante oltraggiata, è uillipeza dal vostro non dico ingiusto padre, che Serabbe troppo offenderui.

CLITANDRE.

Comment?

ELMIRE.

Sappiate che in quel cantone s'era virato d'onde, Spiava tutto quel ch'abbiamo detto.

CLITANDRE.

Que me dit-elle, en me parlant ainsi?

O Ciel! qu'est devenuë, hélas, notre Interprête? Plaît-il?

ELMIRE.

Chi l'haurebbe mai creduto?

CLITANDRE.

Je n'entens rien, ô Lysette, Lysette? Elle ne répond point, le fâcheux embarras!

ELMIRE.

A che son giunta? Hoime, non son intesa da lui.

CLITANDRE.

A bien examiner ses actions, ses pas,
Ses regards, ses discours, son air, ce front
sévère,

Il n'en faut point douter, Elmire est en colere

Mais contre qui ? hélas ! seroit-ce contre moi ?
 Qu'ai-je dit ? qu'ai-je fait ? Madame , si ma foi
 Si mon feu vous déplaît , si ma bouche indis-
 crete...

Elle ne m'entend pas , ô Lysette ! Lysette !
 Ne viendra-t-elle point pour m'ôter de souci ?

ELMIRE.

*Ma folle che son'io , che non m'ingegno di spiegarli :
 Miei pensieri con qual che cenno.*

Elle fait des signes.

CLITANDRE.

Que veut-elle expliquer par ces signes ici ?
 Faisons tous nos efforts pour les pouvoir com-
 prendre.

ELMIRE montrant l'endroit où Jerome
 s'étoit caché.

*Sentite , il patron di questa casa , di questa casa s'era
 Nascostoli.*

CLITANDRE.

Où. C'est-là ma maison. Que me fait-elle en-
 tendre

Par-là ? seroit-ce point dire en termes exprès,
 Que j'y retourne , afin de ne la voir jamais.

ELMIRE se cachant le visage.

E cossi nascosto ei spiava senza esser veduto da noi.

LE PARISIEN, CLITANDRE.

Que me dit-elle encor , en cachant son visage ?
Qu'elle me veut priver de cette belle image !
Ah ! malheureux !

ELMIRE *montrant la place où Jérôme
les a surprises & menacées.*

*Et a pena di qui visete partito ch'egli vi guinse
eportando,*

Dipinto sul viso , è l'ira , è lo sdegno.

CLITANDRE.

Du doigt , elle marque ce lieu ;
Je l'entens , c'est qu'ici je dois lui dire adieu.
Cela n'est confirmé que trop par ses menaces.

ELMIRE *faisant les menaces que Jérôme
lui avoit faites ,*

All' hora con aspra voce è minaciante.

CLITANDRE.

Elle dit que j'en dois perdre à jamais les traces ,
Et me menace en cas que j'y revienne... Hélas !

ELMIRE *levant les bras & la vûë au Ciel.*

Ci parlo di prigion , ancor ne tremo nel cuore.

CLITANDRE.

Elle hausse la vûë & leve au Ciel les bras.

Qu'est-ce qu'elle veut dire ? ah ! je suis à la gêne.
Viendra-t-il point quelqu'un pour me tirer de
peine ?

SCENE XII.

CLITANDRE, ELMIRE,
CRISPIN,

CRISPIN.

Monsieur, mon maître ici m'envoie ex-
pressément,
Vous dire qu'il viendra dans un petit mo-
ment.

CLITANDRE.

Sçais-tu l'Italien?

CRISPIN.

Coussi, coussi, mon Maître

Le parle.

CLITANDRE.

L'entens-tu? l'expliques-tu?

CRISPIN.

Peut-être?

Pourquoi?

CLITANDRE.

C'est que je suis dans un grand embarras;

CRISPIN.

Qu'est-ce?

LE PARISIEN, CLITANDRE.

Elmire me parle , & je ne l'entens pas.

Je brûle de sçavoir ce qu'elle me veut dire ,
Et Lysette n'est point ici pour m'en instruire.
Je suis au desespoir.

CRISPIN.

Quoi ! ce n'est que cela ?

J'en sçai , Monsieur , assez pour vous tirer de là
Laissez-moi lui parler.

CLITANDRE.

L'avanture bizarre :

CRISPIN à Elmire.

Seigneur a bella , parlare à mi parlare.

ELMIRE.

*Lascia mi in pace villano , mal nato , in tuo raguet-
regiar , mi da fastidio.*

CLITANDRE.

L'entens-tu ? dy Crispin ?

CRISPIN.

Oùi. Je l'entens fort bien

Mais elle y va si dru , que je n'y comprends rien.
à Elmire.

Seigneuria voulate un piu recommensare ,

Et plus posemente , parlare un piu parlare.

ELMIRE.

*Va via mammaluco , non mi dar piú tormento ;
parti*

Parti ti di qua Baronaccio.

CRISPIN à Clitandre.

Baronna. C'est Baron que *Baronna* veut dire.

Or cé mot de Baron venant comme de cire ,
Dit , qu'elle vous fera Baron sans contredit...
Qu'elle veut... A peu près , voilà ce qu'elle dit.

ELMIRE.

E pur lo tratiene , & l'escolta Clitandro !

CRISPIN.

Vous entendez cela ? *Clitandro* , c'est Clitandre.
Or ce mot *Clitandro* , nous fait assez com-
prendre , à Elmire.

Qu'elle parle de vous. Hé bien , ma *Signora*.

ELMIRE.

Potessi per levarmi d'impaccio andar a volo hora.

CRISPIN.

Vous êtes un voleur ! elle le dit , je pense.

ELMIRE.

Perche mi manca tal potentia.

CRISPIN.

Potentia , vous dit que... gare la potence:

*Ma leviamo ci da dosso questo sciagurato dandogli
Un sciaffo su quel suo viso di scimia.*

Elle lui donne un soufflet, & s'en va.

CRISPIN.

Un soufflet! votre main m'applique trop d'honneur.

Ce langage est vilain.

CLITANDRE.

Me voilà dans l'erreur ;
Plus.... Mais Lysette vient pour me tirer de
peine.

SCENE XIII.

LYSETTE, CLITANDRE.

LYSETTE.

A H ! Monsieur, vous voilà ? je suis toute
hors d'haleine,
A vous chercher.

CLITANDRE.

Pourquoi ?

LYSETTE.

Pour vous dire, Monsieur ;

Que votre pere étoit caché là par malheur ,
Lorsque vous en contiez tantôt à ma maîtresse !

CLITANDRE.

Que me dis-tu ?

LYSETTE.

Pour elle il sçait votre tendresse.
De plus , il est instruit de la méchante foi ,
Qui nous faisoit agir , Frontin , Crispin & moi.
De cet Hymen de bale , il sçait les impostures.
Après nous avoir dit des poutilles , des injures ,
Qui de la pauvre Elmire ont fait saigner le cœur ,
Il est sorti , disant , pénétré de fureur ,
Qu'il nous alloit tous deux faire mettre en
Justice.

CLITANDRE.

En Justice ! il nous faut prévenir son caprice.
C'est donc-là ce qu'Elmire en entrant dans ces
lieux ,

M'exprimoit de la main , de la voix , & des
yeux ?

Il faut partir , l'argent que va donner ma mere
Vient à propos , Lysette , & sera nécessaire.

Frontin paroît , Hé bien , ma mere en ce mo-
ment.

T'a-t-elle mis en main son trésor ?

SCENE XIV.

CLITANDRE, LYSETTE,
FRONTIN.

FRONTIN.

Où vraiment ;
Après quelques façons , fouillant dans sa pail-
lasse ,
Elle a pris un paquet , & rompant la liasse ,
Elle a fait voir alors à mes yeux éblouis ,
Tous batans neufs , soixante & six doubles
Louïs.

CLITANDRE.

Bon. C'est quatorze cent & cinquante-deux
livres.

Lysette !

FRONTIN.

Après, derriere un tas de méchans Livres ;
Parmi l'obscurité , dans un petit coin , où
L'œil ne pouvoit rien voir, elle a tiré d'un trou ,
En y fourant sa main , une méchante bourse ,
Qui renfermoit cent bons Louïs.

COMEDIE.

211

CLITANDRE.

Autre ressource

Ce sont onze cens francs, Lysette!

FRONTIN.

En dernier lieu

Derrière ce Tableau qui représente un Dieu.

Courant après un arbre, au coin de votre Salle,

Dans un méchant chaufson, beaucoup moins

blanc que sale,

Elle a tiré six vingt quatre demi-Louis.

J'ai tout mis sans compter dans un sac que
j'ai pris.

CLITANDRE.

Lysette!

FRONTIN.

Je prenois congé de votre mere;

Lorsqu'un Diable animé de rage & de colere;

A paru tout à coup, & me poussant à bout,

Pour nos péchez, ce Diable a fait rasle de tout;

CLITANDRE.

Ce Diable, quoi qu'il soit, sentira ma colere:

Quel est ce Diable? dy.

FRONTIN.

Ce Diable est votre pere.

Je ne sçai ni par qui, ni comment son esprit

A pû de nos secrets être si bien instruit ;
 Mais après m'avoir pris avec une main forte
 Notre infortuné sac , il m'a jusqu'à la porte
 Conduit à coups de pieds , & de poing , me
 disant ,

Qu'il eût voulu vous voir pour vous en
 faire autant ,

Qu'il falloit de ce chez lui tous deux tirer nos
 chausses ,

A peine d'habiter un cul de basses fosses.

Qu'il vous dès-heritoit. Voilà ce qu'il m'a dit ;
 Et de tous nos malheurs , c'est le triste récit.

CLITANDRE *regardant Lysette tristement.*

Quel contre-tems , Lysette !

LYSETTE.

Ah ! Monsieur , quelle aubade !



SCENE XV.

GERASTE, CLITANDRE,
FRONTIN.

GE' RASTE.

HE bien, irons-nous faire un tour de promenade?

Des soins du Régiment, me voilà dégagé.

CLITANDRE.

Depuis votre départ, le sort a bien changé.

Ah Géralte!

GERASTE.

Comment?

CLITANDRE.

L'intrigue est découverte:

Cher ami je me vois à deux doigts de ma perte,

GE' RASTE.

Quoi?

CLITANDRE.

Mon pere sçait tout.

GE' RASTE.

Il sçait tout! quel ennui!

CLITANDRE.

Encor si je pouvois rentrer au moins chez lui!

Foulant aux pieds devoirs , respect , obéissance ,
N'écoutant pour conseil qu'une extrême li-
cence.

J'emploirois mes efforts à le pouvoir voler.

FRONTIN.

S'il ne tient qu'à cela , vous n'avez qu'à parler.
Je vous livre chez lui tantôt.

CLITANDRE.

Est-il possible ?

FRONTIN.

Oùi , fiez-vous à moi , la chose est infaillible.

CLITANDRE.

Hé comment feras-tu ?

FRONTIN.

Je ferai.... Mais ces lieux ,
Pour voir nos actions , peuvent avoir des yeux ;
De chez lui votre pere ici bas peut descendre.
Entrons dans le logis , où je vai vous l'ap-
prendre.

Fin du Troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

M^r JEROME, Mad. JEROME.

JEROME.

NON, ne m'en parlez plus.

Mad. JEROME.

Mon fils....

JEROME.

Point de raisons.

Mad. JEROME.

Mon cher époux...

JEROME.

Abus.

Mad. JEROME.

Ecoûtez-moi...

JEROME.

Chançons.

Mad. JEROME.

Mon mari...

JEROME.

Je suis sourd.

Mad. JEROME.

Mon mignon...

JEROME.

Bagatelle.

Mad. JEROME.

Au nom de notre amour jusqu'ici mutuelle.

JEROME.

Ne me parlez jamais en faveur d'un fripon.

Mad. JEROME.

J'embrasse vos genoux.

JEROME.

Fermé. Levez-vous.

Mad. JEROME.

Non.

Cet état suppliant convient à ma disgrâce.

JEROME.

Levez-vous, je le veux.

Mad. JEROME.

Mon cœur...

JEROME.

Voici la place

Où je les ai tantôt entendus & surpris.

Mad. JEROME.

Puisqu'ils sont découverts, ils sont assez punis.

JEROME.

Le coquin!

Mad.

Mad. JEROME.

Banissez ces injures frivoles.

JEROME.

Me mentir ! m'abuser ! m'arracher cent pistoles !

Mad. JEROME.

Il a tort, mais ces cris ne vous les rendront pas.

JEROME.

D'un mariage en l'air me causer l'embaras ?

Mad. JEROME.

N'êtes-vous pas heureux qu'il ne soit qu'en idée ?

JEROME.

D'une gueuse étrangère avoir l'ame obsédée !

Mad. JEROME.

N'avez-vous pas contr'eux un remede assuré ?

JEROME.

Me souhaiter la mort !

Mad. JEROME.

C'est un dénaturé ;
Sans amitié pour nous , indigne de la nôtre ;
Oùi. Mais en est-il moins , & mon fils & l'e
vôtre ?

En a-t-il moins été formé de nôtre sang ?

En est-il moins sorti de vous & de mon flanc ?

En a-t-il moins ému nos ardeurs mutuelles ?

T.

218 LE PARISIEN,

En a-t-il moins succé le lait de mes mamelles?
En est-il moins le fruit de nos chastes amours?
Non, il est notre enfant, & le fera toujours;
Et si sans respecter la bonté paternelle,
Il allume en son ame une ardeur criminelle,
C'est qu'étant jeune encore, il se laisse abuser.

JEROME.

Non, toutes vos raisons ne peuvent l'excuser.
Je voudrois qu'à cette heure il fut cent pieds
sous terre,
Et pour lui ma poitrine enferme un cœur de
pierre.

Mad. JEROME.

Rien ne vous attendrit : faut-il pour vous tou-
cher,

Vous faire voir à nud mon cœur, & l'arracher?
Faut-il m'égratigner : faut-il que je m'assomme?
Etre insensible aux pleurs d'une femme ! est-
ce être homme?

Un loup seroit touché de mes vives douleurs,
Un tigre se verroit attendri par mes pleurs,
Sur le cœur d'un lion je prendrois plus d'em-
pire,

Oùi, tous ces animaux....

JEROME.

Plaît-il : quoi ? Qu'est-ce à dire ?

Pourquoi cette faillie ? hem : à qui parlez-vous ?
Qui suis-je ? si je prend vos tigres & vos loups ,
Je vous en pourrai bien donner par les oreilles.
Oùais , a-t-on jamais vû des sottises pareilles.
Taisez-vous. Je pourrois par le dépit pressé ,
Peut-être à votre dam rappeler le passé ,
Votre trésor caché me revient en mémoire ,
Et je n'ai pas si fort oublié cette histoire ,
Que je ne puisse encore vous en parler.

Mad. JEROME.

Hé bien ?

Qu'en diriez-vous ? voilà bien du can can pour
rien.

Ne l'avez-vous pas pris cet argent ? qu'est-ce
à dire ?

Est-ce qu'il me pouvoit arriver rien de pire
Vous pouvez à toute heure en repaître vos
yeux ,

Vous pouvoit-il jamais arriver rien de mieux ?

JEROME.

Oùï, cet argent m'eût fait du profit davantage ;
Qui le laisse moisir n'en connoît pas l'usage.

Si ce trésor caché depuis le tems qu'il l'est ,
Eût été dans mes mains , un honnête intérêt
L'eût fait doubler , tripler , en moins de rien.

T ij

Mad. JEROME.

Qu'importe,

Je voudrois, puisqu'il m'est ravi de cette sorte,
Qu'il n'eût jamais été.

JEROME.

Quel blasphême ! Ecoûtez ;

Apprenez à vous rendre humble à mes vo-
lontez,

Où ma main par l'honneur, trop long-tems
retenuë,

Pourrà... Mais quel objet se présente à ma vûë ?

Oses-tu bien encor paroître devant moi ?

Coquin ! es-tu trop las de vivre ? approche toi ;

Aussi bien de mon bras la demangeaison grande
Est d'affommer quelqu'un.

SCENE II.

Mr JEROME, Mad. JEROME,

FRONTIN.

FRONTIN.

C'Est ce que je demande ;
Vos coups ne feront plus mes appréhensions ,

J'abandonne ma tête à vos contrusions ;
 Ordonnez de mon corps , disposez de mes
 membres ,

Mettez-les par quartiers dispersez dans vos
 chambres ,

Vangez-vous sans pitié , frapez , disloquez moi.

Oüi...

JEROME.

Voilà la refrein des marauts comme toi.

Quand ils n'en peuvent plus , ils ont recours
 aux larmes.

Ton maître en ses amourstrouve-t-il de grands
 charmes ?

FRONTIN.

Il n'est plus en état de vous désobéir.

JEROME.

Je t'entens. Hors d'espoir de me pouvoir trahir

Il fait le chien couchant. Possible sa maîtresse ;

Voyant qu'il n'avoit plus de quoi faire largesse ,

A fait à son amour donner du pied au cu ?

Avec un pied de nez le voilà confondu ?

Que dit-il ? que fait-il : dis ? Quelle est sa res-
 source ?

N'ayant plus les moyens d'attenter sur ma
 bourse ,

A-t-il poussé des cris , a-t-il versé des pleurs ?

FRONTIN.

Une roche eût été sensible à ses douleurs.

Ayant appris par moi la Sentence mortelle ,

Que portoit contre lui la haine paternelle ;

Il s'est abandonné soudain au desespoir.

Quoi ! mon pere , a-t-il dit , me défend de le voir ?

Je ne reverrai plus son auguste visage !

Il ne m'est plus permis de contempler l'image

D'une mere que j'aime , & qui m'est chere !

Mad. JEROME.

Hélas !

FRONTIN.

Ensuite promenant sa douleur à grands pas ,

Faisant des vœux au Ciel , pour apaiser votre ire ,

Je voyois son esprit prêt d'entrer en délire ,

Quand le Ciel a semblé repondre à sa ferveur ,

Nous montrant le minois de votre Procureur.

Dabord le petit homme après les réverences ,

Sans songer à la suite , ainsi qu'aux conséquences ,

A dit à votre fils en termes de Palais ,

La cause , le détail , & l'état d'un procès ,

Que vous aviez vous-même intenté dans les formes ,

Contre un de vos voisins d'Argenteüil, pour
des Ormes ;

Puis il s'en est allé sur vos prétentions.

Mon maître alors a fait mille réflexions.

Oüi, s'est-il écrié. Frontin, servons mon pere ;

Une occasion s'offre , apaisons sa colere ,

Allons , marchons , courons le défendre au-
jourd'hui ,

Montrons-nous dignes fils d'un tel pere que
lui.

Contre ses ennemis déployons mon courage ;

Son honneur offensé demande cet ouvrage ;

Sui-moi. Sans balancer , ayant bon pied , bon
œil ,

Nous avons pris tous deux le chemin d'Ar-
genteüil ,

Me contant en marchant ce qu'il prétendoit
faire ,

A peine le Soleil achevoit sa carriere.

Quand chez le Jardinier nous nous sommes
rendus.

Là , sans nous épuiser en discours superflus ;

Nous nous sommes chargez les mains & le
épaules ,

De haches , de leviers , de cognées & de gaules ,

Arrivant sur ces lieux , où ces arbres plantez ,
 Elevoient votre honte & leurs témérités ,
 Nous en avons compté jusques à vingt &
 quatre.

Que nous avons marquez tout exprès pour
 abattre.

JEROME.

Ah coquins ! de mes jours , voilà le coup
 mortel ,
 C'est d'un procès civil en faire un criminel ,
 C'est d'une bonne cause en faire une méchante ,
 Je suis perdu , pendards , qu'elle étoit votre at-
 tente ?

FRONTIN.

Ecoutez jusqu'au bout , hache en main promp-
 tement ,

J'allois de chaque Ormeau sapper le fonde-
 ment ,

Cependant que mon maître avec une coignée ,
 Que de sa main robuste il avoit empoignée ,
 Achevoit de l'abattre , où par terre jonchez ,
 Déjà fix se voyoient tout de leur long couchez.

JEROME.

Avec eux on me va taxer d'intelligence ;
 Je suis ruiné , Ciel !

FRONTIN.

COMEDIE. 225.
FRONTIN.

Un peu de patience.

L'air frémissant du bruit qui partoît de nos
coups,

Aux échos d'alentour les communiqua tous ;
Qui les ayant reçûs , soudain les répeterent ,
Et sans en perdre aucun au Château les por-
terent.

La discorde avec eux y semant la terreur ;
De chaque domestique empoisonne le cœur ;
De broche & de fusil , ayant la main armée ;
S'en vient fondre sur nous cette troupe ani-
mée.

D'abord l'homme au fusil , devant tous s'a-
vança ,

Tire au hazard sur nous , la bale me passa
Rasibus de l'oreille , en sifflant zi , zi , zie ;
Dont je crus quelque tems avoir perdu l'oüye ;
Et fut trouver mon maître environ à vingt pas
Qui pour abattre un arbre encor levoit le bras ,
Et l'atteignit tout droit au bas du teton gauche ,
Il tomba comme tombe un brin d'herbe qu'on
fauche.

Mad. JEROME.

Mon enfant est blessé !

JEROME.

Q'ai-je entendu ? Hélas ;

FRONTIN.

J'y cours , je le relève , & le prend dans mes bras.

Réveillé par mes cris , il s'étend , & soupire ;
 Il entrouvre sa bouche , & je l'entens me dire ,
 Va compter à mon pere , afin de m'obliger ,
 Combien d'arbres à bas j'ai mis pour le vanger.
 Di lui que j'ai regret qu'un accident funeste
 M'empêche en ce moment de couper tout le
 reste ,

Que mes manes pour prix d'une telle action
 Demandent seulement sa bénédiction ;

Qu'il l'accorde... Il vouloit poursuivre encor
 son role ,

Mais un hoquet mortel lui coupe la parole ,
 Il expire.

Mad. JEROME.

Ha , ha , ha , quelles vives douleurs !

JEROME.

Ce n'est point par des cris , ce n'est point par
 des pleurs ,

Qu'il faut à nos ennuis donner quelque allé-
 giance ,

Notre fils mort demande une illustre vengeance ,

Son adverse partie a feu , ma femme , & lieu ;
Dressons lui tout à l'heure un bon procès de
Dieu.

La formalité veut que chez le Commissaire
J'aïlle porter ma plainte , allons , courons la
faire.

De son heureux destin sappons les fondemens.
Que son bien soit l'objet de nos ressentimens ;
Approprions-nous tout , jusqu'à la moindre
obole ,

Le sang d'un fils versé le demande , & j'y vole.

SCENE III.

Mad. JEROME, FRONTIN.

Mad. JEROME.

MOn fils n'est plus ! faut-il qu'en la fleur
de ses ans ,

Ce fils me soit ravi ? douloureux accidens !

Je ne reverrai plus ma chere geniture !

Hélas ! ce que j'aimois est dans la sépulture !

Mais est-il bien possible , & l'as-tu vû , Frontin ?

Est-il mort tout-à-fait ? parle, en es-tu certain ?

FRONTIN

'Ah Madame ! on ne peut être mort davantage ;
Deux heures de mes poings j'ai frappé son visage ;
Mais en vain je n'ai pû le rappeler au jour.

'Alors trois Païsans des cantons d'alentour
Ont passé. J'ai sifflé ces personnes pieuses ;
Ils sont venus. Touchez de mes larmes piteuses .
Soudain à ma priere , à la hâte , & sans art ,
D'arbres & d'échalas ils ont fait un brancard ,
Puis passant au travers deux ou trois longues
gaules ,

Ils l'ont fort bravement chargé sur leurs épaules
Pour l'apporter ici , je les ai devancez.

Pour... Mais je les entens , & leurs soins em-
pressez

M'ont suivi de bien près. Vous allez voir pa-
roître

Le malheureux défunt , votre fils , & mon
maître.

Mad. JEROME.

Ha , ha , ha , Frontin , je ne le veux point voir
Le sang à cet objet pourroit trop m'émouvoir ,
Je vais pour m'épargner ce douloureux spec-
tacle ,

En retraite.

SCENE IV.

FRONTIN, *seul.*

A Présent, nous n'avons plus d'obstacle.

Approchez notre mort, le péril est passé ;
Quittez & l'équipage, & l'air d'un trépassé.
Renvoyez promptement ce Convoi mortuaire
Croyez-moi, l'attirail n'en est plus nécessaire.

SCENE V.

CLITANDRE, FRONTIN,
CRISPIN.
CLITANDRE.

Puis-je entrer ?

FRONTIN.

Vous voilà, Monsieur, en liberté,
De voler votre pere en toute sûreté.

CLITANDRE.

Mais...

FRONTIN.

Le tems est trop cher pour le perdre en paroles ;

Allez, forcez, brisez le dortoir aux pistoles.
Et n'appréhendez point de troubler leur repos.
Employez promptement limes fourdes, mar-
teaux,

Crochets...

CLITANDRE.

Mais si mon pere apperçoit notre feinte...

FRONTIN.

Une belle action ne souffre point de crainte ;
Montez. Et toi Crispin, pour nous donner du
tems,

Quand son pere viendra, fai lui tes compli-
mens,

Pour l'amuser ici parle à perte vûë.

CRISPIN.

Je t'entens.

FRONTIN.

Va l'attendre au coin de cette rue.

Tu reviendras ici quand il rentrera, moi

Je vais... Mais je l'entens. Le voici, cache-toi,

Son retour va tout perdre, & je tremble de
crainte.



SCENE VI.

Mr JEROME, FRONTIN,
CRISPIN.

JEROME.

LE Commissaire absent n'a point reçu ma
plainte,

Tantôt à son retour il me la dressera,
Et s'il en est besoin il l'antidatera.

C'est mon ami. Frontin attaqué dans les for
mes,

L'assassin pleurera la chute de ses ormes?

Il n'aura pas pour rien versé le sang d'un fils,
Et chaque goutte au moins me vaudra cent
Louis.

Voyons son corps. Ma femme en entrant m'a
fait dire

Qu'il est ici.

— FRONTIN.

Je crains qu'un douloureux martyre ;
Le voyant , ne vous cause un assuré trépas.

JEROME.

Ne crains rien.

FRONTIN.

Non , Monsieur , vous ne le verrez pas

Est-ce que ce spectacle a pour vous quelques charmes ?

JEROME.

Oùï, Frontin, cette vûë excitera mes larmes ;
J'en ai besoin pour mieux marquer mon désespoir.

FRONTIN.

à Crispin. à Jerome.

Sors. On veut vous parler :

JEROME.

Quel est cet homme noir ?

Il a l'air d'un porteur de Billets mortuaires.

FRONTIN.

à Jerome.

à Crispin.

Je vai m'enfermer seul. Songe pour nos affaires ;
À l'arrêter long-tems.

JEROME.

Que voulez-vous de nous ?

Monfieur.

CRISPIN.

Bon jour, Monfieur, comment vous portez-vous ?

JEROME.

Fort mal, Monfieur.

CRISPIN.

Fort mal, je le croi bien, fans doute ;
Car dans l'affliction la douleur ne voit goûte.

C'est ce qui fait aussi.. Quand on veut s'attrister..
L'ame... Vous ne sçauriez , Monsieur , vous
bien porter.

J E R O M E.

Que voulez-vous.

CRISPIN.

Courrier d'un funeste message ;
Espérant le premier avoir cet avantage ,
Dès le poitron-jaquet je me suis habillé ;
Voyant le tems couvert de peur d'être moüillé ;
J'ai pris mon manteau noir , & j'ai chauffé mes
bottes ,
Pour en marcher plus vite & pour braver les
crottes.

D'Argenteüil à Paris , toujours courant enfin ;
J'ai tout au plus été six heures en chemin.

J E R O M E.

C'est fort bien aller. Mais pour punir cet ou-
trage ,

Il me faut des Témoins. Si dans votre Village
vous en pouviez trouver , vous m'obligerez.

CRISPIN.

Quoi ?

vous en faut , allez , j'en veux servir.

J E R O M E.

Vous ?

LE PARISIEN,
CRISPIN.

Moi.

JEROME.

Quoi! vous prendrez la peine...

CRISPIN.

Oùi, pour votre service ;
Alors qu'il vous plaira, j'irai dire en Justice
Plus que je n'ai vû.

JEROME.

Mais étiez-vous présent?

CRISPIN.

Non.

FRONTIN.

Comment donc, s'il vous plaît, pouvez-vous
sçavoir...

CRISPIN.

Bon.

J'en sçai plus qu'il ne faut, car n'est-il pas vrai,
dites,
De votre fils, de qui les vertus, les mérites,
La sagesse... Il est mort. Etant mort, il s'ensuit,
Que... Car l'unique espoir d'un pere étant dé-
truit;

Que ce soit par le feu, par le fer... Il n'importe.
Or, il est très-certain, Monsieur, de cette
forte,

S'il faut faire en Justice un fidele rapport,
Je puis bien assurer que votre fils est mort.

JEROME.

Ce galimathias ne dit rien & m'assomme.

Adieu.

CRISPIN.

Monfieur, ſçach-z...

JEROME.

Hé bien?

CRISPIN.

Je connois l'homme...

JEROME.

Quel homme?

CRISPIN.

L'homme qui... Ne m'entendez-vous pas?

JEROME.

Celui, par qui mon fils a ſouffert le trépas?

CRISPIN.

Oüi, lui. Je le connois, & viens vous faire entendre,

De ſa part...

JEROME.

De ſa part! qu'auriez-vous à m'apprendre?

Ah mon fils! mon cher fils, ne peut m'être rendu,

Et je veux que l'auteur de ſa mort ſoit pendu.

CRISPIN.

Ah! ſi pour défâcher votre douleur qui crie,

Vous pouviez concevoir la grande fâcherie,
 Qu'eût mon maître, apprenant cet accident
 fâcheux,

Et comme il fût fâché contre ces malheureux,
 Qui portant en fâcheux ces nouvelles fâcheuses
 Fâcherent jusqu'aux pleurs, ces larmes lar-
 moyeuses,

Et se fâchant pour vous, comme il en fut
 touché.

Comme.... Ma foi, Monsieur, il en est bien
 fâché.

JEROME.

Comment fâché ? Croit-il m'appaiser de la
 forte ?

Qu'est-ce ?

SCENE VII.

Mr JEROME, Mad. JEROME.

CRISPIN.

Mad. JEROME.

AH! je viens de voir à travers de la porte
 L'Ombre de notre fils.

JEROME.

Son Ombre !

Mad. JEROME.

Oüi, mon cœur

Je revenois, ayant surmonté ma douleur,
 Pour la dernière fois l'embrasser, quand ma
 vûë,

M'a présenté (dont j'ai l'ame encore tout
 émûë)

Son Fantôme fouillant dant votre coffre fort.

JEROME.

Dans mon coffre ?

Mad. JEROME.

Oüi, Frontin, pâle comme la mort
 Au devant de mes pas est venu pour me dire
 Que c'étoit son esprit qui revient pour l'ins-
 truire...

JEROME.

Non, ma femme ; ce sont des contes superflus ;
 Quand on est une fois mort, on ne revient plus,
 Chimere.

Mad. JEROME.

Ce n'est point, mon fils, une chimere
 Je l'ai vû de cent pieds plus grand qu'à l'ordinaire.

JEROME.

J'ouvre les yeux, ma femme, ils veulent me
 tromper.

SCENE VIII.

Mr JEROME, Mad. JEROME,
FRONTIN, CRISPIN.

FRONTIN à *Clitandre*, dans l'aisle.

JE vais avec l'argent le premier décamper.
Vous me suivrez.

Mad. JEROME.

Frontin vient, qui peut vous apprendre...

JEROME.

Qu'est-ce Frontin, dis-moi, que m'a-t-on fait
entendre?

FRONTIN.

L'esprit de votre fils, a paru devant moi,
Avec un air affreux qui m'a glacé d'effroi,
A l'oreille tout bas m'a fait une priere.
Je cours exécuter sa volonté derriere.

JEROME.

Mais qu'emporte-tu là? montre.

FRONTIN.

N'y touchez pas.

C'est l'ame de Monsieur votre fils.

Mad. JEROME.

L'ame? hélas!

JEROME.

Montre un peu. Je veux voir comment une
ame est faite.

FRONTIN.

Je n'ai pas le loisir.

JEROME.

Comment : c'est ma cassette ?

FRONTIN.

Qui. Monsieur votre fils se trouvant débiteur ;
Des emprunts qu'il a faits , ainsi qu'un mort
d'honneur ,

De crainte que là-bas son ame en fût en peine ;
Avec une puissance au-dessus de l'humaine ,
A brisé votre coffre , & m'a mis ces dépôts
En main , pour mettre enfin son esprit en repos.
Donnez , je vais porter...

JEROME.

A d'autres , je te prie.

Va , je ne donne point dans cette fourberie ,

Clitandre sort & veut s'en aller.

Ah ! Voici notre mort. Arrête. Quoi ? Fripon :

Tu viens pour me voler...

FRONTIN.

Il faut changer de ton.

Puisqu'il a la cassette , il n'est plus nécessaire...

Non, je ne suis point mort, il est vrai. Mais
mon pere...

JEROME.

Tu n'es pas mort ! d'où vient ! Pourquoi cet
homme-là ;

Est-il venu chez moi me confirmer cela ?

CRISPIN.

Pour éclaircir l'erreur qui fait votre surprise ;
Apprenez qu'avec eux, j'étois de l'entreprise.
Je suis un fourbe.

JEROME *lui donnant un soufflet.*

Un fourbe ! Ha , ha , coquin.

CRISPIN.

Et trois.

Quand nous ferons à dix , nous ferons une
Croix.

Crainte de pis encor , enfilons la nenelle ;
Et courons au logis porter cette nouvelle.

Il s'en va.

JEROME.

Fripon ! effrontement tu te moques de moi ;
Mais un cachot dans peu me vangera de toi.

Il s'en va.

Mad.

Mad. JEROME.

Je vous renonce après ce que je viens d'entendre ,

Et vous ne valez pas l'un & l'autre le pendre.

SCENE IX.

CLITANDRE, FRONTIN.

FRONTIN.

L'Astre qui présidoit à ce vol malheureux ;
N'est pas assurément favorable à nos vœux.
Il nous a sottement envoyé votre mere.

CLITANDRE.

Ah Ciel ! Géraсте attend cet argent , comment faire ?

De quel front lui conter ce malheureux succès.
Frontin , auprès de lui je n'aurai plus d'accès.
Si tu...

FRONTIN.

Je ne sçai plus de quel bois faire flèche ;
Mon génie accablé n'est qu'un fusil sans méche ;
Non qu'il ne soit encor riche en intentions ,
Mais il est maintenant pauvre en invention.

SCENE X.

CLITANDRE, ELMIRE,
LYSETTE, FRONTIN.

CLITANDRE.

AH! sçais-tu, Lysette...

LYSETTE.

Oùi, Crispin, vient de tout dire.
Pour vous en consoler voici venir Elmire.

ELMIRE.

Caro Cavaliero, se del vostro affanno entra à parte il mio cuor, velo dica amore. Le vostre pene sono tanto più mie quanto so che di esse son'jo la cagione, ma se le seppi causare, le voglio anch'jo comportare, prendere quest'anello, venderelo, impegnarlo fate neal fin, come volete, altro avanzo non ho del ben paterno. La durezza del diamante, è la ritondezza dell'aureo cerchio vi mostrin l'amor mio è costante ed eterno.

CLITANDRE à Lysette

Que dit-elle, Lysette, & quel est son dessein?
Dy moi, quand elle met cettè bague en ma main?

LYSETTE.

Le voici. Cette bague est de Monsieur son
pere,

Qui jadis la donna dans Rome à feu sa mere,
C'est l'unique bijoux qui nous soit resté d'eux ;

A son occasion , vous sçachant malheureux ,
Elmire du destin veut réparer l'outrage ,

Vous la donnant pour vendre , ou pour la met-
tre en gage.

Jusqu'à ce que le tems ait calmé le courroux
D'un pere trop avare , & trop méchant pour
vous.

CLITANDRE.

Qui moi ! j'accepterois cela de ta maîtresse ?

Non , non , je veux lui rendre...

FRONTIN.

Attendez , rien ne presse.

Quel diamant ! mes yeux en sont tous éblouis.
Combien l'estime-t-on ?

LYSETTE.

Quatre ou cinq cens Louis.

FRONTIN.

Son prix sera connu de Monsieur votre pere,
Etant comme on le sçait le fils d'un Lapidaire.
Avec cette bague , en dépit du destin ,

De le tromper encor j'imagine un dessein.

Où. Ç'en est fait, par-là je prétens le séduire.

CLITANDRE.

Comment, Frontin?

FRONTIN.

Montons, je vais vous en instruire.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, GERASTE,

FRONTIN, CRISPIN,

LYSETTE.

FRONTIN.

AYant que d'entreprendre, examinez-vous bien.

Le dessein est gaillard, vous dis-je.

Ne crains rien ;

J'en voi la conséquence. Il est vrai c'est mon
pere.

C'est perdre le respect, mais pour moi trop
sévere ;

Pourquoi me réduit-il à cette extrémité ?

Oüi, je me veux vanger de cette dureté,

Après tout, mon dessein ne fait tort à personne ;

Sur un bien que de droit ma naissance me
donne.

Par avance voler ma légitimé part.

C'est prendre un peu plutôt ce que j'aurois plus
tard.

FRONTIN, à *Gérase*.

D'accord, rien n'est plus clair. Mais vous dont
la naissance

N'a point de droit de voler cette part par
avance,

Vous sentez-vous assez de résolution,

Pour faire ce qu'il faut dans cette occasion ?

GÉRASTE.

Moi ? je sçai ce que c'est que de voler un pere

A quatorze ans je fis même chose à ma mere.

Dans le trafic mon pere espérant m'élever,

Me mandoit qu'au plutôt j'alasse le trouver ;

Pour aller avec lui faire un voyage en Perse.
Mais moi , qui n'avoit point de penchant au
commerce ,

Je formai le dessein de quitter mes parens.
Ayant pris à ma mere environ mille francs ,
Le sort me conduisit du côté de la guerre ,
Où bravant ce que craint le reste de la Terre,
En cent occasions , j'ai grace au Ciel appris ,
A n'appréhender rien pour servir mes amis.

FRONTIN.

Peste ! en beaux sentimens la guerre est instruc-
tive.

Orça , nous allons donc agir quoiqu'il arrive ,
Car , pour Lysette , ardente à tout exécuter ,
Nous n'avons pas besoin de la solliciter.
A cet air résolu que son front fait paroître ,
A cette ardeur d'agir , elle nous fait connoître
Que dans l'occasion prompte à se signaler ,
Elle n'est ni d'humeur , ni fille à reculer.

LYSETTE.

N'en pense point railler.

FRONTIN.

Non , je te rends justice ,
Depuis que dans ce siècle où regne l'artifice
Les femmes à fourber ont trouvé des appas

J'en ai vû punir cent qui ne te valoient pas.

LYSETTE.

C'est toi, qui le premier m'en as montré l'usage.

Aussi pour te payer de cet apprentissage,
J'espere que le Ciel favorable à ma voix,
Fera publiquement couronner tes exploits.

CLITANDRE.

Ne perdons point le tems en discours inutiles.

FRONTIN.

C'est bien dit. Employon-le à des soins plus
fertiles.

Allez vous préparer, & revenez ici.

à Crispin.

Tu demeures. Va donc te préparer aussi.

CRISPIN.

Avant que de partir, apprens moi je te prie;
Frontin, si dans le cours de cette fourberie,
Quelque soufflet m'attend?

FRONTIN.

Oh pour des soufflets non;
Va nous prenons la chose un peu plus haute
d'un ton.

Une passe au colet en est le prix.

CRISPIN.

Oh passe;

Car de tant de soufflets , tout-franc ma jôie est
lasse.

Il s'en va.

FRONTIN.

J'ai l'air sous cet habit d'un Mars en racourci.
Avec ce front soldat , rodons autour d'ici ,
Une seconde fois du bon-homme de pere ,
Nous aurons la cassette , &.... Mais avec son
frere

Je l'apperçoî qui vient. Sortons.

SCÈNE II.

Mr GUIGNON, Mr JEROME.

Mr GUIGNON.

SAns compliments,
Vous me voyez ici porteur des sentimens
De Monsieur des Moulins , pour fuir la pro-
cedure :

Je viens sçavoir de vous si vous voulez con-
clure

Un accord avec lui , pour rompre le dedit
De quatre mille écus portez dans le susdit ,
Il vous en donne deux payables dans une heure
Moyennant

Moyennant quoi vers vous , franc & quitte il
demeure ;

Et dans un bon Ecrit que vous lui passerez ,

De vos prétentions vous vous désisterez.

De faire cet effort vous sentez-vous capable ?

JEROME.

La somme , dites - vous , dans une heure est
comptable ?

Des douze mille francs , ce n'est que la moitié.

Mais , n'importe , en faveur de la bonne amitié

Que j'ai toujours pour lui , quoi qu'il ait pu
me faire ,

Je n'ai de volonté que la sienne , mon frere.

Le Ciel m'en est témoin ; oui , charitablement

J'accepte le parti.

GUIGNON.

L'effort est grand vraiment.

Il viendra vous querir lui-même pour vous
rendre .

Tous deux dans mon Etude , où je vais vous
attendre.

Adieu. *Il s'en va.*

JEROME.

Deux mille écus. Bon , c'est autant de pris.

Pour apaiser le trouble où flotent mes esprits ,
Y

Cet argent à propos... Mais que vois-je paroître ?

Que viens-tu faire ici ?

SCENE III.

Mr JEROME, FRONTIN.

FRONTIN.

DE la part de mon maître
Et de la mienne aussi , je viens vous annoncer
Une guerre éternelle à ne jamais cesser.

JEROME.

Quoi ? Coquin..

FRONTIN.

Apprenez , chétive créature ;
Avant que d'en venir brusquement à l'injure ,
A connoître les gens devant qui vous parlez.
Sous l'étendart de Mars nous sommes enrôlez,
Mon maître & moi. Soldats des pieds jusqu'à
la tête,

Venez , petit bourgeois , venez d'un air hon-
nête

Rendre pavillon bas , ce que vous devez tous ;
Vous autres Cafanniers, aux Soldats comme
nous.

JEROME.

Toi Soldat. Ah vraiment le changement est drôle.

Pour épouser un peu cet Amadis de gaule ;
Un bâton , un bâton.

FRONTIN.

Ah ventre , ah tête , ah mort ;
Bâtonner un Soldat ! Lâche , arrête , ou ton fort ;
Contre qui vieux Penard déjà ma bile gronde ;
Pourroit bien sans Trompette aller en l'autre monde.

JEROME.

Je te crains bien. Approche. Il faut qu'à tours
de bras

Je te donne cent coups.

FRONTIN.

Ne vous y frottez pas.

JEROME.

Que n'ai-je quelque outil pour te casser la tête !
Mais n'importe , ces poings...

FRONTIN.

Ne soyez pas si bête.

JEROME.

Tu fuïs , lâche , attens-moi , cette main que
voilà ;

De soufflets...

N'allez pas vous jouer à cela.

JEROME.

Poltron!

FRONTIN.

Pauvre homme, allez je vous donne la vie.

JEROME.

Le vaillant Champion!

FRONTIN.

Mais je vous signifie;

Qu'avant qu'il soit demain vous sçauvez qui
je suis.

JEROME

Et que me feras-tu?

FRONTIN.

Craignez ce que je puis.

JEROME.

Qui moi te craindre?

FRONTIN.

Oùi, vous. D'un danger manifeste

Vous êtes menacé. Je vous l'annonce.

JEROME.

Zeste:

FRONTIN.

Pour vous porter au cœur les coups les plus
profonds,

Vous ferez attrapé par moi.

COMEDIE.

1253

JEROME.

Je t'en répons.

FRONTIN.

Oüi, oüi, pour nous vanger de votre humeur
avare,

Nous aurons la cassette encore un coup.

JEROME.

Tararé;

FRONTIN.

Ou demain, ou tantôt, ou ce soir, jour ou non,
Nous vivrons à gogo de votre argent.

JEROME.

Bon, bon.

FRONTIN.

Oüi, malgré vos bons bons, vos zestes, vos
tararés,

Et vos je t'en répons, inhumains & barbares,
Mon maître, & moi, nous vous volerons, &
ceci,

Est plus vrai, qu'il n'est vrai que vous êtes ici :

JEROME.

Oüi, malgré tes projets, tes soins & ta menace,
Je me moque de toi. Pour vous le cœur de
glace,

Je vous ferai, ton maître & toi, pendre, & cela
Est plus vrai, qu'il n'est vrai, coquin, que te
voilà.

V iij

Nous verrons qui de nous fera plus véritable.
JEROME.

C'est trop long-tems souffrir ta présence coupable,

Ote-toi de mes yeux, fors, Traître, ou ma fureur

Déchargera sur toi les chagrins de mon cœur,

Voyez comme de moi cet insolent se joüe ;

Mais si je le tenois...

SCENE IV.

JEROME, LYSETTE,

LYSETTE.

MOnsieur...

JEROME *lui donnant un soufflet.*

Coquin!

LYSETTE.

La joüe...

JEROME.

Quoi ! ce n'est pas Frontin qui se présente à moi ?

Et qui donc a reçu ce soufflet ? ah c'est toi.

N'importe, il n'est pas mal donné. Tu le mérites
Autant que lui du moins, à tes tours illicites
Ma main devoit cela.

LYSETTE, *Bas.*

Va, tu me le payras.

JEROME.

Qui te fait, insolente, ici porter tes pas?
Ose-tu bien encor y paroître effrontée?

LYSETTE.

J'y viens pour faire voir que je suis insultée
A tort, & que ce nom ne m'est nullement dû,
Vous apprendre, Monsieur, que vous êtes
perdu.

JEROME.

Moi?

LYSETTE.

-Vous-même. Il se dresse un projet effroyable
Un coup pernicieux, un complot détestable,
Contre vous.

JEROME.

Contre moi, Qu'est-ce donc?

LYSETTE.

Votre fils.

Avec Frontin le traître, & cinq ou six amis,
Veut cette nuit, poussé du Démon qui l'ins-
pire...

J'ai frémi de l'entendre, & je tremble à le dire.

JEROME.

Parle, ne me tiens point d'avantage en suspens.

LYSETTE

Vous sçavez donc, Monsieur... Ah qu'est-ce que j'entens ?

JEROME.

Ce n'est rien.

LYSETTE.

Avec vous, s'il falloit qu'on m'eût vûë,
Ah, Monsieur, je serois une fille perdue.

JEROME.

Ne crains rien.

LYSETTE.

Il faut voir, pour m'ôter de souci ;
Si quelqu'un n'est point là.

JEROME.

Non.

LYSETTE.

En cet endroit-ci

N'y voyez-vous rien ?

JEROME.

Non, on ne peut nous entendre.
Parle vite.

LYSETTE.

Et de là ne peut-on nous surprendre ?

JEROME.

Encor moins.

COMEDIE.
LYSETTE.

257

Votre fils s'est enrollé Soldat,

Pour commettre sur vous un horrible attentat,

Ayant de scélérats une infâme cohorte,

Il prétend cette nuit enfoncer votre porte,

Se montrer enyvré de la rage & du vin,

Dans votre appartement, les armes à la main;

Sans pitié vous lier aux pieds de votre couche,

Vous mettre sans respect un bâillon dans la
bouche,

Et d'une main impie, enlever à vos yeux

Ce qui se trouvera chez vous de précieux.

JEROME.

L'exécrable coquin! quel œil, & quelle oreille!

Ciel! entendit jamais, ou vit chose pareille?

Scélérat! à ce point peut-on être insensé?

Voilà de quoi Frontin m'a tantôt menacé.

Mais d'où sçais-tu cela? dis. Par quelle tendresse.

Qui t'oblige à venir m'avertir?

LYSETTE.

Ma maîtresse.

Votre fils devant elle a tantôt résolu

Ce malheureux projet. Le pouvoir absolu;

Que tyranniquement il s'est aquis sur elle,

L'oblige à ne lui rien répliquer; mais son zele;

Et l'horreur que lui cause une telle action,

Font qu'elle a pris pour vous de la compassion;

Voulant vous avertir de ce dessein infâme ;
Elle m'a commandé d'y venir.

JEROME.

La bonne ame !

Je ne l'aurois pas crû. Mais il faut promptement

M'opposer aux desseins de ce franc garnement.
Par un peu de prudence empêchons ce désordre
Et sans perdre de tems , allons-y donner ordre.

LYSETTE.

Où courez-vous ?

JEROME.

Je vais, avant qu'il soit plus tard,
Chercher un Commissaire, il sçaura de ma part,
Pour empêcher mon fils & son dessein d'éclorre,
Le mettre à saint Lazare.

LYSETTE.

Ignorez-vous encore.

Que ses amis & lui , sont comme en garnison,
Et n'abandonnent pas de l'œil cette maison.

A peine suis-je entrée ici sans être vûe,
En divers pelotons ils occupent la rue :

Deux ici. Quatre là. Huit autour du logis ;
Rodent le nez couvert chacun d'un manteau gris.

S'ils vous voyent sortir à présent , chose sûre ,
Ils ne feroient non plus de façon , je vous jure ,

De vous percer le test d'un coup de pistolet,
Qu'un Rotisseur en fait de tuer un poulet.

JEROME.

Que faire ? où donc aller ? hélas ! que deviendrai-je ?

LYSETTE.

Nous n'avons qu'un moyen pour détourner
ce piège ,

Le voici. Ma maîtresse & moi , de mon avis ;
Voulons absolument rompre avec votre fils.

Pour cela , dès tantôt sans tarder davantage ,
Prenant l'occasion de ce remûmenage ,

Nous nous absenterons toutes deux du logis ,
Pour reprendre demain le chemin du pais.

Comme votre fils l'aime avec grande tendresse ,
Appliquant tout son soin à chercher ma maîtresse ,

Il abandonnera celui de vous voler.

A la Justice alors vous pourrez seul aller.

Monfieur , & prudemment le faisant mettre en cage.

Nous pourrons en repos achever le voyage.

JEROME.

C'est bien dit. Que le Ciel daigne allonger vos
jours ;

Sans vous , je me voyois hors d'espoir , de
secours.

Les bonnes gens !

Je vais sans davantage attendre ;
Diligemment porter chez un Orfèvre & vendre
Cet Anneau, pour partir & prendre les devans.
Au premier qui voudra l'acheter je le vends
A bon marché,

JEROME.

Voyons cet Anneau.

LYSETTE.

Ma Maitresse

Dit qu'il est d'un grand prix ; mais comme le
tems presse ,

Je voudrois en trouver quatre ou cinq cens
écus.

JEROME *bas.*

Quatre ou cinq cens écus : il en vaut mille &
plus ,

Achetons-le.

LYSETTE.

Donnez que j'aille au Lapidaire ;

JEROME.

Non n'allez pas plus loin , je ferai votre affaire.

LYSETTE.

Qui , vous ?

JEROME.

Où , le plaisir que vous m'avez rendu

N'a point été semé dans un païs perdu.
J'ai de l'honneur.

LYSETTE.

Hélas! on le voit sans rabattre.

Donner cinq cens écus..

JEROME.

Non les cinq, mais les quatre;

Je vais vous les compter.

LYSETTE.

Ah que vous êtes bon!

Mais qu'est-ce que j'entens? c'est votre fils.

JEROME.

Non, non.

LYSETTE.

Cachez-moi, s'il vous plaît, ou bien je suis perdue.

SCENE V.

GE'RASTE, *en Commissaire*;
CLITANDRE, *en Clerc*;
FRONTIN & CRISPIN *en*
Sergens, JEROME, LYSETTE.

GE'RASTE à Jerome.

MOnsieur, si sans respect je m'offre à votre
vûë,

Pardonnez-moi, j'y suis forcé par mon devoir,

262 LE PARISIEN,

Ma robe à vos regards explique mon pouvoir.

Une fille d'honneur vient d'être assassinée.

Celle qui de ce coup horrible est soupçonnée

Fait, à ce qu'on m'a dit, son azile chez vous.

Je viens pour l'y chercher.

JEROME.

Volontiers, devant tous.

Je n'en ai, je proteste, aucune connoissance.

Cherchez-la.

GE'RASTE *voyant Lysette.*

Cette fille a grande ressemblance.

A celle que l'on vient de me dépeindre.

LYSETTE.

Moi?

GE'RASTE.

Toi ? sans dissimuler parle de par le Roi.

Autrement.....

LYSETTE.

Hé, Monsieur, ne faites rien de grace ;

Je vai tout avouer. Oüi, c'est moi dont l'au-

dace,

Au sein de ma Maîtresse a porté le poignard,

Mais c'est par le conseil d'un autre, un autre

a part

Au coup.

GE'RASTE.

Qui t'a portée à cette rage extrême ?

LYSETTE.

C'est ce maudit Vieillard.

GE'RASTE.

Monsieur ?

LYSETTE.

Oüi.

JEROME.

Moi ?

LYSETTE.

Vous même.

JEROME.

Oh Ciel ! peut-on mentir...

GE'RASTE.

Paix , laissez-la parler.

LYSETTE.

Non , je ne veux plus rien , Monsieur , dissimuler.

Son fils éperdûment adoroit ma maîtresse.

Pour ôter à ses yeux l'objet de sa tendresse ;

Le Traître m'inspira le barbare dessein ,

Ainsi que j'ai fait , de lui percer le sein ,

Moiennant mille écus dont il m'a fait promesse ;

Il m'avoit demandé l'Anneau de ma maîtresse.

Après le crime fait , pour n'en pouvoir douter ,

Il le tient , & l'argent qu'il alloit me compter ,

JEROME.

Ah quelle fausseté , Monsieur , pouvez-vous croire...

Non. A dire le vrai, l'action est si noire,
A votre air vénérable elle convient si peu,
Que mon cœur en secret rejette son aveu,
Et je ne vous croi point l'ame si criminelle;
Mais comme cependant l'apparence est pour
elle,

Je ne puis au récit qu'elle vient de conter,
Me dispenser, Monsieur, de vous faire arrêter.
Hola, Sergens, à moi.

J E R O M E.

Monsieur, je vous proteste
Que je puis devant vous confondre cette peste.
Ecoûtez.

GE'RASTE.

Je ne puis.

J E R O M E.

Comment donc? on la croit.

Quand...

GE'RASTE.

La Justice est juste, elle vous fera droit;
Mais la formalité, quoi qu'on s'en formalise,
Veut avant, qu'en prison, Monsieur, je vous
conduise,

Que dans votre maison je fasse tout sceler,
Ma charge me l'ordonne, & je vais y voler.

Vous

COMEDIE, 265

Vous, Sergent & Recors, dont la foi m'est
connue,

Prenez vos prisonniers, & gardez-les à vûë,
Jusques à mon retour. Vous, suivez-moi,
mon Clerc,

Il s'en va avec Clitandre qui est déguisé en Clerc.

JEROME.

Sorciere, ame damnée, infâme qui me perd,
Qui t'oblige à cracher ton venin sur ma vie,
Souffrez que je la tuë, ou que je l'estropie.
Hé, Monsieur le Sergent, permettez qu'à mon
choix.

Je vous lui...

CRISPIN.

Je n'entens point du tout le François.

JEROME.

Vous le parlez pourtant.

CRISPIN.

J'en sçai bien le langage,
Mais je ne l'entens point.

JEROME.

Ah quel tourment ! j'enrage,
Monseigneur le Recors entendez-vous ma
voix ?

EROTIN *baragouine.*

Plâit-il ?

FRONTIN. *Continuë son baragoüin.*

JEROME.

J'aimerois mieux avoir deux Iroquois
Hélas ! qui me pourra tirer de cette peine ?
Mais voici du secours que mon bonheur m'a-
mene.

Ah Monsieur, qu'à propos vous venez dans
ces lieux,

On me charge, on m'impute un forfait odieux.

SCENE DERNIERE.

Mr DES MOULINS, Mr JEROME,
LYSETTE, FRONTIN,
CRISPIN.
DES MOULINS.

COMMENT ?

LYSETTE *bas.*

Cet homme ici vient mal.

JEROME.

Cette Mégère ;

Après avoir tué une fille étrangère,

COMEDIE.

267

Sous l'ombre de venir me vendre cet Anneau,
M'accuse de son crime, & m'en fait le boureau.

DES MOULINS.

Que vois-je ? quel Anneau se présente à ma vue ?

LYSETTE *bas.*

Ne nous effrayons point , montrons-nous résoluë.

DES MOULINS *à Jerome.*

Par quel sort cette bague est-elle dans vos mains ?

JEROME.

Demandez-lui , pour moi j'ignore ses desseins.

LYSETTE *bas.*

Soutenons jusqu'au bout ce tragique mystere.

DES MOULINS *à Lysette.*

D'où te vient cet Anneau ?

LYSETTE.

D'une fille étrangere.

DES MOULINS.

Comment s'appelle-t-elle ?

LYSETTE.

Elmire.

DÉS MOULINS.

Justes Cieux !

Hé , dis-moi, cette fille est elle dans ces lieux ?

Z ij

268. LE PARISIEN,
LYSETTE.

Oüü.

DES MOULINS.

D'où vient?

LYSETTE.

Elle & moi venions avec sa mere,
Nous rendre dans Paris par l'ordre de son pere;
Contre un écüeil sur mer le Navire échoüa,
Nous gagnâmes le bord, la mere se noya.
Toutes deux à Paris nous avions scû nous rendre.

Le hazard nous fit voir son fils, nommé Clitandre,

Il aima ma maîtresse, elle à son tour l'aima.
Contre ces feux naissans ce fou ce gendarme,
Il me gagna sous main pour leur être contraire,
Et je l'ai fait mourir enfin pour lui complaire,

DES MOULINS.

La pauvre fille est morte!

LYSETTE.

Elle est morte, & voilà

Le crime que ma fait commettre ce chien-là.

DES MOULINS à Jérôme.

Monstre issu de l'enfer, assassin, parricide,
Sçai-tu de qui, méchant, tu t'es fait l'homicide

Aprens que cette fille, ô Ciel! qui l'auroit crû,
Immolée à ta rage, est ma fille, ta bru.

LYSETTE.

Votre fille !

DES MOULINS.

Où ma fille.

LYSETTE.

Et vous êtes son père ?

DES MOULINS.

Où. C'est moi qui donna cette bague à sa mère,
Lors que je l'épousai dans Rome, où mon
malheur

M'avoit pour trafiquer fait suivre un grand Sei-
gneur,

Désirant voir ma femme & mes enfans en
France,

De cet homme maudit je cherchai l'alliance.

Mais, malheureux, il faut...

FRONTIN *ôtant sa barbe.*

Doucement, doucement ;

Ne portez pas plus loin votre ressentiment,

Votre fille est vivante.

DES MOULINS.

Elle vit ?

FRONTIN.

Chose sûre.

DES MOULINS.

Pourquoi feindre sa mort, dis ?

LE PARISIEN,
FRONTIN.

Pour une aventure

Que vous allez sçavoir.

JEROME.

Le Recors est Frontin.

FRONTIN.

Oùï, pour vous détromper, je me démasque
enfin,

Nous voulions vous voler, c'étoit là le mystere.

JEROME.

Comment.

FRONTIN.

Votre fils fait le Clerc du Commissaire;
Le Commissaire même est Géraсте.

DES MOULINS.

Mon fils?

FRONTIN.

Oùï lui. Pour être tous ensemble réunis.

Va querir promptement ta Maîtresse, Lysette.

LYSETTE.

J'y cours.

JEROME.

Montons là-haut pour sauver ma cassette.

FRONTIN.

Allons. Là mieux qu'ici vous pourrez tout
sçavoir,

Et puis de nos amans vous remplirez l'espoir.

F I N.

LES
FRAGMENS
DE
MOLIERE.
COMEDIE.

PERSONNAGES.

LIGNON.

JOURDAIN.

PIERROT.

CHARLOTE.

GUSMAN.

LE JUGE.

SILVESTRE.

D. JOUAN.

Mr DIMANCHE.



LES
FRAGMENS
DE MOLIERE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

JOURDAIN, LIGNON.
LIGNON.



Amour, que tu agites mon esprit de diverses inquiétudes!

JOURDAIN.

Charlotte, belle Charlotte?

LIGNON.

Pourquoi, cruel Amour...

JOURDAIN.

Si l'ardeur de la flâme...

LIGNON.

Faut-il que tu mettes la joie...

A a

JOURDAIN.

Que de tes beaux yeux par leurs larmes...

LIGNON.

A tourmenter les cœurs...

JOURDAIN.

Ont jetté dans mon âme...

LIGNON.

Que tu soumets à ton empire...

JOURDAIN.

Peut-être assez heureuse...

LIGNON.

Si...

JOURDAIN.

Pour...

LIGNON.

Si tu veux montrer ton pouvoir...

JOURDAIN.

Pour obtenir de tes bontez...

LIGNON.

En nous forçant d'aimer...

JOURDAIN.

Le bonheur où j'aspire...

LIGNON.

Pourquoi ne fais-tu pas...

JOURDAIN.

Les plus heureuses destinées...

LIGNON.

Qu'on aime avec plaisir...

JOURDAIN.

N'égaleront point ma fortune...

LIGNON.

Et par quelle...

JOURDAIN.

Mais si toute...

LIGNON.

Et par quelle raison, dy moi..?

JOURDAIN.

Mais si toute mon ardeur.

LIGNON.

Veux-tu que tes moindres plaisirs..?

JOURDAIN.

Tous mes soins & tous mes respects..?

LIGNON.

Soient achetez de tant de peine..?

JOURDAIN.

Ne peuvent te fléchir....

LIGNON.

Que les doux...

JOURDAIN.

Ote-toi de là, ne vois-tu pas bien que
tu m'interromps?

LIGNON.

Je voi que tu m'interromps de même.

JOURDAIN.

Oùï; mais je suis un amant qui ai be-
soin de cette place pour soupirer.

LIGNON.

Je suis aussi un amant qui ai affaire de ce
lieu-ci pour rêver à mon amour.

JOURDAIN.

Vous êtes amant?

LIGNON.

Oùï?

JOURDAIN.

Peut-on vous demander, Pasteur, qui
est la Bergere que vous aimez?

LIGNON.

Helas ! Pasteur, la personne la plus ai-
mable qui soit en ce Pais.

176 *Les Fragmens de Moliere.*

JOURDAIN.

Vous l'appellez ?

LIGNON.

La Nymphé Charlote.

JOURDAIN.

Eh ?

LIGNON.

Comment ?

JOURDAIN.

Vous vous moquez.

LIGNON.

Moi !

JOURDAIN.

Où.

LIGNON.

Plût au Ciel que je me moquasse, & que cela ne fût point vrai !

JOURDAIN.

Vous aimez la Nymphé Charlote, fille du Notaire du Village ?

LIGNON.

Fille du Juge du Village.

JOURDAIN.

Promise au Marinier Pierrot ?

LIGNON.

Au Marinier Pierrot.

JOURDAIN.

Ah !

LIGNON.

Quoi ?

JOURDAIN.

Je l'aime aussi.

LIGNON.

Vous l'aimez aussi, Pasteur ?

JOURDAIN.

Oùï, Pasteur; mais puis je sçavoir le nom
de mon rival?

LIGNON.

Je m'appelle Lignon.

JOURDAIN.

Et moi, Pasteur, je m'appelle Jourdain.

LIGNON.

Hélas, faut-il que deux fleuves soient ré-
duits à se couper la gorge ensemble?

JOURDAIN.

Et pourquoi cela?

LIGNON.

Pour voir qui de nous deux demeurera
son amant.

JOURDAIN.

Il y a des remedes plus humains que celas;
si nous voulons nous en servir.

LIGNON.

Et quels?

JOURDAIN.

Oùï, avez-vous déclaré votre amour?

LIGNON.

Non.

JOURDAIN.

Allons chercher ce rare objet, pour le
prier de choisir de nous deux; & celui qui sera
refusé, pourra se pendre après, s'il le veut.

LIGNON.

Je consens à cela. Mais la voici.



SCENE II.

LIGNON, JOURDAIN,
CHARLOTE.

JOURDAIN.

B Elle Nymphé, vous voyez ici deux Fleuves, tous deux amoureux de vous.

LIGNON.

Oùi, nous sommes deux pauvres amans nécessaireux. qui viennent à votre porte vous demander l'aumône de vos bonnes grâces.

JOURDAIN.

Nous venons mettre entre vos mains notre différent amoureux.

LIGNON.

Vous pouvez regarder, Bergere, qui de moi ou de lui vous voulez accepter.

CHARLOTE.

N'avez vous point vû Pierrot ? Je ne sçai où il est depuis ce matin qu'il s'est mis en mer avec la chaloupe.

JOURDAIN.

Ah, trois & quatre fois belle & trop belle Beauté, vous n'avons rien vû ici que le mérite des perfections de vos avantages.

LIGNON.

Cela est vrai, belle Nymphé.

CHARLOTE.

Pierre ne veut point que j'entende tout cela, & il m'a dit qu'il battra tous ceux qui m'en parleront.

JOURDAIN.

Cela seroit bien cruel , belle Nymphe ;
que nous fussions battus pour vos beaux yeux.

LIGNON.

Cela est vrai , belle Nymphe..

JOURDAIN.

Pasteur , pour ne point faire de jalousie
entre nous , baisons lui chacun une main.

CHARLOTE.

Pour ne point faire de jalousie entre vous ,
voilà chacun un soufflet.

LIGNON.

Ah , Bergere , le Ciel vous a-t-il faite si
charmante pour être si cruelle ?

JOURDAIN.

Ah , mon pauvre Lignon !

LIGNON.

Ah , mon pauvre Jourdain !

JOURDAIN.

Pauvres Fleuves méprisez !

LIGNON.

Il se faut pendre après cela.

JOURDAIN.

Tu as raison , mon pauvre Fleuve , vien
que je te pende le premier , & tu me pendras
après.

LIGNON.

Non , ne nous pendons point. Je trouve
que pour notre disgrâce ce n'est pas assez de
se pendre.

JOURDAIN.

Ah ! voici nôtre rival ; retirons - nous ;
Pasteur , de peur de quelques démêlés.

LIGNON.

Cela est vrai , Pasteur.

S C E N E III.

CHARLOTE, PIERROT.

CHARLOTE.

P Argué, Pierrot, tu t'es donc trouvé là bien à point?

PIERROT.

Parguenne il ne s'en est pas fallu l'époiffeur d'une épingle qu'ils ne se fassent nagez tous deux.

CHARLOTE.

C'est donc le coup de vent d'aujourd'hui qui les a renversés dans la Mer.

PIERROT.

Aga qu'en, Charlotte, je m'en vas te conter tout fin droit comme cela est venu. Car, comme dit l'autre, je les ai le premier avisés, avisés le premier je les ai: Enfin j'esquions sur le bord de la mer moi & le gros Lucas, & je nous amusions à batifoler avec des mores de terre, que je nous esquions à la teste; car comme tu sçais bien, le gros Lucas aime à batifoler, & moi par foiblesse je batifole itou; en batifolant donc, puisque batifoler y a; j'ai aperçu de tout loin quelque chose qui groüilloit dans l'eau, & qui venoit comme enyars nous par secousse. Je voyais ça fixiblement, & pis tout d'un coup je voyais que je ne voyais plus rien. Ah Lucas, çai-je fait, je pense qu'il y a des hommes qui nagent là bas.

Voire, ce m'a-t-il fait, t'as été au trépassé-
ment d'un chat, tas la vûe trouble. Pasan-
guenne çai-je fait, je n'ai point la vûe trouble,
ce sont des hommes, point du tout, ce m'a-
t'il fait, tas la barlûe; veux-tu gager, çai-je
fait, que je n'ai point la barlûe, çai-je fait,
& que ce sont deux hommes, çai-je fait, qui
nageant droit ici; çai-je fait morguénne, ce
m'a-t'il fait, je gage que non; oça, çai-je fait,
veux-tu gager dix sols, que, si je le veux bian
ce m'a-t'il fait, & pour te montrer, vela ar-
gent sur jeu, ce m'a-t'il fait; moi je n'ai été
ni fou ni étourdi, j'ai bravement bouté à
tarre quatre pieces tapées, & cinq sols en dou-
ble, jarniguenne aussi hardiment que si j'avois
avalé un varre de vin; car je sis hazardeux,
moi, & je vas à la débandade, je scavas bien
ce que je faisais pourtant, queuque gniais.
Enfin donc je n'avons pas pû tôt eu gagé, que
j'avons vû les deux hommes tout à plein qui
nous faisaient signe de les aller querir, & moi
de tirer auparavant les enjeux. Allons Lucas,
çai-je dit, tu vois bien qu'ils nous appellons,
allons vite à leurs secours. Non, ce m'a-t'il
dit, ils m'ont fait perdre, adonc tant y a qu'à
la parfin, pour faire court, je l'ai tant sar-
monné que je nous sommes bouté dans une
barque; & pis j'avont tant fait cahin caha,
que je les avons tiré de liau, & pis je les avons
mené cheu nous auprès du feu, & pis ils se
sont dépoüillez tous nuds pour se sécher,
& pis il en est venu encore deux de la même
bande, qui s'étiens sauvez tous seuls. Vela
justement Charlotte comme tout ça s'est fait.

CHARLOTE.

Il y en a donc un, Pierrot, mieux fait que les autres.

PIERROT.

Oùi, c'est le maître. Il faut que ce soit quelque gros Monsieur; car il a du dor à son habit, tout depuis le haut jusqu'en bas, & ceux qui le servons sont des Messieurs eux-mêmes, & stanpandant tout gros Monsieur qu'il est, il se seroit ma figue noyé, si je n'avieme été là.

CHARLOTE.

Ardez un peu.

PIERROT.

Oh, parguenne sans nous il en avoit pour sa mene de feuve.

CHARLOTE.

Est-ce qu'il est encore tout nud, Pierrot?

PIERROT.

Nanain, ils l'avon r'habillé devant nous. Mon Dieu, je n'en avois jamais vû s'habiller, que d'histoire & d'angin gorniaux ils boutons, ces Messieurs-là: Je me pardrois là-dedans, pour moi, & j'étois tout ébaubi de voir ça: Tien Charlotte, ils avons des cheveux qui ne tenans point à leurs têtes, & ils boutons ça après tout, comme un gros bonnet de filace. Ils ant des chemises qui ant des manches où j'entrerien tout brandi toi & moi. En lieu d'au-dechausse ils portons un garde-robe aussi large que d'ici à Pâques. En lieu de pourpoint, de petites brassieres qui ne leur venons pas jusqu'au brichet; & en lieu de rabat, un grand mouchoir de cou à risiau, avec quatre grosses houpes de linge qui leur pendon sur l'estomac.

Ils avon itou d'autres petits rabats au bout des bras, & parmi tout ça tant de riban que c'est grande piquié. Il n'y a pas jusqu'aux souliez qui n'en soient tous farci, tout depuis un bout jusqu'à l'autre; & ils sont faits d'une façon que je me romprois le cou avec.

CHARLOTE.

Il faut que j'aille voir un peu ça.

PIERROT.

Oh, écoute un peu auparavant, Charlotte, j'ai quelque chose à te dire moi.

CHARLOTE.

Qu'est-ce que c'est?

PIERROT.

Vois-tu Charlotte, il faut, comme dit l'autre, que je débonde mon cœur, je t'aime tu le sçais bien, & je somme pour être marié ensemble; mais mordienne je ne suis point satisfait de toi.

CHARLOTE.

Qu'est-ce donc qu'il y a?

PIERROT.

Il y a que tu me chagrines l'esprit, franchement.

CHARLOTE.

Comment donc?

PIERROT.

Testedienne, tu ne m'aime point.

CHARLOTE.

N'est-ce que ça?

PIERROT.

Oùi, ce n'est que ça, & c'est bien assez.

CHARLOTE.

Mais tu me dis toujours la même chose:

PIERROT.

Je te dis toujours la même chose , parce que c'est toujours la même chose , & si ce n'étoit pas toujours la même chose , je ne te dirois pas toujours la même chose.

CHARLOTE.

Que veux-tu ?

PIERROT.

Jérnidiennne je veux que tu m'aïmes.

CHARLOTE.

Est-ce que je ne t'aime pas ?

PIERROT.

Non , tu ne m'aime pas , & si je fais tout ce que je pis pour ça. Je t'achette sans reproche des ribans à tous les maciez qui passion. Je me romps le cou à t'allé dénicher des marles. Je fais jouer pour toi les Vieilleux quand se vient ta Fête , & tout ça comme si je me frapois la tête contre un mur. Vois-tu , ça n'est ni bian ni honnête de n'aimer pas les gens qui nous aimon.

CHARLOTE.

Mais je t'aime aussi.

PIERROT.

Oùï , tu m'aime d'une belle dégaine.

CHARLOTE.

Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ?

PIERROT.

Je veux que l'on fasse comme on fait quand on aime comme il faut.

CHARLOTE.

Mais je t'aime comme il faut.

PIERROT.

Non , quand ça est , ça se voit , & l'an fait mille petites fingeries , quand on les aime du

bon cœur. Regarde la grosse Thomaſe, comme elle eſt aſſotée du jeune Robain, elle eſt toujours entour de lui à l'agaſſer, & ne le laiſſe jamais en repos, toujours elle lui fait queuque niche, ou ly baille quelque taloche en paſſant; & l'autre jour qu'il étoit aſſis ſur un eſcabeau elle fut le tirer de deſſous ly, & le fit choir tout de ſon long par tarre. Jarny vela où on voit les gens qui aimon; mais toi tu ne me diſ jamais mot; tés toujours là comme une vrai ſouche de bois, & je paſſerois vingt fois devant toi que tu ne te grouillerois pas pour me bail-
 lér le moindre coup, ou me dire la moindre choſe. Ventredienne ça n'eſt pas bian après tout, & tés trop froide pour les gens.

CHARLOTE.

Dame c'eſt mon hymeur, on ne peut pas me reſondre.

PIERROT.

Il n'y a hymeur qui tienne, quand l'a
 a de l'amitié pour les parſonnes, on en donne toujours queuque petite ſignifiance.

CHARLOTE.

Hé bien, laiſſe-moi en repos, & vas en chercher quelque autre.

PIERROT.

Hé bian, vela pas mon conte; teſtigué ſi tu m'aimois me dirois-tu ça?

CHARLOTE.

Qu'eſt-ce que tu viens auſſi me tarabuſter l'eſprit?

PIERROT.

Morgué, queu mal te faiſ-je? je ne te demande qu'un peu plus d'amiquié.

CHARLOTE.

Et bien va, ça viendra ſans y ſonger.

PIERROT.

Touche donc là Charlotte.

CHARLOTE.

Et bien tien.

PIERROT.

Promets-moi que tu tâcheras de m'aimer davantage.

CHARLOTE.

Hé, Pierrot, est-ce-là ce Monsieur?

PIERROT.

Oùï, le vela.

CHARLOTE.

Helas ç'eût été domimage qu'il eût été noyé.

PIERROT.

Je revien toute à l'heure, je m'en vai boire chopine, pour me rebouter, tant s'olt peu de la fatigue que j'ai eüe.

SCENE IV.

D, JUAN, GUSMAN,

CHARLOTE.

GUSMAN.

PAR ma foi il semble que nous n'ayons jamais bû que du vin, & nous voilà aussi bien remis que si de rien n'avoit été; mais, Monsieur, dites-moi un peu, s'il vous plaît, rous ces vœux que nous avons faits avec tant d'ardeur dans le péril sur la Mer, seront-ils exécutez avec la même?

D. JUAN.

Tais-toi. Ah la jolie Personne , Gusman.

GUSMAN.

La peste le joly tendron.

D. JUAN.

Il faut l'aborder. Comment ma belle ,
un lieu si sauvage produire une personne com-
me vous ? Ah , vous n'êtes point pour habiter
les deserts. Regarde Gusman qu'elle est bien
prise.

GUSMAN.

Est-ce que vous voudriez , ma belle , de-
meurer toute votre vie dans un lieu pauvre &
inhabité comme celui-ci ?

CHARLOTE.

Ho , Monsieur , il y a bien des filles &
des garçons dans nôtre hameau.

D. JUAN.

Il faut que vous quittiez une si triste de-
meure.

CHARLOTE.

Oh , Monsieur , mon pere me vouloit
marier au gros Lucas , mais ma mere n'a pas
voulu , à cause qu'il me falloit aller demeurer
à trois lieues d'ici avec lui.

D. JUAN.

Sa simplicité me charme : Et qui est-il
votre pere ?

CHARLOTE.

Il est Juge d'ici.

D. JUAN.

Vous êtes fille assurément à votre âge.

CHARLOTE.

On me va marier.

D. JUAN.

Et à qui, ma belle ?

CHARLOTE.

A Pierrot qui demeure auprès de cheux nous.

D. JUAN.

Quoi, Pierrot aura ce bonheur-là : Pierrot possèdera ce trésor ? non, non, vous n'êtes point destinée pour Pierrot, un rustique, un vilain ; il vous faut un homme comme moi qui vous fasse brave, qui... comment vous appelez-vous ?

CHARLOTE.

Charlotte, Monsieur.

D. JUAN.

Fi, il faut qu'on ne parle à vous qu'avec respect, & qu'on vous appelle Madame ; n'aimeriez-vous pas mieux être avec moi ? car, belle Charlotte, je vous aime passionnément.

CHARLOTE.

O Monsieur, vous ne voudriez pas aimer une petite fille comme moi.

GUSMAN.

Si fait, si fait, je vous en réponds.

CHARLOTE.

Mais, Monsieur, il faut demander à ma mere.

GUSMAN.

Il est homme d'ordre, & fera les choses dans les formes.

CHARLOTE.

Et si il ne faut pas que Pierrot le sache, car il se fâcheroit.

GUSMAN.

Mon Maître est secret.

D.

D. JUAN.

Pour moi je suis enchanté, quelle taille !
tournez-vous un peu, elle est charmante.

CHARLOTE.

O Monsieur, quand j'ai mes habits des
Dimanches.

D. JUAN.

Ah les belles dents, montrez-les-moi
encore de grace ; quel rang de perles, quelles,
mains, elles sont faites au-tour ; quelle blan-
cheur !

CHARLOTE.

O Monsieur, si j'avois scû ça, je les au-
rois lavées ce matin avec du son, elle se-
roient bien plus blanches.

D. JUAN.

Ma belle enfant souffrez qu'un baiser...

CHARLOTE.

O Monsieur, ma mere m'a dit qu'il ne
falloit pas baiser les hommes, je ne baise pas
seulement Pierrot.

D. JUAN.

Tant mieux, ma belle, tant mieux, aban-
donnez-moi seulement votre main ; je ne me
sens pas de joye, & rien n'égale le ravisse-
ment où je suis.



S C E N E V.

D. JUAN, GUSMAN, PIERROT,
CHARLOTE.

PIERROT.

Tout doucement, Monsieur, tenez-vous,
s'il vous plaît, vous vous échauffez trop,
& vous pourrais gagner la purelie.

D. JUAN,

Qui m'amenne ici cet impertinent?

PIERROT.

Je vous dis qu'ou vous teniais, & que
vous ne careffiais pas nos accordées.

D. JUAN.

Ah que de bruit.

PIERROT.

Jarnidiennne, ce n'est pas comme ça qu'il
faut pousser les gens.

CHARLOTE.

Laisse-le faire aussi, Pierrot.

PIERROT.

Comment, que je le laisse faire; je ne
veux pas moi.

D. JUAN.

Ah....

PIERROT.

Testedienne, parce que vous êtes Mon-
sieu, vous viendrez caresser nos femmes à no-
tre barbe; allez-vous-en caresser les vôtres.

D. JUAN.

Hen.

PIERROT.

Hén ? Tastigué ne me frappez pas. Oh, jarnigué, ventregué, palsangué, mordienne, ça n'est pas bien de battre les gens, & ce n'est pas là la récompense de vous avoir sauvé d'être noyé.

CHARLOTE.

Pierrot ne te fâche point.

PIERROT.

Je me veux fâcher, & t'est une vilaine, toi, d'endurer qu'on te cajolle.

CHARLOTE.

Il n'y a pas de quoi te bouter en colere.

PIERROT

Quement, jarny, tu m'es promise.

CHARLOTE.

Est-ce que tu es fâché, Pierrot, que je devienne Madame?

PIERROT.

Jarnigué, oui, j'aime mieux te voir crever que de te voir à un autre.

CHARLOTE.

Va, va, Pierrot, tu porteras des fromages cheux-nous.

PIERROT.

Ventredienne je n'y en porterai jamais, quand tu m'en poirois deux fois autant qu'un autre; est-ce donc comme ça que t'écoute ce qu'il te dit? morguienne, si j'avois sçu ça tantôt, je me serois bien gardé de le tirer de liau, & je lui aurois baillé un bon coup d'aviron sur la tête.

D. JUAN.

Qu'est-ce que vous dites?

PIERROT.

Jarniguienne, je ne crains personne.

D. JUAN.

Attendez-moi un peu.

PIERROT.

Je me mocque de tout, moi.

D. JUAN.

Voyons cela.

PIERROT.

J'en avons bian vû d'autres.

GUSMAN.

Eh ! laissez-le faire, mon pauvre garçon ;
& ne lui dites rien.

PIERROT *lui donnant un soufflet.*

Je veux lui dire, moi.

D. JUAN.

Te voilà payé de ta charité.

PIERROT.

Jarny , je vas dire à ton pere tout ce ménage-ci.

D. JUAN.

Ah , Gusman , je suis épris de cet aimable enfant ; mais que je crains qu'elle ne reçoive quelque rude réprimande pour moi.

GUSMAN.

Tout de bon , vous tient-elle au cœur ?

D. JUAN.

Oüi , Gusman , & je craindrois plus que la mort qu'elle fût querellée de son pere.

GUSMAN.

Ecoûtez , pour servir votre passion , vous sçavez que j'ai accoûtumé d'entreprendre bien des choses ; laissez-moi faire , j'ai déjà bû avec son pere , & ce sont de ces bonnes gens qui font connoissance en deux verres de vin. J'imagine une piece assez plaisante pour l'intimider & l'empêcher de quereller sa fille.

Reposez-vous sur moi ; je lui vai mettre mon camarade en tête , & de la façon dont je conduirai la chose , je vous promets de servir votre amour. Allons-seulement faire un doigt de collation.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE JUGE, CHARLOTE.

CHARLOTE.

M On pere , pourquoi me tourmentez-vous ? Est-ce ma faute si j'aime mieux ce Monsieur que ce gros vilain Pierrot que vous me voulez donner.

LE JUGE.

Allons , petite babouïne , allons , vous aimez donc les Monsieur : oh je vous apprendrai que les Monsieur ne sont pas pour vous , & que vous n'êtes pas pour eux. Rentrez au logis , & qu'il ne vous arrive plus de songer à d'autres qu'à Pierrot , c'est lui qui sera mon gendre , il a bon mestier , & vous ne sçauriez mourir de faim avec lui. Adieu , qu'on ne m'en souffre pas seulement un petit mot. Voyez-

vous il leur faut des godeluriaux, de ces petits muguets bâtis comme des poupées, avec leurs grands cheveux & leurs petites épées ; non fera, non fera, votre Monsieur, le Monsieur ne fera pas pour vous, ma fille. Ah voici son valet de chambre, c'est le plus honnête de tous, celui-là, car dès le matin nous avons bû ensemble.

SCENE II.

GUSMAN, LE JUGE,

LE JUGE.

Monsieur Gusman, je suis le vôtre ; comment vous va ?

GUSMAN.

Fort bien, Monsieur ; je vous cherchois.

LE JUGE.

Qui a-t-il pour votre service ? Vous êtes un brave homme, vous ? & de toute votre bande, vous êtes celui que j'aime le mieux.

GUSMAN.

Monsieur, je vous suis bien obligé, & aussi en récompense je vous viens avertir de quelque petite chose qui vous touche,

LE JUGE.

Moi ?

GUSMAN.

Vous-même.

LE JUGE.

Et qu'est-ce que ce seroit ?

GUSMAN,

Et ce n'est qu'une bagatelle ; mais il est
toujours bon d'y prendre garde.

LE JUGE.

Dites-moi donc , je vous prie , ce que
c'est ?

GUSMAN.

C'est que l'on vous veut tuer :

LE JUGE.

Me tuer !

GUSMAN.

Oùi ; mais cela ne sera rien : c'est un drôle
qui prend avec un peu trop de chaleur les in-
terests de mon Maître contre vous , touchant
votre fille ; mais je lui ai bien dit son fait : ce
n'est pas qu'il est méchant comme un diable ,
& quand il a résolu quelque chose , il faut que
cela soit ; mais je lui ai bien juré que s'il més-
arrivoit de votre personne , je sçaurois bien
vous en venger tôt ou tard ; c'est pourquoi vous
n'avez que faire de craindre.

LE JUGE.

Et oùi da ; mais s'il m'alloit tuer sans vous
avertir , je ne laisserois pas que d'être mort.



S C E N E III.

LE JUGE, SILVESTRE,
GUSMAN.

GUSMAN.

CHut, ne faites point semblant de rien ; & vous tenez un peu à l'écart, le voici ; vous allez entendre comme je lui vai parler.

SILVESTRE.

Gusman, fai-moi connoître un peu le Juge de ce lieu, qui est le père de cette jolie Charlotte.

GUSMAN.

Pourquoi, Monsieur?

SILVESTRE.

Je viens d'apprendre qu'il veut empêcher que mon Maître l'épouse, & qu'il se vante de le poursuivre par Justice.

GUSMAN.

Il est vrai qu'il ne veut pas consentir à ce mariage, parce que sa parole est engagée à un autre.

SILVESTRE.

Par la mort, par la tête, par la ventre, si je le trouve je le veux échigner, deuffai-je être roué vif.

GUSMAN.

Hé ; Monsieur, c'est un honnête homme, peut-être ne vous craindra-t'il point.

SILVESTRE.

SILVESTRE.

Lui, lui ? Par la sang, par la tête, s'il étoit-là, je lui donneroïis de l'épée dans le ventre. Qui est cet homme-là ?

GUSMAN.

Ha, Monsieur, ce n'est pas lui.

SILVESTRE.

N'est-ce point quelqu'un de ses amis ?

GUSMAN.

Au contraire, c'est son ennemi capital.

SILVESTRE.

Son ennemi capital ?

GUSMAN.

Oüi.

SILVESTRE.

Ah ! parbleu j'en suis ravi. Vous êtes ennemi, Monsieur, de ce faquin de Juge. Eh ?

GUSMAN.

Oüi, oüi, je vous en réponds.

SILVESTRE.

Touchez-là, touchez ; je vous donne ma parole, & vous jure sur mon honneur par l'épée que je porte, par tous les sermens que je sçais faire, qu'avant la fin du jour je vous déferai de ce maraut fiéfé, de ce faquin de Juge ; reposez-vous sur moi.

GUSMAN.

Monsieur, ces sortes de choses ne sont gueres souffertes, & il y a bonne Justice en cas...

SILVESTRE.

Je me mocque de tout, & je n'ai rien à perdre.

GUSMAN.

Monsieur, ce n'est pas un homme sans

C c

298 *Les Fragmens de Moliere,*
amis, & il pourroit trouver quelque appuy
contre votre ressentiment.

SILVESTRE.

C'est ce que je demande, morbleu; c'est
ce que je demande: ah, tête; ah, ventre; que
ne le trouvai-je à cette heure, avec tout son
secours; que ne paroît-il ici à mes yeux au
milieu de trente personnes; que ne le vois-je
fondre sur moi les armes à la main? Comment
marauts, vous avez la hardiesse de vous atta-
quer à moi? * Allons, morbleu; tuë, point de
quartier; donnons ferme; pouffons; bon pied,
bon œil. Ah! canaille, vous en voulez par-là,
je vous en ferai tâter vôtre saoul. Soutenez
Marauts, soutenez. Allons, à cette botte, à
cette autre, à celle-ci, à celle-là; comment,
vous reculez? pied ferme, morbleu, pied ferme.

GUSMAN.

Nous n'en sommes pas.

SILVESTRE.

Voilà qui vous apprendra à vous oser
jouer à moi.

GUSMAN.

Voilà bien du sang répandu pour une ba-
gatelle. Et bien, Monsieur, vous voyez quel
diable d'homme c'est-là.

LE JUGE, *bas.*

Oùï, oh je me mocque de toutes ses
menaces.

SILVESTRE.

Ah ventre, jarny, que ne le puis-je
trouver?

* Il met l'épée à la main, & pousse des boîtes d'
tous côtez, & devant les yeux du Juge.

LE JUGE.

N'y est-il plus ?

GUSMAN.

Non , non , il est parti tout-à fait, ne craignez plus rien.

LE JUGE.

Qui , moi ? Oh , en bien faisant on ne craint rien ; & on lui montrera bien les dents quand il le faudra.

GUSMAN.

Oh , je n'en doute pas ; on voit bien que vous êtes un homme ferme.

LE JUGE.

Je m'en vais un peu consulter ce que j'ai à faire , & si on ne me conseille rien de bon là-dessus. J'irai assembler le Village , & on sonnera le toxin sur votre Maître & sur vous.

GUSMAN.

La peste soit le vieux fou : il nous va attirer ici quelque défluxion sur les épaules.

SCENE IV.

D. JUAN, GUSMAN.

D. JUAN.

ET bien , Gusman , qu'as-tu fait ?

GUSMAN.

Ma foi , Monsieur , rien qui vaille ; notre vieillard s'est mutiné , il nous menace du toxin , & cela ne sent rien de bon. Si tous ces diables de Mariniers se mettoient une fois sur nous ,

garre les coups d'aviron. Si vous m'en croyez, Monsieur, évitons ce désordre, nous ne ferions pas les plus forts ici ; rengainez vos amours pour quelque tems ; & à la première occasion d'une Barque qui partira , nous enleverons votre jeune Charlotte sous un habit d'homme , ou quelque autre déguisement ; franchement il n'y a point de jeu avec ces canailles-ci , ils seront toujours les plus forts ; & quelque grandeur que vous ayez au-dessus d'eux, la quantité l'emportera sur la qualité. Laissez-moi racommoder tout ceci , & vous retirez seulement , je vai tâcher de rejoindre nôtre vieux Juge , & faire en sorte de le ramadoüier un peu.

D. JUAN.

Va donc , j'abandonne tout à ta conduite ; mais tu ne sçais pas , Gusman , le malheur qui nous accompagne ?

GUSMAN.

Et qu'y auroit-il de nouveau ?

D. JUAN.

Une Barque marchande vien de mouiller ici , & comme la curiosité m'a porté à voir quelles gens étoient dedans. Le premier homme qui s'est présenté à mes yeux , devine qui c'est ?

GUSMAN.

Ma foi , Monsieur , je ne suis point forcier.

D. JUAN.

Monsieur Dimanche.

GUSMAN.

Monsieur Dimanche ! Quoi ? ce persécuteur de Chrétiens ; ce maudit Marchand qui ne sçauroit laisser vivre en repos ceux qui lui doivent ?

D. JUAN.

/Lui-même.

GUSMAN.

Par ma foi, Monsieur, il vaudroit presque autant nous être noyé, que d'avoir encore retrouvé cet homme-là ; & l'avez-vous accueilly à votre ordinaire, par de grands complimens & de belles paroles, que vous lui faites passer pour argent comptant ?

D. JUAN.

Je ne l'ai point abordé, je n'ai pas voulu qu'il me parlât devant d'autres Marchands qui étoient là avec lui ; mais je ne crois pas être long-tems sans le voir ; il m'a vû : & comme je m'esquivois, j'ai bien ouï qu'il s'est informé de moi, en me demandant par mon nom à quelques habitans d'ici.

GUSMAN.

Quel diable d'embarras ! On dit bien vrai, qu'un malheur ne vient jamais sans l'autre. Nous partons joyeux d'un pais où nous sommes endettez, pour aller employer notre crédit ailleurs ; un maudit banc de Sable nous fait faire naufrage ; l'amourette vous prend pour une fille promise à une autre ; on nous menace d'ameuter tout le Village sur nous ; & pour comble de maux nous trouvons Monsieur Dimanche ; mais ma foi, Monsieur, bon pied, bon œil ; le voici, je le reconnois, vous n'avez qu'à vous bien tenir.

D. JUAN.

Paix, paix, ne dit mot, écoute seulement, je vai payer d'une monoye toute nouvelle.

SCÈNE V.

D. JUAN, GUSMAN,
Mr DIMANCHE.

D. JUAN.

AH, que vois-je ? Mr Dimanche ici ! quelle
heureuse rencontre !

Mr DIMANCHE.

Monseigneur....

D. JUAN.

Que je vous embrasse, Mr Dimanche.

Mr DIMANCHE.

En vérité c'est moi, Monsieur, qui suis
trop heureux de vous trouver ici, & j'ai bien
de la joye que cela serve d'occasion à vuidier...

D. JUAN.

Vraiment j'ai bien du plaisir à vous voir.

Mr DIMANCHE.

Monseigneur, c'est beaucoup d'honneur que
vous me faites ; mais si vous y vouliez joindre
une grace, je me trouve ici dans quelque be-
soin, &...

D. JUAN.

Comment se porte Madame Dimanche
votre femme ?

Mr DIMANCHE.

Fort à votre service, Monsieur. Je vou-
drois donc vous prier...

D. JUAN.

Je suis son serviteur.

Mr DIMANCHE.

Monsieur, je disois donc que si vous aviez la commodité...

D. JUAN.

Et votre fille Mademoiselle Marion?

Mr DIMANCHE.

Elle est en bonne santé aussi, Monsieur; mais...

D. JUAN.

C'est une aimable enfant.

Mr DIMANCHE.

Elle est bien votre petite servante, Monsieur; je...

D. JUAN.

Et qui est vraiment bien sage.

Mr DIMANCHE.

Oh, Monsieur, vous vous moquez d'elle. J'ose prendre la liberté de vous dire, Monsieur, qu'une certaine Lettre de Change que je dois acquitter dans peu m'oblige...

D. JUAN.

Et votre petit garçon, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour?

Mr DIMANCHE.

Oh, Monsieur, il est assez semillant. Or ça, si vous vouliez que nous parlâssions un peu...

D. JUAN.

Il vous ressemble comme deux gouttes d'eau.

Mr DIMANCHE.

Voyez-vous, Monsieur, dans le négoce si nous ne payons à jour nommé, on proteste d'abord contre nous; c'est ce qui fait, Monsieur, que nous importunons quelquefois nos

débiteurs; & comme vous m'avez fait l'honneur de prendre...

D. JUAN.

A propos, votre petit Chien est il encore en vie?

GUSMAN.

Il s'intereffe pour toute la famille.

Mr DIMANCHE.

Monfieur, tout se porte bien.

D. JUAN.

En verité j'en fuis fort joyeux, & je vous veux prier de les embrasser tous deux pour l'amour de moi, quand vous retournerez chez vous.

Mr DIMANCHE.

Monfieur, si auparavant vous trouvez bon que nous...

D. JUAN *repousse insensiblement Mr Dimanche, jusques à ce qu'il soit contre la porte, & puis s'en va.*

Adieu Mr Dimanche, que je vous embrasse.

Mr DIMANCHE.

Monfieur...

D. JUAN.

Je ne vous laisserai point là.

Mr DIMANCHE.

Mais Monfieur...

D. JUAN.

Je sçai trop ce que je vous dois.

Mr DIMANCHE.

Et ouï Monfieur, d'accord, mais le besoin....

D. JUAN.

Allons, allons, permettez-moi de vous conduire.

Mr DIMANCHE.

Monfieur, la néceffité de payer...

D. JUAN.

Je ne vous laifferai point là, vous dis-je.

Mr DIMANCHE.

Maïs fi...

D. JUAN.

C'est perdre le tems.

Mr DIMANCHE.

Je...

D. JUAN.

Vous vous moquez.

Mr DIMANCHE.

Point du tout.

D. JUAN.

Hola hé ? des flambeaux, & reconduifez
Mr Dimanche.

Mr DIMANCHE.

Quel diable d'homme eft-ce ceci ? Orça ;
me payerez-vous de la même monnoye, vous
Mr Gufman.

GUSMAN.

Plaît-il, Monfieur ?

Mr DIMANCHE.

Je vous demande s'il vous fouvient bien
que vous me devez en votre particulier pour
quarante écus d'étoffe que je vous ai livré.

GUSMAN.

Comment fe porte Madame Dimanche ?

Mr DIMANCHE.

Oh, je n'entens pas raillerie, &...

GUSMAN.

Et votre petit Chien ? Il vous refsemble
comme deux gouttes d'eau. Allons donc, je ne
vous laifferai point là. Je vous reconduirai, je

ſçai trop mon devoir. Vous vous mocquez. Sortez donc, s'il vous plaît, ou que le Diable vous emporte. Bon ſoir & bonnenuit. Belle maniere de payer ſes Créanciers. On ne nous rapporte ni argent faux, ni piſtoles legeres. Mais voici mon vieux Juge avec ſon Gendre prétendu; tâchons de détourner l'orage qu'ils nous appréhendent.

SCENE VI.

LE JUGE, PIERROT.

PIERROT.

POur moi je ne trouve rien de meilleur pour nos affaires que de crier haro ſur ce diable de Monſieur qui veut tuer les Hommes, & prendre les Femmes. Paſſangué faites comme moi, je crierons l'alarme. *Le Juge & Pierrot ſe mettent à crier allarme & au feu tous deux enſemble.*



SCENE VII.

LE JUGE, PIERROT,
GUSMAN.

GUSMAN *leur parlant.*

ET qui a-t'il, Messieurs ? à quoi bon tout
ce vacarme ? Vous inquiétez-vous ? J'ai
tourné l'esprit de mon Maître tout comme
vous le souhaitez ; il ne s'oppose plus à votre
mariage, au contraire il prétend être de la nôce.
Il en payera le festin, & même il se retient
pour être le Compere au premier enfant que
vous aurez.

PIERROT.

Oh pargué vela un honnête homme cela.
Oh bian vous ly diré pour lamour de cela que
je sommes son sarviteur, & que jallons dé-
crier lallarme & boire à sa santé. Venez payer
chopaine.

FIN.



JE VOUS PRENS
SANS VERD.

COMEDIE.

ACTEURS.

S. AMANT, Mari de Julie.

JULIE, sa Femme.

DORAME, Pere de Julie.

MONTREUIL, Neveu de S. Amant.

CE'LIANE, Cousine de Julie.

TOINON, Suivante de Julie.

LUBIN, Fermier de S. Amant.

TROUPE de Payfans.

TROUPE de Payfannes.

Deux Nymphes des Fleurs.

Deux Zephirs.

*La Scene est dans un Jardin qui regarde
le Château de S. Amant.*



JE VOUS PRENS
SANS VERD,
 COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

S. AMANT, LUBIN,

S. AMANT *lui donnant de l'argent.*

E ne suis nullement en doute
 de ta foi;

Mais prens Lubin.

LUBIN.

Monseigneur.

S. AMANT.

Prens, dis-je, oblige moi?

De ce qu'on fait ici donne-moi connoissance.

LUBIN.

Monseigneur le Colonel, parlez en conscience.



312 JE VOUS PRENS SANS, VERD,
S. AMANT.

Quoi?

LUBIN.

N'êtes-vous point mort?

S. AMANT.;

Tu le vois.

LUBIN.

Tout de bon.

Ne revenez point de l'autre monde?

S. AMANT.

Non.

Je te l'ai déjà dit, c'est pour tromper ma femme;
C'est pour mettre en plein jour tout ce qu'elle
a dans l'ame,

Que j'ai fait publier le faux bruit de ma mort.

LUBIN.

Que vous l'allez, Monsieur, surprendre à vo-
tre abord?

Elle ne s'attend pas à ce retour funeste.

Et son cœur bonnement vous croit mort, &
le reste.

S. AMANT.

Non, je n'ai pas dessein si-tôt de l'affliger,
Je veux dans les plaisirs le laisser engager,
Et faire voir à tous par ses réjouïssances,
Un bon certificat de ses extravagances.

LUBIN.

LUBIN.

Je suis ravi de voir que vous avez du cœur.

S. AMANT.

Jusqu'ici je n'ai pû de sa mauvaise humeur ;
Aux yeux de ses parens dévoiler la malice ,
Elle a sçû me confondre avec tant d'artifice ;
Qu'elle m'a fait par tout passer pour un bourru.
Mais grace à sa folie , enfin je serai crû.

LUBIN.

Tant mieux , la joie en moi fait ce qu'elle fit
sur elle ,

De votre feinte mort la première nouvelle.

S. AMANT.

D'où le sçais-tu ?

LUBIN.

J'étois dans un grand Cabinet ;
Quand votre Courrier vint de Flandre. A Lanf-
quenet.

Elle avoit tout perdu , qu'elle étoit désolée :
Mais par votre trépas elle fût consolée.

S. AMANT.

Quelle ame ! chez son pere elle fût toute en
pleurs ,

Signaler son devoir par de fausses clameurs.

Voulant quitter le monde , & cherchant la re-
traite ,

314 JE VOUS PRENS SANS VERD ;
Pour de mon souvenir n'être jamais distraite.
Le bon-homme ébloüi donna dans le panneau
A ses pieux desirs accorda ce Château,
Lui donnant seulement Toinon pour compa-
gnie.

LUBIN.

Depuis qu'elles y sont , Monsieur , Dieu sçait
la vie :

Elle appella d'abord pour se donner beau jeu ,
La jeune Céliane avec votre neveu.

S. AMANT.

Montreüil ,

LUBIN.

Oüi , ce beau fils , ce tourneur de prunelle.
Qui la lorgnoit , dit-on , & qu'elle lorgnoit , elle.

S. AMANT.

Que font-ils en ces lieux , Lubin ?

LUBIN.

Je ne sçai pas ;

Et je sçai seulement que de votre trépas
Elle ne leur a fait aucune confidence ;
On ne parle que joye & que réjouissance ;
Tous les jours ce ne sont que plaisirs bout à
bout ,
Promenades ici , Ménestriers par tout ,

Petits jeux , côtes-verte , allegresse , ripailles.
Serenades , Concerts , Charivaris , Grevailles,
Vous voyant tout de bon gisé dans le cercueil
Et c'est de la façon qu'elle en porte le deuil.

S. AMANT.

A se perdre elle-même elle s'est engagée ,
Son pere qui la croit fortement affligée ,
Et que je détrompai cinq ou six jours après ;
Avec moi dans ces lieux est venu tout exprès ,
Témoin de son désordre il n'aura pas la force ,
Entre sa fille & moi d'empêcher le divorce.

LUBIN.

Vous ne pouviez venir plus à propos tous deux ;
Du premier jour de Mai renouvellant les jeux ,
On ne va voir ici que Fêtes buccageres ,
Printemps , Flore , Zephirs , & Bergers &
Bergeres ,

Pour prendre des plaisirs de toutes les façons ,
Mélant à leurs Concerts , nos rustiques chan-
sons ,

Nous avons ordre exprès de venir en per-
sonne ;

Entendez-vous déjà comme l'air en raisonne ?

S. AMANT.

Pour tout voir , mon beau-pere , aprochez
promptement.

D d ij

S C E N E I I.

DORAME, S. AMANT, LUBIN.

DORAME.

J'En sçai plus qu'il ne faut, Monsieur de
S. Amant,
Il suffit.

S. A M A N T.

Non, je veux vous la faire connoître,
Où nous cacheras-tu, Lubin ?

LUBIN.

Cette fenêtr
Pour voir & pour entendre est un endroit cer-
tain ,
Vous n'avez qu'à monter.

S. A M A N T.

J'en sçai bien le chemin ;
Mais chut ?

LUBIN.

Allez je vais chanter à pleine tête ;
Sans faire aucun semblant, car je suis de la fête.



S C E N E I I I.

LUBIN, TROUPE DE PAYSANS.

LUBIN.

Allons, courage, enfans, fredonnons ce
beau mois,
Ménéstriers, ronflez, Lucas joignons nos voix,
Chantons le verd Printemps, nos plaisirs &
nos flâmes ;

Echos répondez-nous & réveillez ces Dames.

Il chante.

*Vive le Printemps ,
Il rend le cœur gai ,
Le mois des Amans ,
Est le mois de Mai ,
Badinant sur la feugere ,
Nos plaisirs retentissent par tout ;
Et si l'on entend crier la Bergere ;
Ce n'est pas au Loup.*

LUCAS chante.

*Allons planter le Mai , l'amour nous y convie ;
Pour voir de nos Bergers l'agréable folie ,
Bergers soyez au gai :*

318 JE VOUS PRENS SANS VERD,
Heureux Amans, plus heureuses Amantes,
O combien vous seriez contentes,
S'il étoit tous les jours le premier jour de Mai.

LUBIN.

Pour chanter vos plaisirs & les entretenir ;
Madame avec le Mai nous allons revenir.

SCENE IV.

JULIE, CÉLIANE,
MONTREUIL.

JULIE.

PLus agréablement peut-on être éveillée !
CÉLIANE

Et plus commodement, Madame, être habillée.
MONTREUIL.

Tout s'empresse en ces lieux pour vous faire la
cour.

L'air est serain, le Ciel nous promet un beau
jour.



SCENE V.

JULIE, CELIANE,
MONTREUIL. S. AMANT,
DORAME *à la fenêtre.*

S. AMANT.

VOilà son deüil, par là jugés de sa conduite.

DORAME.

Peut-être est-il au cœur ?

S. AMANT.

Nous verrons dans la suite.

JULIE.

A trouver des plaisirs appliquons nos esprits,
En attendant le Mai, j'ai quelques Manuscrits,
Qu'on vient de m'envoyer sur differens Cha-
pitres,

Pour nous désennuyer, Montreüil lisez les
Titres.

MONTREUIL *lit,*

*La Pierre Philosophale , ou l' Art de se faire aimer
de sa femme.*

Beau secret !

320 JE VOUS PRENS SANS VERD,
JULIE.

Il est rare.

CE'LIANE,

Il pourroit avoir cours;

Si l'hymen s'allioit avecque les amours.

JULIE.

Abus, l'hymen ternit l'Amant le plus aimable,
Et dès qu'il est Epoux il devient haïssable.

S. AMANT.

Beau-pere....

MONTREUIL *lit.*

*Dialogue de deux Fiancées sur les mysteres du lit
Nuptial.*

Par un jeune Abbé , dédié aux vraiment Filles.

JULIE.

L'entretien devoit être ingenu.

MONTREUIL.

J'aurois voulu l'entendre & ne pas être vû.

CE'LIANE.

Les Abbez entrent-ils dans un secret semblable?

JULIE.

Il n'est rien en amour pour eux d'impénétrable,
Le siècle a peu d'intrigue ou ne perce la leur,
Et comme au Lansquenet, ils y prennent
couleur.

MONTREUIL

MONTREUIL *lit.*

*Eloges des Dames Galantes conçûs dirigez , &
mis en lumicrere chez l'Ami.*

CE'LIANE.

Malheur à qui verra son nom dans cet Ouvrage.

JULIE.

Pour mettre ces Portraits dans tout leur étalage

On aura pas , je pense , épargné les couleurs

MONTREUIL.

Chez l'Ami , c'est un lieu fertile en Blazon-
neurs. *Il lit.*

*La pompe funebre d'un Mari , & la maniere
d'en porter le deuil.*

Par une veuve de fraîche date.

CE'LIANE.

On crie , on prend le noir , est-il un autre
usage !

JULIE.

Oùi , selon comme vit & meurt le personnage ,

Il faut battre des mains ; on doit chanter son
fort ,

Quand il perd noblement la vie , & qu'il est
mort

De l'approbation du monde , & de sa femme.

S. AMANT.

Le Livre est de son crû , par là jugez de l'ame.
E c

322 JE VOUS PRENS SANS VERD,
DORAME.

Elle n'écrit jamais.

MONTREUIL *lit.*

*L'heure du Berger brusquée par un petit Maître
entre deux vins.*

L'Ouvrage est singulier.

CE'LIANE.

Et l'Ouvrage, & l'Auteur, j'en croi tout cavalier.

MONTREUIL.

Voilà tout.

CE'LIANE.

Vous rêvez.

JULIE.

Il me vient en pensée

De rappeler du mois la coûtume passée,
Joüons ensemble au Verd.

CE'LIANE.

Je le veux.

MONTREUIL.

J'y consens.

JULIE.

Si le jeu n'est pas noble, il est divertissant;
Le premier qui de nous se laissera surprendre,
D'obéir au vainqueur ne pourra se défendre.

Je jure , je promets d'en observer la loi.

CE'LIANE.

A ces conditions je me soumets.

MONTREUIL.

Et moi.

JULIE.

Allez pour commencer ces guerres intestines ;

Cücillir du Rosier : prenez garde aux épines.

CE'LIANE.

Nous n'irons point au bois qu'avec précaution.

MONTREUIL.

Et vous !

JULIE.

J'en ai déjà fait ma provision.

SCENE VI.

TOINON , JULIE , S'AMANT ,

DORAME *à la fenêtre.*

TOINON.

Quel veuvage ! pour moi , Madame , je
l'admire ,

Quoi pleurer un Epoux en s'étouffant de rire ;

La mode en est jolie & pourra faire bruit ,

Ec ij

324 JE VOUS PRENS SANS VERD,
JULIE.

De cette mort, Toinon, cueillons, goûtons
le fruit,

Jouïssons du bonheur que le Ciel nous envoie,

Je n'ai plus de mari, quel plaisir ! quel joye !

Célébrons à jamais le jour de son trépas,

Quoi qu'on dise, Toinon, la guerre a ses apas,
Ses heures d'agrémens, comme ses doulou-
reuses,

Que d'héritiers contens ! que de veuves heu-
reuses !

S. AMANT.

C'est trop-tôt triompher.

TOINON.

Mais on se contrefait

Seulement pour la forme.

JULIE.

Eh ! ne l'ai-je pas fait ?

Pour dérober ma joye à la commune envie,

Je m'enferme au desert ; voyez la modestie.

TOINON.

Mais il faut à Paris retourner une fois ?

JULIE.

Laissez-moi divertir tout le reste du mois ;

Ennuyée à peu près de ces réjouissances,

J'irai me délasser parmi les bienséances,

Briller au plus profond d'un noir appartement,
Me parer de l'éclat d'un lugubre ornement,
Promener en spectacle un deüil en grand vo-
lume,

Et donner en public des pleurs à la coûtume.

TOINON.

Mais voulant tous le mois déguiser votre
deüil,

Pourquoi faire venir Céliane & Montreüil?

JULIE.

Il faut dans le plaisir un peu de compagnie ;
On le respire mieux , & sans elle il ennuye ;
Outre un dessein que j'ai que tu n'aspû prévoir,
Ils s'aiment , on le dit , & je veux le sçavoir ,
En être convaincuë , & les broüiller ensemble,
Toinon.

TOINON.

Dans ce dessein j'entrevoi , ce me semble.
Vous voulez pour Epoux vous donner , Mon-
treüil.

JULIE.

Moi!

D'un mari , d'un bourru , je reprendrai la loi ?
On peut par des raisons du monde & de famille,
Par de certains desirs . & pour sortir de fille ,
Une fois en sa vie arborer ce lien ;

Ec iij

326 JE VOUS PRENS SANS VERD ;
Mais aller jusqu'à deux je m'en garderai bien.

TOINON.

Ma foi vous ferez bien de garder le veuvage ;
Car si par cas fortuit dans le cours de votre âge,
Vous alliez en pleurer un ou deux seulement ,
Comme vous avez fait Mr de Saint Amant ,
Et rendre vos douleurs encore aussi célèbres ,
Vous vous ruineriez en dépenses funebres.

JULIE.

Fy des Maris , Toinon , des Amis , des Amis ;
A vous plaire , à votre ordre ils sont toujours
soûmis :

On sçait s'approprier leurs divers caracteres ;
Le Conseiller se rend utile à vos affaires ,
On conte au Lansquenet le riche Financier ;
Le Partisan commode est un bon dépensier ;
Le Courtisan grossit la foule aux Tuilleries ;
L'Abbé nous divertit par ses minauderies ;
Le bel esprit en vers distingue le commun ;
Et parmi ce ramas l'esprit en regarde un.

TOINON.

J'entens , je voi , Madame , où l'estime vous
aime ,
Et Montreüil d'un clin d'œil tout contraire l'a
à haine ,

Sera le regardé , n'est-ce pas ?

JULIE.

Nous verrons ,
S'il répond à mes vœux ce que nous en ferons.

S. AMANT *à la fenêtre.*

Vous pouvez deviner ce qu'elle en voudra faire

DORAME.

Eh ! c'est un jeu.

S. AMANT.

Quel jeu ?

JULIE.

Voilà tout le mystère

Pour voir de ses Amans le cœur à découvert ;

Je leur viens d'inspirer exprès le jeu du Verd :

C'est dans ce dessein même , & pour le voir
éclore ,

Que j'emprunte la voix du Printemps & de
Flore ,

Et sous l'appas brillant des jeux & des plaisirs ;

Je vais adroitement pénétrer leurs desirs ,

Et satisfaire aux miens.

DORAME.

C'est assez vous complaire ;

Descendons.

S. AMANT.

Non , il faut en voir la fin , beau-pere

Ec *iiiij*

328 JE VOUS PRENS SANS VERD ;
JULIE.

Lubin pendant les jeux avec moi de concert ;
Feignant de badiner prendra leur boëte au verd.
Il vient.

SCENE VII.

JULIE, LUBIN, TROUPE
DE PAYSANS, DORAME,
S. AMANT *à la fenêtre.*

LUBIN.
VOici le Mai, rangez-vous, place, place.
Beau, grand, droit, verd, il vient ombrager
cette place.

*Des Paysans en dansant font avancer le Mai jus-
qu'au milieu du Théâtre.*



SCENE VIII.

JULIE, MONTREUIL, CELIANE,
S. AMANT, DORAME,
LUBIN, PAYSANS.

MONTREUIL.

NOus venons près de vous entendre le
concert...

CELIANE.

Ce Mai nous avertit qu'il faut songer au Verd:

LUBIN.

Vous y joüez donc?

CELIANE.

Oüi.

LUBIN.

Gardez d'être attrapée:

CELIANE.

Pour moi si l'on m'y prend je serai bien trompée.

LUBIN chante.

Dans ces verds ébats.

Craignez la surprise;

Telle est souvent prise;

Qui n'y pense pas.

JULIE.

Je suis en sûreté : quoiqu'on puisse entreprendre.

330 JE VOUS PRENS SANS VERD ;

LUBIN.

Souvent Brebis fringante au loup se laisse prendre.

CELIANE.

Qui se garde de tout ne peut être attrapé.

LUBIN.

L'on prend au trébuchet l'oyseau le plus hupé.

Il chante.

Pour dénicher une Fauvette ;

Lucas dit à Catin follette ,

J'irai t'appeller demain

Du matin ,

Si je te trouve au lit , dormeuse ;

Ma bouche à baiser ton sein

Ne fera pas paresseuse.

A ces menaces Catin

N'en fut pas plus matineuse ;

Lucas trouva l'huis ouvert ,

Catin fut prise sans Verd.

JULIE,

Mais Catin se devoit tenir encourtinée.

LUBIN.

Elle aimoit à dormir la grasse matinée ;

Pour surprendre les gens il est plus d'un Lucas.

Mais Flore vient ici avec tous ses appas.

SCENE IX.

JULIE, MONTREUIL, CELIANE,
S. AMANT, DORAME,
FLORE, *deux Zephirs, deux Nym-
phes des Fleurs.*

FLORE chante.

Sur la fugere aux pieds des Haitres ;
Jouïssiez des plaisirs champêtres ,

Le Printems vient ranimer vos ardeurs ;

Flore ramene à vos yeux les Zephirs & les Fleurs ;

Que les Amours soient toujours de vos Fêtes.

Les belles conquêtes

Sont celles des cœurs.

Nymphes , jeunes fleurs naissantes ,

Parfumez ces beaux lieux de vos odeurs charmantes :

Et vous Zephirs en ce jour ,

De la fraîcheur de vos aîles ;

Eventez le sein des Belles ,

Et n'en chassez pas l'Amour.

Les Zephirs & les Fleurs font une Entrée , &
prennent en dansant les boîtes de Céliane &
de Montreüil qu'ils emportent.

FLORE chante:

*Tout renouvelle**Dans ce beau mois,**La plus cruelle**Respire un choix,**Eièrre Fillette,**Timide Amant.**A la rangette**L'Amour les prend,**Dans une plaine,**Sous un couvert,**L'un sans mitaine,**L'autre sans Verd.*

SCENE X.

JULIE, MONTREUIL, CELIANE,

S. AMANT, DORAME.

S. AMANT.

BEau-pere, on ne sçauroit mieux pleurer un
Epoux.

JULIE à Montreüil & à Celiane.

Tout nous dit de songer au Verd, en avez-
vous?

Je vous y prens; montrez.

CELIANE,

Oh! qu'à cela tienn e

Ma bœte est perduë, ah!

MONTREUIL.

Le Diable a pris la mienne.

JULIE.

A nos conventions je vous soumets tous deux,

Celiane ouvrez-moi votre cœur, je le veux,

Mais sans fard. De l'amour l'avez-vous sçu dé-
fendre?N'est-il point quelque Amant qui s'y soit fait
entendre?

CELIANE.

Jusqu'à ce jour il est de si peu de valeur;

Qu'aucun ne s'est offert pour y prendre cou-
leur.

JULIE.

Vous mentez, j'en sçai un, vous le sçavez
de même,Qui montre avoir pour vous une tendresse
extrême.

Il brûle de vous faire entendre ses amours.

CELIANE.

Je vais pour m'en défendre appeller du se-
cours.

SCENE XI.

JULIE, MONTREUIL;
S. AMANT, DORAME.

V JULIE.
OUS ne le suivez pas, Montreüil?

MONTREUIL.

Qui moi, Madame?

JULIE.

Il faut à votre tour me découvrir votre ame ;
Je m'en vais exposer une Fable à vos yeux ,
Si vous n'en devinez le sens mystérieux ;
Vous me ferez , Montreüil , une sensible of-
fense ,

Si vous le concevez redoutez ma vengeance ,
Pour peu que vous soyiez rebelle à ses clartez.

MONTREUIL.

Il faut sçavoir.

JULIE.

Je vais vous la dire , écoutez.

Une aimable Tourterelle

Eut le partage d'un Hibou ;

Jamais paix , toujours querelle ,

Il n'est pas mal-aisé de deviner par où.

*Hibou mourut , la veuve en ses allarmes
N'étalla point des clameurs & des larmes.*

Le fastueux charivary.

*Pleurs enlaidit , douleur est folle ;
Et puis , graces aux mœurs du siècle , on se console
D'un Amant tendrement chery ;
Que ne fait-on point d'un Mary ?*

Tourterelle à l'Amour rarement est rebelle.

*Sa tendresse envisage un Moineau digne d'elle :
Pour s'expliquer , regards , discours mystérieux :
Sont par elle mis en usage ,*

*Elle craint , elle n'ose en dire davantage ;
C'est au Moineau , s'il a des yeux
A deviner ce langage.*

*Vous entendez , Montreüil , le comprenez-
vous bien ?*

Parlez sincerement.

MONTREUIL:

*A ne déguiser rien ;
Si certain homme étoit dans la nuit éternelle ;
Je croirois deviner qu'elle est la Tourterelle ;
Son joug a fait gémir mon cœur plus d'une fois :
Quant à l'heureux Moineau , seul digne de son
choix ,*

336 JE VOUS PRENS SANS VERD,
Son bonheur me fait peine à le pouvoir con-
noître,
Mais ce que je sçai bien, c'est que je voudrois
l'être.

JULIE.

Soyez-le, on y consent, le champ vous est
ouvert,

Croyez tout, espérez, &

S. AMANT *descendu de la fenêtre.*

Je vous prens sans Verd.

MONTREUIL *en fuyant.*

Mon oncle!

JULIE.

Mon Epoux.

SCENE XII.

S. AMANT, JULIE, DORAME.

S. AMANT.

AProchez, mon Beau-pere :
Vôtre Fille est d'un prix trop extraordinaire
Je m'en sens deormais indigne, & vous la rens,
Adieu!

DORAME.

Tout doux, il est des accommodemens.

S. AMANT.

S. AMANT.

Vous prétendez , voyant l'humeur qui la possède ?

DORAME.

Elle a tort , mais le mal trouvera son remede.

S. AMANT.

Et quel remede ? après tout ce que devant vous..

DORAME.

D'accord , son procedé choque ; mais entre-nous ,

A l'intention près , c'est une bagatelle.

S. AMANT.

Comment vous...

JULIE.

Hé quoi donc : suis-je si criminelle ?

D'un Mari que l'on aime on apprend le trépas ;

Les premiers mouvemens sont de suivre ses pas :

A ce dessein s'opposé un devoir de famille :

Des fruits de cet Hymen reste une seule fille ;

Il faut vivre pour elle , on restraint ses desirs ,

A chercher sa santé dans d'innocens plaisirs.

S. AMANT.

Morbleu ! l'excusé encore est pire que l'offense.

338 JE VOUS PRENS SANS VERD;
DORAME à *Julie*.

Sortez, j'adoucirai son cœur en votre absence.

S. AMANT.

Un Cloître punira cette insolence-là.

JULIE *revenant*.

Mon pere...

DORAME.

Laissez-moi racommoder cela.

SCENE XIII.

S. AMANT, DORAME.

S. AMANT.

NOn ? non.

DORAME.

Ecoûtez-moi

S. AMANT.

Si jamais je m'oblige.

A revoir votre fille...

DORAME.

Ecoûtez-moi, vous dis-je ?

Comme vous je pris femme, & fut gendre
autrefois,

Tout ce qui peut réduire un esprit aux abois,

Tout ce qu'un Mari craint se trouva dans ma femme.

Elle... elle est au tombeau, Dieu veuille avoir son ame.

Je criai, j'y voulus renoncer comme vous ;
Mon Beau-pere honnête homme, esprit com-
mode & doux ;

Me donna pour calmer ma fureur violente ;
Un bon Contrat valant deux mille écus de
rente ,

Que jadis son beau-pere en pareilles douleurs
Lui mit entre ses mains. Je cessai mes clameurs :

Mon Gendre le voilà ; je vous rémets ce gage ;
Il peut dans la famille être d'un bon usage ,
Vous avez une fille, elle a tout votre soin ,
Si vous la mariez vous en aurez besoin ;

Croyez-moi, comme nous avez de la pru-
dence ,

Tout ceci, grace au Ciel, s'est fait dans le
silence ,

Il est certain secrets fâcheux à reveler ;
Et qui de rien ne sçait, de rien ne peut parler.

S. AMANT, *regardant le Contrat.*

Ecüeil de tout le monde ! Or, quelle est ta
puissance.

Et ij

340 JE VOUS PRENS SANS VERD;

DORAME.

Il faut , mon Gendre , il faut tous prendre patience.

Beaucoup d'honnêtes gens sont dans le même cas ;

Qu'on ne console point avec de bons Contrats ;

Reprenez la douceur , c'est la plus belle voye.

SCENE XIV.

S. AMANT, DORAME, LUBIN.

LUBIN.

QU'est-ce donc , voici bien , Monsieur , du rabat-joye ,

Est-ce que nos plaisirs s'en iront à vauleau ?

Nous sommes atroupez tretous deffous l'ourmeau ,

N'attendant qu'un signal pour faire ici gambade ,

Et vous venez , dit-on , défaccorder l'aubade ;

Madame votre fille est pleurante en un coin ,

Monsieur vôtre Neveu grommelle sur du foin

Camus en chiens d'Artois d'avoir compté sans hôte ,

Quel revers ! qui l'auroit pensé , c'est votre
faute !

Tout-franc, ce procédé crie, & vous avez tort ;
Après l'avoir mandé , de ne pas être mort.

D O R A M E.

Qu'est-ce à dire ? non , non , qu'on chante, &
que l'on danse ,

Nous venons prendre part à la réjoüissance ;
Bergeres & Bergers, que tout se rende ici ,
Et ma Fille & Montreüil, & Celiane aussi ,
Reprenez un air gai, voici la compagnie.

S C E N E X V.

DORAME, S. AMANT, JULIE ;
MONTREUIL, &c.

D O R A M E.

Allons ma Fille , allons menez joyeuse vie ;
Votre Mari va voir vos plaisirs d'un bon
œil ,

Ma Nièce Céliane , & le galant Montreüil ;
Seront demain unis par un doux hymenée ,
Aujourd'hui dans la joye achevons la journée.

SCENE DERNIERE.

DORAME, S. AMANT, JULIE,
 CELIANE, MONTREUIL,
 FLORE, NYMPHE des Fleurs,
 ZEPHIRS, TROUPE DE
 BERGERS, TROUPE DE
 BERGERES.

FLORE chante.

Fuyez l'embarras des Amours,
 Suivez les folles amourettes,
 Les jeux, les plaisirs, les beaux jours,
 Ne sont que parmi les fleurettes :
 Pour folâtrer avec les ris,
 Et des noirs chagrins se défendre ?
 Jeunes cœurs songez à prendre,
 Et jamais à n'être pris.

Les Nymphes des Fleurs & les Zephirs dansent.

LUBIN chante.

Pour jouïr sûrement au Verd,
 Beutez mettez-vous à couvert.

D'un curieux desagreable ,

La surprise du Favori

Est aimable ;

Mais celle du Mari ,

C'est le diable.

ENTREE DE PAYSANS.

FLORE & LUBIN ensemble.

Voulez-vous bannir vos allarmes ,

Et goûter un Hymen plein de charmes ,

Faites Epoux pour finir vos débats ,

Tout ce que vous ne faites pas.

FLORE.

Soyez-vous apparemment fideles.

LUBIN.

Ne vous empressez point à voir.

Ce qu'il ne faut jamais sçavoir.

FLORE.

Passiez vos bagatelles.

Ensemble.

Douce union , charmante paix ;

Repos des cœurs & du ménage ,

Félicité du mariage ,

Quand ici bas vous verrons-nous ? Jamais.

344 JE VOUS PRENS SANS VERD,
ENTRE'E DE FLORE ET DE LUBIN.
Grande entrée de tous les Personnages dans
de la Comedie.

LUBIN *aux Spectateurs.*

A venir voir nos jeux, soyez plus de concert ;
Plus vous viendrez , & moins vous nous pren-
drez sans Verd.

F I N.



CRISPIN

CHEVALIER R.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.
 CRISPIN, MARTINE,
 MARTINE.



HUT, notre Procureur est là dans
 son Etude ;
 Parlons bas.

CRISPIN.

N'en ayons aucune inquiétude
 S'il me trouve, un Procès de mon invention
 Soudain auprès de lui sera ma caution :

Gg

348 CRISPIN CHEVALIER,

Cette Fourbe, au besoin, me tirera d'affaire;
MARTINE.

Mais avec cet habit, dis-moi, que veux-tu
faire ?

Pourquoi n'en pas changer ? qui t'a fait l'ou-
blier ?

Nos filles toutes deux te croyoient Chevalier ;
Tes beaux ajustemens, ton grand air, ta no-
blesse,

Des deux, en ta faveur, a surpris la tendresse :
Quels mépris aujourd'hui feront-elles de toi ;
Si l'on sçait que tu n'es qu'un Valet ?

CRISPIN.

Par ma foi,

J'avois choisi tantôt un habit de mon Maître ;
Avec lequel ici je prétendois paroître.

Je te laisse à penser, étant dans mes appas ;
Si près de nos deux Sœurs j'eusse fait du fracas ;
Mais en vain j'en ai crû voir ma figure ornée ;
Car mon Maître a chez lui passé l'aprèsdinée ;
Je n'ai pû, lui présent, endosser son harnois ;
Je l'ai donné dans l'ame au Diable cinq cens
fois.

Mais, entre-nous, le Diable est sourd à ma
prière,

LES

GRISSETTES,

OU

CRISPIN

CHEVALIER,

COMEDIE.

ACTEURS.

CRISPIN, Chevalier.

MARTINE, Servante de Mr Griffaut.

Mr GRIFFAUT, Procureur.

ISABELLE,

ANGELIQUE,

} Filles de Mr Griffaut.

Mr COCLET, Marchand, Amant
d'Isabelle.

Mr PRUNEAU, Apoticaire, Amant
d'Angelique.

*La Scene est à Paris, dans une Salle,
chez Mr Griffaut.*

Moi , que tu promettois d'aimer à tout jamais ?

CRISPIN.

Au contraire , Bouchon , cet amour qui t'effence ,

Te fait plus que jamais voir mon obéissance.

Friponne , n'est-ce pas de ton invention ,

Que vient tout le projet du Matrimonion ?

En ces lieux , sans qu'aucun puisse y trouver à mordre ,

Si je suis Chevalier , ce n'est que de ton ordre ,

Tu ne me fais l'Epoux de l'une ou l'autre Sœur ,

Que pour nous emparer des biens du Procureur.

Ainsi , quand cet amour brûle d'impatience...

Pour toi , par conséquent... Il est sans conséquence...

Car si cet Hymen donne à l'une ou l'autre Sœur

Une place en mon Lit , tu l'auras dans mon cœur.

L'Epouse que j'aurai ne sera que ma Femme ;

Toi , tu seras toujours ma Maîtresse... Et mon ame ,

De Martine... toujours fera sa volonté..

G g iij

352 CRISPIN CHEVALIER,

Et toujours le bon bout sera de ton côté.

MARTINE.

Fort bien ; mais des deux Sœurs, pour ce grand Hymenée.

Laquelle choisis-tu ? la Cadette, ou l'Aînée ?

Dis ? laquelle des deux a pour toi plus d'appas ?

CRISPIN.

Laquelle des deux ? ...

MARTINE.

Où.

CRISPIN.

Ma foi, je ne sçai pas.

MARTINE.

Mais encor ?

CRISPIN.

Dans ce choix mon bon sens s'embarasse ;

Je remarque en l'Aînée un esprit de Parnasse,

Qui se soutient par tout... & qui s'exprime bien

Dans un certain sublime... où je ne comprends rien,

Mais qui me plaît beaucoup, son sçavoir me défarme...

Je donne aveuglement dans l'esprit, c'est mon charme.

D'autre part la cadette est un trésor d'attraits.

Elle est bête, il est vrai, forte encore plus, mais

Mes dons ont été vains. Ne sçachant plus que
faire ,
Voyant l'heure approcher de me rendre en ces
lieux ,
J'ai , ma foi , tout risqué pour paroître à tes
yeux ,
Et ne te point manquer.

MARTINE.

Pourquoi cette faillie ?
Nous pouvions bien remettre à demain la
partie ,
Un Billet de ta part m'en eût dit le pourquoi.

CRISPIN.

D'accord. Mais mon bon sens, voi tu , n'est
plus à moi.

Et depuis le moment que tu m'as fait con-
noître

L'esprit impertinent du Procureur ton Maître,
Qu'il est bourru, taquin , ladre , avaricieux ,
Jusqu'à chercher pour rien des Gendres en tous
lieux.

Que ses Filles aussi donnant dans la chimere ,
Sont folles toutes deux à l'exemple du Pere ,
Que prenant à leurs yeux un air de qualité ,
Ce qui ne coûte rien , j'en serois bien traité ;
Et qu'un peu de micmac, & de bonne fortune,

G gij

350 CRISPIN CHEVALIER,

M'en feront tout au moins des deux épouser
une ,

L'espoir de voir sur moi tomber un si beau
choix ,

La gloire d'être un jour le Gendre d'un Bour-
geois ,

L'ardeur de mettre à fin une intrigue si belle ,

Le plaisir de coucher auprès d'une Femelle.

L'aïse d'en voir sortir de petits Ambrions ,

L'amour... Enfin... Ma foi tous ces brinborions ,

Ma pauvre Enfant , ont mis ma cervelle en
débauche ,

Ma raison de travers , & mon bon sens à gau-
che ,

MARTINE.

Si bien donc que l'amour offusquant ta raison ,

Entre nous , t'a fait boire un doigt de son
poison ?

CRISPIN.

Un doigt ? Le petit Dieu , Martine , je te jure ,

M'en a fait boire au moins , trois Chopines ,
mesure

De Saint-Denis.

MARTINE.

Pour toi , je n'ai donc plus d'attraits ?

Et j'appréhende tout de sa timidité.

Je crains , quoi qu'elle t'aime avec sincérité ;

Que sa sotte vertu , sa beauté ordinaire ,

Ne t'épouse jamais sans l'aveu de son Pere.

CRISPIN.

Cela seroit fâcheux. Que faire donc ?

MARTINE.

Ma foi ;

Je ne sçai qu'un moyen qui.. Mais qu'entens-je ?

CRISPIN.

Quoi ?

MARTINE.

C'est notre Procureur ; pour te tirer d'affaire ;

Vat'en lui débiter ton Procès.

CRISPIN.

Comment faire ?

Il ne m'en souvient plus.

MARTINE.

Te mocque-tu de moi ?

CRISPIN.

Il ne m'en souvient plus , Martine , par ma foi ;

Et la peur m'en fait perdre encore la mémoire.

MARTINE.

Il faut bien sur le champ inventer quelque

histoire ,

Où nous sommes perdus. Songe à toi. Le voilà.

SCENE II.

Mr GRIFFAUD, CRISPIN,
MARTINE.

GRIFFAUD *à Martine.*

Que faites-vous ici ? quel est cet homme-là ?
Toujours avec quelqu'un je vous trouve,
ma mie,
Et de je ne sçai qui, ma maison est remplie.

MARTINE.

Parlez-bas. C'est un Homme, ici qui vient
exprès,
Pour mettre entre vos mains, dit-il, un grand
Procès.

GRIFFAUD.

Qui l'auroit crû, voyant cette mine affamée ?
à Crispin.

Que voulez-vous de moi, Monsieur,

CRISPIN.

La renommée,
Qui rend justice aux Gens de mérite & d'hon-
neur,
M'a dit... que vous étiez, Monsieur... un Pro-
cureur.

Sa personne fait voir, quoi que dise sa bouche,
 Une beauté qui plaît, un air enfant qui touche,
 Des yeux... morbleu des yeux...remplis de feux
 follets...

Noirs... & qui font sur moi de terribles effets.
 Pour ne te point mentir, l'une & l'autre m'oc-
 cupe,
 L'une & l'autre me plaît ; mais pour n'être
 point dupe,
 Et pour ne point faillir dans un choix si dou-
 teux,

Je les veux par Contrats épouser toutes deux,
 MARTINE.

Les deux Sœurs !

CRISPIN.

Et qu'importe, en cette concurrence.
 Plus j'en épouserai, plus j'aurai de Finance.
 C'est agir finement.

MARTINE.

Oùï, pour être pendu.

CRISPIN.

Voici le rabat-joie, & j'en suis confondu.
 Peste, il faut s'en tenir à la moitié du rôle ;
 Mais qui prendre des deux ? l'Aînée ?

Elle est trop folle,
Je crains que son humeur ne nous fasse en-
rager ;

Elle a pris de l'amour pour un Prince étranger,
Qu'on nomme , à ce qu'on dit , le Prince de
Chimere ,

Petit Principion , qui n'a point d'autre affaire ;
Qu'à se montrer par tout , contrefaisant le beau,
Dans le fond d'un Carosse étalé comme un
veau ,

Comme il passe souvent le long de notre rue ;
La belle qui pour lui dans son ame est férue ,
S' imagine que c'est tout exprès pour la voir ,
Et je crains franchement , malgré tout notre
espoir ,

Que sa Principauté fuisse une Métairie ;
Ne l'emporte aujourd'hui sur ta Chevalerie :

CRISPIN.

Laissons - là donc Princesse , & n'y pensons
jamais ;

Aussi bien la Cadette a pour moi plus d'attraits ;
Martine elle est pour nous d'un aussi bon usage.
Tu fronce le sourcil ! qu'a-t'elle ?

MARTINE.

Elle est trop sage :

Dirois-tu que Monsieur ne seroit pas en âge?

MARTINE.

Il porte quarante ans au moins sur son visage,
Voyez sa barbe.

CRISPIN.

Bon, la barbe ne fait rien
A l'âge. Dans mon sang c'est un droit ancien,
La barbe en ma Famille avant l'âge est venue;
Mon pere étoit barbu, ma mere étoit barbuë,
Mes Tantes, mes Cousins, mes Oncles, mes
Neveux,
L'étoient tous comme moi, moi je le suis
comme eux.

GRIFFAUD.

Je ne puis revenir encor de ma surprise;
Qu'entens-je? être Mineur ayant la barbe grise
Vous?

CRISPIN.

Oùi, vous dis-je; à peine ai-je vingt-cinq
ans;

Je suis si jeune encor, qu'il me manque des
dents.

Voyez.

GRIFFAUD à Martine.

Pour ces discours je n'ai point de croyance.

358 CRISPIN CHEVALIER ;

Ce n'est pas encore tout. Je suis sous la tutelle
D'un mien Parent maudit , dont l'avarice est
telle ,

Que je n'en puis tirer un seul sou de mon bien.

GRIFFAUD.

Ces Tuteurs, la plupart du tems ne valent rien.

Que dit-il pour frustrer ainsi votre héritage ?

CRISPIN.

Il dit que...

GRIFFAUD.

Quoi ?

CRISPIN.

Que...

GRIFFAUD.

Hem ?

CRISPIN.

Je ne suis pas en âge.

GRIFFAUD.

N'y seriez-vous pas ?

CRISPIN.

Non il s'en faut quelque mois ;

A ce qu'il dit.

MARTINE *bas.*

Le Fat ?

GRIFFAUD.

Martine , à ce minois ;

CRISPIN.

C'est fort bien dit.

GRIFFAUD.

Martine , apportez-moi ma Table.

CRISPIN.

Est-ce pour la Requête ?

GRIFFAUD.

Où , je vais la dresser.

CRISPIN.

Faites de votre mieux.

GRIFFAUD.

Vous le pouvez penser.

Mais mettez...

CRISPIN.

Hem ?

GRIFFAUD.

Mettez...

CRISPIN à *Martine*.

Dy moi , que veut-il dire ,

Martine ?

MARTINE.

Il dit , qu'il faut lui donner de quoi frîre.

CRISPIN.

Oh , je n'avois pas mis cela dans mon marché.

Hh.

362 CRISPIN CHEVALIER,

MARTINE.

Il en faut bien sortir. Ne fait poit l'empêché.
Croi-moi, donne un Ecu.

CRISPIN *Il donne un Ecu, &
le Procureur l'ayant sondé, le serre.*

C'est un Ecu frélore.

Fort bien.

GRIFFAUD.

Mettez.

CRISPIN.

Martine, il en demande encore.

MARTINE.

Hé bien, donne.

CRISPIN.

Tenez.

GRIFFAUD.

Mettez...

CRISPIN.

Il y va dru.

MARTINE.

Patience...

CRISPIN.

Cela ne sort pas de ton crû.

On le voit. Que d'argent! peste.

MARTINE.

Un bon Mariage,

Va , payera tout.

GRIFFAUD.

Mettez.

CRISPIN.

Ah le goulu ! j'enrage.

GRIFFAUD.

Mettez.

CRISPIN.

Je n'en ai plus , Monsieur , d'homme d'honneur.

GRIFFAUD.

Je dis que vous mettiez votre Chapeau , Monsieur.

CRISPIN.

Ce n'est que cela ?

GRIFFAUD.

Non.

CRISPIN.

Ma main est un peu prompte ;
Mais rendez donc l'argent.

GRIFFAUD.

Je vous en tiendrai compte.
Comment vous nommez-vous ?

CRISPIN.

Crispin.

Hh ij

364 CRISPIN CHEVALIER,

GRIFFAUD.

Votre Métier ?

CRISPIN.

Chevalier.

GRIFFAUD.

Chevalier Crispin ?

CRISPIN.

Non, Chevalier

De Maître. Notre Race est fertile en grands
Hommes ;

Depuis mille ans , neuf mois , & cinq jours ,
nous le sommes

De pere en fils.

GRIFFAUD *à Martine.*

Martine , il est fou.

MARTINE.

Je le crois

Mais il a de l'argent , qu'importe.

CRISPIN.

Achievez-moi ,

J'ai hâte. Il faut que j'aille au Logis voir mon
Maître.

GRIFFAUD.

Votre Maître ?

MARTINE à *Crispin*.

Etourdy, que lui fais-tu connoître.

GRIFFAUD.

Vous servez donc ?

CRISPIN.

Moi, non... Vous le pouvez penser ;
Le Maître dont je parle... est... un Maître à
danser,

Qui me montre.

GRIFFAUD.

Ah !

MARTINE à *Crispin*.

Fort-bien.

CRISPIN *bas* à *Martine*.

Oh ! j'ai de la cervelle.

GRIFFAUD.

Comment votre Tuteur a-t'il nom ?

CRISPIN.

Il s'appelle...

Mon Tuteur.

GRIFFAUD.

Dites-moi son véritable nom ?

CRISPIN.

Il ne m'en souvient plus. C'est un nom de *bas*
Breton,

366. CRISPIN CHEVALIER,

Que je ne puis jamais mettre dans ma mémoire;
Est-il besoin qu'il soit couché dans ce Grimoire?

GRIFFAUD.

Où.

CRISPIN.)

Je vai le sçavoir & le mettre en écrit;
De peur de l'oublier.

GRIFFAUD.

Allez, c'est fort bien dit,
Vous me retrouverez, Monsieur, dans mon
Etude.

SCENE III.

MARTINE, CRISPIN.

MARTINE.

A La fin nous voilà fortis d'inquiétude.
Où donc as-tu pêché ce crottesque Procès?
Peut-on, sans être fou, tomber dans cet excès?
Te dire Adolescent? toi, vieux comme ces
ruës?

CRISPIN.

Ma foi, sans le secours des familles barbuës?
Par qui j'ai palié ce minois embarbé,

Je me ferois trouvé sottement embourbé.

J'en suis sorti.

MARTINE.

L'excuse est valable, sans doute.

CRISPIN.

J'en suis assez content, hors l'argent qu'il m'en coûte.

MARTINE.

Sur nos deniers futurs, va, tu le reprendras.

Mais que voi-je ? Isabelle ! ah Ciel !

CRISPIN.

Autre embarras.

MARTINE.

C'est bien pis.

CRISPIN.

Que faire ?

SCENE IV.

ISABELLE, MARTINE,

CRISPIN.

I S A B E L L E.

AH ! soutenez-moi, Martine.

MARTINE.

Qu'est-ce ? qu'avez-vous donc ?

368 CRISPIN CHEVALIER,

ISABELLE.

Cet Homme, avec sa mine ;
Me fait mal au cœur.

MARTINE.

Où. Je vais le détalier.
Sortez.

ISABELLE.

Martine, il a de l'air du Chevalier.

CRISPIN.

Ce n'est pas moi.

ISABELLE.

Voilà sa voix, & son visage ;
C'est lui-même, c'est lui ; quel air ! quel équipage !

MARTINE.

C'est qu'il s'est déguisé.

ISABELLE.

Pour qui ?

CRISPIN.

Pour vos beaux yeux ;
Je me métamorphose à l'exemple des Dieux

ISABELLE.

Cet air bas, dépoüillé de Perruque & de linge,
N'expose à mes regards qu'une mine de Singe,
Salope, dégoûtante, & pour ne la plus voir,
Je fors d'ici.

MARTINE.

MARTINE.

Sçachez. .

ISABELLE.

Je ne veux rien sçavoir.

MARTINE.

De ce déguisement apprenez le mystere ;

Il se fait en faveur du Prince de Chimere.

ISABELLE.

Du Prince de Chimere ?

MARTINE.

Oüi. Comme ils sont Amis ;

Pour vous voir de sa part , en Valet il s'est mis.

Vous avez sçu , pour vous , quelle étoit sa
tendresse ;Cependant pour vous plaire , & servir son
Altesse ,

Il l'éteint.

ISABELLE.

Chevalier , c'est être généreux ;

CRISPIN.

Ho ! Ho !

ISABELLE.

Mais, Chevalier, est-il bien amoureux ?

Avant que d'en venir à ces métamorphoses ,

Qu'a-t'il dit ?

370 CRISPIN CHEVALIER;
CRISPIN.

Il m'a dit... Il m'a dit bien des choses.
MARTINE.

à Crispin.

Que ne le dites-vous ? pourquoi les déguiser ?
à Isabelle.

Il vous aime à l'excès , & veut vous épouser.
ISABELLE.

M'épouser ?

MARTINE.

A ce mot vous paroissez chagrines
ISABELLE.

Que ce début est plein d'absurditez, Martine.
CRISPIN.

Comment voudriez - vous que dans cette
union ,

Il prit le contre-pied du Matrimonion ?

ISABELLE.

Encor moins. Mais d'abord parler de mariage ?

Le tombeau des Amours , le sceau de l'Es-
clavage ?

Outre , ordinairement , qu'il naît de ces ac-
cords ,

Des Enfans , & cela gâte les traits du corps...

MARTINE.

C'est ce que vous pourriez tantôt lui faire
entendre ,

Si vous lui permettiez en ces lieu de se rendre.
Il demande à vous voir.

ISABELLE.

Est-il vrai, Chevalier?

CRISPIN.

Il se fait de vous voir un plaisir singulier.

MARTINE.

Oùi, mais ce rendez-vous a quelque circonstance.

ISABELLE.

Comment?

MARTINE.

Vous connoissez son rang & sa naissance,
Il voudroit... dites-lui, Monsieur le Chevalier.

ISABELLE *au Chevalier.*

Qu'est-ce que sa demande a de particulier?
Parlez...

CRISPIN.

C'est qu'il souhaite... Explique lui, Martine

ISABELLE *à Martine.*

Hé-bien?

MARTINE.

Les Décorons dûs à son origine ;
Pour dérober sa flâme aux regards curieux ;
Demandent que sans suite il se rende en ces
Lieux.

372 CRISPIN CHEVALIER ;
Avec empressement , il vous fait la priere ,
De vous y rendre aussi sans suite & sans lu-
miere.

ISABELLE.

Quoi ! n'est-ce que cela qui vous rend interdit ?
Le risque seroit grand pour un petit esprit ;
Mais moi , dont la raison regle en tout la con-
duite ,
Je m'y puis exposer sans en craindre la suite ;
Ma vertu m'en répond ; faites-lui donc sçavoir ,
Que , comme il le prétend , je l'attendrai ce soir.
Adieu , Chevalier.

SCENE V.

MARTINE, CRISPIN.

MARTINE.

BON. C'est juste notre affaire ;
Il faudra sous le nom du Prince de Chimere ,
Que tu revienne ici tantôt au rendez-vous ,
Malgré l'aversion qu'elle a pour un Epoux ,
L'espoir d'être Princesse , & l'amour qui la
pique ,

Fléchiront aisément la vertu chimérique.

Elle t'épousera.

CRISPIN.

Tu l'as dit.

MARTINE.

Mais de peur

De quelque obstacle, encor, va t'en.

CRISPIN.

Oùi, de bon cœur;

Je me vais dépouiller de ce vêtement mince,

Et sous d'autres habits prendre un minois de

Prince,

Pour revenir ici.

MARTINE.

Crispin s'en va.

Va. Nôtre Procureur,

Cet Hymen étant fait, le verra sans douleur;

Ses filles ont toujours fait son inquiétude.



SCENE VI.

COCLET, PRUNEAU,
MARTIN.

COCLET.

MOn... Mon... fleur... Gri... Griffaut... est...
est.... il dans l'Etude?

MARTINE.

Où, Monsieur.

PRUNEAU.

Pouvons-nous lui parler?

Ils s'en vont.

MARTINE.

Je le croi.

A présent que la fin ne dépend que de moi.
Ne perdons point de tems, allons voir Isabelle.
Pour lui... Mais elle vient, & sa Sœur avec elle.



SCENE VII.

ISABELLE, ANGELIQUE,
MARTINE.

ISABELLE.

Votre petit Esprit peut il s'imaginer
Qu'ayant pris de l'amour, il en puisse
donner ?

Vous me faites pitié.

ANGELIQUE.

Votre noble génie.

Ne perdra-t'il jamais l'orgueilleuse manie
D'envisager toujours les gens du haut en bas ;
Et de croire être seule un objet plein d'appas
Qui puisse plaire à tous , & faire une conquête ?

MARTINE.

D'où vient cette dispute ?

ISABELLE.

Elle s'est mise en tête,
En voyant à l'instant sortir le Chevalier,
(Que par hazard elle a trouvé sur l'Escalier.)
Que son déguilement n'étoit fait que pour elle :

376 CNISPIN CHEVALIER,

MARTINE *bas à Isabelle.*

C'est un petit esprit qui manque de cervelle.

ANGELIQUE.

Et sur quoi jugez-vous que ce n'est pas pour
moi ?

Tu sçai tous les sermens qu'il m'a faits devant
toi ,

Martine , & cependant elle a cette pensée.]

MARTINE *bas à Angelique.*

Bon, bon, laissez-là dire, elle est un peu blessée.

ISABELLE.

Le pauvre esprit !

MARTINE.

Sortez.

ANGELIQUE.

Le grand Génie !

MARTINE.

Allez.

ISABELLE.

Sotte.

MARTINE.

Paix.

ANGELIQUE.

Folle.

MARTINE.

Encore.

SCENE VIII.

GRIFFAUT, ISABELLE,
ANGELIQUE, MARTINE,

GRIFFAUT.

HEm ? quoi ? qu'est-ce ? parlez ;
Que disiez-vous là ?

ISABELLE.

Rien.

GRIFFAUT.

En vain on le veut taire,
Ne disputiez-vous pas toutes deux ?

ANGELIQUE.

Non, mon Pere.

GRIFFAUT.

Bonnes bêtes. Je vais pour me venger de vous,
Vous livrer toutes deux dans les mains d'un
Epoux,

Dont vous éprouverez l'autorité suprême.

ISABELLE.

Vous m'allez marier ! moi, mon Pere ?

378 CRISPIN CHEVALIER.

GRIFFAUT.

Oùi, vous-même.

ISABELLE.

Ah! mon Prince.

GRIFFAUT.

Cela rabat votre caquet.

ISABELLE.

Hé, quel est cet Epoux enfin?

GRIFFAUT.

Monsieur Coclet.

ISABELLE.

Qui? ce Marchand qui fait le coin de notre
Ruë?

GRIFFAUT.

Oùi.

ISABELLE.

Vous n'y songez pas, avez vous la berlüe?
Moi Femme d'un Marchand! moi! peut-on
concevoir

Qu'un air comme le mien, soit un air de
Comptoir?

Où donc est le bon sens? on verroit mon visage
Parer une Boutique! en faire l'étalage?

J'irois d'une voix humble appeller les Mar-
chands.

Et me doner sans cesse en spectacle aux Passans!
Mon Pere, en verité, la chose ne peut être.

GRIFFAUT.

Nous verrons qui de vous ou moi fera le maître
à *Angelique*.

J'ai fait choix d'un Mari, ma fille, aussi pour
vous ;

Pruneau l'Apotiquaire, est cet honnête Epoux.
Je suis sûr qu'avec lui vous ferez fort heureuse.

ANGELIQUE.

Mon Pere, j'ai fait vœu d'être Religieuse.

GRIFFAUT.

Oh je ne l'ai pas fait, moi, ne m'échauffez pas.
Je viens présentement de passer vos Contrats,
C'est un nœud Gordien que rien ne peut dis-
soudre.

Vous n'avez qu'un moment, ou deux, pour
vous résoudre.

Mes deux Gendres futurs vont venir pour
vous voir,

Songez, & l'une & l'autre, à les bien recevoir;
Autrement... Vous sçavez ce que peut ma
colere.

SCENE IX.

ISABELLE, ANGELIQUE,
MARTINE.

ISABELLE.

AH quel Pere, Martine!

ANGELIQUE.

Ah, Martine, quel Pere!

ISABELLE.

Moi, l'Amante d'un Prince! Après un si beau
choix.

Je pourrois devenir la femme d'un Bourgeois!

Je pourrois à ce point oublier ta personne!

Mon pauvre Prince, hélas! quel Rival on te
donne!

ANGELIQUE.

Moi qui d'un Chevalier attire tous les vœux;

Je pourrois m'abaisser à cet Hymen honteux!

Hélas! mon cher Amant, quel sera ta colere

Lorsque tu me verras femme d'Apoticaire?

MARTINE.

Pourquoi dans ce moment vous affliger si fort?

On trouve du remede à tout, hors à la mort

à Isabelle.

La nuit vient à grands pas : le Prince de Chimere ,

Dans un moment , ou deux , vous tirera d'affaire.

à *Angelique*.

Mandez au Chevalier de se rendre en ces lieux ;
Il effuyera bien-tôt les larmes de vos yeux.

Avant le tems , pourquoi toutes deux vous confondre !

Mais voici vos Futurs, songez à leur répondre.

SCENE X.

Mr COCLET , Mr PRUNEAU ;
ISABELLE , ANGELIQUE ,
MARTINE.

COCLET à *Isabelle*.

MOn... Mon... fleur votre Pere... en... en...
ce... ce... jour

Cou... cou... couronne enfin mon... mon...
mon... mon amour ;

En... en... me... me voyant , Beau... Beau... té
divine ,

382 CRISPIN CHEVALIER;

Vous... vous... voyez l'Epoux... qu'on... qu'on
vous destine.

ISABELLE.

Vous, mon petit ami ? vous ? Vous n'y songez
pas,

Moi ! j'irois profaner tant d'attraits dans vos
bras ?

Moi femme d'un Bourgeois ? vous mon Epoux ?
mon Maître ?

Allez, mon Cher, allez apprendre à vous
connoître.

Elle s'en va.

PRUNEAU à Angelique.

Belle Angelique, enfin, vous allez être à moi,
Votre pere me vient d'engager votre foi.

Vos appas enchanteurs qui m'ont toujours
scû plaire...

ANGELIQUE.

Moderez vos transports, Monsieur l'Apoti-
caire

Des filles comme moi ne font point des bijoux.
Que l'on reserve aux Gens mal tournez com-
me vous.

*Elle s'en va, & Martine après leur avoir fait
à chacun la réverence, s'en va aussi.*

SCENE XI.

COCLET, PRUNEAU.

COCLET.

Ouais... ouïais... Nous... nous... voilà reçûs
par... par ces Filles,
Co... co... comme un Chien dans... dans un
Jeu de Quilles.

PRUNEAU.

Qu'importe , ayant pour nous le Pere & les
Parens ,
Nous leur ferons bien-tôt changer de senti-
mens.

COCLET.

Si... si... par... par for... force on... on les ma...
marie ,
C'est des... des Co... Cocus or... ner la Con...
frairie.

PRUNEAU.

Malle-peste , il nous faut éviter ce danger ;
Ecoûte , faisons mieux , avant que d'en juger...
Mais cachons-nous. On vient, c'est quelqu'un
ou quelqu'une.

Voyons.

SCENE XII.

MARTINE, CRISPIN, COCLET,
& PRUNEAU *cachez.*

MARTINE.

Tout contribué à ta bonne fortune.
Pour rompre cet Hymen , qui fait son de-
sespoir ,
Isabelle à présent ne cherche qu'à te voir ;
C'est à toi , sous le nom du Prince de Chimere ,
De....

CRISPIN.

Comme il s'agit moins de dire que de faire ;
Je te répons de tout , n'en prens aucun soucy.

MARTINE,

Je vais donc l'avertir..Mais quelqu'un vient ici.
C'est peut-être elle. Non , je voi de la lumiere ,
C'est la cadette. O Ciel ! comment nous en
defaire ?



SCENE XIII.

ANGELIQUE, CRISPIN,
MARTINE, COCLET, &
PRUNEAU *cachez.*

ANGELIQUE.

Martine, de ma part, va... C'est vous que
je voi?

Chevalier, vous venez heureusement pour
moi;

Je voulois envoyer chez vous pour vous ap-
prendre...

MARTINE.

Il sçait tout, & ma bouche a sçu lui faire en-
tendre.

Il vous aime, & prétend vous ôter de souci.

Mais je ne vous croi pas trop sûrement ici,

Votre futur Epoux est avec votre Pere;

S'ils alloient, revenant, découvrir ce mystere,

Rien ne vous sauverroit de leurs fureurs Enfin

Croyez-moi, remettez la partie à demain.

ANGELIQUE.

Tu peux, faisant le guet, nous en sauver,
Martine.

KK

MARTINE.

Qui moi ? J'ai mon souper à faire , & ma cuisine ;

J'ai le couvert à mettre , une chambre à froter ;

Vingt paires de souliers du moins à décroter.

à Crispin.

Vous le sçavez. Adieu songez à dénicher. Vîte.

Et revient me trouver.

S C E N E XIV.

ANGELIQUE, CRISPIN,

COCLET & PRUNEAU,

cachez.

CRISPIN.

IL faut que je vous quitte ;

Vous le voyez , Martine en dit les raisons :

ANGELIQUE.

Quoi ?

N'avez-vous rien à dire en me quittant ?

CRISPIN.

Qui moi ?

Que dirois-je ?

ANGELIQUE.

Est-ce là l'ardeur qui vous transporte,
Chevalier, m'aimez-vous ?

CRISPIN.

Oùi, le Diable m'emporte

ANGELIQUE.

Pouvez-vous me laisser dans un tel embarras.

CRISPIN.

Qu'avez-vous donc ?

ANGELIQUE.

Hé quoi, ne le sçavez-vous pas ?

On me donne un époux ; la Fortune cruelle...

CRISPIN.

Quoi, ce n'est que cela ? c'est une bagatelle.

ANGELIQUE.

Qui me délivrera de ce fâcheux tourment ?

CRISPIN.

Moi. Je ne trouve rien plus facile.

ANGELIQUE.

Comment ?

CRISPIN.

Nous nous aimons tous deux. Dès demain fuy
la brune,

Nous pouvons faire un trou l'un & l'autre à
la Lune.

388 CRISPIN CHEVALIER.

Prendre la clef des champs ; un Notaire fera
Un Contrat, le Curé du lieu nous marira.

Après , pour rendre en tout notre Hymen ma-
nifeste ,

Nous nous irons coucher , & nous ferons le
reste.

ANGELIQUE.

Moi , j'irois sans façon répondre à ce desir ;
Me le conseillez-vous.

CRISPIN.

C'est à vous de choisir,
Ou d'être indignement femme d'Apoticaire ,
Ou d'être en tout honneur Chevaliere.

ANGELIQUE.

Que faire ,
Helas ! si... Mais j'entens du bruit , on vient à
nous ;

C'est mon pere , c'est lui. Chevalier. cachez-
vous.



SCENE XV.

GRIFFAUT, COCLET, &
PRUNEAU, *cachez.*

GRIFFAUT *une lanterne sourde à la main.*

Depuis une heure ou deux, il m'a semblé
d'entendre

Marcher ici, parler, monter, courir, descendre.
Pour en être informé, je me rends en ces
lieux.

M'y voilà. Cependant rien ne s'offre à mes
yeux.

Il est certain pourtant qu'on trame quelque
chose,

Il faut m'en éclaircir, j'en veux sçavoir la
cause.

Demeurons en ces lieux, & pour en être inf-
truit...

Mais mon oreille corne, ou j'entens quelque
bruit,

Il faut tout doucement refermer la lumière,

Il ferme sa lanterne.

coutrons maintenant. Je vais me satisfaire.

SCENE XVI.

GRIFFAUT, MARTINE
CRISPIN. COCLET, &
PRUNEAU, *cachez.*

MARTINE *entrant d'un côté.*

CRispin.

CRISPIN *entrant de l'autre côté.*

Martine.

MARTINE *prenant Griffaut d'un côté.*

Approche, Hé bien, es-tu défai

D'Angelique..

CRISPIN *prenant Griffaut de l'autre côté.*

Oùi, ma foi, mais à mon grand regret

C'en estoit fait; j'allois l'enlever, quand son
pere

Est venu sottement gâter tout le mystere.

Sans lui j'étois, Martine, au comble du bon
heur.

Le petit Scélerat, le chien de Procureur,
Que la peste l'étouffe, que le diable l'emport

Parlons bas, & banni l'ardeur qui te transporte.

Tabelle dans peu calmera ton souci.

Je vais dans un moment te l'envoyer ici.

En déguisant ta voix, songe à bien contrefaire;

Par des discours trompeurs, le Prince de Chimere.

Elle sort.

GRIFFAUT *bas.*

Pentens. Il faut punir ce galand Séducteur ;

Il ne croit pas m'avoir ici pour Spectateur.

PRUNEAU, & COCLET, *sortent de l'endroit*

où ils étoient cachez :

Approchons - nous plus près, sans nous faire
connoître.

SCENE XVII.

ANGELIQUE, GRIFFAUT,

CRISPIN, COCLET,

& PRUNEAU.

ANGELIQUE.

Le Chevalier n'est pas encor sorti peut-être ;

Allons voir.

SCENE DERNIERE.
ISABELLE, ANGELIQUE,
GRIFFAUT, CRISPIN,
COCLET, PRUNEAU.

ISABELLE à *Martine* à l'entrée.

Quoi, mon Prince est ici ? Laisse-nous.
Amour, fait succéder cet heureux rendez-vous.

CRISPIN.

J'entens du bruit, on vient, l'occasion est belle.

ANGELIQUE;

St ?

PRUNEAU.

St ?

ISABELLE.

St ?

COCLET.

St ?

CRISPIN.

St ?

GRIFFAUT.

St ?

ANGELIQUE.

C'est lui.

ISABELLE

COMEDIE.

393

ISABELLE.

C'est lui.

CRISPIN.

C'est elle.

ISABELLE *prend Coclet.*

Est-ce vous ?

COCLET *bas.*

Feignons, Oüi.

ISABELLE *lui prenant la main.*

C'est donc vous, Monseigneur !

Votre Altesse me fait aujourd'hui trop d'honneur ;

Je ne mérite pas cet excès de tendresse.

ANGELIQUE *s'adressant à Prunceau.*

Est-ce vous ?

PRUNEAU *bas.*

Oüi, c'est moi.

ANGELIQUE.

Vous voyez ma foiblesse ,
Chevalier , je reviens , mais foyez sage.

CRISPIN *s'adressant à Griffaut.*

Hoïa ,

Où diable êtes-vous donc , la Belle ? Ah , vous
voilà ?

Digne objet de mes yeux , pour vous prouver
ma flâme ,

LI

394 CRISPIN CHEVALIER.

Je vous donne en présent , & mon corps , &
mon ame ;

Dans ma Principauté , prêt à vous épouser ;
Je veux vous enlever ; permettez qu'un baiser. :

PRUNEAU *ouvrant sa Lanterne sourde.*

Ha , ha ? *& découvrant la lumière ;*

ISABELLE *appercevant Coclet.*

Ho ! ho !

ANGELIQUE *appercevant Pruneau.*

Hé ! hé !

COCLET à Isabelle.

Hi ! hi !

PRUNEAU à Angelique.

Hon ! hon ! la Belle ;

Vous voilà bien camuse.

ISABELLE.

Ah ! Fortune cruelle !

GRIFFAUT à Crispin.

Je vous tiens , je vous tiens , Monsieur le
suborneur.

PRUNEAU *après avoir regardé Crispin.*

Comment ? c'est le valet d'un fort Homme
d'honneur ,

Qui m'a depuis six mois donné sa chalandise ;

Il porte le Flambeau quand je le clistérise.

GRIFFAUT.

C'est mon homme au procès, c'est ce jeune garçon;

Qui n'étoit pas en âge?

GRISPIN.

Il est vrai. Mais pardon,

Vos filles, plus que moi, sont causes du mystere.

Près de l'une, j'étois le Prince de Chimere;

Près de l'autre, j'étois le Chevalier Crispin.

Je ne suis qu'un valet, je le confesse enfin,

Mais plus homme de bien que l'on ne peut comprendre.

Ayant appris, Monsieur, qu'il vous falloit un Gendre,

Je viens m'offrir à vous, pour avoir cet honneur.

GRIFFAUT.

Qui moi? j'accepterois pour Gendre un suborneur,

Un valet, un coquin, un...

CRISPIN.

Vous n'avez qu'à dire;

Cela ne vous plaît pas. Hé bien, je me retire,

Li ij

Le mal n'est pas grand.

Il s'en va.

PRUNEAU.

Quoi vous le laissez aller ?

GRIFFAUT.

Ce sont de ces affronts qu'il faut dissimuler.

Croyez-moi, leur éclat est nuisible aux familles,

Il tomberoît sur vous, ainsi que sur mes filles.

PRUNEAU.

Sur nous ? quoi, vous croyez achever ?

GRIFFAUT.

Pourquoi non ?

COCLET.

Nous nous pourrions, marchant sur les pas d'Actéon,

A...avoir ce...ce mal.

GRIFFAUT.

Messieurs, je n'ai qu'un mot à dire ;

Le Contrat est signé, cela me doit suffire ;

Il faut sur cet Hymen accomplir nos souhaits,

Où contre un Procureur intenter un procès,

PRUNEAU.

Nous plaider contre vous ? Achevons tout-à-l'heure,

J'aimerois encor mieux vous épouser , je
meure.

COCLET.

Moi , moi pareillement.

GRIFFAUT.

Marchez donc sur mes pas.

PRUNEAU à *Angelique*.

Donnez la main.

ANGELIQUE.

Oh Ciel !

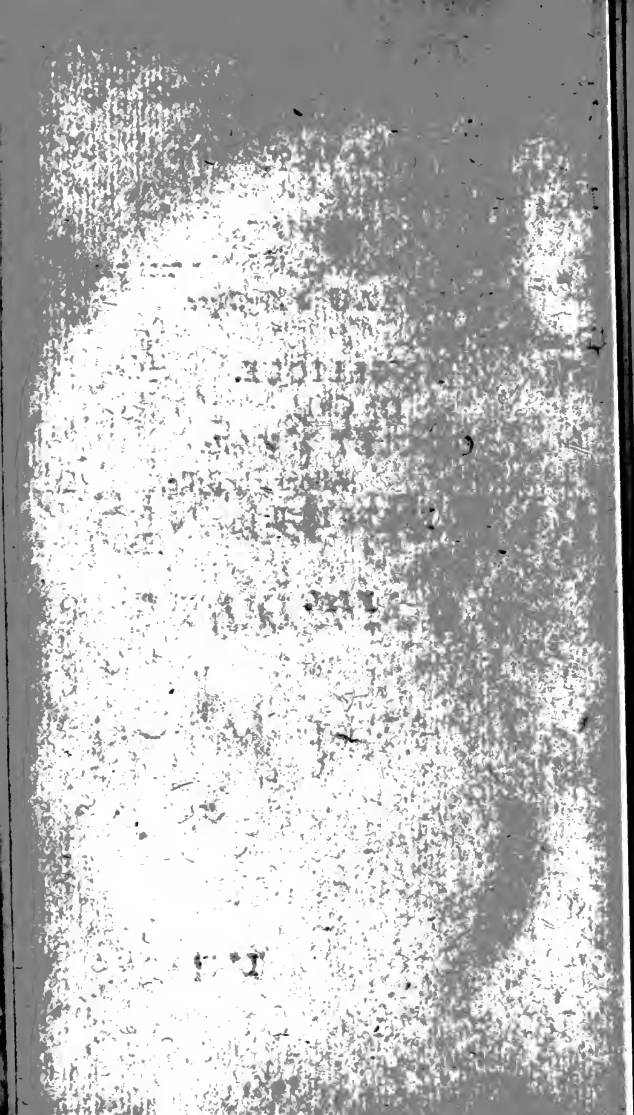
COCLET à *Isabelle*.

Allons , la Belle.

ISABELLE.

Hélas !

FIN.



LA

RUE S^T DENIS.
COMEDIE.

Ll iij

ACTEURS.

Mr ARMOSIN, Marchand.

M^{lle} MARGOT, fille de Mr Armosin.

Mad. BINON, Tante de M^{lle} Margot.

DAMIS, Amant de M^{lle} Margot.

Mr GUINDE', Marchand.

JEAN GUINDE', Fils de Mr. Guindé.

Mr DE BOISDOUILLET, Frere de
Mr Guindé.

Mad. DE BOISDOUILLET, femme de
Mr de Boisdouillet.

Mr NIFLE, Cousin de Mr Guindé.

Mad. NIFLE, Femme de Mr Nifle.

Mr POULAILLER, Parrain de J. Guindé.

Mad. POULAILLER, femme de Mr Pou-
lailler.

S. BLAISE, Garçon de Mr Guindé.

ORONTE, Ami de Damis.

LA MOUCHE, Fourbe.

UN LAQUAIS.

UNE SERVANTE.

La Scene est dans la rue Saint Denys.



L A

RUE S^T DENIS

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

L'Ouverture représente la Boutique
de Mr Guindé.

St BLAISE *tenant quatre Bouteilles de Vin.*



N^o quel endroit cacherai-je ces
quatre Bouteilles de Vin que je
viens d'escamoter à notre bon
Homme de Maître? s'il s'en ap-
perçoit, il ne manquera pas de
les chercher par tout. Mettons-

les dans ce Tiroir de Points de France. Il ne
s'avisera pas de fouiller-là.

SCENE II.

DAMIS St BLAISE.

DAMIS.

HE' bien, S. Blaise mon ami, n'y a-t'il rien de changé ? Monsieur Guindé donne-t'il ce soir à souper à ses Parens ? Et Jean Guindé son fils donnera-t'il le Bal ensuite à Mademoiselle Margot ?

St BLAISE.

Oüi. Le soupé doit commencer à sept heures précises ; & le Bal le doit suivre immédiatement après.

DAMIS.

Nous n'avons plus guères de tems à attendre ; six heures sont sonnées à l'Horloge de S. Leu.

St BLAISE.

J'ai dit à Mademoiselle Margot, que vous viendriez au Bal déguisé en Egyptienne.

DAMIS.

Hé, qu'a-t'elle répondu ?

St BLAISE.

Rien.

DAMIS.

Est-ce que cette Mascarade ne lui plairoit pas ?

St BLAISE.

Pardonnez-moi ; c'est que comme elle ne peut faire un pas sans être obsédée de quel-u'un, elle est toujours dans la défiance, &

il est difficile de deviner ce qu'elle pense. Ce que je sçai bien, c'est qu'elle n'aime point du tout Monsieur Jean Guindé, qu'on lui destine pour Epoux.

D A M I S.

Hé, comment pourroit-elle l'aimer? C'est la plus impertinente figure que je connoisse. Il est beaucoup plus guindé d'effet que de nom. C'est l'esprit le plus marchand qui soit dans la Ruë S. Denis, & la personne la plus bourgeoise que Paris ait jamais vû naître, avec son jargon de Boutique qu'il employe par tout, son rire à faire peur aux petits enfans, & son frottement perpetuel de mains qui accompagne si joliment ses badaudes manieres. C'est un vrai Personnage à mettre sur le Théâtre. Je ne sçai ce que Mademoiselle Margot en pense, mais j'ai peine à croire qu'elle se résolve à épouser un aussi sot homme.

St B L A I S E.

Ce que vous dites est vrai; mais elle a tant d'obligation au pere, que je ne sçai comment elle fera pour refuser le Fils. Elle ne s'en est défendue jusqu'ici que par l'absence de Monsieur Armosin son pere, qui, comme vous sçavez, fit banqueroute il y a quelques années; mais je ne sçai si elle en sera toujours la maîtresse. Jean Guindé presse furieusement les affaires, & je m'imagine que le Festin de ce soir ne se fait pas pour rien.

D A M I S.

Qui sont les Gens qui doivent être de ce souper?

Il y a Madame Binon , Tante de Mademoiselle Margot ; Monsieur Nifle, Cousin de Monsieur Guindé , grand faiseur de complimens ; & son gros bilboquet de Femme qui accompagne d'une révérence chaque parole qu'elle dit. Il y aura aussi Monsieur de Boisdouiller , qui ne parle qu'en Vers ; & sa femme la faconniere , avec Monsieur Poulailleur , qui ne dit que des quolibets & des pointes ; sans oublier Madame sa chere moitié , qui ne répond qu'en Proverbes.

DAMIS.

Il est vrai que jamais famille bourgeoise ne fut plus féconde en originaux que celle de Monsieur Guindé. Mais lui-même avec la surdité qu'il a héritée de feu son pere, a-t-il toujours le mot de *Chose* à la bouche ?

St BLAISE.

Toujours. C'est son épée de chevet. Il ne scauroit dire trois mots qu'il n'y fourre celui de *Chose*. Il n'a jamais sçu ce que c'étoit que de trouver un nom propre du premier coup. Le mot de *Chose* est un supplément à son manque de mémoire. Tout est *Chose* chez lui, le plus souvent on ne scauroit ce qu'il dit, si l'on ne devinoit ce qu'il veut dire.

DAMIS.

On ne peut faire un assemblage plus plaisant que celui-là ; mais je crains bien, comme tu dis , qu'il ne se fasse pas pour rien. J'ai conçu un dessein qui pourroit me mettre en repos , si tu approuve que je le mette en exécution.

St BLAISE.

Quel est-il ?

DAMIS.

J'ai un ami qui n'est point connu de Monsieur Guindé. Si je l'envoyois chez lui comme un homme qui auroit fait connoissance dans le voyage avec Monsieur Armosin, & qui le viendrait assurer de sa part que dans trois mois il seroit à Paris, & que cependant il le prioit de surceoir jusqu'à ce tems le mariage de son fils avec sa fille. Hem ?

St BLAISE.

La chose est très-bien avisée ; car quand elle ne seroit pas crüe de Mr Guindé, ce seroit toujours une raison pour Mademoiselle Margot, qui ne cherche que des prétextes pour reculer.

DAMIS.

Pendant ce tems je tâcherai de me mettre bien dans son esprit, & à prendre des mesures pour le rompre tout-à-fait.

St BLAISE.

Oùï, je vous conseille d'envoyer votre ami dès ce soir. L'heure n'est pas trop propre à porter une telle nouvelle ; mais comme il faut que Mademoiselle Margot soit présente à ce discours, vous auriez peine à trouver un tems plus favorable.

DAMIS.

Je vais instruire mon ami de tout ce qu'il faut qu'il dise, & m'ajuster pour la Mascarade.

St BLAISE.

Allez, j'irai vous prendre au petit Panier de la Rue Trouffe-Vache, quand il sera tems que vous veniez ici. J'entens Mr Guindé, retirez-vous.

SCENE III.

Mr GUINDE', St BLAISE.

Mr GUINDE'.

Chose?

St BLAISE.

Hé bien, ne le voilà-t-il pas ? C'est moi qui suis Chose.. Je voudrais qu'il fût aussi muet qu'il est sourd, pour ne plus entendre ce vilain mot-là.

Mr GUINDE'.

Ecoutez, Chose, allez-vous-en un peu chez Chose, pour voir si... si... mon Chose est prest.

St BLAISE.

Que diable veut-il dire avec tous ces Choses ?
Que dites-vous ?

Mr GUINDE'.

Je dis que vous alliez chez cet homme..
Eh là... cet homme... qui fait des Chapeaux, pour voir si le mien est prest.

St BLAISE.

Chez votre Chapelier ?

Mr GUINDE'.

Oüi. Si par hazard il n'étoit pas repassé ; dites-lui que je le veux avoir pour demain de bon matin, parce que je veux être des premiers à l'Oeuvre. Ecoutez, dites-lui qu'il mette bien du Chose dessus.

De quoi ?

Mr GUINDE.

De ce Chose... de ce Chose qui les rend
reluifans.

St BLAISE - *Il s'en va.*

C'est assez.

Mr GUINDE'.

Je me défais exprès de ce Garçon, pour
voir si ce n'est point lui qui m'a pris quatre
Bouteilles de Vin que l'on m'a dérobées.
Voyons s'il ne les auroit point fourrées dans
quelque coin.

SCENE IV.

Mr GUINDE', JEAN GUINDE'.

JEAN GUINDE'.

M On pere, j'ai trouvé Marchand pour
l'affaire que vous sçavez.

Mr GUINDE' *sans voir son fils.*

Elles ne sont point ici. Je ne sçai où le
Pendard peut les avoir mises.

J. GUINDE'.

Que cherchez-vous, mon pere ?

Mr GUINDE'.

Ah, ah, c'est vous mon fils. On me vient
de dérober quatre Choses.

J. GUINDE'.

Quatre quoi ?

Mr GUINDE'.

Quatre bouteilles de Vin. Je soupçonne notre garçon du vol, & je tâche à découvrir l'endroit où il peut les avoir mises.

J. GUINDE',

J'ai une affaire à vous dire plus important que cela.

Mr GUINDE'.

Attendez. Passez du côté de ma bonne oreille, & laissez-moi prendre mon cornet afin de vous dispenser de me parler si haut. Que dites-vous ?

J. GUINDE' *lui parlant dans le cornet.*

Que j'ai trouvé un homme pour ce que vous sçavez.

Mr GUINDE'.

Bon.

J. GUINDE'.

C'est notre vrai balot. Moyennant quatre Louis d'or que je lui ai donné, il m'a promis d'exécuter de point en point la fourberie que vous avez imaginé.

Mr GUINDE'.

Paix. Ne m'en dites pas davantage, ces lieux peuvent avoir des oreilles. C'est une affaire que nous devons cacher à tout le monde. Ecoutez, Jean, j'ai un secret sur le cœur, dont il est tems que je vous fasse part. Là-haut nous pourrions être entendus de votre Maîtresse ? ici nous sommes seuls.

J. GUINDE'.

Quel est ce secret ?

Mr GUINDE'.

Les marchandises qui sont dans ce Magasin ;

les

les Billets de Change qui sont faits à mon profit, l'argent comptant qui est dans mon coffre fort, & cette maison dont je me dis le propriétaire, tout cela n'est point à moi.

J. GUINDE'.

Et à qui donc, mon pere?

Mr GUINDE'.

C'est à Monsieur... Monsieur... ce Monsieur dont vous devez épouser la fille.

J. GUINDE'.

Qui? Monsieur Armosin, pere de Mademoiselle Margot?

Mr GUINDE'.

Lui-même.

J. GUINDE'.

Et pourquoi ce bien-là est-il à lui; & qu'il n'est pas à vous?

Mr GUINDE'.

Il est à lui, parce qu'il n'est pas à moi; & il n'est pas à moi, parce qu'il est à lui.

J. GUINDE'.

Voilà un compte bien embrouillé.

Mr GUINDE'.

Je vai vous le mettre au net. Monsieur de... de Armosin, ayant jugé à propos pour s'enrichir, de faire banqueroute, il m'en fit la confidence, & me mit de la partie, car il me faisoit l'honneur de m'estimer beaucoup.

J. GUINDE'.

C'étoit vous en donner des marques honorables.

Mr GUINDE'.

Nous passâmes un Contrat de société ensemble, dans lequel il paroissoit que j'avois mis une

M m

somme considerable à la communauté, sans que j'eusse aucune part aux dettes créées avant la société.

J. GUINDE'

Oh, oh, plus fin que vous n'est pas bête.

Mr GUINDE.

Après que je lui eûs passé une contre-lettre de tout ce qu'il laissa en mon pouvoir, un beau soir il fit un trou à la lune, & prit congé de tout le monde sans dire adieu à personne.

J. GUINDE'

Il fit prudemment.

Mr GUINDE'.

Les Creanciers se rendirent en foule dans ma maison. Leur ayant fait voir que le plus beau & le meilleur étoit à moi, je leur abandonnai le reste, qu'ils partagerent entre-eux au sol la livre.

J. GUINDE'.

Ils furent bien chanceux.

Mr GUINDE'.

Depuis ce tems j'ai fait rouler le Commerce de Monsieur Armosin sous mon nom, suivant l'accord passé entre nous. Ainsi vous voyez bien que nous ne sommes pas si riches que vous croyez.

J. GUINDE'.

Je vois bien que si je n'épousois pas Mademoiselle Margot, j'aurois un grand de-compte à faire avec la fortune.

Mr GUINDE'.

Elle ne sçait rien du commerce que j'ai avec son pere; il faut profiter de son ignorance.

J. GUINDE'.

Il ne faut pas s'amuser à marchander cette affaire.

Mr GUINDE'.

Comme son pere me mande qu'il sera bientôt de retour ici avec un bien considerable , il faut passer ce mariage ; il ne seroit pas d'humeur à vous la donner.

J. GUINDE'.

C'est bien dit. Je m'étonne même de ce que vous avez été si long-tems à conclure cet Hymen.

Mr GUINDE'.

Ce n'est que du dernier ordinaire que j'ai appris le retour d'Armosin. Je ne croyois pas qu'il voulût jamais mettre le pied en France ; mais nous avons assez de tems , il est encore loin d'ici.

J. GUINDE'.

Et d'où vous a-t-il écrit ?

Mr GUINDE'.

De Chose.

J. GUINDE'.

D'où ?

Mr GUINDE'.

De... de la Ville de... & la... de cette Ville qui est si loin , si loin.

J. GUINDE'.

Du Japon ?

Mr GUINDE'.

Non , c'est cette Ville où demeure le grand Chose.

J. GUINDE'.

Le Grand qui ?

Mr GUINDE'.

La, c'est ce grand Chose qui n'est pas Chrétien.

J. GUINDE'.

Le Grand Mogol ?

Mr GUINDE'.

Non.

J. GUINDE'.

Le Grand Sophy ?

Mr GUINDE'.

Non, non.

J. GUINDE'.

Le Grand Cam de Tartarie ?

Mr GUINDE'.

Et non, non. Où diantre allez-vous pescher tous ces noms-là ? C'en est un qui n'est pas, si mal-aisé cent fois.

J. GUINDE'.

Et qui donc ? le Grand Turc.

Mr GUINDE'.

Oùi, oùi, le voilà justement. Comment appelez-vous la Ville où il loge ?

J. GUINDE'.

Constantinople.

Mr GUINDE'.

C'est de cette Ville-là qu'il m'a écrit.

J. GUINDE'.

Voici un mariage qui est plus pressé que je ne pensois ; c'est une marchandise, qu'il faut promptement mettre en vente ; & l'homme que je viens d'arrêter, ne vous aidera pas peu pour en faire le débit. Vous le connoîtrez à une face large & rubiconde, qui a tout l'air d'un bon gros Sans-souci ; & en cas que quel-

qu'un de la compagnie s'avisât de le questionner, il a par mes soins réponse à tout.

Mr GUINDE'.

Madame Binon, Tante de Mademoiselle Margot, croyant que la seule honnêteté m'a fait élever sa nièce, prend notre parti, moyennant quelque somme que je lui ai promise, dont vous sçavez que la Dame a un peu de nécessité.

J. GUINDE'.

La voici qui vient.

Mr GUINDE'!

Vous pouvez lui dire le complot que vous avez dressée avec votre homme, afin qu'elle prenne des mesures là-dessus.

SCENE V.

Mad. BINON, Mr GUINDE',

J. GUINDE'.

Mad. BINON.

Messieurs, je vous donne le bon soir.

Mr GUINDE'.

Madame, je vous le rends. Voici mon fils Jean, à qui je viens de dire les bontez que vous avez pour lui. Il va vous faire aussi confidence d'une petite fourberie que nous avons concertée pour avancer nos desseins. Crainte que ma sourdité ne vous incommode, je vais vous laisser, & je cours donner des ordres pour notre souf é.

SCENE VI.

J. GUINDE , Mad. BINON.

J. GUINDE.

MAdame , mon pere m'a appris les bon-
tez que vous voulez bien avoir pour
moi. Je vous proteſte que vous ne les met-
téz point à fonds perdu , & j'en aurai toutes
les reconnoiſſances imaginables.

Mad. BINON.

Ce que je fais pour vous ne mérite point
cela. Ma Nièce eſt une fille ſans biens , à qui
vous faites trop d'honneur quand vous la vou-
lez épouſer ; & ſi je m'émancipe à lui donner
des conſeils en votre faveur , c'eſt plutôt pour
ſes intereſts que pour les vôtres.

J. GUINDE.

Oh , point du tout , Madame. Vous ſçavez
les petites difficultez qu'elle apporte à la con-
cluſion du Contrat de ſociété qui doit joindre
nos deux perſonnes par un lien indiffoluble.
Elle a de la peine à donner ſon aveu , ſans
voir auparavant le conſentement de ſon pere.
Il ſe paſſera peut-être bien du tems avant que
nous ayons de ſes nouvelles , & mon amour
ne ſçauroit lui accorder une uſance de ſi lon-
gue haleine. C'eſt ce qui a fait naître à mon
pere une petite invention pour couper court
à ce retardement. Il ſ'eſt imaginé qu'il falloit

trouver quelqu'un qui fît semblant d'avoir voyagé avec Monsieur Armofin, & qu'il vient ici apporter des nouvelles de fa mort. Ce quelqu'un parlant à Mademoifelle Margot, lui fera concevoir que les dernieres volontez de fon pere ont été pour la confommation du mariage d'entr'elle & moi au plûtôt, & fans ceremonies, Comme elle eft extrêmement foumife aux volontez de fon pere, le poids de cette nouvelle fera pancher la Balance de fon côté.

Mad. BINON.

Vous avez raifon, il ne fe peut rien de mieux imaginé; mais la difficulté eft de trouver un homme qui fçache conduire adroitement cette intrigue.

J. GUINDE'.

J'en ai un tout trouvé. Quatre Loüis-d'or m'ont acquis le plus affuré menteur qui foit à plus de vingt lieües à la ronde. Il doit fe rendre ce foir ici, comme tout frais débarqué d'un grand voyage, & demandera à parler à mon pere. Il ne le connoît pas, & cela fera mieux le jeu. En fuite il lui fera le rapport de tout ce dont nous fommes convenus.

Mad. BINON.

C'est donc ce foir que cet homme doit venir.

J. GUINDE'.

Dès ce foir. Le foupé que mon pere donne à nos parens, n'eft en partie que pour cela. J'ai donné rendez-vous à cet homme après les boutiques fermées, afin que devant tous les conviez il vienne rendre témoignage de la mort de Monsieur Armofin.

Vous ne pouviez faire mourir un homme plus à propos pour le bien de vos affaires.

J. GUINDE'.

Chut. Voici Monsieur Poulailleur mon parrain , & sa femme. Allez auprès de votre nièce lui parler en ma faveur.

SCENE VII.

Mr POULAILLER, Mad. POULAILLER, J. GUINDE'.

Un Laquais marche devant eux avec un flambeau.

Mr POULAILLER.

Bonsoir , mon Fillo. Nous venons souper ici ma femme & moi ; & nous apportons de quoi manger.

J. GUINDE'.

Ah , mon parrain , ne me faites pas ce déplaisir-là- Ce seroit nous deshonorer que de...

Mr POULAILLER.

Bon , bon ; ne comprenez-vous pas ce que je veux dire ? Ce sont nos dents que nous apportons , nos dents.

J. GUINDE'.

Je ne m'attendois pas à ce détour.

Mad. POULAILLER.

Voilà des comtes jaunes de Mr Poulailleur ; il donne toujours du Brie-comte-robert ; & lors

lorsqu'il dit sa ratelée , il semble qu'il prend la Pie au nid.

J. GUINDE'.

Il aime à rire. Mon Parrain , montez là haut, mon pere vous attend.

Mad. POULAILLER.

Petit Garçon, etournez au logis vite comme le vent, & revenez à minuit. Eteignez votre flambeau, afin qu'il y en ait assez pour nous en retourner.

J. GUINDE'.

A moins que le pauvre Garçon ne se serve de l'invention du Laquais de l'Après soupé des Auberges, il court risque de se brûler les doigts. Voici le cousin & la cousine Nifle.

SCENE VIII.

Mr NIFLE, Mad. NIFLE,
J. GUINDE'.

Une Servante porte devant eux une lanterne.

Mr NIFLE.

Monsieur mon Cousin , bonsoir. Bonsoir;
Monsieur mon Cousin.

J. GUINDE'.

Bonsoir, Monsieur mon Cousin. Monsieur mon Cousin, bonsoir.

Mad. NIFLE.

Votre Servante, mon Cousin.

J. GUINDE'.

Votre Serviteur ma Cousine.

Nm

Je ne sçai, Monsieur mon Cousin, ce que vous direz, Monsieur mon Cousin, de la liberté, Monsieur mon Cousin, que nous prenons, Monsieur mon Cousin, de venir ceans, Monsieur mon Cousin, vous incommoder, Monsieur mon Cousin.

J. GUINDE.

Vous vous moquez, Monsieur mon Cousin. Prenez la peine, Monsieur mon Cousin, de monter là-haut, Monsieur mon Cousin. Mon pere, Monsieur mon Cousin, aura l'honneur, Monsieur mon Cousin, de vous y recevoir, Monsieur mon Cousin.

Mad. NIFLE.

Mon Cousin, j'ai fait provision de joye en venant ici. Je veux m'y divertir. Ne prétendez-vous pas m'y divertir après le soupé?

J. GUINDE.

Assurément. Montez ma Cousine. Voici mon Oncle Boisdouillet, & sa femme.



SCENE IX.

Mr DE BOISDOUILLET,
 Mad. DE BOISDOUILLET,
 J. GUINDE.

Mr DE BOISDOUILLET.

Une Chandelle à la main dans un papier,
 & une Epée sous son bras.

Bonsoir, Neveu très-cher, l'honneur de cette
 Rue,

Nous nous rendons chez vous presse, à bride
 abatuë,

Suivant exactement en tout votre desir,

Pour manger votre bien, & vous faire plaisir.

J. GUINDE.

Soyez le bien arrivé, mon Oncle. Je voudrois comme vous sçavoir versifier des Sonnets pour vous répondre,

Mad. DE BOISDOUILLET.

En conscience, mon Neveu, si je n'avois point eu peur de vous scandaliser, je me serois dispensée de venir. J'ai un mal de cœur qui n'est pas concevable, & je tombe en foiblesse de moment en moment. Demandez plutôt à Monsieur.

N n ij

J. GUINDE'.

*Qu'a-donc ma Tante , mon Oncle ?**Mr DE BOISDOUILLET.**Lorsque langueur secrete**Que veut cacher Femme discrete ,**Rend yeux battus , gâte teint beau ,**Fait jetter du cœur sur du carreau ;**Il ne faut pas être grand Sir ,**Ni grand Docteur alors pour dire ,**Voyant signes si convaincans ,**Petits pieds font mal aux grands.**Mad. DE BOISDOUILLET.**Ne vous voilà-t'il pas , Monsieur de Bois-
doüillet ? Vous vous plaisez étrangement à
prêcher ma grossesse à toute la terre. Est-ce
qu'il y apparoît à ma taille ? Taisez-vous, Mou-
rette , vous me faites toujours rougir en com-
pagnie.**Mr DE BOISDOUILLET.**Honneur cacher ne doit pas ,**Oeuvre bon ;**Il ne faut renier , sinon**Vilain cas,**Va , va , petite follete ,**Quand moi seul , & toi seulete ;**Nous prenons de doux ébats ,**Ah , petite Femmelete ,**Alors tu n'en rougis pas.*

J. GUINDE.

Ah, ma Cousine, vous êtes donc grosse?
Je souhaite que le fruit arrive à bon port.

Mr DE BOISDOUILLET.

Oùi, mon Neveu, il tient bien & tiendra,
Et à bon port Garçon arrivera,
J'y ai regardé.

Mad. DE BOISDOUILLET.

En vérité, Mourette, je crois que la cervelle vous tournera à la fin avec votre langage de travers. Que ne parlez-vous tout droit comme les autres? Est-ce à faire à un Marchand Bonnetier de dire des Tragedies? Vous devriez quitter ce métier-là; aussi-bien on dit que la plupart des gens qui s'en mêlent, sont fols.

Mr DE BOISDOUILLET.

*Taisez-vous, je suis Bonnetier
Je n'en ferai qu'à ma tête;
Votre esprit ignorantifié,
Devant le mien doit mettre bas la crête.
Apprenez que je suis enfant d'Apollon, & il
n'est pas qui veut Poètes*

J. GUINDE.

Mon Oncle a raison, mais on n'attend plus que nous pour souper. Allons, mon Oncle, passez le premier. Ma Tante, donnez-moi la main, crainte de quelque accident. Saint Blai-

se, achevez de fermer la Boutique, & vous nous viendrez verser à boire.

St BLAISE.

Je t'en répons. S'ils ne boivent point d'autre vin que celui que je leur verserai, ils courent tous grand risque de faire un repas de Brebis. Allons-nous-en attendre Damis au Petit Panier, & tirons la porte tout contre, afin que nous puissions entrer quand nous voudrons. Voici quelqu'un. Détalons promptement, de peur qu'il ne nous arrête.

SCENE X.

Mr ARMOSIN.

HE bien, grace au Ciel, ô mon pauvre Armosin, te voilà de retour dans ta chère Patrie. Je revois encore une fois cette bienheureuse Ruë S. Denis, où il y aura soixante- & trois ans, vienne la nuit du Mardi gras, bonjour, bon œuvre, que je pris naissance. J'ai pensé mourir de joye, en voyant la Fontaine des Saints Inocens, dont la sculpture est admirable, à ce qu'on dit, car pour moi je ne m'y connois pas; & je n'ai pû retenir mes larmes, quand j'ai vû à la lueur des Lanternes le gros Poteau qui est dans le milieu de la Ruë. Me voici justement devant ma maison. Je voudrois avant que d'y entrer, trouver quelqu'un qui pût m'instruire de la façon qu'en use Monsieur Guindé. J'étois à Lyon lorsque

je dattrai ma derniere de Constantinople, & je n'ai voulu arriver qu'entre chien & loup, afin de trouver quelqu'un avec qui je puisse prendre langue avant que de le voir. Voici un homme qui a la mine de chercher quelque chose. Vøyons si par lui je ne pourrois point trouver ce que je cherche aussi.

SCENE XI.

Mr ARMOSIN, LA MOUCHE,

LA MOUCHE,

Huit heures sont frapées comme je passois devant S. Sauveur. C'est à peu près le tems qui m'est marqué par ce jeune homme, pour venir apporter des nouvelles d'un homme mort qui est encore vivant, & que je n'ai jamais vû. Mais n'importe, pour les quatre pistoles qu'il m'a données, je ne le tuerois pas seulement de paroles, je le tuerois encore d'effet, s'il en étoit besoin.

Mr ARMOSIN.

Cet homme a la mine d'un Ployeur de Toi-
lette.

LA MOUCHE.

Où diable trouverai-je l'Enseigne du Chat-
huant? Je n'y vois goûte; mais j'entrevois un
homme qui pourra me l'enseigner. Oh, mon
ami, ne sçaurois-tu me dire où est le Chat-
huant?

Nn iij

Mr ARMOSIN.

Vous voilà tout vifon-vif. A qui en voulez-vous dans cette maison?

LA MOUCHE.

Belle demande ! Ne voi-tu pas à ma mine que je ne suis point un homme à en vouloir à d'autres qu'au Maître.

Mr ARMOSIN.

Le connoissez-vous?

LA MOUCHE.

Non.

Mr ARMOSIN.

J'ai bien vû que vous ne le connoissiez pas.

LA MOUCHE.

Pourquoi?

Mr ARMOSIN.

C'est que si vous l'aviez connu, vous auriez sçû que c'est moi.

LA MOUCHE.

C'est toi qui est le maître de cette maison?

Mr ARMOSIN.

Moi-même.

LA MOUCHE.

Monsieur, je suis votre serviteur, excusez, s'il vous plaît.

Mr ARMOSIN.

Il n'y a pas de mal. Qui vous amenne ici?

LA MOUCHE.

Je viens vous apporter des nouvelles du meilleur de vos amis.

Mr ARMOSIN.

Et de qui?

LA MOUCHE.

Du bon homme Armosin.

Mr ARMOSIN *bas.*

Du bon homme Armosin ! il me vient apporter des nouvelles de moi-même. Voici quelque Fourbe.

LA MOUCHE.

Il me l'a bien dit , que vous pâmeriez de joye en entendant prononcer son nom.

Mr ARMOSIN *bas.*

Oh ! je vous en assure. Tâchons à pénétrer le dessein de cet homme.

LA MOUCHE.

Ma foi , il est bien de vos amis ?

Mr ARMOSIN.

On ne peut pas être plus des siens que ie je suis. Vous le connoissez donc particulièrement ?

LA MOUCHE.

Si je le connois ! Nous avons passé les Deserts de l'Arabie ensemble , les Isles de Madagascar , la Caramanie , la Cochinchine , la Mésopotamie , le Japon , l'Egypte , les Indes Orientales & Occidentales. Enfin bref nous avons fait plus de quatre-vingt lieues de compagnie. Regardez si c'est pour nous connoître.

Mr ARMOSIN.

Voilà bien du chemin en un petit espace. On voit bien que vous sçavez bien voyager. Et pourquoi , Monsieur Armosin n'est-il pas venu avec vous ?

LA MOUCHE.

Il y seroit venu , sans un petit accident qui nous a séparé.

Mr ARMOSIN.

Quel accident ; qu'est-ce qui vous a séparé ? qu'est-il devenu ?

Il devenu mort.

Mr ARMOSIN.

Mort ;

LA MOUCHE.

Oùï, mort & enterré.

Mr ARMOSIN.

Qu'est-ce à dire mort ?

LA MOUCHE.

C'est-à-dire, être sans vie, trépassé, allé en l'autre monde, quitter celui-ci *in æternum*, enfin bref, tout comme il vous plaira.

Mr ARMOSIN *bas*.

Je serois mort, moi ! Oh le fourbe ;

LA MOUCHE.

Comment, il semble que vous doutiez de la chose ! Est-ce que vous croyez le petit homme immortel ?

Mr ARMOSIN.

Non. Mais que vous a dit cet homme en mourant ?

LA MOUCHE.

Il m'a dit de vous dire, que pour témoignage de la bonne amitié qu'il vous portoit, il vous conjuroit d'unir votre famille à la sienne, & de faire épouser au plutôt, & sans cérémonie, votre fils à sa fille qu'il laissa entre vos mains.

Mr ARMOSIN.

Il vous a dit cela ?

LA MOUCHE.

Oùï, voilà ses dernières paroles ; je n'y ajoute pas une syllabe.

Mr ARMOSIN *bas*

Hon , hon , le Drôle. Je lui suis bien obligé de ses bons sentimens , & je vous remercie de la peine que vous avez prise.

LA MOUCHE.

Ce n'est pas tout. Je dois voir aussi sa fille pour lui dire la même chose , & pour l'assurer de sa part de toutes sortes de prosperitez , en cas qu'elle y consente ; ou de sa malédiction , si elle y apporte la moindre difficulté. Où est-elle ? que je lui parle.

Mr ARMOSIN.

Un fort grand mal de tête l'a obligée de se coucher de bonne heure. Mais ne vous mettez pas en peine ; me l'avoir dit , c'est comme si elle le scavoit.

LA MOUCHE.

Non , non. On m'a sur tout chargé de parler à elle ; car pour vous , on m'a fort assuré que vous n'y apporteriez aucune difficulté.

Mr ARMOSIN.

Il n'est pas necessaire , vous dis-je. Mais en cas que nous ayons besoin de votre témoignage , vous n'avez qu'à me dire votre demeure , & je vous enverrai querir.

LA MOUCHE.

Volontiers. A quelque heure que ce soit, je suis à vous. Vous n'avez qu'à envoyer aux Petits-Carreaux , entre un Cabaretier & un Pâtissier , dans une petite porte ronde , monter à la cinquième Chambre , & demander Michelin la Ravaudeuse. C'est où vous trouverez votre Serviteur la Mouche.

SCENE XII.

Mr ARMOSIN.

Bonsoir, Monsieur le Cadet la Mouche. Voici un Drôle qui ne vient pas ici pour rien, & je commence à développer le sujet pour lequel il est envoyé. Ce Monsieur Guindé est un peu plus de mes amis que je ne pensois, puisqu'il me veut donner son fils pour Gendre; Il ne le prend pas mal, ma foi: mais la chose n'ira pas comme il pense, j'arrive à propos pour rompre ses desseins. Il n'y a point de tems à perdre. La porte de ma maison est ouverte. Entrons, & allons voir ce qui s'y passe. Aussi voici un flambeau qui vient, & je ne veux pas être vu.

SCENE XIII.

DAMIS; ORONTE,
UN LAQUAIS.

DAMIS.

ARrête, Laquais. Mon cher ami, voici la maison dont il est question. C'est où tu dois faire le message que tu m'as promis. Remarque-la bien, afin de ne t'y pas méprendre. C'est l'Enseigne du Chat-huant. Voilà la porte

à tu dois fraper, & le maitre s'apelle Monsieur Guindé.

ORONTE

C'est assez. Je te promets de me bien acquitter de mon emploi.

DAMIS.

Allons attendre S. Blaise au petit Pannier. à nous te marquerons le moment que tu lois venir dans cette maison. Laquais, marche du côté de la Rue Trouffevache.

SCENE XIV.

La Ferme s'ouvre. & le Théâtre représente une Chambre.

Mr ARMOSIN.

IL y a grand Festin ici; tous les Valets sont occupez à la Cuisine, & je suis monté jusques en cette Chambre sans que l'on m'ait appercû. Je n'ai point voulu entrer dans la Salle où l'on mange, de crainte d'y trouver des visages qui ne m'auroient pas plû. Mais, à n'en point mentir, cette bombance me donne de l'inquiétude. Seroit possible que ce fût le festin des nôces? Si cela étoit, je serois arrivé trop tard. C'est de quoi il faut m'éclaircir. J'entens quelqu'un. Retirons-nous dans ce petit Cabinet, j'y pourrai entendre ce qui se dira ici, & peut-être j'apprendrai ce que je veux sçavoir.

SCENE XV.

Mad. BINON, M^{lle} MARGOT,Mr ARMOSIN *caché.*

Mad. BINON.

Vous voyez tout ce que Monsieur Jean fait pour vous. Un Roi ne pourroit pas donner un plus beau Soupé qu'il vient de vous donner. On ne peut pas avoir plus de petits pieds qu'il y avoit dans le plat de Rost. Pour le fruit, tout y étoit en abondance, jusques aux oranges de Portugal. Le pauvre Enfant se tuoit de vous servir de tout, & vous n'avez pas daigné seulement le regarder. Il a bû plus de douze fois à votre santé, sans que vous ayez bû une fois à la sienne.

M^{lle} MARGOT.

Est-ce qu'il sied bien aux filles de boire aux garçons, ma Tante ? & devez-vous me blâmer de cela ?

Mad. BINON.

Hé, mon Dieu, il y a Garçons & Garçons.

M^{lle} MARGOT.

Comment, ma Tante, est-ce qu'il n'est pas fait comme les autres ?

Mad. BINON.

Pardonnez-moi ; mais vous devriez le regarder autrement qu'un étranger, puis qu'il doit être un jour votre époux.

Mlle MARGOT.

Il ne l'est pas encore , ma Tante. Quand il le fera , alors comme alors.

Mad. BINON.

Il ne l'est pas , il est vrai , mais il devrait l'être , mort de ma vie. Ma nièce , est-ce que ce n'est pas un bon parti ?

Mlle MARGOT.

Et qui vous dit que non . ma Tante ?

Mad BINON ,

Hé bien donc , pourquoi ne le prenez-vous pas ?

Mlle MARGOT.

Est-ce que c'est à une fille à prendre un homme ? Et puisque j'ai un pere , ne faut-il pas qu'il y consente ?

Mad BINON.

Mais , est-ce que vous ne l'aimez pas ?

Mlle MARGOT.

Moi ?

Mad. BINON.

Vous.

Mlle MARGOT.

Hé , je l'aime comme il faut l'aimer.

Mad. BINON.

Le voici.



SCENE XVI.

JEAN GUINDE', Mad. BINON;
M^{lle} MARGOT, Mr ARMOSIN,
caché.

J. GUINDE'.

VOUS nous avez bien-tôt privée de votre présence, Mesdames. Est-ce que la Compagnie ne vous plaît pas ?

Mad. BINON.

Votre bonne chère nous a contraintes de quitter la Table ; mais ne vous en scandalisez pas. Nous ne nous en sommes absentées que pour parler de vous.

J. GUINDE'.

Ah, vous vous moquez de moi, Mesdames, je ne mérite pas d'être dans de si belles bouches.

Mad. BINON.

Ma Nièce & moi, nous ne pouvons revenir de l'admiration où nous a mise la somptuosité de votre régal.

J. GUINDE'.

Ce n'est qu'un échantillon d'une pièce de galanterie mesurée à l'aune des perfections de Mademoiselle Margot.

Mad. BINON.

Elle vous est bien obligée ; & si elle n'y répond pas, c'est que sa modestie lui ferme la bouche.

J.

J. GUINDE'.

Oh, je le sçai bien. Aussi jusques à un certain jour je veux bien lui faire crédit ; mais la nuit de ce certain jour-là je veux être payé comptant.

Mad. BINON.

Cela s'en va sans dire.

J. GUINDE'.

Comme il y a long-tems que j'ai fait mes avances ; quand cette Marchandise sera arrivée à bon port, j'en ferai monter les Effets à cent pour cent.

Mad. BINON.

C'est fort bien avisé.

J. GUINDE'.

Ce sera un joly petit assortiment que le nôtre.

Mad. BINON.

Sans doute.

J. GUINDE'.

L'agrément de cette union rendra la nuance de nos affections fort agréable.

Mad. BINON.

Assurément.

J. GUINDE'.

Nous ferons sans cesse un gentil petit négoce de badineries.

Mad. BINON.

Fort bien.

J. GUINDE'.

Nous nous appellerons des plus jolis noms du monde. Elle sera Margoton, & je serai son Janot.

Mad. BINON.

Il ne se peut pas une vie plus délicieuse, ma Nièce.

J. GUINDE'.

N'est-il pas vrai ? Ce qui la rendra encore bienheureuse , c'est cette petite circonstance que vous sçavez bien. Il ne la faut pas oublier, vertuchou ; c'est la plus belle Rose de notre Chapeau.

Mad. BINON.

Je ne l'ai pas oubliée , mais j'ai peine à m'en ressouvenir. Qu'est-ce que c'est ?

J. GUINDE'.

C'est que nous sommes Gentilhomme. N'avez-vous pas vu la Carte de notre Genéalogie , qui est dans la Salle où nous avons soupé , où il y a une belle Bordure d'ébene ?

Mad. BINON.

Oùï , votre pere me l'a montrée plus de cent fois.

J. GUINDE'.

Il prend un grand soin de la montrer à tout le monde. Cela est beau , oùï , d'être Gentilhomme , & de vendre de la marchandise.

Mad. BINON.

Assurément c'est un beau privilege.

J. GUINDE'.

Il n'y a dans notre Race que des gens nobles : nous avons eû un grand-pere qui a eû l'honneur d'être Conseiller à la Table de marbre.

Mad. BINON.

Conseiller , ma Nièce !

J. GUINDE'.

Nous avons eû un autre nommé Sylvestre Guindé , qui est mort Grand Guidon de la Compagnie des Arbalestriers de Soissons.

Mad. BINON.

C'est être illustre par la Robe & l'épée.

J. GUINDE'.

Je vous laisse à penser. Que n'y a-t'il point encore à dire sur Marcou Guindé, qui étoit honoré de tous les grands Seigneurs de France à qui il faisoit crédit ? Ayant fait mal ses affaires, il fût si considerable à l'Etat, qu'il en obtint des Lettres de Répi. Oh, oh, sont-ce des Prunes que cela ?

Mad. BINON.

Nenni, vertu-de-ma-vie. Il y a peu de Nobles qui aient porté la marchandise si haut.

J. GUINDE' à *M^{le}. Margot*

Dépêchez, mon petit cœur, dépêchez de dire oui. Vous ne l'aurez pas si tôt dit, que je vous ferai Dame damée.

Mad. BINON.

Moderez vos transports. Voici nos gens qui viennent.



SCENE XVII.

Mr NIFLE, Mad. NIFLE, Mr DE
BOISDOUILLET, Mad. DE
BOISDOUILLET, Mr POU-
LAILLER, Mad. POULAILLER,
JEAN GUINDE', Mad. BINON,
M^{lle} MARGOT, Mr ARMOSIN
caché.

*Les Dames ont chacune une Orange de Portugal
à leur main.*

Mr NIFLE.

TOut ainsi, Monsieur mon Cousin, que
l'ambre, Monsieur mon Cousin, attire
le fêtu, Monsieur mon Cousin; votre absen-
ce, Monsieur mon Cousin, attire ici toute la
compagnie.

J. GUINDE'.

A moi n'appartient pas tant d'honneur, Mon-
sieur mon Cousin. Je ne suis que de paille ;
Monsieur mon Cousin ; comme vous, Mon-
sieur mon Cousin, & Mademoiselle Margot,
Monsieur mon Cousin, est l'ambre, Monsieur
mon Cousin, qui attire ici tous les fêtus.

Mad. NIFLE.

Comment donc, mon Cousin, nous man-
dez-vous ici pour ne rien faire ? Nous voilà

tous les bras croisez. Hé quoi, Messieurs ?
Qu'est-ce, Mesdames ? Est-ce que nous ne dan-
cerons pas un peu, quand ce ne seroit que
pour ébattre nos morceaux ?

Mr DE BOISDOUILLET.

Madame Nifle parle en Femme d'esprit,

Quand elle ramentoit le proverbe qui dit,

Qu'après la pance.

Vient la dance.

J. GUINDE'.

Faites venir les Violons.

Mad. POULAILLER.

Ce sont les Députés de Vaugirart, ils ne sont
qu'un.

J. GUINDE'.

Avec la permission de la Compagnie, je
vais commencer avec Mademoiselle Margot.

Mr POULAILLER.

Mon Fillo, voilà une jolie tendron. Si l'on
vendoit de la viande comme cela à la Bou-
cherie ; je n'y envoyerois pas ma Servante.

J. GUINDE'.

Oh, oh, voici des Masques. C'est une
Bohémienne, qui nous dira notre bonne avan-
ture.



SCENE XVIII.

DAMIS, Mr NIFLE, Mr DE
BOISDOUILLET, Mr POULAILLER, JEAN GUINDE,
Mad. BINON, M^{lle} MARGOT,
Mad. NIFLE, Mad. DE BOISDOUILLET, Mad. POULAILLER, Mr ARMOSIN *caché.*

DAMIS *en Bohémienne.*

IL ne tiendra qu'à vous de la sçavoir. Je n'ai ni le langage, ni la fourberie des autres, & beaucoup de sincérité fait toute ma science.

J. GUINDE.

Tenez voilà une Demoiselle que je vous donne à deviner. Voyons un peu comment vous vous y prendrez.

DAMIS.

Il ne faut pas être un grand Devin, pour dire que voilà la plus belle personne du monde, & qui mérite le mieux d'être aimée d'un honnête homme.

J. GUINDE.

Il a raison, il a raison.

DAMIS.

Donnez-moi, s'il vous plaît, votre main,

Mademoiselle. Qu'elle est belle ! L'Albâtre n'eût jamais tant de blancheur. Quelle a de quoi faire un heureux mortel ! qu'il seroit heureux si cette main , guidée par les mouvemens du cœur , s'attachoit à la sienne par une foi inviolable !

J. GUINDE.

Le Drôle ne débîte pas mal sa marchandise.

DAMIS.

Voilà des signes qui marquent que vous serez la plus heureuse personne du monde , si vous en voulez croire quelqu'un qui n'est pas loin d'ici.

J. GUINDE.

C'est de moi qu'il veut parler.

DAMIS.

La Fortune qui vous a été avare de ses biens , autant que les Graces vous ont été libérales , vous plonge maintenant dans un grand embarras. Mais n'appréhendez rien , un peu de résolution vous mettra au-dessus de bien des choses , & avec la possession d'une personne qui vous adore , & qui n'est pas tout-à-fait indigne de vous , vous aurez la jouissance d'un bien considérable.

J. GUINDE.

Hé bien , vous le voyez , je ne lui fais pas dire. Il parle juste. Qu'avez-vous à répondre à cela , Hem ?

DAMIS.

Ne la pressez pas davantage. Ce soupir en dit plus que vous ne pensez. Il n'en faut pas tant pour se faire entendre à un homme qui a un peu d'intelligence.

Oh je le comprends bien. A un bon entendeur il ne faut que demi mot. Que je vous suis obligé! Mais voyons si vous serez aussi bonne Prophetesse pour moi que pour elle.

DAMIS.

Il ne me seroit pas difficile de vous apprendre votre destinée; mais je n'ai de science aujourd'hui que pour les Dames, & puis je ne veux point interrompre vos divertissemens.

Mad. BINON à Jean Guindé.

Votre homme ne vient point.

J. GUINDE'.

Je ne sçai ce que cela veut dire. Mais que veut cet homme - là.

SCENE XIX.

ORONTE, DAMIS, JEAN GUINDE', Mr DE BOISDOUILLET, Mr POULAILLER, Mr NIFLE, M^{le} MARGOT, Mad. BINON, Mad. DE BOISDOUILLET, Mad. NIFLE, Mad. POULAILLER, Mr ARMOSIN *caché*.

E ORONTE.
Si-ce ici où demeure Mr Guindé?

J. GUINDE'.

Oùi, Monsieur.

ORONTE

ORONTE.

Je voudrois lui parler.

J. GUINDE.

Le voilà qui vient. Mon pere, voilà Monsieur qui veut vous parler.

SCENE DERNIERE.

Mr GUINDE, Mr DE BOISDOUILLET, Mr POULAILLER, Mr NIFLE ; ORONTE, DAMIS, J. GUINDE, M^{lle} MARGOT, M^{me} BINON, Mad. DE BOISDOUILLET, Mad. POULAILLER, Mad. NIFLE, Mr ARMOSIN *caché*.

Mr GUINDE' *à part*.

VOici notre homme. Je le connois à sa large face.

ORONTE.

Je viens de la part de Mr Armosin.

Mr GUINDE'.

De Mr Armosin ? Comment se porte-t'il ?

ORONTE.

Il se porte fort bien, & souhaite de vous voir avec transport.

Mr GUINDE'.

Il est mort ? Quel dommage !

ORONTE.

Je ne dis pas cela. Je dis qu'il se porte fort bien.

Pp

Mr GUINDE.

Qu'il me la recommande bien ? Ah je n'y
manquerais pas.

ORONTE.

Je dis qu'il se porte bien, & avant qu'il soit
trois mois, il viendra vous embrasser, & reti-
rer sa fille.

Mr GUINDE.

Avant qu'il soit un mois, je donne mon
fils en mariage à sa fille ? Volontiers.

J. GUINDE.

Il ne dit pas cela, mon pere.

Mr GUINDE.

J'entens bien. Il dit qu'il me prie de vous
faire épouser sa fille.

J. GUINDE' *criant aux oreilles de son pere.*

Il ne dit pas cela, vous dis-je.

M. GUINDE.

Qu'est-ce qu'il dit donc ?

J. GUINDE.

Il dit que Monsieur Armosin se porte bien,
& qu'il sera ici dans trois mois.

Mr GUINDE.

Ce n'est donc pas ce Chose dont vous par-
liez ?

Mr ARMOSIN *sortant du Cabinet*
où il s'étoit caché.

Il est tems que je me montre, pour confon-
dre tous ces Imposteurs.

Mr GUINDE' *à Oronte*

Allez, vous nous venez conter ici des fa-
gots. Monsieur Armosin n'est plus au monde.

Je ſçai de bonne part qu'il eſt mort. *Apper-*
cevant Mr Armofin. Mort... mort, mort.

Mr ARMOSIN *ſe montre à lui.*

Et moi je viens vous aſſurer qu'il eſt viſ, viſ,
 viſ, & qu'en ne peut être plus viſ.

Mr GUINDE'.

Ah, Monsieur Chole, c'eſt... C'eſt vous ;
 Monsieur Armofin !

J. GUINDE'.

Monsieur Armofin ! Il eſt donc venu comme
 un Champignon.

Mlle MARGOT.

Ah, mon Pere, ſe peut-il que j'aye encore
 la joye de vous embraffer ?

Mr ARMOSIN.

Oüi, ma fille, me voici de retour aſſez à
 tems pour te délivrer de la tyrannie de ces
 ingrats. Ah, ah, Monsieur Guindé, c'eſt donc
 ainſi que vous me payez de toutes les bontez
 que j'ai euës pour vous ? Certain homme que
 j'ai rencontré là-bas, me venoit tuer de votre
 part ; mais je me fais revivre de la mienne, pour
 vous reprocher routes vos perfidies.

Mr DE BOISDOUILLET.

*Ah, Seigneur Armofin, tout doux, ne fumetis ;
 Nous voulons marier votre fille à ſon fils,
 Et dans cette union de bien, de corps & d'ame ;
 On peut bien dire que Monsieur vaut bien Madame.*

Mr ARMOSIN.

Que nous vient conter celui-là ? Qu'eſt ce-
 à-dire, Monsieur vaut bien Madame ? Sçavez-
 vous bien que c'eſt mon Facteur, & que tous

P p ij

les biens dont il se pare sont à moi ?

Mr DE BOISDOUILLET.

Neveu, feroit-vrai ?

J. GUINDE.

Hé, mon pere me l'a dit à-peu-près comme cela.

Mr DE BOISDOUILLET.

*Oh, mi Frater, il faut & plutôt que plus-tard ;
Rendre à César ce qui appartient à César.*

Mr GUINDE.

Je n'ai que faire de César pour rendre mes comptes, je les rendrai bien tout seul. Ils sont tous prêts. Je vais les mettre en état.

Mr ARMOSIN.

Mais sçachons un peu qui envoyoit cet homme.

DAMIS.

C'est moi, Monsieur. Sçachant la répugnance que Mademoiselle votre fille avoit pour ce mariage, j'avois imaginé cette invention pour en reculer l'effet. Je l'aime, &c...

Mr ARMOSIN.

Vous l'aiméz ! Et qui êtes-vous ?

DAMIS.

Je suis le fils de Monsieur de Vauverbec, Banquier de cette Ville.

Mr ARMOSIN.

C'étoit un honnête Flamand de ma connoissance, qui avoit la réputation d'être riche de deux cens mille livres.

DAMIS.

Je puis dire qu'il m'en a laissé davantage.

Mr ARMOSIN.

Ah, Monsieur, vous êtes honnête homme, si ce que vous dites est vrai; mais demain nous en parlerons plus amplement. Souffrez que j'aie prendre possession de ma maison. Allons, ma fille, suivez-moi.

Ils s'en vont.

Mr POULAILLER.

Cousin, il ne faut point tant s'attrister. Venez avec moi noyer vos chagrins dans une bourée.

J. GUINDE.

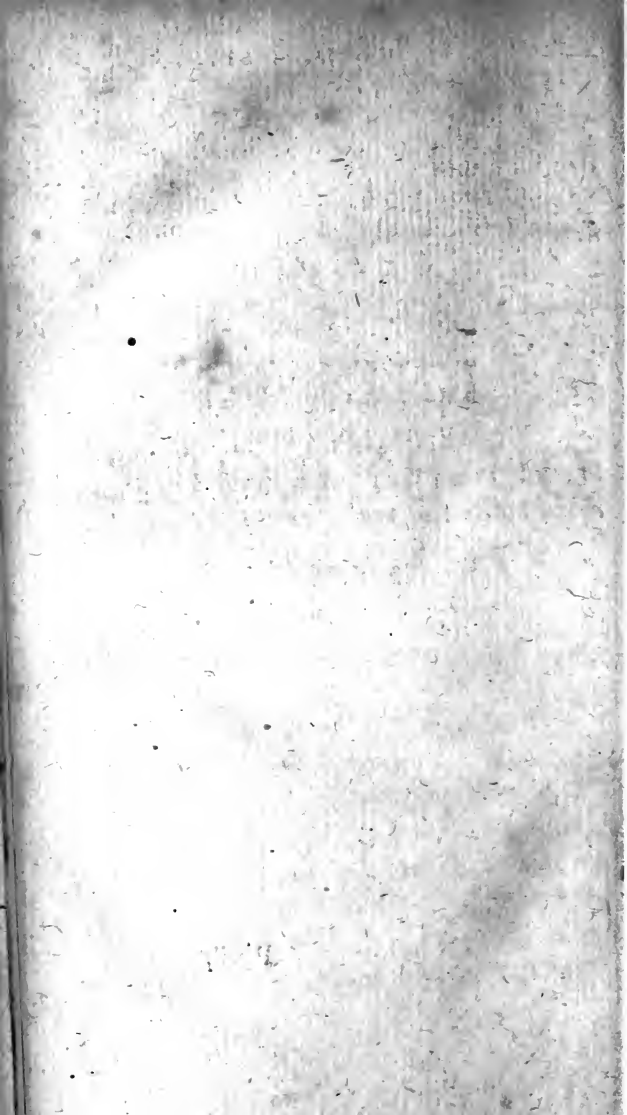
Marchand qui perd ne peut rire.

Mr DE BOISDOUILLET.

Mon Neveu a raison, donnons-nous le bon soir;

Allons chacun chez nous. Adieu, jusqu'au revoir.

F I N.



L'HEURE
DU BERGER,
PASTORALE.

ACTEURS.

DAPHNE', Bergere déguisée en Berger,
sous le nom de Coridon, Amoureuse
d'Arcas.

ARCAS Berger; promis à Cléonice, amoureux de Daphné,

CLEONICE, Bergere; promise à Arcas;
amoureuse de Tircis,

TIRCIS, Berger; amoureux de Cléonice.

CORINNE, Coquette.

ALCIDON, Berger; frere de Daphné;
amoureux de Corine.

PHILIS, Bergere.

La Scene est en Forest.



L'HEURE
DU BERGER.
PASTORALE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

DAPHNE', *sous le nom de Coridon,*
PHILIS.

PHILIS.

COMMENT ? C'est toi, Daphné,
sous ce déguisement ?

DAPHNE'.

Oùï, moi-même, Philis.

PHILIS.

Dans quel étonnement

450 L'HEURE DU BERGER,

Me mets-tu? Mais au moins que j'en sçache
la cause.

DAPHNE,

Mon sexe déguisé t'apprend assez la chose.

Tu sçais quand notre Prince arriva dans ces
lieux,

Que mon peu de beauté lui donna dans les
yeux.

Mon frere en prit ombrage, & craignant sa
puissance,

Il voulut étouffer ces feux par mon absence,

Il m'éloigna: la lune a six fois fait son tour,

Depuis que j'ai quitté cet aimable séjour.

Ce Prince en est parti, rien ne m'est plus con-
traire;

Cependant j'y reviens & me cache à mon frere.

Sous le nom d'un parent éclairci de mon sort,

Qui me ressemble assez de visage & de port,

Jé passe dans ces lieux. Notre amitié passée,

Fait que sans consulter je t'ouvre ma pensée.

Tu t'étonnes! hélas, il est aisé de voir,

C'est qu'en moi l'effet d'un amoureux pou-
voir;

Rarement une fille en garçon se déguise.

Que l'amour n'ait beaucoup de part en l'entre-
prise.

PASTORALE.

451

PHILIS.

Qui t'oblige à paroître en cet habit ?

DAPHNE'.

Arcas.

PHILIS.

Arcas ! Tu te méprends , & tu n'y songes pas ;
Dans peu ce Berger doit épouser Cléonice.
Il est promis.

DAPHNE'.

Ah , c'est ce qui fait mon suplice.

PHILIS.

Sçait-il ta passion & ton déguisement ?

DAPHNE'.

Pour l'une il le pourroit , pour l'autre nullement.

PHILIS.

T'aime-t'il ?

DAPHNE'.

Je ne sçai.

PHILIS.

Et que prétens-tu faire ?

T'engager sans sçavoir si tu pourras lui plaire.

DAPHNE'.

Ne sçais-tu pas , Philis , qu'en l'amoureux
tourment ,

452 L'HEURE DU BERGER,

Ce qui nous peut flater persuade aisément ;
On se laisse abuser par la moindre apparence.
Arcas surprit mes vœux dès ma plus tendre en-
fance ,

Je le trouvois bien fait , j'admirois sa vertu ;
Sa grâce , son esprit ; Bergere , que veux-tu !
L'amour pour nous tromper prend plus d'une
figure ,

Il le sçait , sous divers noms , cacher son im-
posture.

D'abord dessous l'estime il entra dans mon
cœur ,

Il le trouva facile à cherir son erreur :

Tout le favorisa , rien ne lui fut contraire ;
Il s'en rendit le maître , & je le laissai faire..

Il me sembloit aussi qu'il occupoit Arcas ,
Des mêmes soins ; sans cesse il étoit sur mes
pas ,

Chacun de notre amour nous nous faisons
mystère ,

Cependant nous cherchions tous les jours à
nous plaire :

J'étois triste , il l'étoit ; il avoit le souci :

De m'expliquer son feu ; c'étoit le mien aussi :

Ayans même dessein , soumis au même empire

Nous nous cherchions tous deux pour pouvoir
nous le dire ,

Affermis , résolus d'en presser l'entretien ;

Et quand nous nous trouvions , nous ne
nous disions rien.

Que te dirai-je enfin , il partit , quel suplice !

O Ciel ! lorsque j'appris qu'Arcas & Cléonice,

Soûmis à leurs parens, s'entredonnoient la foi,

Chere Philis, hélas, quel coup ce fut pour moi ;

Ma mort auroit suivi cette triste nouvelle ,

Si pour me retirer de ma douleur mortelle,

On ne m'eût dit qu'Arcas murmuroit en secret

Que Cléonice aussi témoignoit du regret ,

Que cet hymen étoit , contre mon esperance ,

Moins un effet d'amour que de l'obéissance.

L'espoir qui de nos cœurs se rend maître aisé-
ment ,

M'inspira le dessein de ce déguisement.

J'ai crû que je pouvois avec un peu d'adresse

Examiner d'Arcas qu'elle étoit la tendresse ,

Connoître ses desirs , & sçavoir si sa foi

Seroit pour Cléonice, où panheroit pour moi.

Je t'ai déjà conté que j'avois l'avantage

D'avoir de Coridon la taille & le visage ;

Mais tu le peux sçavoir, tu l'as vû dans ces lieux ;

454 L'HEURE DU BERGER ;

As-tu jamais rien vû qui se ressemble mieux ?
Tu sçais que se trompant sans cesse à l'apparence ,

Pour nous bien discerner on étoit en balance ;
Et qu'à nous voir ensemble , ou bien séparément ,

On ne nous distinguoit que par l'habillement ;

PHILIS.

Il est vrai , mille fois je me suis occupée ,
A vous bien discerner , & je m'y suis trompée ;
Ce Berger dans ces traits est si semblable à toi ;
Que j'ai vû tout le monde abusé comme moi.

DAPHNE'.

Qui ne le feroit pas , puisqu'Alcidon mon frere ,

Chez qui je suis , me voit sans penser le contraire.

Depuis tantôt huit jours ; enfin , je suis ici ;
Il me croit Coridon , & veut... Mais le voici.
Il suit de près Corinne ; elle paroît émuë.



SCENE II.

DAPHNE', ALCIDON,
CORINNE, PHILIS.

ALCIDON.

NOn, non, en vain tu veux le cacher à ma
vûë,
Je l'ai vû, je l'ai vû.

CORINNE.

Qu'à-tu vû?

ALCIDON.

Ce Billet.

Que tu venois exprès ici lire en secret.
Ose me le nier? ton ame en est capable.

CORINNE.

Moi, pourquoi le nier, puisqu'il est veritable?
Le voilà. Ton esprit s'en forme un Billet doux.
Tu le crois d'un amant?

ALCIDON.

Oüi, sans doute.

CORINNE.

Jaloux.

ALCIDON.

Coquette.

456 L'HEURE DU BERGER,

DAPHNE' *se mettant entre deux.*

D'où vient donc cette ardente colere.

Qui vous trouble, Berger, qui vous émut,
Bergere?

CORINNE.

Un jaloux qui se plaît à me persécuter,
Dont la bizarre humeur cherche à me contester.
Qui forme des soupçons sur la moindre appa-
rence;

Il m'aime, à ce qu'il dit, avec violence,
Et pour me le prouver, il me fait la faveur
De me faire sans cesse enrager de bon cœur.

DAPHNE.

Sur de simples soupçons avoir l'ame inquiète!
Qui peut vous les causer, Berger!

ALCIDON.

Une Coquette,

Qui pour prix de l'amour que j'ai pour ses
appas,

Me traite avec mépris, ne me regarde pas.

Pour lui prouver mes feux, je mets tout en
usage

Que m'en arrive-t-il? l'ingratte, la volage,
Sans égard pour mes soins, en tous lieux, de-
vant moi,

Avecque

Avecque mes rivaux triomphe de ma foi.
D'une foule d'amans sans cesse est poursuivie,
Fait de les engager sa plus pressante envie;
Et veut pour me regler sur son intention,
Que je souffre cela sans nulle émotion.

DAPHNE.

Elle est de cette humeur ! seroit-il vrai, Ber-
gere ?

Seriez-vous, comme il dit, inconstante, le-
gere ?

Quoi, la coquetterie a pour vous tant d'appas ?

CORINNE.

Je la suis, je l'avouë, & ne m'en défend pas;
Est-ce un si grand malheur ? Le Ciel m'a fait
la grace

De me former ainsi ; que veut-il que je fasse ?

Je m'y plais, les plaisirs me suivent en tous
lieux,

Et je ne prétens pas changer pour ses beaux
yeux.

ALCIDON.

Et moi, puisque tu veux vivre à ta fantaisie ;

Ne crois pas que je quitte aussi ma jalousie :

Tu veux être inconstante exprès pour m'ou-
trager,

Qu

458 L'HEURE DU BERGER ;

Moi je serai jaloux pour te faire enrager.

DAPHNE'.

La résolution est digne de louange.

Quels discours , Alcidon ! Quelle humeur !
chose étrange !

Quoi , pour ce que l'on aime avoir ces senti-
mens !

Témoigner son amour par des emportemens ?
Est-ce que vous croyez que le secret de plaire
se forme des transports d'une aveugle colere !
Non , défabusez-vous ; ce n'est point par rigueur
Ni par emportement qu'on entre dans un cœur.
C'est par beaucoup de soin , de respect , de
tendresse ;

Il faut pour réussir auprès d'une maîtresse ,
Rechercher ses plaisirs , sans troubler son repos.
Admirer ses vertus , ne point voir ses défauts ,
Montrer pour ses souhaits beaucoup de com-
plaisance ,

Dessus sa bonne foi prendre entière assurance :
La croire aveuglement , & pour toucher son
cœur ,

La laisser faire enfin , c'est toujours le meilleur.

CORINNE.

Où , sans doute , voilà ce qu'un amant doit
faire ;

Voilà le moyen sûr pour trouver l'art de plaire.
Que vous le prenez bien !

DAPHNE.

Cela se doit ainsi

Sans doute il doit changer , Bergere , & nous
aussi ?

Et s'il faut qu'un amant soit pour une maîtresse,
Respectueux , soumis , complaisant , sans foi-
blesse ,

La maîtresse à son tour doit avoir pour l'a-
mant ,

Même soin , même ardeur , & même senti-
ment ;

Car enfin persistant dans votre humeur co-
quette ,

Que vous reviendra-t'il ? Une joye imparfaite.
Vous ferez des amans , je ne dis pas que non ;
Mais vous en trouverez trente faux sans un
bon :

On en voit tant par-tout que l'on en sçait que-
faire ,

Corinne , & pour le bon , on ne les trouve
guere.

Il aime , vous avez quelque penchant pour lui.
Sans attendre à demain , concluez aujourd'hui ;

Qb.

460 L'HEURE DU BERGER,

Croyez - moi, bannissez ces chagrins & ces
peines,

Unissez - vous tous deux par de plus douces
chaînes ;

Ainsi vous cesserez , pour un plaisir plus
doux ,

Vous d'être une coquette , & lui d'être un
jaloux.

Voilà ce que , sans fard , j'ai crû vous devoir
dire ,

Profitez en tous deux ; Adieu , je me retire.

SCENE III.

CORINNE, ALCIDON, PHILIS.

ALCIDON.

IL faut pour être heureux , changer , tu l'en-
tens bien ,

Me le promets - tu , dis !

CORINNE.

Non , je n'en ferai rien ;

Berger , j'aurois trop peur de manquer de pa-
role.

PASTORALE. 461
ALCIDON.

Ainsi donc pour mes vœux, l'esperance est
frivole,

Ingrate, persister à suivre un tel défaut !

N'en reviendras-tu point ?

CORINNE.

Non pas encore si-tôt ;
Peut-être que le tems en me rendant plus sage
Un jour me défera de cette humeur volage,
Que lassée à mon tour d'offrandes & de vœux,
Je pourrai me résoudre à faire un seul heureux.

ALCIDON.

Ce ne sera pas moi ; tu me fais trop connoître,
Que je suis...

CORINNE.

Et pourquoi ne croirois-tu pas l'être ?

ALCIDON.

Tes mépris pour mes feux en sont de bons
témoins.

CORINNE.

Pour mes autres amans, Berger, m'en vois-tu
moins ?

ALCIDON.

Et qu'ai-je de plus qu'eux pour me le faire croire.

462 L'HEURE DU BERGER,
CORINNE.

Un peu de mon estime , & place en ma mémoire.

ALCIDON.

La faveur n'est pas grande , étant commune à tous.

CORINNE.

Tu serois trop heureux si tu n'étois jaloux.

ALCIDON.

Et puis-je ne pas l'être , & voir ton inconstance ?
Mais quel bonheur aurois-je enfin ?

CORINNE.

Ma confidence
Par elle tu sçaurois quels sont tous mes amans
Et tu verrois pour eux mes secrets sentimens

ALCIDON.

Voilà de ton esprit encore quelque artifice.

CORINNE.

Non , je ne promets rien que je l'accomplisse
Bannis ta jalousie , & ces soins superflus ,
Et tu verras...

ALCIDON.

Et bien , je ne le ferai plus
Mon cœur qui dans ses vœux n'aspire qu'à
plaire ,

PASTORALE. 463

Pour prendre aveuglement jusqu'à ton caractère,
Accepte le parti.

CORINNE.

Si tu le suis ; crois moi ;
Tu ne te plaindras plus de moi , ni moi de toi.

ALCIDON.

Suivant ce qu'apresent tu viens de me promettre ,

Comme ton confident , je me dois tout permettre ,

Montre-moi ce Billet.

CORINNE.

Quoi...

ALCIDON.

De ce même jour.
Tu me dois montrer...

CORINNE.

Où , ce qui vient de l'amour ;
Si c'étoit d'un amant je te le ferois lire ;
Mais ce Billet me vient , puisqu'il te le faut dire ;
De la part d'une amie , & non pas d'un amant.

ALCIDON.

Non , non , je le veux voir , ou bien dès ce moment...

464 L'HEURE DU BERGER.

CORINNE.

De ce que je dirai je prétens être crüe.

ALCIDON.

Moi, je prétens que rien ne se cache à ma vûe.

CORINNE.

Tu ne me crois donc pas ?

ALCIDON.

Non, je le veux avoir.

Montre-le-moi, sinon...

CORINNE.

Et bien, tu le peux voir.

Mais pour avoir douté de mon amour sincère,

Si tu le vois, tiens-toi fort sûr de ma colere;

Elle suivra de près ton desir curieux.

ALCIDON.

Quoi...

CORINNE *lui présentant le Billet.*

Je ne dis plus rien, rien, lis si tu le veux.

ALCIDON *voulant le prendre.*

Oùï, oùï, je le lirai, je connois ta maxime.

CORINNE *le resserrant.*

Va, pour te le donner j'ai pour toi trop d'estime;

Tu cherche ma colere en voulant ce Billet;

Et je sens qu'avec toi je romprois à regret.

ALCIDON.

ALCIDON.

Comment, c'est donc ainsi que tu me tiens parole ?

CORINNE.

Comment, ainsi pour moi ta promesse est frivole ?

ALCIDON.

On ne devoit point voir de secret entre nous.

CORINNE.

Et tu m'avois promis de n'être point jaloux.

ALCIDON.

Ce Billet vient d'Arcas.

CORINNE.

Cela pourroit bien être

ALCIDON.

Il t'aime.

CORINNE.

Il se pourroit.

ALCIDON.

Il le fait trop connoître.

CORINNE.

Tu l'as dit.

ALCIDON.

Va, mon cœur renonçant à l'espoir

Te rend ta confidence, & ne veux plus te voir

R r

466 L'HEURE DU BERGER,
CORINNE.

Et bien je la reprens , cette faveur insigne ;
Ton procédé fait voir que tu n'en est pas digne.

SCENE IV.
CORINNE, PHILIS.

PHILIS.

POur vous voir bien remis je demeuerois
expres ;

Mais je vous vois broüillez tous deux plus que
jamais.

CORINNE.

Je fais quand il me plait changer le personnage ;
Mais voyons ce Billet qui lui fait tant d'om-
brage.

BILLET.

Vous me pressez & desirez sçavoir ;

Corinne , pour qui je soupire.

J'aurois fait un serment de souffrir sans le dire ;

Mais de vous refuser je n'ai pas le pouvoir.

*Il faut le rompre , & faire un effort sur moi-
même ,*

Pour vous aller dire que j'aime

TIRCIS.

PHILIS.

Tircis, Bergere! & que croit Alcidon?

Il a donc contre Arcas mal conçu ce soupçon.
Sur quelle conjecture a-t'il pris jalousie?

CORINNE.

Un rien peut d'un jaloux troubler la fantaisie;
Un esprit défiant le poursuit en tous lieux,
Et la moindre apparence est un monstre à ses
yeux.

PHILIS.

Cependant c'est toujours user de tromperie;
Tu disois qu'il venoit de la part d'une amie.

CORINNE.

La tromperie est douce & permise en aimant;
Quand c'est pour s'assurer les vœux d'un autre
amant.

PHILIS.

Plus je te confidère, & plus je t'examine;
Plus je vois que toujours tu veux être Corinne.

CORINNE.

Au nombre des amans on voit notre pouvoir;
N'en avoir qu'un à nous ce n'est point en avoir,
Un caprice, un soupçon, bien souvent le dé-
gage,

Il faut de cent faveurs arrêter ce volage;

Rr ij

486 L'HEURE DU BERGER ;

Puis au bout pour tout fruit nous avons le
chagrin

De le voir triompher de nous par son dédain.

Mais lorsque de plusieurs on se voit la maî-
tresse ,

Un, peut s'évanoûir sans que son change blesse ,

On ne s'apperçoit pas même de son départ ;

Sans que l'on s'en chagrine , on l'impute au
hazard :

A peine est-il absent qu'un autre prend sa
place.

Il n'est point de dépit que ce plaisir n'efface ;

Et quand tout réüssit au gré de mes desirs ,

Quand je vois mes souhaits moindre que mes
plaisirs ,

Je l'avoüerai , Philis , quoi que le Ciel destine ,

Je suis , & je veux être incessamment Corinne.

PHILIS.

Tircis vient , je m'en vais.

CORINNE.

Non , demeure avec nous

Quand on a des témoins le triomphe est plu
doux.

SCENE V.

TIRCIS, CORINNE, PHILIS.

E TIRCIS.
Enfin vous la sçavez, mon indiscrete flâme,
Et vous avez tiré le secret de mon ame ;
Et ce qu'avec que soin j'avois toujours caché ;
De ce cœur amoureux , vous l'avez arraché.

CORINNE.

Croyez-moi, bannissez ce scrupuleux Martyre ;
S'il est bien doux d'aimer, il l'est plus de le dire ;
Et sans vous retrancher à pousser des soupirs ,
Me nommant cet objet, contentez mes desirs.

TIRCIS.

Hélas ! Bergere , hélas ! dans mon Amour ex-
trême ,

Je n'ai point encore fait cet effort sur moi-
même.

Tout tremblant de respect dans ma plus vive
ardeur ,

Ce beau nom ne s'est point échapé de mon
cœur.

Rr iij

470 L'HEURE DU BERGER;

CORINNE *bas à Philis.*

Il n'ose me nommer sans doute en ta présence.

(Haut)

Vous nous en pouvez faire entière confiance,
Philis est fort discrete, & je la suis aussi;
Berger expliquez - vous sans crainte & sans
soudi.

TIR C I S.

Puisqu'il vous faut nommer pour qui ce cœur
souponne,

Et que je ne me puis empêcher de le dire,
C'est de tous nos hameaux, par d'insignes fa-
veurs,

Celle c'est celle, enfin, qui charme tous
les cœurs,

Pour qui tous nos Bergers ont de secrettes flâ-
mes,

L'ornement de nos bois, le plaisir de nos ames,
Dont les divins appas peuvent tout enflâmer,
Ce que l'on ne sauroit regarder sans aimer.

CORINNE *bas à Philis.*

C'est mon portrait, Philis, il le fait trop con-
noître.

(Haut)

Quittez ce grand respect que vous faites pa-
roître,

Nommez - nous cet objet sans craindre son
courroux ,

Elle en pourroit avoir envie autant que vous.

T I R C I S.

Ce portrait que je fais sans Art , sans Artifice ,
Vous dit-il pas assez que c'est.....

C O R I N N E.

qui.

T I R C I S.

Cléonice.

C O R I N N E.

Cléonice ! Berger , qu'osez-vous proposer ?
On lui destine Arcas , elle doit l'épouser ,
Avez vous bien prévu quel chagrin , quel mar-
tyre.

T I R C I S.

Jé me suis là dessus dit ce qu'on me peut dire.
La raison en secret pour combattre mes feux ,
M'a fait appréhender le sort le plus affreux.
L'Amour même , l'Amour touché de mon
martyre ,
Avant que m'enflâmer , cent fois me l'a scû
dire.

Il n'a point affecté tous ces déguisemens ,

Rr.iii.

472 L'HEURE DU BERGER

Qu'il met le plus souvent dans le cœur des
Amans;

Il ne s'est point servi pour cacher ses mystères,
De tous ces faux brillans qui lui sont ordi-
naires;

Les faveurs, les plaisirs ne m'ont pas attiré;
Les douceurs de l'espoir ne m'ont point
enyvré,
Je me suis peu flatté dans mon ardeur extrême;
Et ce n'est seulement que pour aimer que j'ai-
me.

Le seul bien qui pourroit soulager mon tour-
ment,

C'est d'exposer mes maux à cet objet char-
mant,

Faire voir à ses yeux le trouble de mon ame;
Y peindre l'innocence & l'ardeur de ma flamme.
C'est-là tout mon espoir, & je ne vois que
vous

Qui puisse à mes souhaits donner un bien si
doux.

C O R I N N E.

Vous ne voyez que moy?

T I R C I S.

Je ne vois que vous-même.

Elle vous aime fort, & vous l'aimez de même.
 Vous pouviez aisément sans l'offenser en rien,
 Meménager près d'elle un moment d'entretien:
 Enfin, Bergere, enfin, c'est sur cette assurance
 Que je vous ai fait part de cette confidence.

CORINNE.

Vous ne pouviez pour voir réussir vos des-
 feins,

Mettre vos intérêts en de plus sûres mains.

TIRCI S.

J'ai bien crû que de vous j'obtiendrois cette
 grace.

CORINNE.

Oùï, Berger, il n'est rien que pour vous je ne
 fasse,

Je vais voir Cléonice; allez, je vous promets
 De vous servir encore par de-là vos souhaits.

TIRCI S.

Que ne vous dois-je point obligante Bergere?
 C'est le plus grand plaisir que vous me puissiez
 faire :

Je vous devrai la vie, & mon sort sera doux;
 Si j'ai jamais le bien de l'employer pour vous.

SCENE VI.
CORINNE, PHILIS.

PHILIS.

TU t'es bien abusée , & cela doit t'apprendre

A n'en point tant conter ; de peur de te méprendre..

CORINNE.

Hé bien ! Philis , tu vois quel seroit mon tourment ,

Si dedans ce malheur je n'avois qu'un Amant.

Si j'avois sur Tircis fondé mon espérance ,

Voi quel seroit le fruit de ma persévérance !

Non , non , sans repentir je suivrai mes souhaits ,

Le nombre des Amans n'incommode jamais ;

Et pour fuir de l'Amour les bizarres foiblesses ,

Il est bon d'en avoir de toutes les espèces.

PHILIS.

Tu t'offre cependant , Bergere , avec chaleur ,

Auprès de Cléonice à servir son ardeur.

CORINNE.

Et tu crois que je veux lui tenir ma promesse ?

Apprens , Philis , apprens que ce n'est qu'une
adresse.

Je m'offre à le servir , & sous cette couleur
Je cherche à m'acquérir une place en son
cœur.

Je vais pour l'enlever aux yeux de Cléonice ,
Employer à la fois l'adresse & l'artifice
Faire agir mes secrets , m'en servir tour à tour ;
Et même , s'il le faut , je feindrai de l'Amour.

P H I L I S.

Mais enfin , si malgré tes soins , ton artifice ,
Il demeure toujours constant pour Cléonice ?

C O R I N N E.

Si je ne réussis comme je me promets ,
Si son cœur ne se rend soumis à mes souhaits ,
Et que ses sentimens ne suivent pas les nôtres.

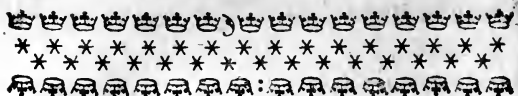
P H I L I S.

Eh bien ?

C O R I N N E.

Je l'oublierai comme j'ai fait bien d'autres :

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DAPHNE' *seul.*

QUoi, Daphné, n'as-tu point de honte
De te voir, de paroître en ce dé-
guisement ?

Venir en cet habit pour chercher un Amant !
Helas ! c'est de l'honneur faire bien peu de
compte.

Quand ton frere, sçaura ce travestissement,
Que n'en croira-t'il point, dis, & quel juge-
ment

Fera-t'on en ces lieux sur ce secret mystere,
Chacun avec raison pourra s'en étonner ;

Mais on me le doit pardonner,
C'est l'amour qui me le fait faire.



L'amour, Daphné ! qu'ose-tu dire ?
As-tu bien consulté ton devoir, ta raison ?

Crois-tu que l'on t'excuse en proferant ce nom ?

Une fille à ton âge être sous son empire !
 Le connoître ; & de plus l'oser nommer, hélas !
 Ai-je pû m'en défendre, & voir toujours Arcas ?
 Non à tort sur ce point mon sexe s'effarouche ;
 J'aime , je le puis dire , Arcas m'aime, il suffit :
 Si l'amour est doux à l'esprit .
 Il ne l'est pas moins à la bouche.



Ouvre les yeux , rentre en toi-même ;
 Trop crédule Daphné, qu'ose-tu dire ? Arcas
 Est charmé de tes yeux , épris de tes appas ?
 Tu le dis, malheureuse, & qui t'a dit qu'il
 t'aime ?

Est-ce lui ? Nullement. Aveugle, fors d'erreur :
 Mais quoi ! pour Cléonice il a de la froideur ,
 Il évite l'Hymen, & le fait trop connoître :
 Je ne me trompe point, il porte ailleurs sa
 foi ;

Je me flatte que c'est pour moi ;
 Et c'est pour un autre peut-être :



Pour une autre ! Ah, chassons ce penser odieux ;

478 L'HEURE DU BERGER,

J'en mourrois. Il pourroit aimer en d'autre lieux ?

Non ; non , cela n'est point , sa flamme m'est connue ;

Mon frere vient , cachons notre trouble à sa vue.

SCENE II.

DAPHNE, ALCIDON,

DAPHNE.

HE-bien , sur mes discours , vous reglant désormais ,

Berger , Corinne & vous , avez - vous fait la paix ?

ALCIDON.

Non , l'ingratte persiste en son humeur volage ;
Envain pour la fléchir j'ai tout mis en usage ;
Rejettant vos conseils , dédaignant mes discours ,

Elle suit son génie , & le suivra toujours :

Mais quelque aveuglement , quelque ardeur qui l'entraîne ,

Je n'en porterai pas moi seul toute la peine ;

Je la partagerai , du moins , & l'on verra
Si sur moi , sur mes feux , Arcas l'emportera.

DAPHNE'.

Que parlez - vous d'Arcas , Berger , & que
veut dire...

ALCIDON.

Comment ? Ignorez - vous que pour elle il
soupire ?

Il l'adore , elle l'aime , & c'est-là le sujet
Qui fait qu'à son Hymen il consent à regret.

DAPHNE'.

O Ciel ! qu'ai-je entendu !

ALCIDON.

L'ingratte s'abandonne

Au ridicule espoir que son Amour lui donne.

Il pretend l'épouser , elle le croit aussi ,

L'Hymen de Cléonice est son plus grand souci.

Il le recule , il croit que pour rompre avec elle.

Le tems lui fournira quelque adresse nouvelle

DAPHNE'.

Helas ;

ALCIDON.

Ils comptent mal , dès ce même moment

Je viens de m'opposer à ce retardement ;

Assemblant les parens tant d'un côté que d'au-
tre ,

480 L'HEURE DU BERGER;

Leur avis s'est trouvé conforme avec le nôtre;
Ils pressent, tout est prêt pour se donner la
main,

Et ce sera ce soir, ou le plûtard demain.

DAPHNE:

Comment, que faites-vous?

ALCIDON.

Ce qu'il faut que je fasse;
Ce qu'un autre feroit, s'il étoit à ma place.

DAPHNE.

Mais vous ne songez pas qu'à tant précipiter,
Vous faites... Croyez-moi, vous allez tout
gâter.

ALCIDON.

Comment? c'est un Rival dont il me faut défaire.
C'en est-là le moyen.

DAPHNE.

D'accord. Mais cette affaire.

ALCIDON.

Moins je la presserai, plus j'aurai de souci;
En lui donnant du tems il pourra... Le voici.
Suivons notre dessein. Je me trouble à sa vue.
Parlons.

DAPHNE.

Quoiqu'il arrive, hélas! je suis perdue.

SCENE

SCENE III.

ARCAS, ALCIDON, DAPHNE.

ARCAS à *Alcidon*.

Voyez-vous qu'en ces lieux on montre
quelque ardeur,

Pour faire réussir notre commun bonheur ?

ALCIDON.

Ce grand préparatif en bannit la tristesse.

Et l'on n'entend par tout que des cris d'alle-
gresse. A R C A S.

Nous devons pour ne pas ralentir tant d.
vœux,

Profiter promptement de ces momens heu-
reux.

ALCIDON.

Oùr, vous devez répondre à la commune joie.

Et jouir du bonheur que le Ciel nous envoie.

A R C A S.

Ce Loup vaincu, Berger, nous ne craindrons
plus rien,

Et nous éviterons mille maux pour un bien.

A L C I D O N.

De quoi me parlez-vous ?

Sc

A R C A S.

De la prochaine chasse ;
 Où nous devons du monstre anéantir l'audace.
 Le vaincre , & par sa mort bannir notre souci,
 Qui vous étonne ?

A L C I D O N.

Moi ? Je vous parlois ici
 Du pompeux appareil pour l'illustre journée,
 Où l'on doit accomplir votre heureux Hy-
 menée.

A R C A S.

Ainsi votre discours s'accordoit mal au mien.
 Nous nous trompions tous deux , Berger , je
 le vois bien.

Parlons à cœur ouvert , c'est trop long-tems
 se taire ,

Vous pressez mon Hymen , & moi je le diffère :
 De le voir achevé vous faites vos souhaits ,
 Et je voudrois l'avoir reculé pour jamais.

Non pas que Cléonice à mes yeux ne soit belle,
 Charmante ; mais le Ciel ne m'a pas fait pour
 elle ,

Où pour mieux dire , avant cet Hymen arrêté,
 J'étois déjà soumis sous une autre beauté :
 Son pouvoir à mes yeux s'étoit fait recon-
 noître a

L'Amour qui de nos cœurs est le souverain
Maître,

Et qui ne reconnoit d'intérêt que le sien,
A pour d'autres desirs depuis fermé le mien.
Enfin de vous dépend toute ma destinée,
Et si vous pressiez moins ce funeste Hymenée ..

ALCIDON.

Moi ? Ce sont vos parens, Berger, & non pas
moi ; A R C A S.

Il est vrai, mes parens m'ont prescrit cette loi
Tout m'empresse, intérêt, devoir, raison,
justice,

Je le veux ; mais parlons ici sans artifice,
Parens, devoir, justice, intérêts, raison, loi
Berger, tout est pour moi, si j'obtiens votre
voix.

Comme c'est de vous seul, & par votre suffrage

Que je veux obtenir la beauté qui m'engage ;
C'est à vous seul aussi que j'adresse mes vœux ;
Si vous y consentez, je serai trop heureux.

ALCIDON.

Vous pouvez librement au gré de votre envie,
Sans vous embarrasser, suivre votre génie,
Rompre votre Hymenée, aimer en d'autres
lieux. S s ij

Contentez votre esprit , satisfaites vos yeux ,
 Expliquez vos desirs & les faites connoître ,
 Je n'y résiste point , vous en êtes le maître ;
 Mais , Berger , si pour voir réussir vos souhaits ,
 Il vous faut mon aveu , vous ne l'aurez ja-
 mais.

A R C A S.

Jamais ! & quoi , mon choix peut-il tant vous
 déplaire ?

Hélas ! pour vous fléchir , dites , que faut-il faire ,
 à *Daphné*.

Voudriez-vous pour moi , Berger , auprès de
 lui

Seconder mes desirs , me prêter votre appui ?

Il est votre parent , vous l'aimez il vous aime ,

Sans doute il fera plus pour vous que pour
 moi-même.

Parlez.

D A P H N E'.

Qui moi , Berger ? Que je parle pour vous ?

A R C A S.

Où ; vous pourrez , peut-être adoucir son
 courroux.

D A P H N E'.

Vous vous adressez bien , & pour votre avan-
 tage

Vous ne pouviez briguer un plus zélé fuf-
frage :

Me connoiffez-vous bien ? Sçavez-vous qu'au-
jourd'hui

J'ay pour vous refufer plus d'interêt que lui ?

Que fi près d'Alcidon j'employois la priere ,

Ce feroit à deffein de vous être contraire.

Que ce qu'il fait me plaît , qu'avec toute l'ar-
deur ,

Je vais fortifier ce parti dans fon cœur.

C'est vous en dire affez , & vous faire con-
noître

L'obftacle qu'à vos vœux je prétens faire naître.

A R C A S.

Avec cette chaleur s'emporter contre moi !]

J'en devine la caufe , oüi , Berger , je la voi.

Hélas ! pour éviter le malheur qui me preffe ;

Ciel , à qui désormais veux-tu que je m'adrefse ?

Corinne vient à nous , implorons fon pouvoir ;

Elle peut à mes vœux redonner quelque efpoir.

Raffurons-nous , je vais lui parler , & j'efpere

Qu'elle m'écoûtera peut-être fans colere.



SCENE IV.

CORINNE, DAPHNE,
ALCIDON, ARCAS.

NALCIDON.
En soyons pas témoins, fuyons;
CORINNE.

Comment, Berger?
Éviter ma présence; est-ce un si grand danger?

ALCIDON.
J'ai si mal réussi dans votre confidence;
Que je dois éviter jusqu'à votre présence;
Et puis, Arcas vous veut découvrir un secret;
Je me retire exprès de peur d'être suspect.

SCENE V.

CORINNE, ARCAS, DAPHNE.

CORINNE.

ME dit-il vrai, Berger, qu'avez-vous à
me dire?

ARCAS.
Beaucoup, Berger, hélas!

DAPHNE.

Ciel !

CORINNE.

Votre cœur soupire :

J'entens à demi-mot ce que dit un soupir.

Vous voulez m'expliquer quelque amoureux
desir.

A R C A S.

Où , je veux vous parler de la plus pure flâme.

Que l'Amour ait jamais allumé dans une ame.

CORINNE.

L'ai-je pas deviné ? Je m'y connois. Eh bien ?

Vous pouvez librement m'en faire un entre-
tien.

A R C A S.

Pour vous faire un aveu de cette conséquence,

Ce Berger m'est suspect, & je crains sa pré-
sence :Il faut pour m'expliquer un secret rendez-
vous.

Puis-je le demander, me l'accorderez-vous ?

CORINNE.

De vous le refuser, me seroit-il possible ?

Vous demandez trop bien, & j'ai le cœur sen-
sible.

Quel bonheur ! maintenant mon sort dépend
de vous.

Et j'attens dès tantôt ce secret rendez-vous.

SCENE VI.

CORINNE, DAPHNE.

DAPHNE.

ET moi j'attens la mort pour finir mon
martyre.

Fuyons.

CORINNE.

Et vous , Berger , n'avez-vous rien à dire ?

DAPHNE.

Non , je n'ai rien , Bergere , à vous faire sçavoir.

CORINNE.

Tout de bon ?

DAPHNE.

Oùï , sans doute ; & que pourrois-je avoir ?

CORINNE.

Je gagerois , voyant ce soin de vous défendre ,

Que

Que vous-avez, Berger, quelque chose à m'apprendre.

DAPHNE.

Moi ! j'atteste le Ciel....

CORINNE.

Hé, ne jurez de rien.

Avant que de répondre, examinez vous bien.

Songez. N'avez-vous rien qui vous trouble à ma vûë,

Votre ame en me voyant n'est-elle point émue.

Ne ressentez-vous point quelque chose de doux ?

Vous soupirez ?

DAPHNE.

D'accord. Mais ce n'est pas pour vous.

SCENE VII.

CORINNE.

IL a beau dire, en vain il garde le silence
Ce Berger à pour moi plus d'Amour qu'il ne pense.

Il est jaloux, sans doute, & ne peut sans effroi,
Tt

490 L'HEURE DU BERGER,

Voir ce nombre d'Amans que je tiens sous ma
Loy.

Chagrin d'entendre Arcas me dire en sa présence ,

Qu'il vouloit d'un secret me faire confidence ;

Il n'a pû l'écouter sans un dépit jaloux ,

Et voilà le sujet qui cause son courroux.

Que d'Amans ! chaque jour , chaque instant on
voit naître ,

On s'en défend en vain , & j'en'ai qu'à paroître ;

Je ne vois que Tircis , qui d'erreur transporté ,

Se range follement sous une autre beauté.

Pour m'envenger je vais employer l'artifice ;

Et contraindre son cœur à me rendre justice.

Cléonice paroît , sçachons son sentiment.

S C E N E V I I I .

C L É O N I C E , C O R I N N E .

C O R I N N E .

ENfin nous approchons du bienheureux
moment ,

Où l'Hymen favorable aux souhaits de ton
ame ,

De fille qu'on te voit te va changer en femme.
Je voudrois bien ſçavoir, & tu peux, ſi tu veux,
Eclaircir maintenant mon deſir curieux,
A la veille d'un jour de cette conſéquence,
Dans ces extrémitez, ce qu'une fille penſe.
Pour moi, je croi que c'eſt un plaifant em-
barras,

De vouloir pénétrer dans ce qu'on ne ſçait pas.
L'imagination, ſérieuſe, modeſte,
N'oſe aller plus avant, feint d'ignorer le reſte;
Mais l'eſprit plus ſubtil dans un tel entretien
Voit tout, pénètre tout, & n'en témoigne rien.
N'eſt-il pas vrai?

CLE'ONICE.

Hélas! j'ignore ce myſtere.

CORINNE.

Tu prétens avec moi te cacher & te taire,
Toy?

CLE'ONICE.

Non, je ne ſçai point l'Art de diſſimuler;
Et ſi je le ſentois tu m'en verrois parler.
Le moyen, je n'ai pas le tems de me connoître:
Arcas de ſon côté ſ'en plaint auſſi peut-être.
Si de l'Hymen, l'Amour avoit formé les
nœuds,

492 L'HEURE DU BERGER,

Je ferois plus contente , il feroit plus heureux ;
 Mais fans le présentir , fans consulter sa flâme ,
 A peine il me connoît que l'on me fait sa fem-
 me :

Sans voir si c'est pour moi quelque chose de
 doux ,

A peine l'ai-je vû , qu'on le fait mon époux.

Etrange tyrannie. Hélas ! est ce une affaire ,

Où notre propre aveu ne soit pas nécessaire ?

Pour avoir un époux selon notre désir ,

Ne peut-on nous laisser liberté de choisir ?

Il faut pour parvenir à ce bonheur suprême ,

Pour le bien discerner , en juger par soi-même.

Avant que se soumettre au pouvoir de ses

Loix ,

Les yeux en font l'essai , l'esprit en fait le choix ;

Son entretien , le tems , tout nous le fait pa-

roître ,

Ainsi l'on s'accôûture après à se connoître ,

A se souffrir l'un l'autre , à s'entendre , à se

voir ,

Et l'on vient à s'aimer sans s'en appercevoir.

C O R I N N E.

A juger sainement de toutes ces grimaces ;

Arcas n'a pas l'honneur d'être en tes bonnes
graces,
Je le jugerois bien. N'est-ce point qu'aujourd'hui,

Quelqu'autre te plairait peut-être plus que
lui ?

CLE'ONICE.

Moy, Corinne ?

CORINNE.

Toi-même. Il entre du mystère ;
Cléonice, au discours que tu viens de me faire.
Qui refuse un Epoux, doit avoir un Amant.

CLE'ONICE.

Hélas !

CORINNE.

L'ai-je pas dit ? C'est cela justement.
Et qui de nos Bergers à l'honneur de te plaire ?
Seroit-ce Clidamant ?

CLE'ONICE.

Que me dis-tu Bergere ?

CORINNE.

N'est-ce point Dorilas ?

CLE'ONICE.

Ah ! cesse ce discours.

CORINNE.

Licidas ? Palemon ?

CLE'ONICE.

Veux tu parler toujours

Laisse moy.

CORINNE.

Ce n'est pas Tircis , je m'imagine :

Tune lui parle pas.

CLE'ONICE.

Qu'il est bienfait , Corinne.

CORINNE.

C'est donc lui qui te plait ?

CLE'ONICE.

Moy.

CORINNE.

Le trouver bien fait.

Ce n'est pas le haïr , c'est l'aimer en effet.

CLE'ONICE.

Hé bien ! puisqu'il te faut découvrir ma foi :
blessé ;

Je ne hais point Tircis : Oüi , je te le confesse ,

Si l'on me le donnoit à la place d'Arcas ,

Je pense que PHymen ne me déplairoit pas.

CORINNE.

Cela seroit fort bien si l'on te laissoit faire.

Mais Arcas t'est donné par tes parens, Bergere,
 Ils ne souffriront point ton changement; ainsi
 Tu dois chasser l'Amour.

CLEONICE.

Je le fais bien aussi.

Et malgré le penchant de ma nouvelle flâme,
 Mon devoir, ma raison, sont puissans dans mon
 ame.

Tout est contre Tircis, tout parle pour Arcas;
 A ma confusion dans ce grand embarras:
 Pour le chasser de moi, je fais en son absence,
 Des protestations d'éviter sa présence.

A ne le plus souffrir mes sens sont résolus,
 Mais quand je le revois, je ne m'en souviens
 plus.

Il faut pourtant, Corinne, oublier sa per-
 sonne,

La raison me le dit, le devoir me l'ordonne;
 Oüi, je veux désormais lui montrer mon cour-
 roux.

Je veux.....

CORINNE.

Acheve donc.

CLEONICE.

Hélas! il vient à nous
 T t i i j

CORINNE.

Ne te découvre pas , garde bien de le faire ;

CLE'ONICE.

Si je reste en ces lieux , j'aurai peine à me taire ,
 Je ne répons de rien s'il vient à me parler ;
 De peur d'en dire trop , j'aime mieux m'en
 aller.

SCENE IX.

CORINNE, TIRCIS.

TIRCIS.

HE bien ! avez-vous vû cette aimable Ber-
 gere ?

CORINNE.

Je viens de lui parler , & de bonne manière ;

TIRCIS.

De mon Amour ?

CORINNE.

Sans doute.

TIRCIS.

Avez-vous peint l'ardeur ;

Coriane , dont ses yeux ont embrasé mon
 cœur ?

CORINNE.

Vous n'auriez pas mieux fait, quand ç'eût été
vous-même.

TIRCIS.

Avez-vous bien parlé de mon respect extrême?

CORINNE.

Oüi.

TIRCIS.

Que le seul espoir que j'ai dans mon tour-
ment,

C'est de l'aimer toujours, & la voir un mo-
ment;

Qu'après, sans me flatter, d'aspirer à lui plaire;
J'irai loin de ses yeux l'adorer, & me taire.

CORINNE.

Oüi, j'ai dit tout cela, je vous assure.

TIRCIS.

Hé bien;

Qu'à-t'elle répondu? Déclarez-le moi.

CORINNE.

Rien:

TIRCIS.

Rien! mais dans ses beaux yeux, ou dessus
son visage,

Dites, n'avez-vous point surpris quelque pré-
sage

498 L'HEURE DU BERGER ;

Favorable à ma flâme , ou contraire à mes
vœux ?

Enfin serai-je heureux, Corinne , ou malheu-
reux ?

Parlez.

C O R I N N E.

Que voulez-vous, Tircis, que je vous dise,
J'ai vû dans sa personne une grande surprise ,
Son teint à mes discours a changé de couleur,
Ses yeux me témoignent quelque trouble en
son cœur ;

Elle alloit me répondre , inquiète , égarée ;
Mais , vous voyant venir , elle s'est retirée.

T I R C I S.

Que veux dire , Corinne , un semblable em-
barras ?

Dites-le moi.

C O R I N N E.

Qui , moi ? Je ne m'y connois pas.

T I R C I S.

A parler franchement , sans avoir l'ame vaine,
Je ne prens point cela pour des marques de
haine.

C O R I N N E.

Et s'il faut franchement m'expliquer à mon
tour,

Je ne prens point cela par des marques d'amour.

TIRCIS.

Mais si ma flâme avoit moins de quoi la surprendre ,

Elle n'avoit, Corinne, aucun combat à rendre ;
Sans vous marquer son trouble , & son étonnement ,

Elle auroit répondu selon son sentiment.

Et lorsque j'ai parû , loin de fuir ma présence,
Ses yeux m'auroient instruit de son indifférence.

Cependant , que fait-elle , & que m'apprenez-vous ?

La voit-on contre moi s'emporter de courroux ?

Vous lui faites pour moi l'aveu de mon audace ,

Ce discours-là surprend, cet aveu l'embarrasse ;

Son visage se change , & semble se troubler ,

Jé paroïs au moment qu'elle veut vous parler ;

Elle me voit , se tait , m'évite , & se retire ,

Bergere , dites-moi ce que cela veut dire ?

CORINNE.

Beaucoup pour un amant qui cherche à se flater ,

500 L'HEURE DU BERGER,

Mais peu pour un qui veut moins croire, &
plus douter :

Car, Berger, l'apparence enfin que Cléonice
Pût vous favoriser sans faire une injustice,

A la veille qu'Arcas doit être son époux ?

Faut-il vous étonner, si lui parlant de vous,

Beaucoup d'étonnement paroît sur son visage :

C'est d'un secret dépit un assuré présage ;

Elle alloit éclater, & vous voyant venir,

Tout son ressentiment alloit à vous punir ;

Mais ne vous croyant pas digne de sa colere,

Elle a bien mieux aimé vous laisser, & se taire.

T I R C I S.

C'est votre sentiment, mais ce n'est pas le
mien.

C O R I N N E.

C'est pourtant le plus sûr, Berger.

T I R C I S.

Je n'en sçai rien.

C O R I N N E.

Je m'y connois, Tircis, & vous me devez
croire.

T I R C I S.

Comment ! en un moment perdez-vous la
mémoire ?

Vous me venez de dire , & je m'en souviens
bien ,

Que dans cet embarras vous ne connoissiez
rien :

Voulez - vous maintenant m'assurer du con-
traire ?

C'est mon cœur que j'en crois , c'est lui belle
Bergere ,

Qui depuis le moment que l'Amour l'a char-
mé

Ne s'est point applaudi de l'espoir d'être aimé.
Il me flatte aujourd'hui d'une ombre d'espe-
rance ,

Peut-être m'abusai-je enfin à l'apparence ;

Mais me dût cette erreur assurer le trépas ,

Je ne m'en puis défendre , & ne m'en cache
pas :

A moins que Cléonice à mes yeux elle-même ;

Ne me vienne tirer de cette erreur extrême ,

Je croirai toujours...

CORINNE.

Mais....

TIRCIS.

Quoi qu'il en soit , hélas !

502 L'HEURE DU BERGER,

Ce penser m'est bien doux, ne m'en retirez pas;
A mille maux cruels, c'est me livrer en proye.

CORINNE.

Je me garderai bien de troubler votre joye;
Il ne tient pas à moi que selon vos desirs,
Vous ne passiez vos jours en d'éternels plaisirs.

TIRCIS.

Je le sçai, & vous suis trop obligé, Bergère;
Mais de grace, achevez.

CORINNE.

Que faut-il encore faire,

TIRCIS.

Auprès de Cléonice employer votre voix;
Tâcher de lui parler une seconde fois;
Et s'il se peut, pour rompre un chagrin qui
me tuë,
Me ménager près d'elle un moment d'entre-
vûë.

CORINNE.

S'il ne tient qu'à cela, je vais présentement
La chercher, lui parler, la presser vivement;
Je m'en vais pour la rendre à vos vœux plus
propice,
Employer à la fois, l'adresse, & l'artifice;
Et si par mes discours je ne la fais changer;

A sa place je suis à vous pour vous vanger.

TIRCIS.

Pour fléchir sa rigueur , n'épargnez rien,
Bergere ,

A l'adresse , aux discours , ajoutez la priere..

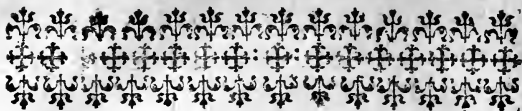
CORINE.

Adieu : souvenez-vous ; pour flater vos sou-
haits ,

Que j'engage mon cœur pour ce que je pro-
mets.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CORINNE *seule.*

QUand on a tant d'Amans à qui l'on
cherche à plaire ,

Qu'on n'en veut perdre aucun , on n'est pas
sans affaire.

Je suis seule , je puis reprendre mes esprits ;

Examinons un peu tout ce que j'ai promis :

N'oublions rien sur tout. Dorilas me demande

Un Bouquet de ma main ; Damon une guir-
lande :

Lycas un Bracelet de mes propres cheveux ;

Ligdamon un baiser , l'enjoûé Doris deux.

J'ai donné rendez-vous au Berger Céliandre ;

Arcas m'en demande un. Il faut ici l'attendre ,

Encor qu'à Cléonice on ait promis sa foi ,

Ce Berger y répugne , & soupire pour moi.

Si

Si je lui faisois voir Cléonice infidelle ,
 Que Tircis l'aime fort, qu'il est fort aimé d'elle;
 Il romproit avec elle , & me seroit acquis;
 Mais n'en témoignons rien. Non je perdrois
 Tircis:

Plus je vois ce Berger éviter mon adresse ;
 Plus il me prend par là ; voilà notre foiblesse.
 L'autre est déjà soumis au pouvoir de mes yeux ;
 Et le bien qu'on possède est le plus précieux.
 Chose étrange ! Arcas m'aime , il aspire à me
 plaire ,

J'ai pourtant pour ses feux peu d'estime ; au
 contraire
 J'en ai trop pour Tircis , qui n'en a point
 pour moi.

Cependant par l'effet de ce je ne sçai quoi ,
 Je vais sacrifier un Berger qui m'adore ,
 Pour un qui de m'aimer n'est pas trop sûr
 encore.

Telle est sa destinée , & la mienne aujourd'hui
 Je l'attens, toutefois dois-je parler à lui ?
 Oiii , pourquoi balancer , je suis jeune & co-
 quette ,

A mon âge il est doux d'écouter la fleur-ette.
 C'est un charme secret que l'on hait rarement ;
 Et soit qu'il plaise ou non , c'est toujours un
 Amant.

Le voici.

SCENE II.

CORINNE, ARCAS.

CORINNE.

Vous voyez que j'y suis la premiere;
C'est tenir sa parole, & de belle maniere.

ARCAS.

Aussi vous m'en voyez dans la confusion;

CORINNE.

Ce n'est pas de cela dont il est question.

Vous en êtes confus, je n'en fais point de
doute,

Mais il s'agit d'amour, parlez, je vous écoute.

ARCAS.

Oùi, Bergere, il est vrai, c'est d'amour qu'il
s'agit,

'Avant que de venir, j'ai crû m'être tout dit.

Mon esprit affermi tantôt par votre absence,

Fournissoit à ma bouche un torrent d'élo-
quence.

Mon cœur dans ses transports me répondoit
de moi,

Je me promettois tout; & lorsque je vous voi,

Qu'à m'écouter votre ame avec plaisir aspire,

J'écherche , je me trouble , & ne ſçai plus que
dire.

CORINNE.

Pour calmer l'embarras qui ſemble vous ſaiſir,
Si je le devinois , vous ferois-je plaſir ?

ARCAS.

Que vous épargneriez de tourmens à mon
ame ,

Si vous ſçaviez...

CORINNE.

Je ſçai à qui va votre flamme

ARCAS.

Vous le ſçavez ?

CORINNE.

Et pour flater votre deſſein ;

Je veux faire avec vous la moitié du chemin ?

C'en eſt peut-être trop , Berger , la bien ſéance

Souffre malaiſément une telle licence ;

Mais pour ce qu'on eſtime en ces extrémités

On paſſe par deſſous toutes formalitez.

Je ſçai...

ARCAS.

Que dites-vous ? Vous ſçaufriez le ſup
plicé ,

Que prépare pour moi l'Hymen de Cléonice

CORINNE.
Où.

A R C A S.

Que sans consulter ni mon cœur ni le sien.
Nos parens ont entr'eux...

CORINNE.

C'est ce que je sçai bien,

A R C A S.

Ah ! que vous me charmez ! Dieux quelle joye
extrême.

Non, je ne pouvois mieux m'adresser qu'à
vous-même.

Mais, qui vous a pu dire, avouez-le entre-nous ?

Que c'est Daphné, que j'aime ?

CORINNE.

Hem ? Quoi ? que dites-vous ?

A R C A S.

Daphné.

CORINNE.

Sœur d'Alcidon ?

A R C A S.

Où, Bergere, elle-même.

CORINNE.

Qui, Daphné, dites-vous ?

A R C A S.

Où, c'est elle que j'aime.

PASTORALE. 509

Mon cœur depuis long-tems charmé de ses
appas...

CORINNE.

A dire vrai, voilà ce que je ne sçai pas.

ARCAS.

Vous ne le sçavez pas!

CORINNE.

Non.

ARCAS.

Vous disiez...

CORINNE.

Que faire?

Je me trompois.

ARCAS.

Hé bien, je vous l'apprens, Bergere;

Oùi, c'est cette beauté qui me tiens sous sa loi.

Je ne puis aimer qu'elle...

CORINNE.

Eh, que m'importe à moi.

ARCAS.

Cependant on veut rompre une amitié si chère.

Et par un autre hymen...

CORINNE.

Je n'y sçauois que faire.

510 L'HEURE DU BERGER,

ARCAS.

Vous pouvez toutefois soulager mon tourment,

Il ne tiendra qu'à vous.

CORINNE.

Moi, Berger, & comment ?

ARCAS.

Mes parens, qui tantôt me donnoient Cléonice,

Pressez par ma douleur, touchez par mon supplice,

Changeroient de pensée, ainsi qu'ils me l'ont dit,

Pourvû qu'à mon bonheur Alcidon consentit,
Mais lorsque j'ai voulu le pressentir lui-même :
Je l'ai vû contre moi dans un dépit extrême,
Soit qu'il m'ait à mépris, ou soit que pour sa sœur

Il ait jetté les yeux sur un parti meilleur.

Vous pouvez tout sur lui, si vous vouliez ;
Bergere,

Parler en ma faveur pour vaincre sa colere,
Quelque ressentiment qu'ait pour moi son courroux,

Il aura de la peine à tenir contre vous ;

CORINNE.

Voilà donc le sujet de cette confiance.
 Vous-même déclarez ce secret d'importance ;
 Qu'afin de m'obliger à seconder vos vœux ,
 Et prier Alcidon d'autoriser vos feux.

A R C A S.

Oùi , c'est le seul espoir qui flatte mon at-
 tente ,
 Je connois vos bontez , & l'humeur obli-
 geante ;
 Qui vous porte sans cesse à servir vos amis.

CORINNE.

Je vais vous faire voir à quel point je la suis.
 A R C A S.

Puis-je espérer ce bien ?

SCENE III.

DAPHNE', CORINNE, ARCAS.

DAPHNE'.

QU'apperçois-je ? Je tremble.
 Ils m'ont donc prévenue. Ah ! Dieux ils sont
 ensemble ?

312 L'HEURE DU BERGER,
CORINNE.

J'apperçois Coridon, je vais tout de ce pas ;
Pour vous servir lui dire...

A R C A S.

Ah ! ne le faites pas ;
Bergere, c'est de lui dont il me faut défendre,
Je crains...

CORINNE.

Examinez comme je vais m'y prendre ;
Soyez-en le témoin, demeurez, je le veux.
Vous verrez mon adresse à seconder vos vœux.
Approchez, Coridon, il s'agit d'une affaire,
Qui rend votre présence en ces lieux neces-
saire.

DAPHNE.

Ma présence !

CORINNE.

Où. Berger.

DAPHNE.

Moi, Bergere, & pourquoi ?

CORINNE.

Arcas, que vous voyez, vient de s'ouvrir à moi ;
Il aime, devinés, Berger, qui ce peut être ;

DAPHNE.

Moi, que je le devine, eh ! puis-je la connoître ?

CORINNE.

Où, vous la connoissez.

DAPHNE.

DAPHNE.

Je cherche vainement.

CORINNE.

Encore ?

DAPHNE.

C'est vous, peut-être.

CORINNE.

Il choisit mieux, vraiment ;

Il aime éperduëment Daphné votre Cousine.

DAPHNE.

Il aimeroit Daphné ! Que dites-vous, Corinne ?

A R C A S.

Qu'avez-vous dit, Bergere ?

CORINNE.

Ecoutez jusqu'au bout ;

Oüi, c'est Daphné qu'il aime.

DAPHNE.

Ah Ciel !

CORINNE.

Ne n'est pas tout.

Ce Berger prétend rompre avec Cléonice,

Pourvû qu'à ces desirs Alcidon soit propice.

Il implore mes soins pour le toucher.

DAPHNE.

Eh bien ;

X x

§ 14 L'HEURE DU BERGER.

Qu'avez-vous résolu ?

CORINNE.

Moi ? de n'en faire rien.

Si j'employois mes soins auprès de ce qu'il aime.

Que diroit Cléonice ; Alcidon, & vous même-

A R C A S.

Bien loin de me servir, vous parlez contre moi ;

Quel en est le sujet, la raison, & pourquoi ?

CORINNE.

Pour vous punir, Berger, de votre extravagance ;

Me chercher, me choisir pour une confidence ?

Moi ? Dans l'âge où je suis, sans trop blesser les yeux,

Je croi valoir encore quelque chose de mieux.

A R C A S.

Ah, Ciel ! de tous côtez on me jouë, on m'outrage,

C'en est trop, je ne puis en souffrir davantage.

D A P H N E.

Est-ce une vérité que ce qu'elle m'a dit,

Berger, Daphné peut-elle occuper votre esprit

PASTORALE.

515

ARCAS.

J'en ai trop avancé pour m'en vouloir dédire ;
 Oiii, j'adore Daphné, pour elle je soupire,
 L'hymen de Cléonice attire tous les vœux ;
 Ses parens & les miens en font d'accord en-
 tr'eux,

Alcidon le poursuit avec un soin extrême ;
 Vous prenez son parti ; Corine en fait de
 même,

Tout m'en semble imposer la tyrannique loi ;
 Mais malgré tous les vœux que l'on fait con-
 tre moi,

Malgré tous mes parens, Alcidon, vous ;
 Corinne,

Que le Ciel s'en courrouce, & le sort s'en me-
 tine,

Rien ne m'obligera de changer de desir,
 Et je l'adorerai jusqu'au dernier soupir,



SCENE IV.

DAPHNE', CORINNE.

S DAPHNE'.
Cachez, Berger...

CORINNE.

Il fuit, & ne peut vous entendre.

DAPHNE'.

Ah, que m'avez-vous dit? & que viens-je
d'apprendre?

CORINNE.

Est-ce que mon discours auroit pû vous fâcher?

DAPHNE'.

Au contraire, ma joye à peine à s'en cacher.

La déclaration que vous venez de faire,

Me charme tellement que je ne puis m'en
taire.

CORINNE.

Comment! elle seroit selon votre desir?

DAPHNE',

Oùï, vous ne me pouviez faire un plus grand
plaisir.

CORINNE.

Seroit-il vrai, Berger.

DAPHNE.

Rien n'est plus vrai, Bergere.

CORINNE.

Mon cœur depuis long-tems aspirait à vous
plaire,

Et pour y réussir mes desirs empressez.....

DAPHNE.

Vous avez réussi plus que vous ne pensez..

CORINNE.

N'est-il pas vrai qu'Arcas vous avoit fait om-
brage?

Vous croyez qu'il m'aimoit?

DAPHNE.

D'accord, c'étoit ma rage.

Mon cœur dans les transports d'un aveugle
courroux,

Maudissoit le destin, & pestoit contre vous.

Rien ne vous auroit pû sauver de ma colere :

Mais, Corinne, à présent que je sçai le con-
traire,

Ma haine est dissipée, & cette vive ardeur,

En amitié pour vous se changer dans mon
cœur.

CORINNE.

Vous m'aimez, Coridon?

318 L'HEURE DU BERGER;

D A P H N E'.

Rien n'est plus véritable.

C O R I N N E.

Tout de bon ?

D A P H N E'.

Tout de bon , ou que le Ciel m'accable.

C O R I N N E.

Quoiqu'il puisse arriver , vous ne changerez pas ?

D A P H N E'.

Non , pourvû que jamais vous n'écoutez
Arcas.

C O R I N N E.

Ah! de ne le plus voir je vous fais ma promesse.

D A P H N E'.

Et moi , je vous répons de toute ma tendresse.

C O R I N N E.

Ce que vous promettez me plaît infiniment.

D A P H N E'.

Ce que vous m'avez dit me touche extrêmement.

C O R I N N E *à part.*

Que ce plaisir m'est doux !

D A P H N E' *à part.*

Que cette erreur m'est chère !

CORINNE.

Adieu , charmant Berger.

DAPHNE'.

Adieu belle Bergere.

CORINNE.

Cet aveu me plaît plus que vous ne pensez pas.

DAPHNE'.

Le vôtre m'a tiré d'un fâcheux embarras.

CORINNE.

Me conserverez - vous toujours votre tendresse ?

DAPHNE'.

Serez-vous ferme , vous , dedans votre promesse ?

CORINNE.

Si je ne vous la tiens , que je meure en ce lieu.

DAPHNE'.

Et moi pareillement.

CORINNE.

Adieu , Berger..

DAPHNE'.

Adieu.

SCENE V.

CORINNE, ALCIDON.

ALCIDON.

Est-ce encore un Amant ? Ton humeur
agréable

Lui plaît-elle ? A tes yeux a-t'il de quoi char-
mer ?

CORINNE.

Peut-être ; il est bien fait , je suis assez aimable ;
Avec ces qualitez on se peut estimer.

ALCIDON.

Tu veux donc , persistant dans cette humeur
volage ,

En tous tems , avec tous suivre ces sentimens ;

CORINNE.

Dois-tu t'en étonner ? Je suis fille , à mon âge ,
C'est un plaisir bien doux que d'avoir des
Amans.

ALCIDON.

Est-ce un si grand plaisir qu'une telle victoire ;
Et crois-tu que de toi l'on fasse plus d'état ?

CORINNE.

Oùï , vraiment , c'est de là que dépend nôtre gloire ,

Plus nous avons d'Amans , plus nous avons d'éclat.

A L C I D O N.

Mais , dis-moi , puisqu'il faut répondre à ta foiblesse ,

Que doit faire un Amant dans un tel embarras ?

C O R I N N E.

Il doit-êtré soumis aux vœux de sa Maîtresse ;

Tout souffrir , tout entendre , & n'en murmurer pas.

A L C I D O N.

Approuve qui voudra cette injuste maxime.

Moi , je la souffrirais ? Je l'endurerois , moi ?

C O R I N N E.

Oùï , si tu veux pour toy conserver mon estime ,

Si non ne me plus voir : Il ne tiendra qu'à toy.

A L C I D O N.

Oùï , oùï , c'est le parti que l'on me verra prendre ;

Je ne te verrai plus , je te le promets bien.

522 L'HEURE DU BERGER,

C O R I N N E.

Dans l'aveugle courroux qui vient de te surprendre ,

Tu le dis , tu le crois , mais tu n'en feras rien ,

A L C I D O N.

Je t'aimois , de mon cœur tu possédois l'empire ,

Mais je te veux haïr à l'égal du trépas.

C O R I N N E.

Contre un objet qui plaît , quoique tu puisses dire ,

On fait bien des desseins qu'on n'exécute pas.

A L C I D O N.

Le mien quoiqu'il arrive est puissant sur mon ame :

Si je ne le fais pas , que je meure à l'instant.

C O R I N N E.

Né fais aucun serment sans consulter ta flâme ;

Ou crains que de ma part je n'en promette autant.

A L C I D O N.

C'est ce que je demande , & tu ne sçaurois faire

Rien qui me soit si cher ; poursuis tu le verras

Où ? Si je le faisois ce seroit donc te plaire ?

Pour te faire enrager , je ne le ferai pas.

ALCIDON.

Et quel est ton dessein en tenant ce langage ?

Fais ce que tu voudras , tout me déplaît de
toy.

CORINNE.

Je veux pour me venger mettre tout en
usage ,

Et te rendre amoureux plus que jamais de
moy.

ALCIDON.

Je sçai pour l'éviter un moyen infaillible.

Tes menaces en l'air ne me font point de
peur.

CORINNE.

Je te connois , invente , agis , fais l'impossi-
ble ,

Je suis malgré tes soins Maîtresse de ton cœur.

ALCIDON.

Les plus affreux déserts, les lieux les plus sau-
vages,

Me seront doux alors que tu n'y feras pas.

CORINNE.

Que tu sois dans nos Bois , nos Prez , ou nos
Bocages ,

524 L'HEURE DU BERGER ;

J'y ferai comme une ombre attachée à tes pas.

ALCIDON.

Nous verrons ; il est tems que ce discours finisse.

CORINNE.

Tu fuis , & tu prétens rompre cet entretien.

ALCIDON.

Où ; je fuis , & je veux que ton cœur me haïsse.

CORINNE.

Moy , je ne le veux pas , & je n'en ferai rien.

ALCIDON.

Mes mépris te feront bien changer de langage.

CORINNE.

Mes soins à te chercher te changeront aussi.

ALCIDON.

Je ne changerai point.

CORINNE

Ni moi , c'est mon partage.

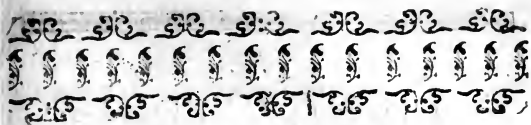
ALCIDON.

J'en tiendrai ma parole.

CORINNE

Et moi la mienne aussi.

Fin du Troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALCIDON *seul.*

Oui, ç'en est fait, coquette ; en vain ton
cœur aspire

A remettre le mien encor sous ton empire,
Tes efforts désormais y seront superflus,
Graces au Ciel, je sens bien que je ne t'aime
plus.

J'étois bien aveuglé quand de cette volage,
J'admirai les attraits, j'adorai le visage !

Quels chagrins ! quels ennuis cachez sous tant
d'appas !

Que de tourmens j'évite en ne le voyant pas.

Mais déjà le sommeil semble offrir à mon ame,
Un repos que mon cœur dans sa jalouse flâme,
Avoit peine à trouver. Goûtons-en la douceur,
Et dessous ces buissons respirons la fraîcheur.

SCENE II.

CORINNE, CLEONICE,
CLEONICE.

Tircis me voudroit voir ? & qu'à-t'il à me dire ?

CORINNE.

Te parler un moment est tout ce qu'il desire.
C'est à toy , si tu veux , de l'entendre & le voir.

CLEONICE.

Si dessus ce sujet j'écoute mon devoir.

CORINNE.

Il te dira qu'il faut éviter sa présence ;
L'entendre , lui parler , c'est manquer de prudence :

Ton Hymen se prépare , & demain est le jour.

CLEONICE.

Hélas ! Corinne , aussi , si j'écoute l'Amour ?

CORINNE.

Sans doute qu'il sera plus doux à ta mémoire
Mais , Bergere , il n'est pas toujours bon de le croire.

CLEONICE.

Il faut donc me résoudre à ne point voir Tircis

CORINNE.

Oùi, tu t'épargneras par-là beaucoup d'ennuis :
Si quelqu'un vous surprend dedans cette oc-
currence,

Songe ce que de toi dira la médifance.

Il faut mieux l'éviter, & je vais promptement..

CLE'ONICE.

S'il vouloit près de moi n'arrêter qu'un mo-
ment.

CORINNE.

Oùi, mais quand on se trouve auprès de ce
qu'on aime,

Notre raison n'est pas maîtresse de nous-mêmes;

Envain on se resout à n'être qu'un moment :

On se parle, on s'écoute, on s'engage aisé-
ment.

De plus, c'est un Amant dont il te faut défaire;

Le voir, c'est lui donner un moyen de te
plaire;

Tu voudras le chasser, il ne fera plus tems.

CLE'ONICE.

Ne le voyons donc point, Corinne, j'y con-
sens.

CORINNE.

Ce que je te dis part d'une amitié sincère ;

528 L'HEURE DU BERGER,

Si tu veux lui parler après , c'est ton affaire.

CLE'ONICE.

Non , puisqu'en le voyant mon honneur
court hazard ,

Va le trouver , dis-lui...

CORINNE.

Bergere , il est trop tard.

Le voici qui paroît. O Ciel , je suis perdue :

Il faut absolument rompre cette entrevûe.

SCENE III.

CORINNE, CLE'ONICE, TIRSIS.

CORINNE.

CLéonice, Berger, vient de sçavoir par moi ,
Que vous vouliez la voir : mais une forte
loi ,

L'oblige d'éviter jusqu'à votre présence ;

Ce n'est point par mépris , ni par indifférence ;

Vous sçavez les raisons qui causent ce refus ,

Ce n'est que son Hymen , Berger , & rien de
plus.

TIRSIS.

Vous sçavez mon respect , & vous pouvez ,
Bergere...

CORINNE

CORINNE.

Elle le sçait aussi, je l'ai dit, mais que faire ?
Fuyez-là, c'est pour elle une nécessité.

TIR SIS.

Hélas ! pour un moment...

CORINNE.

Mais c'est sa volonté.

TIR SIS.

Sa volonté ? Grands Dieux ! Hé bien, je me retire,

Il lui faut obéir.

CLE'ONICE.

Hé ! qu'avez-vous à dire ?

TIR SIS.

Hélas ! pour tous les maux que l'on me voit souffrir,

Je ne veux que vous voir, soupirer & mourir.

CLE'ONICE.

Corinne ?

CORINNE.

Je n'entens.

TIR SIS.

Hé de grace, Bergere,
Prêt d'expirer pour vous, la faveur est légère :

Ne me refusez pas un moment d'entretien,

Yy

530 L'HEURE DU BERGER.

CORINNE.

Elle y consent, Berger, puisqu'elle ne dit rien.
Usez bien des momens que sa bonté vous laisse.
Menagez-les, songez sur tout que le tems presse.

TIRSIS.

Cléonice!

CLE'ONICE.

Tirsis.

TIRSIS.

O Dieux! de quel souci.

CORINNE.

Vous finirez bien-tard en commençant ainsi,
Et quelqu'un cependant pourra bien vous sur-
prendre.

CLE'ONICE.

Tu peux de ce malheur aisément nous défendre.

CORINNE.

Comment?

CLE'ONICE.

Si tu faisois le guet dedans ces lieux.

On ne nous pourra plus surprendre.

CORINNE.

Je le veux.

J'y vais.

CLE'ONICE.

Dessus tes soins nous prenons assurance.

CORINNE.

Bas.

Fort bien, tout n'ira pas ainsi qu'elle le pense.

Je vais pour l'interrompre , & pour la mieux punir

Trouver Arcas , tâcher de le faire venir.

Quoi qu'il ne l'aime pas , j'espere avec adresse

Lui donner des soupçons , exciter sa foiblesse ,

Courrons-y de ce pas.

TIR SIS.

Ah que cet heureux jour

Est cher à mes souhaits , & doux à mon amour !

Accablé des ennuis de mon cruel martyre ,

Je souhaitois vous voir , vous parler , vous le dire.

Grâce au Ciel , favorable à ma félicité ,

Je vous vois , je vous parle , & je suis écouté.

Pour comble de bonheur , & pour faveur dernière ,

Si j'étois assuré de ne vous pas déplaire ;

Si vous parliez à moi sans haine , sans courroux ,

Si vous pouviez me dire...

CLE'ONICE.

Hé que demandez-vous ?

Quand je vous avoürai , Tirsis , que je vous aime ;

Dans l'état où je suis , n'étant pas à moi-même ,

Y y ij

532 L'HEURE DU BERGER

A la veille qu'Arcas doit être mon Epoux ;
Vous n'en ferez pas mieux.

TIR SIS.

Ah Ciel ! que dites-vous :
Est-il rien de plus doux , rien qui flatte de
même

Un pauvre Amant , qu'un mot dit parce que
l'on aime ?

Non , & si vous vouliez , Bergere , m'obliger ;
Dites...

CLE'ONICE.

Pouquoi faut-il vous le dire , Berger ?
Ce que je fais pour vous aux dépens de ma gloire :
Ne vous suffit-il pas pour vous le faire croire ?
Vous sçavez les raisons de mon triste devoir ,
Vous sçavez trop à quoi m'oblige son pouvoir ;
Cependant je vous vois , j'écoute , je soupire ,
Je vous plains , je me trouble , & que faut-il
plus dire ?

TIR SIS.

C'en est trop , & mon cœur charmé de tant
d'appas ,

Est confus des bontez , qu'il ne mérite pas ;
Mais pour mieux assurer le bonheur où j'aspire ,
Pour adoucir mes maux , pour flatter mon
martyre ,

Hélas ! si vous vouliez m'accorder en ce jour ;
Un gage , une faveur témoin de votre amour.

CLE'ONICE.

Hé , que desirez-vous ?

TIRSIS.

Et que sçais-je , Bergere ?

Un rien peut d'un Amant soulager la misère ;
Voyez.

CLE'ONICE,

Hé bien demain , Arcas' , pour mon tourment ,
Doit être mon Epoux. Jusques à ce moment
Je vais faire des vœux , & demander la grace
A nos Dieux , s'il se peut , de vous mettre en
sa place.

Mes regards jusques-là s'attacheront sur vous ;
Et pour tout autre objet n'auront que du cour-
roux.

Mes soupirs empressez à vous chercher sans
cesse ,

Vous instruiront , Berger , de toute ma ten-
dresse.

Mon cœur dans mes projets fera ferme &
constant ,

En est-ce assez , Tirsis , & serez-vous content ?

534 L'HEURE DU BERGER,

TIRSIS.

On le feroit à moins ; cependant , Cléonice...

CLE'ONICE.

Eh quoi , vous faut-il faire un plus grand sacrifice ?

Ma guirlande peut-elle être selon vos vœux ?

TIRSIS.

Helas !

CLE'ONICE.

Un brasselet tissus de mes cheveux ?
Vous satisfera-t'il ?

TIRSIS.

Tant de bonté m'accable ;
Je vous l'ai déjà dit , & j'en suis plus coupable :
Mais...

CLE'ONICE.

Que voulez-vous donc , Berger , expliquez-vous ?

TIRSIS.

Dans mes vœux... Si j'osois... Je crains votre courroux.

CLE'ONICE.

Ne me demandez rien qui puisse me déplaire

TIRSIS.

Ah , Cléonice !

CLE'ONICE.

Hé bien ?

TIRSIS.

Ma divine Bergere,

Qu'un baïser.

CLE'ONICE.

Un baïser ?

TIRSIS.

Pour flatter mon tourment

C'est un gage certain.

CLE'ONICE.

Mais si l'on nous surprend ?

TIRSIS.

Accordez-moi ce bien, &...

CLE'ONICE.

Vous n'êtes pas sage.

TIRSIS.

Me le permettez-vous ?

CLE'ONICE.

Mais...



SCENE IV.

CLE'ONICE, ALCIDON, TIRSIS.

ALCIDON *rév.*

Arête, volage.

CLE'ONICE.

Ah Ciel ! je suis perdue !

TIRSIS.

Ah Dieux ! qu'ai-je entendu ?

ALCIDON *rév. toujours.*

Quoi ! n'as-tu point de honte ? As-tu l'esprit perdu ?

Suivre un Berger !

CLE'ONICE.

Hélas !

TIRSIS.

Quel malheur !

ALCIDON.

Va volage.

Je vais te décrier par tout notre village.

CLE'ONICE.

Hé de grace, Alcidon.

TIRSIS.

PASTORALE. 537
TIR SIS.

Etant de vos amis...

ALCIDON *réveillé, & se levant.*

Quoi c'est vous Cléonice, & vous aussi Tirsis !
Excusez-moi, Corinne occupoit ma pensée :
Pendant que je dormois, mon ame embarrassée
Croyoit voir la perfide, au mépris de mes feux,
Satisfaire aux transports d'un Berger amoureux.
Je faisois mes efforts pour chasser cette image,
Et j'allois... Mais je vois venir cette volage.
Je la fuis.

SCENE V.

CORINNE, CLEONICE, ARCAS,
TIR SIS.

CORINNE.

AH! Berger, voici venir Arcas.
TIR SIS

Autre obstacle.

CLEONICE.

Grands Dieux !

538 L'HEURE DU BERGER,
CORINNE.

Il marche sur mes pas.

A R C A S.

Qui vous rend interdits ? Quelle cause imprévue

Qui vous trouble ? Est-ce moi , Bergere , est-ce ma vûë ?

Peut-elle vous causer un si grand embarras ?

Parlez-moi franchement , ne me le celez pas.

L'Hymen nous doit unir , il est prêt de paroître ;

En nous joignant ensemble , il vous gêne peut-être ,

Peut-être craignez-vous de me donner la main ;

C'est forcer votre cœur , ce n'est pas mon dessein.

Nullement ; vos parens par un pouvoir suprême

Vous ont donnée à moi , je vous rends à vous-même.

Si vos vœux vont ailleurs , & s'il vous est plus doux

De pencher pour quelqu'autre , il ne tiendra qu'à vous ;

Prononcez. Il n'est rien que pour vous je ne fasse.

J'attens votre réponse au retour de la chasse.

SCENE VI.

CLEONICE, CORINNE, TIR SIS.

CORINNE *bas*,

C E n'est pas-là l'effet que je m'étois promis.
O Ciel!

TIR SIS.

Que ce discours étonne mes esprits!

CLEONICE.

Que dit-il ? Qu'ai-je ouï ? ma surprise est ex-
trême.

TIR SIS.

Vous l'entendez , Bergere , il vous rend à vous
même.

CLEONICE.

Que sçai-je ? c'est peut-être une feinte bonté.
Corinne , le crois-tu plein de sincérité ?

CORINNE ?

Qui , lui ? Dans son discours dessus cette ma-
tiere

Il n'a fait , il n'a dit que ce qu'il prétend faire
Découvre ta pensée , explique ton desir
En faveur de Tirsis , c'est lui faire plaisir :
J'en sçai bien la raison.

Z z ij

540 L'HEURE DU BERGER,
CLEONICE.

Et qu'elle est telle encore ?

CORINNE.

Il aime ailleurs. Daphné le possède, il l'adore ;
Il te hait, ton Hymen est contraire à ses
vœux,

Pour s'en débarrasser, il fait le généreux ;
De peur que ses Parens l'accusent de foiblesse,
Il veut pour s'en défaire agir avec adresse,
Et prétend sous couleur de cette bonne foi,
T'obliger à changer, pour tout jeter sur toi.

CLEONICE.

Sur moi ! Que me dis-tu ?

CORINNE.

Ce qu'il souhaite faire.

Dès que tu lui diras qu'un autre à scû te plaire,
Il ne manquera pas de les en avertir ;

Leur dira qu'il étoit résolu d'obéir ;

Mais que voyant le nœud où ta flâme t'en-
gage,

Il renonce à l'amour, ainsi qu'au mariage :

Ses parens cesseront de le tyranniser,

Les tiens t'obligeront à vouloir l'épouser ;

Mais lui ferme & constant, leur dira sans rien
craindre,

Qu'il seroit bien fâché de te vouloir contraindre,
 Qu'il refuse une main dont un autre a le cœur;
 Qu'il sçait bien qu'en amour pour constante
 faveur,
 Qui possède le cœur peut posséder le reste;
 Et que pour éviter cet accident funeste
 Il leur baise les mains, & te laisse en pouvoir
 De te donner à qui tu prétens le devoir:
 Voilà ce qu'il attend.

CLEONICE.

Où? c'est-là sa pensée!
 Ce qu'il m'a dit n'est donc qu'une vertu forcée?
 Avec son beau discours il prétend m'éblouir,
 Il me croit simple assez jusques à me trahir;
 Qui moi? Comme il s'y prend! quelle fausse
 prudence!
 Non, non, il n'en est pas encore à ce qu'il
 pense.

TIRSI S.

Comment, qu'allez-vous faire?

CLEONICE.

Hé le demandez-vous?
 Je vais, sans balancer, le choisir pour Epoux;
 Il est de mon honneur, après tout, de le faire:

542 L'HEURE DU BERGER,

Que voulez-vous, Tirsis, qu'à moi-même
contraire,

Je donne des moyens pour obliger Arcas ?
Ne vous en flattez point, je ne le ferai pas.

TIR SIS.

Que d'ennuis, que de maux votre aveugle
conduite

Nous prépare. Voyez...

CLEONICE.

Adieu.

TIR SIS.

Quoi ?

CLEONICE.

Je vous quitte.

TIR SIS.

Comment ?

CLEONICE.

Si je restois à voir votre douleur ;
Je ne répondrois pas des transports de mon
cœur.

Adieu.

TIR SIS.

Que deviendrai-je en ce désordre extrême ?

CLEONICE.

Parlez à mes parens, consultez-vous vous-même.

Voyez Arcas , peut être après tant de cour-
roux ,
Que le sort , que les Dieux prononceront pour
vous.

SCENE VII.

CORINNE, TIRSIS.

TIRSIS.

ELle me laisse , hélas !

CORINNE.

Que vous êtes à plaindre ;
Rien ne vous peut flatter , vous avez tout à
craindre :

En vain cette rupture est chère à vos souhaits ,
Ses parens obstinez ne le voudront jamais.

TIRSIS.

Et que faire ?

CORINNE.

Il faudroit , s'il vous étoit possible ,
Eviter Cléonice , être un peu moins sensible
A son amour , tâcher d'oublier ses appas ,
Combattre vos desirs.

454 L'HEURE DU BERGER ;
TIR SIS.

Le puis-je faire , hélas !
Corinne ?

CORINNE.

Essayez-y , croyez-vous le contraire ;
Avant que d'avoir vû si vous le pouvez faire ?
Quelque soit notre amour , quelque soit son
pouvoir ,

Croyez moi , pour le vaincre , on n'a qu'à le
vouloir.

Formez-vous des desirs pour quelqu'autre
Bergere ,

Qui n'ait pas moins d'appas , & qui puisse vous
plaire.

Cherchez , examinez , j'en connois parmi nous
Qui voudroient..

TIR CIS.

Dieu d'amour m'abandonnez-vous ?

SCENE VIII.

CORINNE *seule,*

HE bien ! pour tous mes soins , pour fruit
de mon adresse ,

Il ne m'écoûte pas , il s'enfuit , & me laisse.

Que d'inutiles pas ! Mais pourquoi m'affliger ?

Qui prétend plaire à tous, s'expose à ce danger
 Comme l'on s'applaudit à faire une conquête,
 A la voir échaper on doit se tenir prête.
 Un semblable revers ne scauroit m'ébranler;
 Et puis Coridon vient qui va m'en consoler.

SCÈNE IX.

DAPHNE', CORINNE,

DAPHNE' *révante sans voir Corinne.*

JE ne me trompois point, on m'aime au-
 tant que j'aime.

CORINNE.

Il ne m'apperçoit pas.

DAPHNE'.

Ah quelle joye extrême!

CORINNE.

Sans doute il songe à moi.

DAPHNE'.

Que j'aurai de plaisirs,

D'exprimer à ses yeux moi-même mes desirs!

CORINNE.

Qu'il est charmé!

346 L'HEURE DU BERGER,

DAPHNE'.

Les siens dedans cette rencontre,
Ne seront pas moins grands ,

CORINNE.

Il faut que je me montre ,
C'est un trop grand chagrin de me cacher à lui.

DAPHNE'.

Il faut me découvrir si je puis aujourd'hui ;
Cherchons - en les moyens. Ah qu'une ame
amoureuse...

CORINNE.

Rêveur , je vous y prens.

DAPHNE'.

Ah ! rencontre facheuse.

CORINNE.

Me voilà , vous songiez à moi , je le sçai bien ?

DAPHNE'.

Moi ?

CORINNE.

Ne déguisez pas.

DAPHNE'.

Dois-je ne cacher rien ?

Faut-il vous découvrir la vérité , Bergere ?

CORINNE.

Oüi.

PASTORALE, 547
DAPHNE.

Vous me promettez d'écouter sans colere?

CORINNE.

Ah ! je vous le promets.

DAPHNE.

Un objet qui m'est doux

Occupoit mon esprit, mais ce n'étoit pas vous,

Mon ame pour lui seul étoit intéressée,

Bergere, & vous étiez bien loin de ma pensée.

CORINNE.

Ah que me dites vous !

DAPHNE.

Je dis la verité,

Ne vous en plaignez pas, vous l'avez souhaité.

CORINNE.

M'abusai-je ? est-ce-là toute cette tendresse ;

Cet amour, dont tantôt vous m'avez fait promesse ?

DAPHNE.

Moi, de l'amour pour vous ; c'est trop de la moitié,

Je vous ai bien promis toute mon amitié ;

D'accord, je vous la tiens, Bergere, je vous aime,

J'ai pour ce qui vous touche une tendresse extrême.

548 L'HEURE DU BERGER ,

Mon estime sera toute à vous désormais.

Mais de l'amour pour vous , je n'en aurai jamais.

CORINNE.

Quoi ?

DAPHNE'.

Ne vous fâchez pas ce que je vous propose
Est plus solide : allez , le reste est peu de chose ;
Un regard , un soupir , un feu comme le mien ,
Un amour de ma part , pour vous , n'est bon
à rien.

CORINNE.

Je ne vous entens pas. Faites moi donc paroître

La cause...

DAPHNE'.

Adieu , le tems vous la fera connoître.

SCENE X.

CORINNE *seule.*

COrinne , tu le vois , dans tes empressemens

Tu te flattois tantôt d'un grand nombre d'Amans ,

Tu le croyois , ton ame en étoit fatisfaite ,
Hé bien , voilà le fruit de ton humeur co-
quette ;

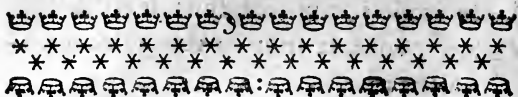
Tu n'en a plus. Hélas ! c'est un malheur com-
mun ,

Qui croit en avoir tant n'en a souvent pas un.
Pour en avoir beaucoup on s'empresse , on
s'accable ,

Et pour avoir le faux on perd le véritable.
Pauvre Alcidon ! Tantôt tu me le disois bien ;
Tu m'en avertissois , & je n'en croyois rien.
Tâchons à regagner son amitié : Que faire ?
Il me faut un amant , c'est un mal nécessaire ;
Il est jaloux , chagrin , défiant , ombrageux ,
Il a mille défauts , mais il est amoureux.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DAPHNE', ARCAS.

Ils entrent chacun par un côté, & Arcas veut éviter Daphné.

VOUS m'évitez ?

D A P H N E'.

A R C A S.

Je suis, & crains votre présence.
Je ne sçai quoi me trouble, & me fait violence;
Je sçai que je devrois ne vous voir qu'en cour-
roux,

Cependant j'ai regret de m'éloigner de vous :
Embarassé, confus, dans une incertitude...

D A P H N E'.

Et qui peut vous jeter dans cette inquiétude...

A R C A S.

Le bien que la nature en vous a profané,
Vous donnant tous les traits de l'aimable
Daphné ;

Je la regarde en vous , j'admire son image ;
 Vous avez même yeux , même air , même
 visage ,

Je vois tous les appas qui m'ont ravi le cœur :
 Surpris par ce rapport , charmé de mon erreur ,
 Transporté , plein d'ardeur , dans une joye
 extrême ,

Je suis prêt de vous dire : *Ah Daphné , je vous
 aime ,*

Je respire à vous voir , & n'espere qu'en vous ;

Tout prêt en cet état d'embrasser vos genoux ,
 J'entens de ma raison le souverain empire ,
 Arrêter mes transports , se soulever , me dire ;
Que fais-tu , sors d'erreur , Berger , c'est ton rival.

D A P H N E'.

Moi , votre Rival ?

A R C A S.

Oùi.

D A P H N E'.

Vous me connoissez mal

Non , ni je ne le puis , ni je ne le veux être..

A R C A S.

Que dites-vous ? tantôt vous l'avez fait con-
 noître ,

Lorsque contre mes vœux ; transporté de
 courroux

552 L'HEURE DU BERGER,

Vous disiez...

DAPHNE'.

Il est vrai, je parlois contre vous;
Mais je venois d'apprendre une fausse nouvelle,

Elle m'avoit jetté dans une erreur mortelle,
Mon ame en étoit triste & mon esprit distrait.
Sçait-on en cet état, Berger, ce que l'on fait?
Contraire à ses desirs, dans un chagrin extrême,
On parle sans sçavoir souvent contre soi-même,

A présent revenu de mon égarement,
Je n'ay plus contre vous le même sentiment;
Il est changé; bien loin de vous être contraire,
Pour servir votre amour, je suis prêt à tout faire.

A R C A S.

Seroit-il possible?

DAPHNE'.

Oùi je vais présentement
Voir Alcidon; sçavoir quel est son sentiment.
La même erreur tantôt occupoit sa pensée,
Si, de son souvenir, elle n'est effacée,
Quelque ressentiment qui l'anime aujourd'hui,
Je sçaurai l'en chasser, & je répons de lui.

ARCAS.

A R C A S.

Coridon est pour moi, Ciel ! que viens - je
d'apprendre ?

D'un mouvement secret je ne puis me dé-
fendre ;

Il faut que ma raison cede à tous ces efforts ,
Et qu'à vous embrasser...

D A P H N E'.

Moderez ces transports ,
De grace , Arcas , pour cause , en pareille oc-
currence ,

Vous pourriez vous tromper dessus la ressem-
blance ,

Cela nous pourroit bien causer quelque em-
barras ,

Et de la fuite après je ne répondrois pas.

A R C A S.

Vous me promettez donc d'employer la priere
Auprès d'Alcidon ?

D A P H N E'.

Oüi, Berger, c'est mon affaire ,
J'y réussirai.

A R C A S.

Dieux ! après cette faveur ,
Rien ne peut désormais empêcher mon bon-
heur ,

A a a

554 L'HEURE DU BERGER,

DAPHNE.

Vous êtes donc, Berger, sûr de votre maîtresse.

ARCAS.

Où. Je suis sûr pour moi de toute sa tendresse.

DAPHNE.

Mais encore, dites-moi, par quelles actions

Vous a-t'elle informé de ses intentions?

Ne me le celez point, Arcas, je vous en prie.

ARCAS.

Un jour il me souvient que, de ma Bergerie,

Un Agneau s'échappa, se mêla dans les siens;

Elle le reconnut d'abord pour un des miens,

Le fit prendre, l'orna de bouquets, de guir-
landes;

Paré comme un de ceux qu'on destine aux
offrandes,

Entouré de festons de différentes fleurs,

Et de rubans mêlés de diverses couleurs,

Parfumé, plein d'odeurs & de galanterie,

Elle le renvoya dedans ma Bergerie.

Deux jours après, portant mes pas vers ces
côteaux,

Qu'un des bras de Lignon arrose de ses eaux,

J'aperçûs cette belle à l'abri des bocages,

Qui respiroit le frais dessous ces verts om-
brages,

Sur un lit de garçon parfumé des odeurs ,
D'un parterre émaillé de différentes fleurs ,
Promenant ses regards avecque nonchalance ,
Sans art , sans ornement , dans une négligence
Qui relevoit encor par sa simplicité ,
Les charmes éclatans de sa jeune beauté.

Que vous dirai-je , enfin ? Je m'approchai près
d'elle ,

Et je crûs dans ces yeux voir un témoin fidelle.
Que ma vûë en ces lieux ne lui déplaisoit pas !
Que je passai , Berger , d'heureux momens ,
Helas !

Il m'en souviens encor , cette aimable Bergere ,
S'amusoit à cueillir sur la verte fougere
Mille fleurs , relevant sur moi de tems en tems ,
Des regards pleins de feu , amoureux &
perçans ;

Et d'une main , Berger , plus blanche que
l'ivoire ,

Avec un enjouëment qu'à peine on pourroit
croire ,

Capable d'engager , de charmer tous les cœurs
S'égayoit , se joüoit à me jeter des fleurs.

Quels plaisirs , Coridon ! & quelle joie extrême !
Il faut pour en juger aimer autant que j'aime ,

556 L'HEURE DU BERGER,

Il faut...

DAPHNE'.

Mais, dites-moi, dans cette passion,
Sçûtes-vous profiter de cette occasion,
Vous déclarâtes-vous enfin ?

A R C A S.

Je l'allois faire ;
Mon cœur dans ses transports ne pouvoit plus
se taire ,
Lorsque pour mon malheur un Berger tout
d'un coup
vint nous troubler : criant à pleine voix , au
loup :

Je me leve, j'y cours, & recouvre sa proie ,
Je revins triomphant, plein d'ardeur & de
joye ,
Résolu de parler, d'effuyer ses refus ;
Mais quand je retournai, je ne la trouvai
plus.

DAPHNE'.

Vous le méritiez bien. Tous vous est favorable ;
Le tems, les lieux, l'amour ; votre maîtresse
aimable ,
Se présente à vos yeux avec tous ses appas ,
L'occasion vous rit, vous n'en profitez pas ;

Loïn d'être tout entier à ce bonheur suprême
 Un rien vous le fait perdre , est-ce ainsi que
 l'on aime ?

Non , vous ne connoissez , ni l'amour , ni ses
 traits ,

Vous vous flattez d'aimer , vous n'aimâtes
 jamais.

Un véritable Amant sçait prendre avec adresse ,
 Le tems , l'occasion auprès d'une maîtresse ,
 Il se trouve en amour , un fortuné moment.
 Facile , précieux , favorable , charmant ,
 Où l'Amante à son tour d'un cœur sensible &
 tendre ,

Se soumet à l'Amour , ne sçauroit s'en défendre ,
 Ne sent plus ni fierté , ni sexe à ménager ,
 Et cet heureux moment est l'Heure du Berger.
 Cette heure est précieuse au moment qu'elle
 sonne ,

Tout le monde l'attend , elle n'attend per-
 sonne.

Daphné par ses discours , dans toutes ses façons
 Vous en donnoit , Berger , d'infailibles leçons :
 C'étoit en ce moment l'heure de la Bergere ;
 Son air , son enjouement , ne cherchoient qu'à
 vous plaire ,

558 L'HEURE DU BERGER ,

Elle vous faisoit voir dans ses regards confus ,
Son amour , ses desirs , que pouvoit-elle plus ?
Voyant de cet amour la preuve manifeste ,
C'étoit à vous , Arcas , à ménager le reste ,
Et vous eussiez pû joindre , à ne rien négliger ,
L'Heure de la Bergere , à l'Heure du Berger .
Vous ne l'avez pas fait . Que vous êtes cou-
pable !

Car qui laisse échapper cette heure favorable ,
Rarement la recouvre une seconde fois .
Cependant vous l'aviez , Berger , en votre
choix .

AR C A S .

Je l'avois , il est vrai , mais que pouvois-je faire ?
Mon respect contraignoit mon amour à se taire

D A P H N E' .

Ne cherchez point , Berger , de méchantes
raisons ,

Pour vouloir réparer vos froides actions ,
Ce seroit bien en vain ...

A R C A S .

Que faut-il que je fasse
Pour réparer ...

D A P H N E' .

Arcas , tout est prêt pour la chasse ,

Et pour vaincre le loup chacun fait son pou-
voir ;

Vous y devez aller faire votre devoir ;
Courez, & faites voir plus de cœur & d'adresse.
Que vous n'en avez eu près de votre maîtresse ;
Corinne vient ici, nous sçaurons au retour
Comment nous nous prendrons pour servir
vôtre amour.

SCENE II.

CORINNE, ALCIDON.

ALCIDON *sans vouloir la regarder*

& lui tournant le dos dans tout ce qu'elle dit

Laisse moi.

CORINNE.

Non, en vain tu prétens t'en défendre

ALCIDON.

Je ne veux désormais ni te voir, ni t'entendre.

CORINNE.

Berger...

ALCIDON.

Voilà l'état que mon cœur fait de toi.

560 L'HEURE DU BERGER,
CORINNE.

Sçache...

ALCIDON.

Je n'entens rien.

CORINNE.

Mais...

ALCIDON.

Non.

CORINNE.

Ecoûte-moi.

ALCIDON.

Je n'ai pas le loisir, on m'attend à la chasse.

CORINNE.

Tourne du moins les yeux, & me regarde en face.

ALCIDON.

Je te méprise trop, pour profaner mes yeux.

A regarder encor un objet odieux.

CORINNE.

Tu ne me veux pas voir?

ALCIDON.

J'abhorre ton vilage.

CORINNE.

Ces refus affectez me sont d'un bon présage;

C'est signe que mes yeux ont sur toi du pouvoir,

Tu

PASTORALE. 561

Tu m'aime dans le cœur, & tu crains de me voir.

ALCIDON.

Moi ?

CORINNE.

Toi-même.

ALCIDON.

Et tu peux avoir l'ame assez vaine.

Pour me croire donner du chagrin, de la peine ?

CORINNE.

Où.

ALCIDON.

Quel aveuglement !

CORINNE.

Tu n'oserois, Berger ;

Me voir, me regarder, je m'en vais le gager ?

ALCIDON.

Je n'oserois ? va, va, je crains peu ton visage !

Et je veux...

Il la regarde, & se laisse attendrir.

CORINNE.

Que veux-tu ? parle, acheve.

ALCIDON.

Ah, volage !

CORINNE.

Quoique tu puisse faire enfin, de bonne foi,

Bbb

562 L'HEURE DU BERGER ;

Confesse, tu ne peux te défendre de moi.

ALCIDON.

Ingrate !

CORINNE.

Les sermens que le dépit fait faire
Contre un objet qui plaît, ce n'est qu'une chi-
mere ,

ALCIDON.

Mon cœur dans son dépit croyoit être affermi,
Cependant je sens trop qu'il ne hait qu'à demi.
Ou plutôt sous la haine il cachoit sa tendresse.
Ne crois pas abuser pourtant de ma faiblesse ;
Ton cœur, quoiqu'il ait pû du mien se pro-
poser ,

N'en triomphera pas , à moins que m'é-
pouser.

CORINNE.

T'épouser ?

ALCIDON.

C'est par-là que je prétens , Bergere ,
Arrêter ton humeur inconstante , & legere :
A ce prix seulement je renouë avec toi ,
Sinon je me retire , & porte ailleurs ma foi.

CORINNE.

Mais as-tu bien compris ce que ton cœur
desire ?

En sçais-tu l'embarras, le chagrin, le martyre,
Et que l'Hymen, qui fait à present tes desirs!
Est l'écüeil de l'amour, & la fin des plaisirs?

ALCIDON.

Sans chercher des raisons à prouver le contraire
C'est à toi d'expliquer ce que tu prétens faire

CORINNE.

C'est me jeter, Berger, dans un grand em-
barras,

Et...

ALCIDON.

Le veux-tu, Bergere, ou ne le veux-tu pas?

CORINNE.

Mais...

ALCIDON.

Point de mais, en vain ton esprit s'embar-
rasse,

Vois...

CORINNE.

Tu ne songes plus qu'on t'attend à la chasse?

ALCIDON.

Avant que m'en aller, dis, quel est ton dessein!

CORINNE.

Cléonice paroît.

ALCIDON.

Ah c'en est trop enfin.

Bbb ij

564 L'HEURE DU BERGER,

Je vois par tes discours que tu n'as pas envie
De te défaire encor de ta coquetterie.

Poursuis, porte tes vœux de Berger en Berger,
Coquette, avec le tems je pourrai m'en venger.

C O R I N N E.

Va t'en dessus le loup décharger ta colere,
Et reviens, nous verrons ce que l'on pourra
faire.

SCENE III.

C L E O N I C E, C O R I N N E.

C L E' O N I C E.

A H, Corinne, que c'est un destin mal-
heureux,

D'aimer, & n'être pas maîtresse de ses vœux!
Mon devoir, ma raison s'opposent à ma flame,
Chacun d'eux tour à tour disposent de mon
ame,

Et dans le contre-tems d'un si rude entretien;
Mon cœur embarrassé veut tout, & n'ose rien.
Vis-tu jamais, Corinne, un semblable martyre?

C O R I N N E.

C'est ta faute.

C L E' O N I C E.

Ma faute!

PASTORALE. 565
CORINNE.

Oùi, puisqu'il le faut dire :

Pourquoi tous ces combats sans faire aucun effort ?

Il n'est pas malaisé de les mettre d'accord :

Il ne faut qu'imiter les exemples utiles.

Qu'on voit en la plupart des Dames de nos Villes.

Qui donnent volontiers la main à leurs maris;

Et gardent en secret le cœur aux favoris.

CLE'ONICE.

Donnez-moi des conseils, Corinne, plus sinceres,

En l'état où je suis, malheureuse...

SCENE IV.

DAPHNE', CLE'ONICE,

CORINNE.

DAPHNE'.

AH, Bergeres!

Apprenez le malheur où nous plonge le sort,

Apprenez sa rigueur, hélas! Arcas est mort.

Bbb ij

566 L'HEURE DU BERGER,

Ce Berger malheureux , plein d'ardeur & d'audace ,

Voulant vaincre le loup , le suivoit à la trace ;
Nos Bergers à l'envi secondoient ses desseins ,
Mais ce loup s'est d'abord échappé de leurs
mains.

Arcas plus animé , sans peur , sans retenue ,
La suivi ; nous l'avons d'abord perdu de vûe ,
Il l'aura relancé jusques dedans son fort ,
Où l'on ne doute point qu'il n'ait trouvé la
mort :

On ignore chez lui cette atteinte cruelle ,
Et je vais y porter cette triste nouvelle.

SCENE V.

CLE'ONICE, CORINNE.

CORINNE.

LA fortune a pris soin de te favoriser ;
Tirsis doit esperer , & tu peux l'épouser.

CLE'ONICE.

Helas ! de quel malheur ma fortune est suivie !
Pour être heureuse , il faut qu'il en coûte une
vie.

SCENE VI.

ALCIDON, CORINNE,
CLE'ONICE.

CORINNE à *Alcidon*.

HE bien, du pauvre Arcas nous diras-tu
le sort ?

Qu'est-il devenu ? parle, Alcidon, est-il mort ?

ALCIDON.

Non, non, il n'est pas mort ; le destin favo-
rable

N'a pas voulu fraper ce Berger trop aimable ;
Il sçait que ta personne est chere à ton esprit,
Tircis, vient, qui pourra t'en faire le recit.

SCENE VII.

CLEONICE, CORINNE, TIRSIS,
ALCIDON.

CLEONICE à *Tirsis*.

ARcas n'est pas mort ?

TIRSIS.

Non.

568 L'HEURE DU BERGER ,
CLEONICE.

Eh ! quel Dieu tutelaire
L'a pû sauver ?

TIRSIS.

Je vais vous l'apprendre , Bergere.

Pour me donner entier à mon fort rigoureux,
J'avois exprès choisi le lieu le plus affreux ;
Révant profondément , l'ame triste , abbatue ,
Lorsqu'un objet funeste a défilé ma vûë ,
Et m'a fait voir Arcas seul , & sans nul secours,
Lutter contre la bête , & défendre ses jours.
Surpris à ce spectacle autant qu'on le peut
croire ,

Mon amour & ma haine occupant ma mémoire ,

D'abord, sans hésiter, loin de plaindre son sort.
Je goûtois le plaisir de sa prochaine mort ,
Mon ame s'en faisoit une idée agréable.

Toutefois revenant de ce penser coupable ,
Indigne d'occuper si long-tems un grand cœur,
Je rougis d'avoir pû l'écouter sans horreur.

Là , sans plus balancer , je cours avec vitesse
Dans le moment qu'Arcas au bout de son
adresse

Sous la dent de la bête alloit finir son sort ,

A lui lancer mon dard, je mets tout mon effort,

Et de tant de succès mon attente est suivie

Que je la vois tomber expirante, sans vie,

Arcas sortant d'effroi, jette sur moi les yeux;

M'embrasse malgré moi, me ramène en ces lieux :

Je viens... Mais le voici.

SCENE DERNIERE.

DAPHNE', ARCAS, TIRSI'S,

CORINNE, ALCIDON,

CLE'ONICE.

ARCAS à *Tircis*.

Berger, tout m'est prospere;

Et tout ne dépend plus que de cette Bergere

à *Cléonice*.

Je viens de rencontrer nos parens assemblez;

Que la peur de ma mort avoit quasi troublez :

La joye à mon abord bannissant la tristesse.

Ils ont au Ciel poussé mille cris d'allégresse,

570 L'HEURE DU BERGER,

Voulant en profiter, j'ai vanté le secours
Dont vous veniez, Tirsis, de garantir mes
jours;

Je leur ai dit l'amour causé par Cléonice,
Que vous étiez charmé de ses yeux; l'injustice
Qu'ils faisoient en voulant contraindre nos
desirs,

Qu'un objet plus aimé partageoit mes soupirs;
Et que voulant tenir cette rigueur extrême,
C'étoit vous accabler, Cléonice, & moi même.

(à Cléonice.)

Vaincus par mes discours, touchez de notre
ennui,

Ils rompent notre Hymen pour nous donner
à lui :

Elle est à vous, Berger, pour prix de votre
zele.

J'en ai voulu moi-même apporter la nouvelle.

T I R S I S.

Qu'elle m'est favorable ! & que ces mots sont
doux !

Qu'ils sont charmants ! Bergere, y consenti-
rez vous !

C L É O N I C E.

L'ordre de mes parens m'est une loi suprême
J'obéis sans réplique.

PASTORALE. 571
TIR SIS.

Ah quelle joye extrême!

ARCAS à *Alcidon*.

Je viens de procurer son bonheur & le sien;
Il ne tiendra qu'à vous de faire aussi le mien.

ALCIDON.

Qui, moi?

ARCAS.

Vous, Alcidon, pourquoi m'être contraire?
Et suis-je indigne, hélas! d'être votre beau-frère!

ALCIDON.

Mon beau-frère! comment?

ARCAS.

En me donnant Daphné;
C'est me faire, Alcidon, un destin fortuné.

ALCIDON.

Ah si ma sœur le veut, mon ame est satisfaite.

DAPHNE' à *Arcas*.

Il est ainsi, Berger, c'est une affaire faite.

ALCIDON.

Comment donc?

DAPHNE'.

Vous voyez Daphné dessous le nom
Et sous le propre habit du Berger Coridon.

ARCAS.

Où Daphné!

572 L'HEURE DU BERGER.

ALCIDON.

Vous, ma sœur !

CORINNE.

C'est vous, Daphné !

DAPHNÉ.

Moi-même

Vous voyez votre erreur ; mais mon frère
vous aime ,

Epousez-le , Bergere.

ALCIDON.

Ah, c'est tout mon espoir

Ne le veux-tu pas , dis ?

CORINNE.

Il faut bien le vouloir

Et puisque tôt ou tard l'Hymen est nécessaire

Le plutôt vaut le mieux pour se tirer d'affaire

ALCIDON.

Ce discours me ravit, & me charme les sens

ARCAS.

M'en croyez-vous , Bergers ne perdons point
de tems ,

Le sort nous favorise en ce triple hymenée ;

Prenons pour être heureux cette même journée

Et de peur qu'un revers ne le fasse changer ,

Profitons promptement de l'heure du Berger

F I N.

LA
COUPE
¹
ENCHANTÉE,
COMEDIE.

Ccc

ACTEURS.

ANSELME.

LELIE, *Fils d'Anselme.*

JOSSELIN, *Gouverneur de Lelie.*

BERTRAND, *Fermier d'Anselme.*

Mr GRIFFON, } *Beaux-freres;*

Mr TOBIE,

LUCINDE, *Fille de Mr Tobie.*

THIBAUT, *Fermier de Mr Tobie.*

PERRETTE, *Femme de Thibaut.*

*La Scene est dans la cour du Château
d'Anselme.*



LA COUPE

ENCHANTÉE,¹

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

BERTRAND, LUCINDE,
PERRETTE.

BERTRAND.

On mordienne, vous dis-je, je
ne me laisserai pas enjoller da-
vantage.

LUCINDE.

Hé, mon pauvre garçon;

BERTRAND.

Je n'en ferai rien.

PERRETTE.

Auras-tu bien le cœur si dur que...

Ccc ij

576 LA COUPE ENCHANTE'E,

BERTRAND.

Je l'aurai dur comme un caillou.

LUCINDE.

Laissez-nous ici seulement jusqu'à ce soir.

BERTRAND.

Je ne vous y laisserai pas un iota davantage, ventrègoine. Si quelqu'un vous alloit trouver enfarmées dans ma logette. & que diroit-on ?

PERRETTE.

Ardé, ce qu'on en diroit, feroit-il tant à ten désavantage ?

BERTRAND.

Testigué, si notre Maître qui hait les Femmes, venoit à vous trouver, où en serois-je ?

LUCINDE.

Quand il sçaura que je suis une jeune fille persécutée par une belle-mère, abandonnée à la sollicitation & à l'inimitié de mon propre père, & qui fuit la maison paternelle, de crainte d'épouser un Magot qu'elle me veut donner, parce qu'il est son neveu, mes larmes le toucheront ; il aura pitié de moi sans doute.

BERTRAND.

Morgué, je vous dis qu'il n'est point pitoyable, je le connois mieux que vous.

PERRETTE.

Et moi je gage que ces larmes le débauchent, comme elles m'ont débauchées. Je ne les vis pas plutôt couler que je me résolus d'abandonner mon ménage, pour aller courir les champs avec elle, quoiqu'il n'y ait qu'onze mois que je sois mariée à Thibaut, le Fermier de son père, qui est le meilleur homme du monde, & de la meilleure humeur ; est-ce que

ton Maître sera plus rébarbatif que moi?

BERTRAND.

Vendredié vous me feriez enrager; est-ce que je ne sçavons pas bien ce que je sçavons?

LUCINDE.

Fais moi parler à ce jeune homme que tu dis qui est son fils, je 'e touôherai je m'affûre, & je ne doute point qu'il ne fasse quelque chose auprès de son pere en notre faveur.

BERTRAND.

Hé bien, hé bien, ne voilà-t'il pas. Palsan-
goi n'an dit bian vrai, qu'il n'y a rien de si dur
que la tête d'une femme. Ne vous ai-je pas dit,
cervelle ignorante, que ce fils est le *Tu Autem*
du sujet pourquoi on reçoit ici les femmes
comme un chien dans un jeu de quilles. Que
le pere ne veut point que le fils en voye aucu-
ne; que le fils n'en connoît non plus que s'il
n'y en avoit point au monde; & qu'il ne sçait
pas seulement comme on les appelle. Que le
pere sottement lui apprend tout cela, que le fils
croit tout cela sottement, & que, que... que
Diable ne vous ai-je pas dit tout cela?

PÉRRETTE.

Hé bien oui; mais d'où vient qu'il ne veut
pas que son fils connoisse des femmes, est-ce
une si mauvaise connoissance?

BERTRAND.

D'où vient... d'où vient... Eh, l'esprit bouché!
Ne vous souvient-il pas que de fil en aiguille,
je vous ai conté que le pere avoit épousé une
femme qui en sçavoit bien long, & que pour
empêcher qu'il n'ait comme li le même ma-
lancombre qu'il a li, comme bien d'autres;

Cccij

578 LA COUPE ENCHANTE'E,

il a juré son grand juron, que jamais femmes ne feroit de rien à ce fils, & voilà ce qui fait justement que.. mais ventreguienne que de babil, est-ce que vous ne voulez donc pas vous taire & me tourner les talons?

LUCINDE *lui donnant de l'argent.*

Mon ami, mon pauvre ami.

BERTRAND.

Mon ami, mon pauvre ami... jarnigué, ne vla-t'il pas encor la chanson du ricochet avec vos pieces d'or.

PERRETTE.

Et va, va, prends toujourns.

BERTRAND.

Ventregué que veux-tu que j'en fasse?

LUCINDE *lui en donnant encore.*

Mon pauvre garçon.

BERTRAND.

Tastigué n'avez vous point de honte de me tanter comme ça.

PERRETTE.

Prends te dis-je.

BERTRAND.

Morgué, c'est être bien Satan.

LUCINDE.

Bertrand...

BERTRAND.

Jarni, cela est cause que je vous ai déjà fait passer la nuit dans ma cahute.

PERRETTE.

Le grand malheur.

BERTRAND.

Morgué, cela va encore être cause que je vous y ferai passer le jour.

LUCINDE.

Mon cher Bertrand.

BERTRAND.

Mort de ma vie, que vous ai-je fait ?

PERRETTE.

Eh, prends, prends.

BERTRAND.

Prends, prends, morguoi prends toi-même.

PERRETTE.

Hé bien, donne-le moi je le prendrai.

BERTRAND.

Tu as bien envie de me voir frotter.

PERRETTE.

La, la, prends courage; il ne t'est point arrivé de mal cette nuit, il ne t'en arrivera pas cette journée, ramenne-nous dans la logette.

BERTRAND.

Où; mais morgué notre petit Maître est un chercheur de midi à quatorze heures, il a toujours le nez fourré par tout, s'il vient à vous trouver, hem ?

LUCINDE.

Peut-être sera-t'il bien-aïse de nous voir & de nous parler.

BERTRAND.

Testigué ne vous y fiez pas. C'est un petit babillard qui ne manqueroit pas de l'aller dire à son pere. Il vaut mieux que je vous boute dans queueue endroit où il n'aille pas vous charcher. Attendez je vai voir si personne ne nous en empêche.



SCENE II.

LUCINDE, PERRETTE.

LUCINDE.

ENfin, Perrette, nous resterons ici jusqu'à ce soir.

PERRETTE.

Oùï, mais je ne sommes guère loin du Château de votre pere, j'ai peur que je ne soyons pas long-tems ici sans qu'on vienne nous y charcher.

LUCINDE.

Nous y seront bien cachées, mais en conscience, Perrette, voudrois-tu partir d'ici sans avoir la charité de tirer ce pauvre petit jeune homme de l'erreur où l'on le fait vivre?

PERRETTE.

Ouais, vous vous interessez bien pour lui; si j'osois, je croirois quelque chose.

LUCINDE.

Et que croirois-tu?

PERRETTE.

Je croirois que vous ne seriez pas fâchée de l'avoir pour mari.

LUCINDE.

Tu ne sçais ce que tu dis.

PERRETTE.

Oh par ma foi, j'ai mis le nez dessus.

LUCINDE.

Que veux-tu dire?

COMEDIE. 581
PERRETTE.

Mon gueur je ne fis pas si sotté que j'en ai la mine. Quand je vous le vis regarder hier avec tant d'attention par le trou de la serrure, je me dis à parmoi, vla votre maitresse Lucinde qui se prend. Et si ce grand dadais que n'an li veloît bailler pour époux, avoit eû aussi bonne mine que ce petit étourniau-ci, je ne serions pas sorties de la maison.

LUCINDE.

Tu vois plus clair que moi, Perrette. Je t'avoüe que je formai dès hier la résolution de faire tout mon possible pour détromper ce pauvre petit homme, & que c'est à quoi j'ai pensé toute la nuit; mais jusques à présent je ne m'aperçoît pas que mon cœur agisse par un autre mouvement, que par celui de la compassion.

PERRETTE.

Eh oüi, oüi, vous autres grosses Dames, vous n'allez point tout d'abord à la franquette. Vous faites toujours semblant de vous déguiser les choses; pour moi je n'y entends point tant de façons, & quand Thibaut me prit la main la première fois pour danser, qu'il me la serrit de toute sa force, je devinai tout du premier coup ce qu'en que chela vouloit dire. Mais qu'entens-je?



SCENE III.

THIBAUT, LUCINDE,
PERRETTE.

THIBAUT *derriere le Théâtre.*

HAye, haye, haye.

LUCINDE.

Quelle voix a frappé mon oreille.

THIBAUT.

Ho, ho, ho.

PERRETTE.

Ah, Madame c'est la voix de notre Mari
Thibaut, nous vla perdus!

LUCINDE.

Courons promptement nous cacher.

SCENE IV.

LUCINDE, PERRETTE,
BERTRAND, THIBAUT.

BERTRAND.

OU courez-vous, fuyez de ce côté.

LUCINDE.

Thibaut, le Mari de Perrette vient par ici.

BERTRAND.

Joffelin le Gouverneur de notre petit Maître vient par là.

THIBAUT.

Hola, quelqu'un, hola.

PERRETTE.

Entends tu, c'est fait de nous, s'il nous trouve.

SCENE V.

LUCINDE, PERRETTE,
JOSSELIN, BERTRAND,
THIBAUT.

JOSSELIN *dans le Château.*

Bertrand, hé Bertrand.

BERTRAND.

Oyez-vous? nous sommes flambez s'il nous voit.

LUCINDE.

Où nous cacher?

BERTRAND.

Rentrez dans ma logette, & n'en ouvrez point la porte à personne.



SCÈNE VI.

JOSSELIN, BERTRAND,
THIBAUT.

JOSSELIN.

Qui est-ce donc qui crie de la sorte ?
BERTRAND.

Il faut que ce soit quelque passant qui s'est
égaré, mais le vla.

THIBAUT.

Hé, parlez donc, vous autres, êtes-vous
muets.

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Vous êtes donc sourds ?

JOSSELIN.

Encore moins.

THIBAUT.

Et pourquoi donc ne répondez-vous pas ?

JOSSELIN.

Parce qu'il ne nous plaît pas.

THIBAUT.

Palsangué vous êtes trop drôles, puisque vous
n'êtes ni sourds ni muets, il faut que je vous
embrasse. Oüi morgué, je sis votre serviteur.

JOSSELIN.

Est-ce que nous nous connoissons ?

THIBAUT.

Je ne sçai pas , mais je croi que nous ne nous sommes jamais vûs.

JOSSELIN.

C'est ce qui me semble.

THIBAUT.

Palsangué vous vla bian étonnai.

JOSSELIN.

Et qui ne le seroit pas ? nous ne nous connoissons point & vous m'embrassez comme si nous nous étions vûs toute notre vie.

THIBAUT.

Tastigué vous avez biau dire , je vois à votre mine que vous êtes un bon vivant , & que vous m'enseignerez ce que je charche.

JOSSELIN.

Et que cherchez-vous ?

THIBAUT.

Je charche ma femme , ne l'avez-vous point vûë ?

JOSSELIN.

Ah ! vraiment oui , c'est bien ici qu'il faut chercher des femmes.

THIBAUT.

Elle a nom Parrette , elle s'en est enfoüie de cheux nous . palsangué chela est bian drôle , pour courir les champs avec la fille de Mr Tobie notre Maître , que l'on vouloit marier malgré elle au fils de Mr Griffon , neveu de notre Maîtresse , je ne sçai morgué comme ces masques ont fagoté tout chela ; mais la nuit Parrette se couchi auprès de moi , & pis je ne li trouvis plus le lendemain , avez-vous jamais rien vû de plus plaisant que chela ?

586 LA COUPE ENCHANTEE,
JOSSELIN.

Cela est fort plaisant.

THIBAUT.

Oh, ce qu'il y a de plus récréatif, c'est qu'elles sont toutes fines seules, & comme elles sont morguoi bian jolies, si elles alloient rencontrer quelque gaillard qui voulit en faire comme des choux de son jardin, elles seroient bien attrappées; tout franc quand je songe à chela, je n'en ris morgué que du bout des dents.

JOSSELIN.

Que craignez-vous?

THIBAUT.

Je crains... & que sçais-je moi, je crains... est-ce que vous ne sçavez pas ce qu'on craint quand on ne sçait où diable est sa femme?

JOSSELIN.

Si vous aviez envie de sçavoir ce qui en est, on pourroit vous en donner satisfaction.

THIBAUT.

Bon, est-ce qu'on sçait jamais ça? pour s'en douter passe; mais pour en être sûr, nifle, j'aurois morgué biau le demander à Parrette, elle ne l'avoueroit jamais, elle est trop deffalée.

JOSSELIN.

Nous avons ici un moyen sûr pour en sçavoir la vérité.

THIBAUT.

Et qu'est-ce encore?

JOSSELIN.

C'est une Coupe qui est entre les mains du Seigneur de ce Château. Quand elle est pleine de vin, si la femme de celui qui y boit lui est fidelle, il n'en perd pas une goutte; mais si

elle est infidelle, tout le vin répand à terre.

THIBAUT.

Cela est bouffon, & où diable a-t'il pêché chela ?

JOSSELIN.

Il l'a achetée d'un Arabe, qui, soit par composition ou par enchantement, y avoit attaché cette vertu.

THIBAUT.

Et pourquoi ce Monsieur acheta-t'il ce joyau-là ?

JOSSELIN.

Par curiosité.

THIBAUT.

Est-ce qu'il étoit marié ?

JOSSELIN.

Où.

THIBAUT.

J'entends, j'entends ; il vouloit voir si sa femme... n'est-ce pas ?

JOSSELIN.

Justement.

THIBAUT.

D'abord qu'il eût la Coupe, il y but, je gage.

JOSSELIN.

Vous l'avez dit.

THIBAUT.

Elle répandit.

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Morgué, c'est être bien plus heureux que sage. Il s'en tint-là.

JOSSELIN.

Non.

588 LA COUPE ENCHANTEE,

THIBAUT.

Il y rebut ?

JOSSELIN.

Oui.

THIBAUT.

Taſtigué vla un ſot homme.

JOSSELIN.

Plus encore que vous ne le dites.

THIBAUT.

Et comment donc ? contez-moi cela pour
rire.

JOSSELIN.

Il voulut éprouver ſa femme.

THIBAUT.

Le benêt.

JOSSELIN.

Il lui écrivit ſous un nom ſuppoſé.

THIBAUT.

Le jocriffe.

JOSSELIN.

Il lui envoya des préſens.

THIBAUT.

L'impertinent.

JOSSELIN.

Il lui donna un rendez-vous.

THIBAUT.

Elle y vint.

JOSSELIN.

Eſt-ce qu'on reſiſte aux préſens ?

THIBAUT.

Et comment cela ſe paſſa-t'il ?

JOSSELIN.

En excuſes du côté de la Dame , en ſoufflets
de la part du mari.

THIBAUT.

THIBAUT.

Elle les souffrit patiemment.

JOSSELIN.

Oüi, mais quelques jours après...

THIBAUT.

Il but encore dans la Coupe.

JOSSELIN.

Oüi.

THIBAUT.

Et que fit la Coupe?

JOSSELIN.

Elle répandit.

THIBAUT.

Quand on n'a que ce que l'on mérite, on ne s'en doit prendre qu'à soi.

JOSSELIN.

Il s'en prit à tout le monde, & vint de dépit se loger dans ce Château écarté, pour ne plus entendre parler de femme de sa vie.

THIBAUT.

Avec la Coupe.

JOSSELIN.

Avec la Coupe.

THIBAUT.

Et de quoi lui sert-elle?

JOSSELIN.

Elle lui sert à voir qu'il a beaucoup de confreres, & cela le console.

THIBAUT.

Et comment le voit-il?

JOSSELIN.

Il engage tous les passants que le hazard conduit ici, d'en faire l'épreuve.

590 LA COUPE ENCHANTEE,
THIBAUT.

Et depuis quand fait-il ce métier-là?
JOSSELIN.

Depuis quatorze ou quinze ans.
THIBAUT.

En a-t'il bien vû depuis ce tems-là?
JOSSELIN.

Oh, en quantité.

THIBAUT.

Par ma fique vla tout fin droit ce qu'il faut pour bouter notte Maîtresse & son Biaufreere à la raison ; l'un est un bon Normand qui a épousé une Languedocienne, sœur de l'autre, & l'autre est un Gascon qui a épousé une Parisienne, comme ils sont logez vison visu, ils se tarabustent toujours sur le chapitre de leurs Femmes : Je vais leur dire que la Coupe les mettra d'accord ; ils rodons autour de cette montagne pour apprendre des nouvelles de leur fille. Mais quel est ce vilain Monsieur-là ?

JOSSELIN.

C'est le Maître de la Coupe & le Seigneur de ce Château.

SCENE VII.

ANSELME, JOSSELIN,
THIBAUT.

ANSELME.

AH ! Monsieur Josselin, mon pauvre Monsieur Josselin.

JOSSELIN.

Qu'y a-t'il de nouveau, Monsieur?

ANSELME.

Je suis dans le plus grand de tous les embarras. Mon... qui est cet homme-là?

JOSSELIN.

C'est un honnête Païsan qui est en quête de sa femme; elle s'est échapée de chez lui avec une jeune fille, & pour les retrouver il est avec une paire de Messieurs qu'il va chercher pour faire l'essai de votre Coupe.

THIBAUT.

Je vais vous amener de la pratique, laissez faire.

SCENE VIII.

ANSELME, JOSSELIN,
BERTRAND.

ANSELME.

AH, vraiment de la Coupe! j'ai bien d'autres tintouïns dans la tête.

JOSSELIN.

Qu'avez-vous donc?

ANSELME.

J'ai vû... Ouf!

BERTRAND.

Auroit-il vû ces masques de femmes? écou-
tons.ANSELME *lui donnant un soufflet.*

Je viens de voir... Que fais-tu là!

D d d ij

592 LA COUPE ENCHANTEE,
BERTRAND.

Rien.

ANSELME.

Va à ta besogne, & ne revien point qu'on ne t'appelle.

S C E N E X I X.

ANSELME, JOSSELIN.

ANSELME.

JE viens de voir mon fils : le petit pendart me fait des questions qui m'ont pensé mettre l'esprit sans dessus dessous, il lui prend des curiositez toutes contraires au chemin que je veux qu'il tienne.

JOSSELIN.

Ma foi, Monsieur, si vous voulez que je vous parle franchement, il vous fera bien difficile de l'élever toujours dans l'ignorance où vous voulez qu'il soit. Je crains bien que toutes ces précautions ne deviennent inutiles, & que cette demangeaison qui vous tient de lui vouloir cacher qu'il y a des femmes au monde, ne porte davantage son petit genie aux connoissances du beau sexe.

ANSELME.

Et qui l'instruira qu'il y a des femmes?

JOSSELIN.

Tout, Monsieur? le bon sens premierement : Oüi, ce certain bon sens qui vient avec l'âge ; à cet âge qui nous retire insensiblement des

bras de l'enfance , pour nous conduire à la puberté. L'esprit se porte à la conception de bien des choses ; la raison vient , & parmi plusieurs curiositez nous fait appercevoir que l'homme ne vient point sur la terre comme un champignon , que c'est une petite machine où il y a bien des ressorts , ces ressorts viennent à se mouvoir par le moyen du cœur , ce mouvement du cœur échauffe le cerveau. Cette cervelle échauffée se forme des idées qu'elle ne connoît pas bien d'abord , l'amour se met quelquefois de la partie. Il explique toutes ces idées ; il prend le soin de les rendre intelligibles ; & voilà comme la connoissance vient aux jeunes gens ordinairement malgré qu'on en ait.

ANSELME.

Tous ces raisonnemens sont les plus beaux du monde ; mais je m'en mocque ; & j'empêcherai bien que mon fils... Le voici ; je ne suis pas en état de lui parler , mon désordre paroîtroit à sa vûe , fortifiez - le dans mes pensées : cependant que je vai me remettre.

S C E N E X.

LELIE, JOSSELIN.

LELIE.

D'Où vient que mon Pere me fuit ?

JOSSELIN.

Il a des affaires en tête. Lui voulez - vous quelque chose ?

594 LA COUPE ENCHANTEE,
L E L I E.

Je ne sçai.

JOSSELIN.

Vous ne sçavez?

L E L I E.

Non, je ne sçai, ce que je lui veux, je ne sçai ce que je me veux à moi-même; je sens que je m'ennuye, & je ne sçai pourquoi je m'ennuye.

JOSSELIN.

C'est que vous êtes un petit indolent, qui n'avez pas l'esprit de jouir des beautez qui se présentent à vous.

L E L I E.

Et quelles sont ces beautez?

JOSSELIN.

Le Ciel, la terre, le feu, l'eau, l'air, le jour, la nuit, le soleil, la lune, les étoiles, les arbres, les prez, les fleurs, les fruits.

L E L I E.

Où, tout cela est fort divertissant. Ah! mon cher Mr Josselin, je voudrois bien...

JOSSELIN.

Quoi?

L E L I E.

Vous ne le voudrez pas, vous.

JOSSELIN.

Qu'est-ce encore?

L E L I E.

Promettez-moi que vous le voudrez.

JOSSELIN.

Selon.

L E L I E.

Je voudrois bien aller me promener autre part qu'ici.

Plait-il ?

LELIE.

Ah ! je sçavois bien que vous ne le voudriez pas.

JOSSÉLIN.

Avez-vous oublié que votre Pere vous l'a défendu.

LELIE.

Et c'est parce qu'il me l'a défendu que je meurs d'envie de le faire. Carenfin je m'imagîne qu'il y a dans le monde des choses qu'il ne veut pas que je sçache, & ce sont ces choses-là que je m'imagîne, que je brûle de sçavoir.

JOSSÉLIN.

Le petit fripon.

LELIE.

Oh ça, Monsieur Joffelin, en bonne vérité dites-moi ce que c'est que ces choses-là ?

JOSSÉLIN.

Qu'est-ce à dire ces choses-là ?

LELIE.

Oùi. Qu'est-ce qu'il y a dans le monde qui n'est point ici.

JOSSÉLIN.

Rien.

LELIE.

Vous mentez, Monsieur Joffelin.

JOSSÉLIN.

Point du tout.

LELIE.

On me cache biendes choses, Monsieur Joffelin ; vous lisez dans des Livres, & mon Pere sçait lire aussi, pourquoi ne m'a-t'on pas appris à y lire,

396 LA COUPE ENCHANTEE,
JOSSELIN.

On vous l'apprendra, donnez-vous patience.
LELIE.

Je ne puis plus vivre comme cela, & c'est une honte d'être si ignorant que je le suis à mon âge.

JOSSELIN.

Voilà un petit drole qu'il n'y aura plus moyen de retenir.

LELIE.

Et si mon Pere venoit à mourir, Monsieur Josselin; car je sçai bien qu'on meurt, que deviendrai-je?

JOSSELIN.

Vous deviendrez mon fils, & je serois votre Pere pour lors.

LELIE.

Vous vous moquez de moi, Monsieur Josselin, ce n'est pas comme cela que cela se fait, & ce seroit à mon tour d'être Pere de quelqu'un.

JOSSELIN.

Et bien vous seriez le mien si vous vouliez, & j'en serois votre fils, moi.

LELIE.

Oh, ce n'est pas comme cela que cela se fait, assurément vous ne voulez pas me le dire; mais je le sçaurai, vous avez beau faire.

JOSSELIN.

Oh, vous sçavez, vous sçavez que vous êtes un petit sot, & que vos discours me fatiguent.

LELIE.

Monsieur Josselin, si vous ne me menez
promener

promener , j'irai me promener tout seul , je vous en avertis.

JOSSELIN.

Oüi , & je vais moi tout de ce pas avertir votre Pere de vos extravagances , & vous verrez après où je vous menerai promener. Oh , oh , voyez-vous le petit impudent avec ses promenades.

LELIE.

Il a beau dire , je sortirai d'ici , quand je devrois mourir sur les pas de la porte.

SCENE XI.

LUCINDE , LELIE , PERRETTE.

PERRETTE.

MAdame , le voilà tout seul.

LUCINDE.

Approchons-nous pour voir ce qu'il dira en nous voyant.

LELIE.

Mon Pere n'est pourtant pas un bon Pere ; de ne me pas montrer tout ce qu'il sçait , & c'est ce qui fait que je n'ai pas de peine à me résoudre à le quitter.

PERRETTE.

Il ne faut pas lui dire d'abord qui nous sommes ; mais je gage bien qu'il le devinera.

LELIE,

Je m'imagine que tout ce qu'on ne veut
Ecc

598 LA COUPE ENCHANTEE,

pas que je sçache , est cent fois plus beau que ce que je sçai. Je pense je ne sçai combien de choses toutes plus jolies les unes que les autres , & je meurs d'impatience de sçavoir si je pense juste. Mais que vois-je ? voilà deux jeunes garçons joliment habillez , je n'en ai point encore vû comme ceux-là , je voudrois bien les aborder ; mais je suis tout hors de moi-même , & je n'ai pas presque la force de parler , ils se baissent & puis se haussent , qu'est-ce que cela signifie ?

LUCINDE.

Nous hésitons à vous aborder.

LELIE.

Ils parlent comme moi. Que de questions je vais leur faire !

LUCINDE.

Vous paroissez étonné de nous voir.

LELIE.

Oùï , je n'ai jamais rien vû de si beau que vous , ni qui m'ait tant fait de plaisir à voir.

PERRETTE.

Oh , mort de ma vie , que la nature est une belle chose !

LELIE.

D'où venez-vous ? Qui vous a conduits ici ? est-ce mon pere ou moi que vous cherchez ? De grace ne parlez point à mon Pere , & demeurez avec moi.

LUCINDE.

A ce que je puis juger vous n'êtes point fâché de nous voir.

LELIE.

Je n'ai jamais eu tant de joye.

COMEDIE.
PERRETTE.

599

Cela est admirable ! & que croyez vous de nous , s'il vous plaît ?

LELIE.

Les deux plus belles créatures du monde ; je n'ai jamais rien vû , mais je ne connois rien de plus parfait que vous , & je n'ai plus de curiosité pour tout le reste. Demeurez toujours avec moi , je vous en conjure , je demeurerai toujours ici , & mon Pere & Monsieur Josselin en seront ravis.

LUCINDE.

Vous en jugeriez autrement si vous sçaviez ce que nous sommes.

LELIE.

Et n'êtes-vous pas des hommes comme nous ?

PERRETTE.

Oh , vraiment non , il y a bien à dire.

LELIE.

Hors les habits & la beauté je n'y vois point de difference.

PERRETTE.

Oüi-da , c'est bien tout un , mais ce n'est pas de même.

LELIE.

Il est vrai que je sens en vous voyant ce que je n'ai jamais senti. Ah ! si vous n'êtes pas des hommes , dites-moi ce que vous êtes. Je vous en conjure.

LUCINDE.

Votre cœur ne peut-il pas vous l'expliquer tout-à-fait.

LELIE.

Non , mais ce n'est pas la faute de mon
Ecc ij

E,
600 LA COUPE ENCHANTEE

cœur, c'est la faute de mon esprit.

PERRETTE.

Eh bien, tenez mon pauvre enfant, bien loin d'être des hommes, nous en sommes tout le contraire.

LELIE.

Je ne vous entends point.

PERRETTE.

Vous nous entendrez avec le tems; mais qui aimez-vous mieux de nous deux, là, parlez franchement, n'est-ce pas moi?

LELIE.

Je vous aime beaucoup; mais je l'aime infiniment davantage.

LUCINDE.

Tout de bon.

LELIE.

Tout de bon.

PERRETTE.

C'est à cause que vous êtes la plus brave.

LELIE.

Non, non, je ne regarde point aux habits, je ne sçaurois vous dire ce qui fait que je l'aime plus que vous.

LUCINDE.

Vous m'aimez donc?

LELIE.

Plus que toutes les choses du monde.

PERRETTE.

Mais que pensez-vous en l'aimant?

LELIE.

Mille choses que je n'ai jamais pensées.

LUCINDE.

N'en avez-vous point à me dire?

PERRETTE.

Et que seriez-vous prêt à faire pour lui prouver que vous l'aimez?

LELIE.

Tout.

LUCINDE.

Voudriez-vous quitter ces lieux pour me suivre?

LELIE.

De tout mon cœur, pourvû que je vous suive toujours.

SCENE XII.

JOSSELIN, LUCINDE,
PERRETTE, LELIE.

LELIE.

AH! mon cher Monsieur Josselin, vous alléz être ravi.

LUCINDE.

Ah, Ciel!

JOSSELIN.

Que vois-je? Tout est perdu! Ah! vraiment voici bien pis que la promenade.

LELIE.

J'en'en avois jamais vû, & je le sçavois bien, moi, qu'il y avoit dans le monde quelque chose qu'on ne me disoit pas.

Ecc iij

602 LA COUPE ENCHANTEE
JOSSSELIN.

Paix.

PERRETTE.

Qu'il a la mine rebarbative.

JOSSSELIN.

Et d'où diantre ces deux carognes sont-elle venues ?

LELIE.

Monsieur Joffelin.

JOSSSELIN.

Taisez-vous.

PERRETTE.

Comme il nous regarde.

LUCINDE.

Le vilain homme que voilà.

JOSSSELIN.

Qui vous a conduites ici, impudentes que vous êtes ? Qu'y venez vous faire ?

PERRETTE.

C'est pis qu'un loup garou.

LELIE.

Monsieur Joffelin ne les effarouchez pas.

JOSSSELIN.

Comment petit fripon, vous osez... qu'elles sont belles !

LUCINDE.

Si c'est un crime pour nous de nous trouver ici, il n'est pas difficile de le réparer, & notre dessein n'est pas d'y faire un long séjour

JOSSSELIN.

Le beau visage qu'a celle-là.

PERRETTE.

Je n'y serions pas venues si j'eussions cru qu'on nous eût si mal reçues.

JOSSÉLIN.

Le drôle de petit air qu'a celle-ci.

LELIE.

N'est-il pas vrai, Monsieur Josselin, qu'il n'y a rien au monde de plus beau?

JOSSÉLIN.

Non, cela n'est pas vrai. Vous ne sçavez ce que vous dites. Les deux jolis bouchons que voilà.

PERRETTE.

Il est enragé, comme il rouille les yeux.

LELIE.

Monsieur Josselin menons-les à mon Pere.

JOSSÉLIN.

Comment petit effronté, à votre Pere; tournez-moi les talons, & ne regardez pas derriere vous.

LELIE.

Je veux demeurer ici, moi.

JOSSÉLIN.

Tournez-moi les talons, vous dis-je, & vous détallez au plus vite.

LELIE.

Je ne veux pas qu'ils s'en aillent.

JOSSÉLIN.

Et je le veux moi. Allez vite... allez vous cacher dans ma chambre au bout de cette allée, voilà la clef.

PERRETTE.

Comme il se radoucit; ferons-je bien d'y aller?

JOSSÉLIN.

Si vous ne dépêchez... entrez dans le petit cabinet à main gauche, allez vite, allez.

Eee iij

604 LA COUPB ENCHANT'EE,
LE LIE.

Demeurez ici , je vous en conjure.

JOSSELIN.

Je vous l'ordonne , partez promptement.

LE LIE.

Pour la derniere fois Monsieur Josselin... attendez-moi , je vous prie , je cours trouver mon Pere , j'obtiendrai de lui que je vous aye ici ; & Monsieur Josselin se repentira de vous avoir grondé. Je reviendrai dans un moment.

SCENE XIII.

LUCINDE, PERRETTE,
JOSSELIN.

JOSSELIN.

AH! malheureuses petites femelles , sçavez-vous bien où vous êtes , & le malheur qui vous talonne ?

LUCINDE.

Nous sçavons tout ce que vous pouvez nous dire ; mais nous esperons tout de votre bonté.

JOSSELIN.

Que vous êtes heureuses d'être belles ! sans cela... écouitez , n'allez pas vous entêter de ce petit vilain-là, ce seroit gâter toutes vos affaires

PERRETTE.

Oh , je ne nous boutons rian dans la tête que de la bonne forte.

JOSSÉLIN.

Son Pere veut enterrer toute sa famille avec lui , & ne consentira jamais...

LUCINDE.

Mettez-nous en lieu où nous puissions vous apprendre notre infortune , & sçavoir de vous le conseil que nous devons suivre.

JOSSÉLIN.

Ma chambre est l'endroit où vous puissiez être le mieux cachées dans ce Château , & j'en veux bien courir les risques pour l'amour de vous , à condition que pour l'amour de moi...

PERRETTE.

Allez , mon bon Monsieur , vous voyez deux pauvres orphelines , qui ne sont nullement entichées du vice d'ingratitude.

JOSSÉLIN.

Venez , suivez-moi.

SCENE XIV.

LUCINDE , PERRETTE,
JOSSÉLIN , BERTRAND

BERTRAND.

OH , palfangué je vous prends sur le fait ;
je n'en suis plus que de moitié...

JOSSÉLIN.

Voilà un maroufle qui vient bien mal-à-propos.

BERTRAND.

Testiguenne , puisque vous voulez les four-

606 LA COUPE ENCHANTEE

rer dans votre chambre, je ne serai pas pendu tout seul pour les avoir boutées dans ma cahute ; vous le ferez avec moi, je ne m'en soucie guere.

JOSSELIN.

Veux-tu te taire.

BERTRAND.

« Morgué, je ne me tairai point à moins que je ne retire mon épingle du jeu.

JOSSELIN.

Qu'entends-tu par-là ?

BERTRAND.

J'entends que vous soyez pendu tout seul.

JOSSELIN.

Que veut dire cet animal-là ?

BERTRAND.

Je veux dire qu'à moins que vous ne disiez que c'est vous qui les avez cachées, je vais tout apprendre à notre Maître.

JOSSELIN.

Et bien, oui, je dirai que c'est moi.

BERTRAND.

Mais morgué point de tricherie au moins.

PÉRRETTE.

J'entends quelqu'un.

BERTRAND.

Rentrez dans ma logette, & ne vous montrez plus sur les yeux de votre tête.

JOSSELIN.

Chut, ou je te rendrai complice,

BERTRAND.

Motus, où je découvrirai le pot aux roses.

SCENE XV.

ANSELME, LELIE, JOSSELIN,
BERTRAND.

LELIE.

Où, mon Pere, il est impossible que vous me refusiez, quand vous les aurez vûs, venez seulement, où sont-ils ? qu'en avez-vous fait, Monsieur Josselin ?

JOSSELIN.

Que veut-il dire ?

ANSELME.

Je ne sçai ce qu'il me vient conter.

LELIE.

Que sont-ils devenus, Bertrand ?

BERTRAND.

A qui en veut-il donc ?

LELIE.

Répondez-moi, Monsieur Josselin, ou malgré la présence de mon Pere...

JOSSELIN.

Doucement petit drôle.

LELIE.

Eclaircis-moi de ce que je veux sçavoir ; coquin.

BERTRAND.

Haye, ahy, vous m'étranglez. Est-il devenu fou ;

LELIE.

Ah, mon Pere ! commandez qu'on me les

608 LA COUPE ENCHANTE'E,
fasse retrouver , ou j'en mourrai de desespoir.
ANSELME.

Quoi, qu'y a-t'il ? Que veux-tu qu'on te rende ? te voilà bien échauffé.

LELIE.

Cherchons par tout. Si je ne les retrouve, je sçai bien à qui je m'en prendrai.

BERTRAND.

Et , attendez , attendez. Ce ne sont pas des moigniaux que vous cherchez.

LELIE.

Non , traître , ce ne sont pas des moineaux.

BERTRAND.

Hé bien morgué, quoi que ce puisse être, allons les chercher nous deux ? m'est avis que j'ai entendu queuque chose grouïller de ce côté-là.

LELIE.

Courons-y. Mon pauvre Bertrand , ne me quitte point. Monsieur Josselin , malheur à vous si je ne les retrouve.

SCENE XVI.

ANSELME, JOSSELIN.

JOSSELIN.

DEs menaces ! vous voyez comme il perd le respect.

ANSELME.

Qu'on l'arrête.

JOSSELIN.

Non , non , il vaut mieux qu'en aimant

aille dissiper ces vapeurs qui lui troublent l'imagination.

ANSELME

Mais je croi qu'en effet il est devenu fou. Quel galimatias m'a-t'il fait?

JOSSELIN.

C'est justement une suite de ce que je disois tantôt; ce sont des idées qui lui passent par la cervelle, & je ne jurerois pas trop que ce ne fussent des idées de femmes.

ANSELME.

Des idées de femmes! vous vous moquez; Monsieur Josselin; peut-on avoir des idées de ce qu'on n'a jamais vû.

JOSSELIN.

Belles merveilles. Et ne vous est-il jamais arrivé de faire des songes?

ANSELME.

Où.

JOSSELIN.

Et de voir en dormant des choses que vous n'aviez jamais vûes, & que vous ne vous seriez jamais imaginées si vous n'aviez dormi?

ANSELME.

D'accord; mais ce petit garçon là ne dort pas.

JOSSELIN.

Non, vraiment; au contraire, je ne l'ai jamais vû si éveillé.

ANSELME.

Hé bien?

JOSSELIN.

Hé bien, il rêve tout éveillé, & c'est justement ce qui fait qu'il fait des contes à dormir debout.

610 LA COUPE ENCHANTEE,
ANSELME.

Mais pourquoi lui vient-il des idées de femmes plutôt que d'autres?

JOSSÉLIN.

C'est que ces animaux-là se fourrent par tout malgré qu'on en ait.

ANSELME.

Cela seroit bien horrible que toutes mes précautions fussent inutiles.

JOSSÉLIN.

Elles le feront à coup sûr, & dès-à-présent je vous en donne ma parole.

ANSELME.

Il n'importe; & si je ne puis lui cacher absolument qu'il y ait des femmes, il ne les connaîtra du moins que pour les haïr.

JOSSÉLIN.

Il ne les haïra point.

ANSELME.

Il les détestera en apprenant ce qu'elles savent faire. Mais qu'est-ce ci?

JOSSÉLIN.

Et c'est ce bon Payfan qui vous amène ces deux personnes pour faire essai de votre coupe.



SCENE XVII.

ANSELME, JOSSELIN, LUCINDE
PERRETTE, Mrs TOBIE, GRIFFON,
& THIBAUT.

PERRETTE *à la fenêtre avec Lucinde.*

LE petit homme n'y est pas, vous dis-je.

LUCINDE.

Il n'importe, voyons d'ici ce qui se passe, puis-
que nous pouvons voir sans être vûës.

GRIFFON.

Oùii, cadedis, je bous le dis & bous le
soutiens, bous êtes un von sot veau frere.

THIBAUT.

Ah ! ah ! Monsieur, au mari de Madame
votre sœur ?

PERRETTE.

Madame, c'est Thibaut.

TOBIE.

Sot ! & qu'est-ce ; queu terminaïson est chela ?

LUCINDE.

Mon Pere & mon Oncle sont ici.

TOBIE.

! Nous sommes gens de bien de notre race ;
e serois marri qu'elle fût entichée des repro-
ches qu'on fait à la vôtre.

THIBAUT.

Eh, eh, Monsieur ; le Frere de Madame vo-
tre femme ? vous n'y songez pas.

612 LA COUPE ENCHANTE'E.
GRIFFON.

Tu fais bien de m'appartenir.

TOBIE.

C'est le plus vilain endroit de ma vie.

THIBAUT.

Messieurs, Messieurs, venez m'aider, s'il vous plaît, à mettre le hola entre deux beaux-freres qui se vont couper la gorge.

ANSELME.

Qu'est-ce que c'est donc; qu'avez-vous, Messieurs, qui vous oblige à en venir aux invectives?

GRIFFON.

Eh, Messieurs, serbiteur; je vous fais Juges de ceci. Voici le fait. J'ai fait l'honneur à ce Monsieur de donner mon fils, qui est noble Monsieur comme moi, mordi, en mariage à sa fille, qui n'est qu'une simple Roturiere, & parce que la beille des nôces, la sotte s'éclipse de la case paternelle, il a l'insolence de dire que c'est ma faute, & qu'elle a eû peur d'entrer dans mon alliance, à cause que je suis sebere dans ma famille, & que je ne veux pas souffrir qu'aucun godeluriau approche mon domaine de la vanlieuë.

TOBIE.

Qu'est-ce? Je donne ma fille qui aura dix mille livres de rentes, au fils de su Monsieur qui est gueux comme un rat, & parce qu'elle s'en est ensuie de chez moi, pour éviter ce mariage; il me dira en me traitant comme un je ne sçai qui, que parce que je suis trop bon dans mon domestique, à cause que ma femme est toujours autour de moi à m'étouffer de caresses, & que je souffre qu'elle m'appelle son petit papa, son petit fanfan, son petit camuset, ce qui fait que ma
maison

maison est ouverte à tous les honnêtes gens.

JOSSELIN.

Voilà un différent qu'il est assez facile d'accommoder. Ces Messieurs se disent les choses de si bonne foi, qu'on ne peut s'empêcher de les croire; mais pour sçavoir lequel des deux s'est le plus fait aimer de sa femme par ses manieres, votre Coupe enchantée sera d'un secours merveilleux, & je suis sûr qu'elle les mettra d'accord; je vai l'apporter.

ANSELME.

Allez, Monsieur Josselin, cela finira la dispute.

GRIFFON.

Cet homme nous a fait recit de cette coupe, & je serai rabi de connoître par elle lequel est le fat de nous deux; je suis sûr que ce n'est pas moi.

T O B I E.

Nous en allons voir tout à l'heure un bien penaut; je sçai bien qui ce ne sera pas.

ANSELME.

Voici la Coupe.

T O B I E.

Donnez, donnez; je serai bien fâché de n'en pas faire essai le premier, pour vous montrer combien je suis sûr de mon fait. *Le vin se répand.*

JOSSELIN.

Ah, ah.

T O B I E.

Que vois-je? le vin est répandu je pense.

JOSSELIN.

Oh, par ma foi, le petit papa, le petit fanfan; le petit camuset en tient.

GRIFFON.

Hé, qui de nous dus est le fat? hem cadedis

Fff

614 LA COUPE ENCHANTE'E,
mon veau frere, bous me ferez raison de la
conduite de ma sœur.

T O B I E.

Voilà une méchante créature, je ne l'aurois
jamais cru.

J O S S E L I N.

Quand elle viendra vous étouffer de caresses, je
vous conseille de l'étrangler par bonne amitié.

T O B I E.

C'est chez vous qu'elle a succé ce mauvais
lait-là.

G R I F F O N.

Oüi, oüi, cadedis; l'absynthe n'est pas plus
amere que le lait que je leur fais succer; bersez,
bersez, veau Ganimede, bous allez boir veau fre-
re. A la fanté de la Compagnie. *La Coupe répand.*

J O S S E L I N.

Ahy, ahy, ahy.

G R I F F O N.

Boüais, c'est que je ne la tiens pas droite:

La Coupe répand.

J O S S E L I N.

Prenez donc garde.

A N S E L M E.

Voyez, voyez.

G R I F F O N.

La main me tremble. *Tout répand.*

J O S S E L I N.

Ah! l'on a approché de votre domaine plus
près que de la banlieüe.

G R I F F O N.

Ma foi, je n'y comprends plus rien. Monsieur
est von, on le trahit; je suis sebere & l'on me
trompe; tandis comment faut-il donc faire avec
ces diantres d'animaux-là? Allons, on s'en mor-
dra les doigts. Sans adieu.

SCENE XVIII.

ANSELME, TOBIE, THIBAUT,
JOSSELIN, LUCINDE,
PERRETTE.

ANSELME.

J Usqu'au revoir.

JOSSELIN.

Vous plaît-il boire encore un coup ? ô ça à
vous le dez , pays.

THIBAUT.

A moi ?

LUCINDE.

Perrette ton mari va boire.

PERRETTE.

A quoi s'amuse-t'il ? cè n'est pas que je crai-
gne rien , mais le cœur me tape.

JOSSELIN.

A cause que vous êtes un bon frere , en
voilà razade , buvez.

THIBAUT.

Palsangué je n'ai pas soif.

JOSSELIN.

Il ne s'agit pas d'avoir soif , & c'est seule-
ment par curiosité , & pour sçavoir si vous
êtes aimé de votre femme , buvez.

THIBAUT.

Non , morgué , je ne boirai point , & file vin

Fff ij

616 LA COUPE ENCHANTE'E,

alloit répandre par hazard, testigué voyez-vous. Lesuis maladroït de ma nature, quand j'escaurois ça, en serois-je plus gras, en aurois-je la jambe plus droite, en dormirois-je plus que des deux yeux, en mangerois-je autrement que par la bouche, non pargué; c'est pourquoy, frere, je suis votre serviteur, je ne boirai point.

JOSSELIN.

Voilà un rustre d'assez bon sens.

ANSELME.

C'est ce qui me semble, & je suis quasi fâché de n'avoir pas été de son humeur.

TOBIE.

Oh, pardi mon Fermier vous avez plus d'esprit que votre Maître.

THIBAUT.

Jarni, je ne sçai pas si je fais bien, mais je sçai bien que je serois fâché de faire autrement; j'aime Parrette, elle est ma femme, quand elle seroit la femme d'un autre elle ne me plairoit pas davantage, je ne sçai si je lui plais finfirmement, elle en fait le semblant du moins, je ne rentre de fois chez-moi, que je ne la retrouve tintelle que je l'ai laissée; il n'y a pas un iota à dire. Elle aime à batifoler, je suis d'humeur batifolante, je batifolons sans cesse, & si je m'allois mettre dans la sarvelle tous vos engains greigniaux; adieu le batifolage, non palsanguoi, je n'en ferai rien.

JOSSELIN.

Voilà comme je veux être, & si je me marie... ma is je ne me marierai pas.

PERRETTE.

Madame, je suis si niaise, que jene sçauois plus m'en tenir, il faut que j'aïlle embrasser notre homme.

COMEDIE.

617

LUCINDE.

Attends , Perrette , que vas tu faire ?

JOSSELIN.

Voilà la perle des Maris, ami , touche - là.

THIBAUT.

Votre valet.

TOBIE.

Voilà l'exemple des honnêtes gens. Embrasse-moi.

THIBAUT.

Votre serviteur.

ANSELME.

Voilà le miroir de la vie paisible.

THIBAUT.

Votre très-humble.

PERRETTE.

Voilà un vrai homme à femme. Ah , que je te baiserais tantôt.

THIBAUT.

Hé ! testigué , c'est Parrette.

ANSELME.

Que vois-je ? des femmes ?

THIBAUT.

Je n'ai morgué pas voulu boire dans la Coupe, elle eût peut-être dit quelque chose qui m'auroit chagriné.

PERRETTE.

Elle n'eût rien dit. Mais tu as bien fait , je t'en aime davantage.

TOBIE.

Perrette , qu'as-tu fais de ma fille ?

LUCINDE.

La voilà , mon Pere , qui se jette à vos genoux , pour vous demander pardon.

TOBIE.

Va , ma fille , je te pardonne.

618 LA COUPE ENCHANTEE
ANSELME.

Par quels moyens ces femmes font-elle entrées chez-moi?

JOSSELIN.

Je ne sçai. Ce sont peut-être elles qui ont fait naître à Monsieur votre fils les idées...

SCENE DERNIERE.

ANSELME, TOBIE, LELIE
LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, THIBAUT, BERTRAND.

BERTRAND.

CE n'est pas par là, vous-dis-je?
LELIE.

Non, non, laisse-moi; mais que vois-je? ah! c'est ce que je cherche. Oüi, mon Pere les voilà, souffrez que je les amène à ma chambre, je vous promets de n'en sortir jamais.

ANSELME.

Où suis-je? que vois-je? qu'entens-je?

LELIE.

Ah! mon Pere, n'allez pas gronder, de peur de les effaroucher encore.

ANSELME.

C'en est fait. La destinée & la nature sont plus fortes que mes raisonnemens, votre seule présence lui en a plus appris en un moment que je ne lui en avois caché pendant seize années.

JOSSELIN.

Cela est admirable.

ANSELMÉ.

Je commence moi-même à me rendre à la raison, & je vais changer de manière.

TOBIE,

Qu'est-ce que tout ceci?

ANSELMÉ.

Vous le sçauvez Monsieur, en attendant qu'on vous l'apprenne ; je vous dirai seulement que mon fils a beaucoup de noblesse, & plus de bien ; & qu'il ne tient qu'à vous d'unir sa destinée à celle de Mademoiselle votre fille.

TOBIE.

Volontiers. J'en serai ravi, & cela fera enrager ma femme.

LELIE.

Je ne comprends rien à tous ces discours. Que veulent-ils dire, Monsieur Josselin ?

JOSSELIN.

Cette belle vous l'apprendra.

ANSELMÉ.

Oùi, mon fils, je vous la donne en mariage.

LELIE.

En mariage ? Cela signifie-t'il qu'elle demeurera toujours avec moi, mon Pere.

ANSELMÉ.

Oùi, mon fils.

LELIE.

Quelle joye ! ah ! mon Pere, que je vous d'obligation.

JOSSELIN.

Jamais le petit fripon n'a embrassé si fort.

620 LA COUPE ENCHANTEE
T H I B A U T.

Pargué? Perrette, tout ç'a est drole.

P E R R E T T E.

Oüi, tout cela est bel & bon. Mais cette chien-
ne de Coupe que deviendra-t'elle? Qu'il n'en
soit plus parlé: car quoique je ne craignons rien
je ne dormirions point en repos, voyez-vous.

A N S E L M E.

Quelle ne vous inquiette point. Je la brise-
rai en votre présence.

J O S S E L I N.

Quelqu'un veut-il faire essai de la Coupe?
qu'il se dépêche: mais franchement, je ne con-
seille à personne d'y boire; & l'exemple du
Payſan est, sur ma foi, le meilleur à suivre.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chan-
celier, les *Pieces qui composent les premier &
second, & troisiéme Tomes du Théâtre François:*
& je n'ai rien trouvé qui en puisse empêcher
l'impression. Fait à Paris ce 31 Avril 1715.

P O U C H A R D.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux les Oeuvres de Théâtre de Champmeslé, dont j'ai crû que l'on peut en permettre la réimpression. FAIT à Paris le 26 Mai 1735. GALLYOT.

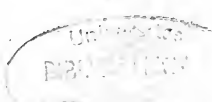
PRIVILEGE DU ROT,

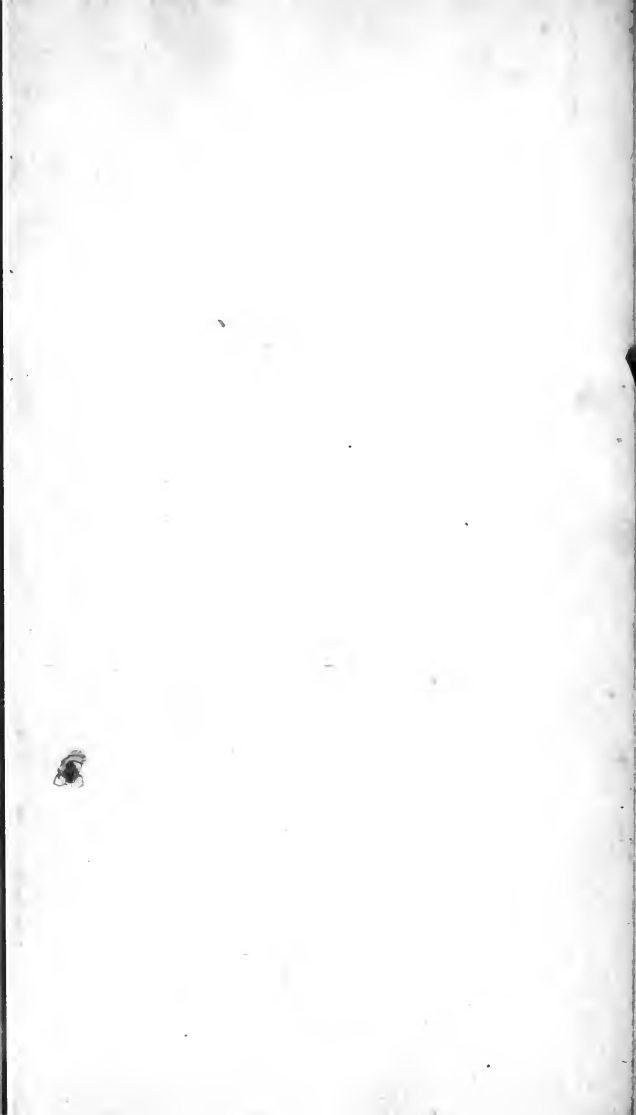
LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hotel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : S A L U T. Notre bien amé Pierre-Jacques RIBOU, Libraire à Paris ; Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit continuer à faire réimprimer & donner au Public, *Les Oeuvres de Théâtre de Champmeslé, Baron, La Thuillerie, Lafond & Barbier* ; s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de continuation de privilege sur ce nécessaire offrant pour cet effet de le faire réimprimer en bon Papier, & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modèle sous le contre-scel des Prêlentes ; A ces causes, voulans traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire réimprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon luy semblera, sur papier & caractere conformes à la feüille imprimée & attachée sous notre contrescel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Roïaume pendant le temps de *six années* consecutives, à compter du jour de la date desdites Prêlentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : Comme aussi à tous Libraires Imprimeurs, & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus énoncés, en tout ni en

partie, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titres ou autrement, sans la permission expresse & par écrit, dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevnans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires-Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelle; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente les Manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres seront remis dans le même état où les Aprobatons y auront été donnéeës mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles vous mandons & en joignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenu pour dûement signifié, & foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le quatrième jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cens trente quatre, & de notre Regne le dix-neuvieme. Par le Roy en son Conseil. *Signé*, SAINSON,

Registré sur le Registre VIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires Imprimeurs de Paris N^o 731. fol. 729. conformément aux Anciens Reglemens, confirmé par celui du 29 Février 1723. A Paris le treizieme Février mil sept cens trente-quatre.

Signé, G. MARTIN. Syndic,





liothèque
é d'Ottawa
éance

The Library
University of Ottawa
Date due

--	--	--

3th

